

MÉMOIRES

SUR

LE ROYAUME DE NAPLES.

TOME V.

MÉMOIRES

HISTORIQUES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR

LE ROYAUME DE NAPLES,

PAR M. LE COMTE GRÉGOIRE ORLOFF,
SÉNATEUR DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

OUVRAGE ORNÉ DE DEUX CARTES GÉOGRAPHIQUES;
PUBLIÉ, AVEC DES NOTES ET DES ADDITIONS,

PAR M. AMAURY DUVAL,
MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

TOME CINQUIÈME.





A PARIS,
CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,
RUE DE BOURBON, N° 17;
A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

1825.



MÉMOIRES
HISTORIQUES, POLITIQUES, ET LITTÉRAIRES SUR LE ROYAUME DE NAPLES.

TROISIÈME PARTIE.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

SUITE DU CHAPITRE VII.

TROISIÈME ÉPOQUE. *Règne de Ferdinand IV.* — *Progrès de l'esprit philosophique.* — Jurisconsultes et Politiques : *Cavallaro ; Maffei ; Guarano ; Pagano ; Conforti ; Filangieri ; Valletta ; Lupoli ;* — *l'abbé Galiani ; le marquis Palmieri ; de Gennaro ; Torcia ; Delfico ; Galanti.* — Agronomes : *Presta ; Moschettini ; Giovine ; Columella.* — Théologiens : *le P. Mason ; l'archevêque Rossi.* — Mathématiciens, Physiciens, Naturalistes : *Caravelli ; Vincenzo Porta ; Guidi ; Fiore ; Casella ; Rosati ; Majo ; Messia ; de Filippis ; Fiorentino ; Fergola ;*

Bisulco; Adamucci; Forte; Angeloni; Poli; de Bottis; Fasano; Pacifico; le P. Minasi. — Médecins et Chirurgiens : *Cirillo; Cotugno; Lapacchini; Sementini; Vairo; Villari; d'Andria; Pollio; de Donno; Ferrara; Amantea; Boccanera; Troja.* — Érudits, etc. : *Ignarra; Diodati; Mattei; Radente; Ancora.* — Historiens et Biographes : *Grimaldi; de Meo; Vivenzio; Pecchia; Sarno; Fasano; Murena; Panzini; Secondo.* — Littérateurs et Poètes: *Careani; Daniele; Migliore; Coregliani; Signorelli; Astore; Valera; Finamore; Zarretti; Rugio; le duc de Belforte; Gargiuli; Campilongo; Jerocades; Filomarino; de Rogatis; Tiberi; Serio; le duc de Lusciano; Quattromani; Rossi; de Martino; Tommasso.*

En frayant une route à la véritable philosophie, Genovesi fut le bienfaiteur, le régénérateur de sa patrie. La lumière qu'il répandit n'éclaira pas seulement la capitale, elle jaillit dans les provinces du royaume. Tout sembla prendre une autre face ; tout changea, les opinions comme les mœurs. Par-tout, les professeurs et les élèves s'efforçaient à l'envi de proclamer les principes immuables de la raison et du droit dela nature et des gens. On entendait de toutes parts retentir les noms de Bacon, de Locke;

de Leibnitz et de Montesquieu. Les ténèbres des préjugés se dissipaient, les amis de l'humanité se réjouissaient en voyant paraître le jour qui devait éclairer leur siècle et leur pays: les zélés défenseurs de la religion avaient conçu l'espoir de la ramener à la pureté évangélique, tandis que les ministres de la superstition faisaient tous leurs efforts pour retenir encore le peuple dans les chaînes de l'erreur et de l'ignorance.

Les sciences et les lettres paraissaient s'animer d'une vie nouvelle; le commerce, l'agriculture, toutes les branches de l'économie politique, les arts sur-tout, promettaient de faire de rapides progrès : la tyrannie féodale, malgré de puissantes tentatives pour se soutenir encore, s'écroulait de toutes parts; et les droits du prince et du peuple s'élevaient sur ses ruines. Si les effets ne répondirent pas toujours aux espérances que l'on avait droit de concevoir, on doit s'en prendre aux circonstances qui, sur la fin du siècle sur-tout, furent telles qu'elles arrêtèrent, ou du moins suspendirent, pendant quelques années, ce noble élan de tous les esprits vers un meilleur état de choses, vers une civilisation perfectionnée.

Il faut convenir aussi qu'après Genovesi il n'y eut personne dans Naples, qui non-seule-

ment pût être comparé à ce grand homme, mais même en approcher. *Francesco Logano* et *Antonio de Martiis*, ses élèves, ne furent que de médiocres instituteurs, qui répétaient dans leurs classes tout ce qu'ils avaient entendu dire à leur maître, ou ce qu'ils avaient puisé dans ses ouvrages; mais ils étaient bien loin d'avoir ses connaissances et son génie.

La JURISPRUDENCE elle-même resta à-peu-près stationnaire. Les lumières que depuis un siècle la philosophie avait répandues sur les principes du gouvernement et de la société, l'examen rigoureux auquel on avait soumis les maximes du droit de la nature et des gens, auraient dû introduire une utile réforme dans les lois civiles et pénales, léguées par tant de dynasties à la nation napolitaine. Mais il n'y eut personne qui voulût même ébranler ce gothique édifice, composé de contradictions et d'erreurs. On eût dit que la main du législateur n'osait toucher à ce chaos poudreux, véritable monstre auquel chaque dynastie, chaque monarque avait ajouté quelques parties, quelques membres qui avaient augmenté la choquante disproportion de l'ensemble. La multiplicité des lois est toujours une source intarissable de procès, et leur obscurité rendait les juges

arbitres suprêmes des propriétés et des droits des citoyens. Aucune institution, aucune propriété, aucun individu, n'était à l'abri des coups d'état. Le simple rescript d'un roi, l'ordre d'un ministre annulaient l'effet de la loi la plus claire et la mieux établie. Non-seulement il n'y avait aucune distinction entre le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire; mais celui-ci n'existait qu'à l'ombre du premier qui avait tout envahi, tout subjugué, qui ne laissait aux magistrats que la honte d'une aveugle soumission. Tandis que les plus belles théories étaient développées dans les livres et soutenues dans les chaires, le désordre, le despotisme et l'anarchie présidaient aux jugements, régnaient dans le barreau.

Cette contradiction n'est pas sans exemples dans les annales du genre humain. Là où le gouvernement est absolu, les travaux des savants, des hommes de génie sont perdus pour la société au milieu de laquelle ils vivent; et, de tous leurs efforts pour amener un meilleur ordre de choses, il ne leur reste que le stérile honneur d'occuper une place dans l'histoire littéraire de leur pays.

Domenico Cavallaro, Calabrois, mort en 1781, composa pour l'université royale de Naples, dont il était professeur, *Les institutions*

et les éléments du droit canonique, ouvrage dans lequel on se contenta d'admirer l'esprit philosophique qui avait présidé à sa rédaction, mais dont on aurait pu tirer quelque profit pour détruire plusieurs abus de la discipline ecclésiastique.

Giuseppe Maffei, de la même université, avait réuni dans un corps de droit les *Institutions des lois civiles* des Napolitains, et relevé, dans un autre ouvrage, les vices principaux qui règnent dans les *contrats civils;* mais il n'y eut que quelques élèves qui profitèrent de ses sages méditations.

Marino Guarano, à-la-fois jurisconsulte et littérateur, publia, à diverses époques, plusieurs ouvrages dont les titres sont : *Syntagma Romani juris et patrii*, en quatre volumes; *Prælectiones ad institutiones Justiniani; Jus feodale; Jus regni neapolitani novissimum;* etc. Mais quelle fut la récompense de tant de travaux? Il prit part aux évènements politiques de 1799, fut exilé, et mourut misérablement en retournant de Marseille à Naples, plus regretté des étrangers que de ses propres concitoyens.

Francesco Mario Pagano, dont le nom honore à-la-fois la philosophie, les lettres et la législation, et l'un des élèves les plus illustres

de Genovesi, se jeta d'abord dans la carrière du barreau, où de son temps allaient s'égarer et se perdre tous les hommes à talents. Il la quitta bientôt, pour se livrer entièrement aux études philosophiques et politiques. A l'âge de vingt ans, il s'était déja fait remarquer par un ouvrage intitulé : *Politicum universæ romanorum nomothesiæ examen*, qu'il dédia au grand-duc Léopold. Il fit paraître aussi d'autres ouvrages, parmi lesquels on permettra à ma reconnaissance de citer une *harangue latine*, adressée à mon oncle, l'amiral comte Alexis Orloff, à l'occasion de la victoire célèbre qu'il venait de remporter sur les Turcs à Tchesmée. Mais ce fut en 1783, qu'il publia ses *Saggi politici*, qui l'élèvent au rang des plus fameux publicistes de l'Italie.

L'auteur, dans ce grand ouvrage qu'il a singulièrement augmenté dans les éditions postérieures qu'il en a données, a pour but de retracer l'histoire de toutes les sociétés civiles ; de rechercher leur origine, les causes de leurs progrès et de leur décadence. Les idées que son compatriote Vico avait répandues, dans son célèbre ouvrage de la *Scienza nuova*, mais qui peut-être y seraient restées éternellement enfouies, tant il s'est plu à les envelopper de ténèbres, sont la base du système que Pagano

présente dans ses *Essais*, avec autant de méthode que de talent. On peut ne pas admettre tous ses principes, ni sur-tout les conséquences qu'il en tire ; on peut lui reprocher d'avoir quelquefois torturé le sens de plusieurs passages d'auteurs anciens qu'il cite, pour y trouver des preuves de ses opinions trop souvent bizarres : mais il est impossible de ne pas admirer l'étendue des connaissances, la force de tete qu'il a fallu pour arranger, coordonner tant de faits et de raisonnements ; pour éviter, dans un si difficile sujet, l'obscurité et la diffusion (1).

Cet ouvrage attira, dès qu'il parut, d'assez violentes persécutions sur son auteur. On le traita d'*athée* et d'*impie* ; aucune calomnie ne lui fut épargnée ; mais il triompha de ses ennemis, et fit tomber toutes ces imputations.

Le plus grand mérite de Mario Pagano, est, à mon avis, d'avoir un des premiers répandu en Europe les véritables principes de la procédure criminelle. Dans ses *Considerazioni sul processo criminale*, ouvrage qu'il ne faudrait pas juger d'après son peu d'étendue, l'auteur s'y propose d'examiner comment on peut, sans

(1) *Voyez* ce qui a déja été dit de Pagano et de ses ouvrages, dans le second volume de ces Mémoires, p. 386, aux notes.

attenter à la sécurité de la grande masse des citoyens, parvenir à la plus prompte et à la plus juste punition des malfaiteurs.

C'est dans le même esprit que Pagano conçut et exécuta le plan de son ouvrage intitulé, *La logica de' probabili*, dont il fait l'application aux matières criminelles. Ce savant dont la haute réputation s'étendait en Europe, et qui avait acquis tant de droits à l'admiration comme à la reconnaissance de ses concitoyens, eut une fin bien malheureuse. Ayant été choisi, pendant l'occupation de Naples par les Français, en 1799, pour un des membres de l'autorité qui gouvernait le pays en l'absence du roi, il fut, comme tant d'autres, victime de la réaction, et périt sur l'échafaud dressé par la plus aveugle et la plus injuste vengeance.

Le même sort atteignit *Francesco Conforti*, dont les talents et le mérite ne le cédaient en rien à beaucoup d'autres illustres infortunés, qui portèrent leur tête sous la hache des bourreaux. Il avait employé ses talents à défendre la cour de Naples contre les atteintes et les prétentions du Saint-Siége; et surtout il s'était signalé dans le débat fameux qui eut lieu entre les deux cours au sujet du tribut de la haquenée. S'il faut en croire un historien moderne, Cuoco, dans son ouvrage

intitulé, *Saggio storico sulla revoluzione di Napoli*, ce fut dans les prisons, et quelques jours avant de l'envoyer à l'échafaud, qu'un de ses juges lui promit sa grace, à condition qu'il voulût bien fournir encore des matériaux pour combattre au besoin les prétentions toujours renaissantes de la cour papale. Conforti se livra alors au travail moins parce qu'il espérait de sauver sa vie, que parce qu'il voulait se montrer jusqu'au bout un excellent citoyen. A peine eut-il terminé et livré son dernier écrit, qu'on le conduisit à la mort.

Nous allons parler maintenant de cet homme célèbre, dont la mémoire est chère à tout napolitain ; qui fut l'ami de Cirillo, de Pagano, de toute cette école de philosophes que la révolution de 1799 moissonna en peu de jours. C'est de Filangieri qu'il s'agit ici. Nul doute que lui aussi n'eût été une des premières victimes, dans ces temps déplorables, si la mort ne l'eût enlevé, quelques années auparavant, au milieu de sa brillante carrière. Mais dès 1788, le Montesquieu de l'Italie était mort, au grand regret de l'Europe entière, et pleuré par une femme intéressante, que ses vertus et ses talents avaient rendue digne d'un tel époux, et par des enfants alors en bas âge, qui, depuis,

ont fait connaître qu'ils méritaient eux-mêmes de porter un tel nom.

Le mérite de *Gaetano Filangieri* est connu de l'Europe entière : pour faire son éloge il suffit de le nommer. Il appartenait à une des plus illustres familles du royaume. Ses ancêtres avaient combattu à côté de ces fameux princes normands qu'ils avaient aidés à monter sur le trône de Naples. Dans ses premières années il montra peu d'aptitude aux études littéraires, soit que son génie ne fût pas précoce, soit que ses maîtres ne l'eussent pas deviné. On le destina au service militaire, comme incapable de toute profession qui eût demandé de profondes connaissances. Mais par un heureux hasard, il fut confié aux soins de monsignor de Luca, évêque de Trivento, sous lequel il fit de rapides progrès. En peu de temps il apprit les langues classiques, les mathématiques, la philosophie, et fit des progrès étonnants dans la législation, la morale et la politique. Il y a des ouvrages qu'on devrait lire pour suivre les traces d'un génie naissant : *Le reflessioni politiche sull' ultima legge sovrana, riguardante l'amministrazione della giustizia*; et un autre, non achevé, *Della morale de' principi fondata sulla natura et su' principj Sociali*, quoique faibles peut-être, furent les

avant-coureurs de la *Scienza della legislazione*, dont les premiers volumes parurent en 1780, lorsque l'auteur comptait à peine 28 ans. Quand on parcourt cet ouvrage, on se demande par quel prodige un jeune homme dans la fleur de l'âge, qui (du moins on le croyait) avait passé la plus grande partie du peu de temps qu'il avait vécu, dans cet état de nullité auquel les grands sont trop souvent condamnés; par quel prodige, disons-nous, ce jeune homme a pu montrer tout-à-coup tant de profondeur, de jugement et d'érudition? Il s'était proposé de faire de la législation une science presque aussi exacte que les sciences mathématiques. Il en fixa donc les principes tant pour la théorie que pour l'application. Suivant une route tout-à-fait différente de celle de Montesquieu, il ne s'arrête pas, comme ce grand publiciste, à examiner ce qu'il y avait de fait, mais plutôt ce qu'il restait à faire. Après avoir posé, comme nous l'avons dit, les règles générales de la science législative, et développé les principes des lois civiles, économiques, criminelles, il s'occupe, de l'éducation, du culte, des lois sur la propriété, de la puissance paternelle, etc. Une raison éclairée et supérieure à tous les préjugés, une douce philanthropie, un style approprié à la gravité du sujet, voilà ce que

l'on admirera toujours dans le livre du jeune philosophe que sa patrie perdit, lorsqu'il avait à peine atteint sa trente-sixième année.

Le barreau napolitain, autrefois si célèbre par le grand nombre d'hommes de mérite qui s'y disputaient la palme du talent, perdit beaucoup, à cette époque, de l'éclat dont il avait brillé au temps des d'Andrea, des Fraggiani, des Cirillo. *Cito*, *Vecchioni*, *Michele Jorio*, et d'autres ont été sans doute des magistrats éclairés ; mais leurs talents n'ont point franchi les limites de leur patrie. Toutefois, parmi les professeurs de droit qui se sont distingués, on doit ranger *Niccolò Valletta*, né à Arienzo près de Naples en 1748, et mort dernièrement en 1814. Il serait peut-être difficile de trouver réunis dans un autre homme, plus de profondeur dans les études sérieuses et plus d'enjoûment dans le commerce ordinaire de la vie. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur la jurisprudence, qui ne donnent pas, il est vrai, une idée très-juste des savantes leçons qu'il faisait à l'université de Naples, lesquelles étaient toutes remarquables par l'ordre, la clarté et l'éloquence dont il savait les embellir. D'un autre côté, Valletta s'est rendu célèbre, dans les derniers temps, par un petit ouvrage intitulé : *Cicalata sul fascino*. Ce n'est autre

chose qu'un badinage sur un préjugé qui règne parmi le peuple, contre ceux qui portent malheur et qu'on désigne par le nom de *Jettatori*. Vallétta cultivait la poésie et la musique. Il avait l'art d'improviser, en s'accompagnant lui-même sur quelque instrument. Ses poésies ne se soutinrent pas plus, à la lecture, que ses écrits sur le droit; et si l'on en excepte un petit nombre de sonnets, et quelques chansons anacréontiques, le reste doit être voué à l'oubli.

Vincenzo Lupoli, évêque, se plaça aussi au nombre des écrivains que compte la jurisprudence dans Naples, par un ouvrage sur le droit ecclésiastique, et par un autre sur le droit napolitain. Ces deux ouvrages, auxquels on trouva, dans le temps, quelque mérite, n'ont point conservé leur réputation.

Il semble que l'abbé Genovesi était destiné à rétablir le culte de toutes les sciences dans sa patrie. Son nom se trouve mêlé à toutes les entreprises utiles; il est l'ame de tout ce qu'on y fit de grand et d'honorable dans les sciences et dans les arts.

L'ÉCONOMIE POLITIQUE, à laquelle on a vu faire de si ragides progrès de nos jours, en Europe, et sur-tout en Angleterre et en France,

ne fut nulle part plus tôt cultivée qu'à Naples, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, en parlant de l'ouvrage de Serra sur les monnaies. Sous Genovesi, cette science cessa d'être considérée comme une science de marchand ou de négociant. On reconnut, avec raison, qu'elle avait des règles, des principes; qu'elle formait la base de la prospérité publique de l'état. C'est la science peut-être que les Napolitains ont le mieux étudiée et connue.

Un des premiers qui brillèrent dans l'école de Genovosi, fut sans contredit l'abbé *Ferdinando Galiani*, si connu en France par la vivacité de son esprit, et la finesse de ses reparties. Jeune encore, il fit quelques dissertations *Sullo stato della moneta a' tempi della guerra trojanna*, et sur l'*ancienne histoire de la navigation de la Méditerranée*. Mais un travail plus étendu qu'il publia *sur la monnaie*, en 1750, quand il n'avait que 22 ans, est ce qui lui fit le plus d'honneur. Mettant à profit ses observations et les idées que lui avait communiquées Bartolommeo Intieri son ami, il fit paraître, au retour d'un voyage dans la péninsule, un autre ouvrage sur *la perfetta conservazione del grano*. Bientôt après, attaché à l'ambassade de Naples à Paris, il se fit remarquer dans cette capitale des lettres, de l'esprit

et du talent ; et il y vécut dans l'intimité des grands hommes qui ont illustré le règne de Louis XV et les premières années de celui de Louis XVI. Ce fut en France qu'il publia ses *Dialogues sur le commerce des bleds*, ouvrage dans lequel il attaqua, comme on sait, le système des économistes qui était alors en vogue, et dont l'abbé Morellet s'était institué le plus ardent défenseur. Rappelé dans sa patrie, il fut nommé à la place de conseiller des finances; et, parmi plusieurs projets utiles qu'i proposa, il eut l'idée de la restauration du port de Baïes. Mais la mort de Galiani empêcha de donner suite à ce projet.

L'abbé Galiani avait beaucoup d'esprit et de l'instruction. Ses bons mots se répètent encore aujourd'hui dans les sociétés ; et sa *correspondance avec madame d'Epinay*, nouvellement publiée, ainsi que celle qu'il eut avec d'autres personnes de mérite, est remplie des traits de la plus fine plaisanterie. Il reste de lui un assez grand nombre d'ouvrages manuscrits dont les éditeurs de ses lettres font espérer la publication.

Le marquis *Giuseppe Palmieri*, né à Lecce, en 1720, ajouta un nouvel éclat à l'illustre maison à laquelle il appartenait. A peine adolescent, il montra un grand attrait pour l'étude, et se passionna sur-tout pour Cornelius-Nepos

et J. César. Cest à ces deux auteurs peut-être, qu'il dut le goût qu'il montra alors pour l'art militaire, sur lequel il écrivit par la suite un ouvrage remarquable. A treize ans, on le fit entrer dans un régiment ; et ce fut dans les loisirs de la paix qu'il se livra avec plus d'ardeur à ses études favorites, dont le résultat fut l'ouvrage auquel il donna le titre de *Riflessioni critiche sull' arte della guerra*, et qui lui mérita les éloges du Grand-Frédéric. Enlevé a cette carrière, il fut appelé successivement à l'administration des douanes et à la direction des finances ; et quoique étranger à ce nouveau genre d'occupations, il sut réprimer beaucoup d'abus, et introduire des réformes utiles.

Ce fut au milieu de ces occupations, qu'il composa plusieurs ouvrages qui l'élevèrent au rang des plus fameux économistes. Ses *réflexions sur la félicité publique*, et ses *pensées économiques*, relativement au royaume de Naples, de même que son ouvrage *sur la richesse nationale*, et quelques remarques sur l'économie publique, révèlent un esprit profond, un jugement sûr et un coup-d'œil qui saisit l'ensemble d'une théorie après en avoir médité et approfondi tous les détails.

Domenico de Gennaro, duc de Cantalupo, prit rang parmi les économistes par son petit

traité sur *l'annona*, ou *Piano economico di pubblica sussistenza*. Ce livre défendu à Naples, parut quelques années après à Nice. C'est encore un ouvrage contre les économistes, dans lequel plusieurs abus relatifs au système d'approvisionnement du royaume de Naples, sont signalés.

Michele Torcia est auteur d'un *Essai sur le commerce de la Hollande* qui n'est pas dénué d'intérêt, mais qui est faible de style.

C'est de l'école des économistes napolitains, qu'est sorti *Melchiorre Delfico*, auteur vivant, né dans les Abruzzes, et qui fait honneur à sa patrie, autant par ses vertus que par ses lumières. Il a écrit dans plusieurs genres de littérature; mais ici, nous ne parlerons de lui que comme économiste. Un catalogue plus exact de ses ouvrages se trouvera dans la dernière partie de ce tableau, qui sera exclusivement consacrée aux auteurs vivants. Il suffira de remarquer pour le moment, qu'en 1785, il publia un mémoire sur le tribunal *della grascia*, et sur les lois économiques des provinces frontières du royaume. Il y avait pour but de faire abolir les lois barbares qui gênaient l'exportation du bétail. Peu après il publia un autre mémoire, sur la nécessité de rendre uniformes les poids et mesures du royaume,

dont les différences occasionnaient par tout la fraude et le désordre. Il jeta aussi quelques idées sur le *Tavolière di Puglia*, dans un discours imprimé en 1788. Il y proposait de donner à bail perpétuel cette grande étendue de territoire, destinée aux pâturages du bétail de tout le royaume, et régie jusqu'alors par la fiscalité la plus erronée et les principes les plus faux d'agriculture. Il y prouvait que le gouvernement aurait tiré plus de profit à en céder la propriété qu'à la conserver. Il s'éleva encore contre les abus du système féodal, dans la vente des fiefs, et ne craignit pas d'attaquer le pouvoir des barons, qui à cette époque n'épargnaient ni persécutions ni menaces, contre tous ceux qui osaient défendre la propriété et la liberté civile. En 1799, il fut obligé, ainsi que tant d'autres, de quitter sa patrie, sans avoir à se reprocher envers elle d'autre crime que d'avoir voulu la rendre heureuse! Mais il trouva dans son exil un asyle hospitalier dans la petite république de *San Marino*, située sur le rivage occidental de l'Adriatique; et il écrivit son histoire, en reconnaissance du droit de citoyen qu'elle lui avait accordé. C'était aussi honorer à-la-fois les lettres et l'humanité que de consacrer sa plume à illustrer les intéressantes et modestes annales

du plus petit, mais de l'un des plus anciens des peuples libres de l'Italie dans le moyen âge.

Delfico fut appelé par Joseph Buonaparte, alors roi de Naples, à occuper la place de conseiller-d'état ; et ce fut en cette qualité qu'on lui confia plusieurs fois le porte-feuille du ministère de l'intérieur, pendant le règne de son successeur.

Ses derniers ouvrages, l'un sur *le beau*, l'autre sur *l'incertitude et l'inutilité de l'histoire*, prouvent que les soins qu'exigent les affaires publiques n'empêchent point un esprit actif et éclairé de consacrer aux lettres et aux arts le peu de loisir qui lui reste. Un examen de l'un et de l'autre de ces ouvrages serait déplacé ici, et il n'entre pas dans notre plan de l'entreprendre.

Giuseppe-Maria Galanti autre élève de Genovesi, dont il écrivit l'éloge, pour lequel il lui fallut se jeter dans une espèce de controverse avec le père Mamachio et d'autres, ne se signala pas moins que les précédents, dans l'économie politique, dans l'histoire de son pays, et dans quelques autres genres de la haute littérature. Ce fut lui, qui osa, un des premiers, à Naples, rendre enfin hommage à la mémoire de Machiavel ; et son discours, traduit par Robinet, en France, fut inséré

dans la *Bibliothèque de l'homme d'état* qui se publiait à Paris. Galanti fournit aussi à ce volumineux ouvrage d'autres articles importants.

Chargé par le gouvernement d'examiner la situation de la province de Molise, il s'acquitta dignement de cette mission, en publiant *La descrizione antica ed attuale del contado di Molise*, ouvrage auquel il ajouta un *Essai historique sur la constitution du royaume*. Dans la description du comté de Molise, il ne s'arrête pas seulement à présenter la situation de cette province, mais il examine les causes qui s'opposent à sa prospérité et ce qu'on devrait faire pour l'obtenir.

Ce premier essai détermina le gouvernement à employer sa plume et ses talents à des travaux plus vastes; et il fut chargé d'écrire sur la situation de tout le royaume. Malheureusement la révolution vint interrompre cette grande entreprise. Il fut persécuté comme tant d'autres et obligé de chercher un asyle dans une terre étrangère.

Quand les Français s'emparèrent pour la seconde fois du royaume de Naples, il rentra dans sa patrie, et fut nommé bibliothécaire du conseil-d'état. Il ne survécut pas long-temps à cette nomination, et ses amis eurent à pleurer sa perte peu de temps après s'être réjouis de son retour.

Galanti a donné une *Description géographique et politique des Deux-Siciles*, très-estimée, et une autre *de la ville de Naples ;* enfin un *Essai sur les premiers habitants de ce royaume*, qui, comme nous l'avons déjà dit, nous a été d'une très-grande utilité dans les premiers volumes de ces Mémoires.

Tels ont été, pendant cette période, les travaux des Napolitains, dans l'économie publique. Il est pénible d'avouer que les efforts et les lumières de ceux qui se consacrèrent à cette étude, n'eurent aucune influence sur la destinée de ce malheureux et beau pays. Nous avons été obligés de faire la même remarque en parlant des Jurisconsultes ; et il nous faut la renouveler en traitant de l'AGRICULTURE.

Une des plus importantes cultures dans le royaume de Naples, est celle des oliviers. Ses provinces les plus étendues sont couvertes de ces arbres précieux ; et les ports les plus fréquentés de l'Adriatique sont presque exclusivement destinés à l'exportation de leurs produits. Aussi les agronomes napolitains, se sont-ils sans cesse occupés de la culture de cet arbre, et des moyens de la faire encore plus prospérer.

Giovanni Presta, de Gallipoli, qui était à-la-

fois médecin et agriculteur, a laissé un excellent mémoire sur la culture des oliviers.

Deux autres auteurs, dont l'un médecin, (*Cosimo Moschettini*) écrivirent sur la *brusca* et la *rogna* des oliviers, firent l'analyse de ces maladies, et proposèrent les remèdes qui leur paraissaient les plus convenables. Mais personne n'a fait autant d'observations sur cet arbre, ni de plus utiles que le vicaire *Giovine* de Molfetta. Il a soigneusement recherché la véritable cause de la maladie dite *la rogna* (la galle) et refuté l'opinion de ceux qui l'attribuaient à la piqûre d'un insecte. Les mémoires qu'il a publiés à ce sujet, prouvent ses profondes connaissances en physique, en histoire naturelle et en agriculture. On en peut dire autant de ses *observations météorologiques*, qu'il commença à publier en 1788 et qu'il continue encore.

Niccolò-Onorati Columella a publié un grand nombre d'ouvrages et de mémoires sur différentes parties de l'économie champêtre et domestique, parmi lesquels le plus remarquable est celui qui a pour titre : *Delle cose rustiche*, en dix vol. in-8° ; mais on ne peut se dissimuler que cet ouvrage n'est guère qu'un répertoire des vieux procédés, des pratiques routinières de l'agriculture.

Nous parlerons des autres travaux de cet auteur, lorsque nous nous occuperons des auteurs vivants.

Genovesi, promoteur de toutes les bonnes études dans sa patrie, avait introduit dans la THÉOLOGIE, et dans les sciences qui en dépendent, l'esprit de la vraie religion, laquelle n'admet ni l'ascétisme, ni l'exaltation des visionnaires. Il ouvrit une carrière que plusieurs théologiens parcoururent ensuite avec éclat. Le père *Marone* dominicain, quoiqu'il n'ait livré à l'impression aucun de ses ouvrages, sut se faire et a conservé une honorable réputation. Il expliquait, avec beaucoup de talent, à l'université de Naples, le texte de Saint-Thomas. Il fut ensuite élevé à la dignité de théologien de la cour, et nommé examinateur de philosophie, pour tous les séminaires du royaume.

Giuseppe Rossi, archevêque de Nicosia, avait puisé à l'école de Genovesi, les principes de la vraie philosophie, et il en donna des preuves dans les ouvrages qu'il publia sous les titres : *De angelis; De alterâ vitâ; De veritate religionis christianæ exhameron, sive de opificio sex dierum.* Parmi ces traités, le second, *de alterâ vitâ*, fut regardé comme un travail profond et

reçut le plus favorable accueil. Il y prouve l'existence d'une vie à venir, par des arguments tirés du vieux et du nouveau testament, par la croyance générale des peuples de tous les temps, et par les lumières de la raison naturelle. Il essaie, en même temps, de réfuter les arguments de Bayle, de Boulanger et de Voltaire sur le scepticisme et sur le déisme; mais il le fait sans injure, sans amertume, et il s'élève quelquefois, pour les combattre, à la hauteur de ces illustres antagonistes de la révélation. Dans son autre ouvrage *De veritate religionis christanæ*, il a pour but de démontrer historiquement les vérités de cette révélation, en se fondant sur ce que Moïse a parlé aux Hébreux, et Notre Seigneur au genre humain. Enfin, dans *l'exhameron*, il défend la narration de Moïse contre les attaques de ceux qui la regardent comme un fragment de la mythologie orientale.

Les SCIENCES EXACTES furent cultivées sous de meilleurs auspices dans Naples, et le sont encore avec distinction de nos jours. *Vito Caravelli* jouit, pendant sa vie, d'une réputation que ses ouvrages peut-être ne soutinrent pas, mais qui paraît méritée d'après le grand nombre d'excellents élèves qu'il a laissés. Il était né

à Montecalvo, petite ville de la principauté ultérieure, dans l'année 1723, et avait fait ses premières études sous la direction de Niccolò de Martino. Il fut appelé à la chaire de mathématiques du collége d'artillerie de marine, pour lequel il composa son *Cours de mathématiques* et ses *Éléments d'astronomie*. Il fit en latin un ouvrage sur les *théorèmes d'Archimède*, et refondit différentes parties de son cours, auquel il ajouta la mécanique, la géométrie-pratique, les éléments d'artillerie et d'architecture militaire : ce dernier ouvrage n'est pas achevé.

Parmi les élèves de Caravelli, qui sont en grand nombre, se distingue sur-tout *Vincenzo Porta*, né, vers la moitié du siecle, dans la même ville qui avait donné le jour aux frères de Martino; il s'appliqua avec succès aux mathématiques, comme le prouve son *Calcul intégral*, que son maître ne dédaigna pas d'ajouter au calcul différentiel qu'il avait composé lui-même pour son cours.

Un autre élève de Caravelli est *Filippo Guidi*, encore vivant, qui fut également le disciple en astronomie du savant Sabatelli, auquel il succéda dans la chaire de cette science. Il obtint ensuite celle de physique à l'hôpital des incurables; et, quelque temps après, celle

de mathématiques dans l'école de marine. En 1793, il publia ses *Éléments de physique;* mais, enveloppé dans les malheurs de la révolution, il interrompit ses travaux, sans abandonner ses études pendant les quinze années qu'il fut exilé de sa patrie. Il professa dans les meilleurs lycées de France avec succès. Revenu dans son pays, il fut nommé à la place de professeur de l'université royale, qu'il a conservée jusqu'à-présent.

Gennaro Fiore, né dans un hameau près de Salerne, vers la moitié du siècle passé, étudia les éléments de géométrie de Luca Galdi, élève de Caravelli. Ayant perdu son maître, il fit lui-même de tels progrès dans cette science, pour laquelle cependant il ne négligea point la littérature, qu'il fut en état de la professer dans les écoles publiques de Salerne. Il écrivit même pour ces écoles des éléments de mathématiques.

En parlant des mathématiciens de cette époque, on ne doit pas oublier *Giuseppe Casella*, qui, en 1788, publia un essai d'une *Nouvelle méthode pour résoudre les équations de tous les degrés*, se frayant une route tout-à-fait différente de celle qu'avaient suivie Euler et Bezout. Il se livra ensuite aux observations astronomiques, et il est étonnant que, sans observatoire,

dépourvu d'instruments, et sans correspondance avec les astronomes des autres pays, il ait pu faire des observations assez importantes pour mériter que Borde en parlât dans les éphémérides de Berlin.

Giuseppe Rosati, de Foggia, aussi élève de Sabatelli, publia une *Géographie théorique, historique et pratique*, où les problêmes sont résolus avec ordre et clarté.

Giovanni di Majo, Napolitain, professa à Palerme les sciences philosophiques et mathématiques, et devint directeur de la principale académie de cette ville. Il enseigna, pendant plusieurs années dans sa patrie, la mécanique et ensuite la géographie-physique, pour laquelle il inventa un nouveau compas, qu'il présenta à l'académie royale des belles-lettres, dont il fut nommé membre.

Ferdinando Messia, son confrère dans la même académie, et successeur de Sabatelli, entreprit de traduire les œuvres de Francœur, savant distingué de France, et de les enrichir de notes et d'observations. Mais atteint par la mort, en 1810, il n'eut pas le temps d'achever ce travail.

Naples vit, en ce même temps, s'élever une autre école de mathématiques, dirigée par l'abbé Saladini de Lucques, nom qui n'est point

inconnu en Europe. *Vincenzo de Filippis* et *Niccolò Fiorentino* furent les élèves les plus distingués de ce savant instituteur. Tous deux terminèrent déplorablement leur vie sur l'échafaud, victimes d'une révolution qui devait régénérer leur patrie, et n'attira sur elle que des malheurs. Le premier de ces deux savants n'a rien publié; mais il reste de l'autre plusieurs travaux utiles, monuments de son amour pour les sciences et les lettres. Son *Essai sur les quantités infinitésimales et sur les forces vives et mortes*, qu'il publia dans sa jeunesse, prouve que dès-lors les sciences exactes étaient cultivées avec succès à Naples, et qu'on y entendait, aussi bien que dans le reste de l'Italie, les principes de Galilée sur la balistique.

Fergola, élève de Mazzucco, dont il a été fait mention précédemment, a été long-temps, et est encore à la tête des mathématiciens de Naples. On prétend qu'il a beaucoup écrit; mais le public ne connaît qu'une petite partie de ses travaux. Quatre de ses dissertations ont été insérées dans les *actes de l'académie des sciences de Naples*. La première contient la solution de quelques problêmes d'optique; la seconde donne la juste mesure des voûtes à spirale; l'auteur y démontre la fausseté d'un théorême, soutenu par certains architectes,

qui pensent qu'on peut réduire en carré la surface d'une voûte de cette espèce. Dans la troisième se trouve l'exposition d'une nouvelle méthode pour faciliter la solution de plusieurs problèmes de sites et de positions, que les plus profonds géomètres avaient traitée confusément. Enfin, la quatrième de ces dissertations est comme un supplément aux précédents mémoires. Fergola a aussi publié les *Prelezioni su' principi della filosofia di Newton*, dans lesquelles il préfère, comme dans tous ses ouvrages, la méthode synthétique à l'analytique, ce qui est contraire à l'opinion des plus grands mathématiciens de nos jours. Il s'est aussi long-temps occupé d'un ouvrage sur l'*Arte euristica*, qu'on dit très-profond, mais qui n'a point encore été publié.

Tommaso Bisulco et *Antonio Adamucci*, étaient sortis, comme le précédent, de l'école de Mazzucco. On a, du premier, un mémoire *Sulla teoria de' limiti*; et de l'autre, *Gli elementi analitici*, auxquels il donna plus d'étendue dans son ouvrage intitulé : *Delle nuove proprietà dell'equazioni.*

Stefano Forte, élève de Fergola, publia les *Prenozioni geometriche*, en un opuscule fort estimé, dans lequel il se sert de l'analyse des anciens géomètres, pour résoudre les problêmes de la cylindroïde de Wallis.

Un ami de Genovesi, l'abbé *Angeloni*, écrivit en latin un livre *sur l'anthologie*, un autre *sur la logique*, et deux ouvrages *sur l'arithmétique* et *l'algèbre*. La première partie de ce dernier ouvrage, qui traite *des quantités discrètes*, a seule paru ; la seconde ; sur les *quantités continues*, est restée inédite.

Mais *Giuseppe Poli*, dont nous allons parler, a joui, à juste titre, d'une plus grande réputation comme physicien et naturaliste. Ses *Institutions de physique expérimentale* sont connues et citées dans toute l'Europe. Elles ont eu un grand nombre d'éditions. On lui doit, de plus, des *Observations sur l'électricité et le magnétisme*, qu'il a fait insérer dans les actes de l'académie de Naples; mais son ouvrage le plus remarquable est celui qui a pour titre: *Testacea utriusque Siciliæ*. Il contient les recherches les plus profondes, et les aperçus les plus savants sur cette partie de l'histoire naturelle. Poli consacra aussi ses loisirs aux muses. Il écrivit un *poëme sur l'astronomie ;* mais l'ouvrage n'est malheureusement ni poétique, ni même astronomique.

L'HISTOIRE NATURELLE ne fut point non plus négligée à cette époque où nulle branche des connaissances humaines ne restait sans culture.

On doit à *Gaetano de Bottis*, professeur à l'université de Naples, une suite de *Recherches sur le Vésuve*, dont il traça l'histoire, en donnant la description de toutes ses éruptions, même des plus anciennement connues, comme de celles qui sont arrivées de nos jours. Ce travail laisse à desirer une critique plus éclairée et des détails plus étendus.

Angelo Fasano, docteur en médecine, mais très-versé dans les sciences géologiques, fut envoyé par le gouvernement en Calabre, après le tremblement de terre de 1783, qui dévasta cette province. Il en examina la géographie-physique, et ses observations lui servirent de matériaux pour un ouvrage dont il ne donna qu'un volume. Dans le second, que la mort ne lui permit pas de publier, il traitait des phénomènes et des causes des tremblements de terre. Fasano n'était pas étranger à la belle littérature; on peut se convaincre de la facilité avec laquelle il écrivait en latin, par l'éloge qu'il fit dans cette langue, de son maître Serao.

Niccolò Pacifico avait des connaissances non moins variées que Fasano : il cultivait avec la même ardeur, la botanique, les sciences naturelles, les mathématiques, et la science des antiquités. On a de lui une *Dissertation physique*

sur les tremblements de terre de la Calabre et des *Mémoires de botanique*, dans les actes de l'académie des sciences de Naples. Dans la désastreuse révolution de 1799, il fut traîné à l'échafaud, sans égard pour son mérite, ni pour ses vieux ans. Il était octogénaire.

Nous terminerons la nomenclature des naturalistes par le P. *Minasi*, Calabrois, qui s'est fait remarquer par la profondeur comme par la singularité de ses observations. Il en fit sur la fabrication du papier, des cordages, sur divers procédés dans les arts mécaniques. Il avait entrepris d'expliquer, dans une série de dissertations, les causes de certains faits peu connus de l'histoire naturelle, et qui méritaient d'être approfondis. Il ne nous en reste que deux ; l'une, sur le phénomène appelé *la Fata morgana*, espèce de *mirage* qui se forme dans le phare de Messine, et dont, avant lui, personne n'avait encore parlé ; l'autre, sur le *Granchio Paguro*, qui fait suite aux observations icthiologiques faites par le philosophe calabrois, Marc-Aurèle Severino.

Malgré les défauts encore attachés, à cette époque, au système de l'enseignement et de la pratique médicale dans le royaume de Naples, défauts que nous préciserons quand nous nous

occuperons plus positivement de l'état actuel de la médecine dans ce pays, Naples ne cessa de produire des MÉDECINS très-habiles, qui pouvaient soutenir la comparaison avec ceux des autres nations.

Domenico Cirillo, né, en 1739, à Grumo, petit village aux environs de Naples, et l'une des plus illustres victimes de la désastreuse époque de 1799, fut non-seulement un des plus grands médecins de son temps, mais le botaniste italien qui avait le plus de réputation dans l'étranger. Il la devait en partie à ses voyages en France, en Angleterre, et plus encore à ses ouvrages aussi nombreux qu'estimés, parmi lesquels on distingue sur-tout ses *Fundamenta botanicæ* et ses *Codices* des plantes les plus rares du royaume de Naples.

Il publia aussi le commencement d'un ouvrage sur quelques insectes non décrits, et qu'il avait intitulé : *Entomologiæ Neapoli tanæ Sperimenta.* Il n'eut pas le temps non plus d'achever un autre ouvrage qu'il faisait imprimer par Bodoni à Parme, sous le titre de *Cypereus Papyrus, monographia*, et auquel le professeur actuel de botanique de l'université de Naples, Tenore, a fait ajouter les planches qui manquaient (1).

(1) Voyez ce que l'on dit de ce célèbre médecin, et de son supplice, t. II de ces Mémoires, p. 384.

Domenico Cotugno, le Nestor de la médecine napolitaine, se fit connaître, et acquit, comme fit Beccaria dans la science de la législation, un grand nom dans la science médicale, en déposant, dans un petit nombre de pages, les résultats de longues observations. Son opuscule : *De aquæductibus auris humanæ internæ*, fut reçu avec applaudissement dans toute l'Europe. Il contient, comme on sait, une découverte anatomique, dont l'importance préservera à jamais de l'oubli le nom de Cotugno. Swieten a fait aussi, dans ses commentaires à Boerhave, la plus honorable mention d'un autre ouvrage de notre auteur, *De Ischiade nervosa*. Celui qui a pour titre, *De sedibus vajolorum*, bien qu'il ait perdu une grande partie de son utilité depuis l'heureuse découverte de la vaccine, est encore lu avec le plus vif intérêt par ceux qui aiment à suivre l'histoire de la médecine. Son *Discours sur l'esprit de cette science* en contient en peu de lignes toute la philosophie, et est sans contredit le chef-d'œuvre de ce célèbre anatomiste napolitain. Cotugno a donné aussi au public la première partie d'une dissertation *sul movimento reciproquo del sangue per le interne vene del capo*, qu'on desirerait voir achevée, sur-tout après les belles expériences de Lamarck et de Richerand. Dans un petit

écrit sur la *Teoria dello starnuto*, il parle des *nerfs paraboliques* des narines; et enfin, dans une lettre écrite à son confrère Vivenzio, sur la secousse qu'il éprouva en anatomisant une souris, on trouve le germe de la découverte à laquelle Galvani a dû sa célébrité.

Giuseppe Corigliani, élève de Serao, a laissé un ouvrage intitulé : *Regolata e viziosa generazione degli animali.* Dans la première partie de ce traité, il combat, je ne saurais dire si c'est avec avantage ou non, les principes de Boerhave, de Haller, de Buffon et d'autres savants; mais il se borne, dans la seconde, à parler de l'existence des hermaphrodites et de la fécondation réciproque des sexes.

Venanzio Lupacchini, élève aussi de Serao dans la médecine, et de Martorelli dans la langue grecque, professa avec un égal succès les sciences naturelles, les lettres et la philosophie. Il écrivit élégamment en vers et en prose, et s'occupa long-temps d'une nouvelle édition des œuvres de Celse, pour laquelle il avait mis à contribution un grand nombre de manuscrits de la bibliothèque vaticane et les lumières du célèbre Bianconi. Ce travail, attendu avec impatience, non-seulement en Italie mais même au-delà des Alpes, était sur le point de paraître, quand l'auteur, âgé à peine de 45 ans, mourut d'hydrophobie.

Parmi un grand nombre d'élèves formés à l'école de Cotugno, celui qui acquit le plus de célébrité, et même rivalisa avec son maître, fut *Antonio Sementini*, qui est mort en 1814. Sa perte fut regardée avec raison comme fatale pour la médecine napolitaine. Accoutumé, dès son jeune âge, à partager sa vie entre la méditation, le travail et l'expérience, Sementini n'avait pas tardé à donner une haute idée de ses connaissances par des observations sur la nature et la variété de la folie, (*Breve dilucidazione sulla natura e la varietà della pazzia*). Il a été un des premiers qui ait démontré comment l'organisation du cerveau influe sur les fonctions intellectuelles. Mais il excita plus vivement encore l'intérêt général, lorsqu'il attaqua la théorie de Haller sur l'irritabilité. Ce fut alors qu'il commença à travailler au grand *traité de physiologie* qu'il entreprit, et dut suspendre presque aussitôt pour se livrer exclusivement à la rédaction d'un autre ouvrage sur le même sujet, qu'il dictait en latin, dans un cours privé, qui était suivi par un grand nombre d'auditeurs.

Sementini fut aussi profond dans l'anatomie que dans la physiologie. Dans un temps où les sciences médicales étaient en grande faveur à Naples, il y comptait bien peu de rivaux. C'est

lui qui le premier découvrit les fibres paraboliques de la vessie, et démontra la texture filamenteuse du cerveau, dont il tira un grand nombre de conséquences.

Dans son *Traité de nosologie* en 3 volumes, il exposa, d'une manière lumineuse, les maladies auxquelles les nerfs sont sujets. Aussi infatigable à publier ses observations qu'il l'était à les suivre, il fit paraître, en 1801, l'*Art de traiter les maladies*. Il y examine, avec beaucoup de jugement, le trop célèbre système de Brown, aussi injustement prôné que décrié de nos jours. Tant de travaux ne furent pas sans récompense. Sementini occupa successivement dans l'université royale de Naples les chaires d'anatomie, de physiologie et de pathologie; plusieurs sociétés savantes s'empressèrent de l'admettre dans leur sein, et les plus grands hommes de son temps l'honoraient de leur amitié et de leur correspondance. L'empereur Joseph II, dans son voyage à Naples, lui fit les offres les plus flatteuses. Il voulait l'emmener avec lui en Allemagne; mais Sementini préféra sa patrie à la plus brillante fortune.

Dans un temps où Cirillo, Cotugno et Sementini semblaient devoir fixer tous les regards, il y eut cependant d'autres médecins à Naples qui méritèrent aussi d'être distingués,

et que nous ne pouvons nous dispenser de citer.

Giuseppe Vairo acquit une grande réputation comme professeur, et *Antonio Villari* comme très-habile praticien.

Niccolò d'Andria, mort à Naples en 1814, a occupé long-temps à l'université de cette ville les chaires d'agriculture, de physiologie, de pathologie et de nosologie, et a été le premier et le seul qui ait donné une analyse chimique des eaux d'Ischia dans son *Traité des eaux minérales* de cette île. Il s'y occupe aussi de plusieurs autres eaux thermales.

Les *Éléments de chimie philosophique*, que cet auteur publia en 1786, quand la théorie du phlogistique dominait encore, furent réimprimés, en 1803, avec tous les changements opérés dans cette science par le génie de Lavoisier. Il est encore auteur des *Institutions de physiologie*, dans lesquelles il suit le systême de Haller sur l'irritabilité, en y apportant toutefois quelques modifications; d'une dissertation sur la *Théorie de la vie*, dans laquelle, mettant à profit la découverte du fluide galvanique, il attribue à ce fluide le principe de la vie; et enfin des *Éléments de médecine théorétique*, et des *Institutions de médecine pratique et d'agriculture.* Ce dernier ouvrage n'a pas été publié.

La CHIRURGIE marcha presque de pair avec la médecine. Il n'est pas dans leur nature d'être séparées. Les anciens n'en avaient fait qu'un seul et même art.

Les chirurgiens célèbres, quoiqu'en plus petit nombre que les médecins, ne leur cédèrent en rien quant au mérite, et acquirent une réputation aussi brillante.

Giuliano Pollio, *Oronzio di Donno*, *Domenico Ferrara*, furent, dans cette période, des chirurgiens très-habiles; et les deux derniers exercèrent aussi, non sans succès, l'art de l'accouchement qu'ils avaient profondément étudié.

De cette ancienne école il reste encore, de nos jours, *Bruno Amantea* (1), *Angelo Boccanera* et *Michele Troja*, qui rappellent les beaux jours de la médecine. Au reste, dans ce pays cette science a toujours été cultivée avec prédilection.

Michele Troja, sur-tout, a laissé à la postérité un grand nombre d'ouvrages dignes des plus grands maîtres. Son *Histoire des maladies de la vessie* est pleine d'utiles observations; une autre *Histoire des maladies des yeux* est remar-

(1) Bruno Amantea est mort tout récemment. Les regrets de ses concitoyens honorent sa mémoire.

(*Note de l'Éditeur.*)

quable pour l'époque où il l'écrivit; enfin deux ouvrages *sur les os* font parfaitement connaître leur nature, leur génération, etc. Le premier de ces ouvrages, qui a pour titre : *Della regenerazione delle ossa*, fut publié à Paris en 1775, d'abord en latin et ensuite en italien, quatre ans après; l'autre, intitulé : *Osservazioni sulle ossa*, qui n'est qu'une appendice du premier, contient de nouvelles expériences sur les os dans l'état de maladie et dans celui de santé.

Quittons le domaine des sciences pour rentrer dans celui de la littérature.

L'Italie, comme nous avons eu plus d'une fois occasion de le remarquer, est la terre des souvenirs. Des débris imposants qui couvrent ses provinces; des restes de la grandeur et de la puissance d'un peuple chez qui tout était colossal, tel est le spectacle que chaque Napolitain a continuellement sous les yeux, dès l'instant de sa naissance jusqu'à sa mort. Il se sent porté, presque malgré lui, vers l'étude de l'antiquité; son esprit est incessamment occupé d'un âge qui n'est plus. Aussi nul autre pays ne peut compter un si grand nombre d'ARCHÆOLOGUES et d'érudits.

Les premières années du XVIIIe siècle furent illustrées, comme nous l'avons vu, par des tra-

vaux en ce genre faits par une foule de savants, qui, pour la plupart, étaient des Napolitains; et tels ont été les Egizio, les Mazzocchi, et plusieurs autres non moins célèbres, dont nous avons cité les noms avec éloges.

Élève et collaborateur de ce dernier, tant qu'il vécut, et son successeur à l'université de Naples après sa mort, *Niccolò Ignarra*, dont la vie s'est prolongée jusqu'au commencement du XIXe siècle, ne fut pas moins estimé par ses vertus que par son savoir. C'est à ce double titre qu'il fut appelé à l'instruction du prince héréditaire actuel. Parmi ses ouvrages, le plus remarquable est celui qui a pour titre *Palestra neapolitana*. Il le composa au sujet d'une inscription trouvée près d'une des portes de la ville de Naples. L'inscription contenait l'éloge d'un certain Archibius; et cet éloge lui était adressé par une troupe de jongleurs d'Alexandrie en Égypte, parce qu'il avait été vainqueur aux jeux Capitolins, dans plusieurs villes grecques, parmi lesquelles Naples était comptée. Ignarra suppléa à ce qui manquait à l'inscription, et prouva, avec une rare érudition, que ce monument avait appartenu au gymnase napolitain.

Il ajouta à cet ouvrage une dissertation intitulée *De Buthysiæ agone puteolano*, dans laquelle il expliqua, tout autrement que Martorelli

le symbole du bœuf frappé sur les monnaies antiques de la ville de Pouzzoles. Il donna, en même temps, une interprétation claire et précise d'un bas-relief tiré des fouilles de l'église des Pères de la Mission, sur lequel était représenté un enfant entre un homme et une femme. Au-dessus on lisait une épigramme grecque. Métastase adopta, de préférence à toute autre, l'explication d'Ignarra, et traduisit l'épigramme en vers italiens très-élégants.

Dans un ouvrage sur les *Antiche fratrie napolitane*, publié en 1797, Ignarra prouva encore que ces institutions, auxquelles l'antiquité a donné le nom de *fratrie*, n'étaient pas des associations religieuses, comme on l'avait cru jusqu'alors, mais des réunions civiles et même politiques.

On a encore de ce savant une dissertation sur le mot *Pausylipus*, qui parut avec d'autres en 1807, ainsi que les *Exercitationes biblicæ*, publiées après sa mort.

Domenico Diodati parcourut la même carrière qu'Ignarra, dont il fut le contemporain. Il avait fait ses études sous Martorelli, dont il égala le savoir. Son ouvrage *De Christo hellениste*, qui, par la nouveauté du sujet, fit une grande sensation parmi les savants de l'Europe,

tend à démontrer qu'après les conquêtes d'Alexandre-le-Grand et l'établissement des différentes dominations de ses généraux, la langue et les usages de la Grèce s'étaient introduits dans la Judée, et que, par conséquent, Jésus-Christ, la Vierge et les premiers fondateurs de la religion chrétienne ne parlèrent que le grec mêlé de quelques mots d'hébreu : il conclut de-là que les évangiles de saint Matthieu et de saint Marc, les épîtres de saint Paul, le second livre des Machabées, etc., sont des originaux et non des traductions, comme on l'avait cru jusqu'alors. Son opinion était trop nouvelle pour ne pas rencontrer de l'opposition : elle fut combattue par les uns, mais approuvée par d'autres. Métastase envoya un exemplaire de ce livre à la grande Catherine, qui, professant le rit grec, accueillit avec bienveillance les idées de Diodati. Elle lui fit remettre, comme marque de sa satisfaction, une belle médaille d'or, avec le projet du code de lois qu'elle se proposait de donner à son empire.

Diodati écrivit aussi l'éloge de Martorelli, son maître. Fabroni en a donné un extrait dans le quinzième volume des vies des Italiens illustres. On lui doit enfin des *Recherches sur les monnaies*, dont il est fait mention dans les constitutions des Deux-Siciles, et quelques

autres écrits moins importants qu'il serait superflu de faire connaître.

Un autre élève de Martorelli fut *Saverio Mattei*, mort en 1795. Dès-l'âge de seize ans, sortant à peine de l'école, il avait publié des ouvrages qui firent pressentir jusqu'où s'étendrait le cercle de ses connaissances. Sa *traduction en vers des Psaumes* augmenta cette réputation, moins sous le rapport poétique, que par le grand nombre de notes et de dissertations critiques dont il l'enrichit. On en fit plusieurs éditions en peu de temps à Naples et dans toute l'Italie. Bien qu'il eût puisé le fond de cet ouvrage dans ceux de Calmet et d'autres savants, on lui sut gré d'avoir exploité des auteurs que bien peu de gens ont le courage de lire, pour en extraire ce qu'ils ont de meilleur.

Le style de cette traduction est une imitation affectée des poésies de Métastase ; et ce défaut ne choqua pas dans un temps où Métastase était le poète à la mode. Lorsque depuis on examina l'ouvrage sans prévention, on trouva que les vers de Mattei manquaient de cette harmonie et de cette facilité qui donnent tant de charmes à ceux du Racine de l'Italie. Mais quand même l'imitation aurait été plus heureuse, Mattei n'aurait jamais pu éviter le

reproche d'avoir mal choisi son modèle ; car la poésie qui convient dans un drame, n'est pas celle par laquelle on peut s'élever à cette sublimité et cette force d'expression qui caractérisent la poésie sacrée.

Mattei eut à soutenir des disputes très-vives pour défendre ses opinions sur la musique des anciens, sur l'interprétation du Psautier, et sur d'autres questions qui aujourd'hui n'ont plus d'intérêt pour nous. Mais on lira toujours avec profit et plaisir ses *Dissertations* sur une nouvelle manière d'interpréter les tragiques grecs, ainsi que son éloge de Jommelli, et tout ce qu'il a écrit *sur la philosophie de la musique*, et sur d'autres objets de la littérature. Ces derniers ouvrages se trouvent dans une édition faite à Naples des œuvres de Métastase.

Gennaro Radente a laissé deux ouvrages qui attestent la profonde connaissance des langues orientales, et sur-tout de l'hébreu, pour l'intelligence duquel il composa une nouvelle méthode. On trouve, à la fin de ce traité, ses *Exercitationes in biblica de Jesu Christo vaticinia*, ouvrage qu'il dédia à l'académie de Paris.

Gaetano Ancora, professeur d'archæologie grecque à l'université de Naples, se fit d'abord avantageusement connaître par une *Lettre* adressée au chevalier Hamilton, dans laquelle il

donnait l'explication d'un bas-relief antique, que personne n'avait pu interpréter avant lui. Il publia successivement un *Mémoire* sur l'observance religieuse du silence chez les anciens, qu'il envoya à l'académie de Cortonne, dont il était membre; et peu après un *Essai sur l'usage des puits* dans l'antiquité. Il cherche à y prouver, avec beaucoup d'érudition, que l'usage des puits a précédé celui des citernes; opinion que combattirent Signorelli et d'autres antiquaires. C'est à Livourne qu'il fit paraître ses *Recherches philosophiques et critiques* sur quelques substances métalliques de la Calabre, c'est-à-dire sur la cadmia, le molibdène et la magnésie.

Mais le travail le plus remarquable d'Ancora, et qui lui fit le plus d'honneur, est l'édition latine de l'ouvrage de Xénocrate, le médecin, intitulé: *De Alimento ex aquatilibus*, lequel contient des recherches sur le respect religieux qu'avaient pour certains poissons les Romains, les Grecs, et d'autres peuples de l'Orient, tandis que les Rhodiens, les Indiens, les Chinois et les Arabes en faisaient de préférence leur nourriture, ce qui leur avait fait donner le nom d'Icthyophages. L'ouvrage intitulé: *Économie physique des anciens dans la construction des villes*, est peut-être, parmi tous

ceux d'Ancora, celui dont le but est le plus utile.

Bien qu'à cette époque le goût de l'érudition continuât d'être généralement répandu, cependant l'HISTOIRE fit plus de progrès que dans la période précédente. Ce n'est pas qu'on l'écrivît avec plus de talent; mais on en réunissait les matériaux avec plus de méthode et de soin.

Il serait peut-être difficile de signaler une histoire dont la lecture fût agréable; mais il en existe plusieurs que l'on peut consulter utilement, et que doivent sur-tout rechercher ceux qui entreprennent d'écrire l'histoire du royaume de Naples.

Parmi les historiens de cette période, on doit placer *Francesco-Antonio Grimaldi*, né en Calabre dans la ville de Seminare, et issu d'une des plus nobles familles d'Italie. Jeune encore, il publia une *Lettre sur la musique*, dans laquelle, avec une grande érudition, il examine quelles sont les causes de ce que la musique a tantôt adouci, tantôt corrompu les mœurs. Il débuta dans la carrière de l'histoire, en écrivant *la vie* d'un de ses aïeux, et éclaircit par occasion plusieurs points de l'histoire de Gênes. S'étant voué au barreau, il fit quelques plai-

doyers, dans lesquels l'aridité des sujets disparaissait sous les ornements du style, et graces à l'intérêt philosophique qu'il savait y attacher. Pour se distraire de l'ennui de ses occupations ordinaires, il écrivit *la vie de Diogène le cynique*, et tâcha de le disculper des accusations des anciens et sur-tout de celles de Diogène-Laerce. C'est là qu'il s'efforça de prouver que les maximes des philosophes étaient entièrement conformes aux principes de la morale exempte de tout préjugé, et n'écoutant d'autre voix que celle de la vérité. Grimaldi traita aussi le même sujet qui inspira Rousseau, lorsqu'il écrivit son beau discours sur l'inégalité des conditions parmi les hommes. Sans vouloir nuire à la haute réputation du philosophe français, on peut dire que Grimaldi ne se laissa pas, comme lui, entraîner par l'esprit paradoxal. Il tira tous ses arguments de la physique, de l'histoire naturelle et de la physiologie; et cette discussion le conduisit à de hautes considérations sur la loi naturelle et le droit des gens.

Rempli de l'amour de sa patrie, Grimaldi conçut le projet d'en écrire les annales, en se servant des matériaux et des recherches des historiens qui l'avaient précédé. Le commencement de ce grand ouvrage parut sous le titre de *Annali del regno di Napoli*. Il y examine

d'abord quel était l'état de ce pays avant l'arrivée des colonies grecques, et remonte jusqu'aux peuples autocthones ou primitifs. Il se proposait de rendre compte de l'état politique, des lois et de la civilisation de ces peuples, depuis cette époque reculée jusqu'à nos jours; mais surpris par la mort, il ne put s'acquitter qu'à demi de cette grande tâche. Quelques volumes seuls de son ouvrage ont paru, et il a laissé à d'autres le soin de le terminer.

Alessandro de Meo s'occupa aussi d'éclaircir l'histoire du royaume; mais il se resserra dans un cercle plus étroit, ne voulant traiter que de ce qui concernait le moyen âge. Il entreprit ce travail avec ardeur; et les archives publiques lui avaient déja fourni un grand nombre de matériaux, lorsque, comme son devancier, il fut surpris par la mort. L'année 1785, dans laquelle il avait publié ses *Introductions chronologiques aux annales du royaume, dans le moyen âge*, fut aussi celle de sa fin précoce. Ses manuscrits furent déposés dans la bibliothèque royale; et onze volumes en ont été imprimés quelque temps après.

Niccolò Vivenzio, qui s'était acquis une réputation dans le barreau par l'énergie qu'il déploya contre les usurpations des barons et la tyrannie féodale, tenta de se distinguer aussi

dans le genre de l'histoire : il entreprit celle du royaume de Naples, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours. On s'attendait à trouver dans son travail tout l'intérêt que pouvait lui donner un homme qui avait passé sa vie à compulser les archives de l'état, et blanchi dans les discussions sur l'origine, les développements et la puissance de la monarchie nationale. Mais son ouvrage, dont la narration est souvent embarrassée et froide, est encore plus défectueux par la partialité aussi injuste qu'il montre dans le récit des derniers malheurs qui ont frappé le royaume de Naples.

Parmi tous les historiens de cette époque, il n'y en eut sans doute aucun qui s'éleva à la hauteur de Giannone. Mais celui qui en à le plus approché, c'est *Carlo Pecchia,* dont sa patrie a peut-être à se reprocher d'avoir méconnu le mérite.

Il écrivit l'*Histoire civile et politique du royaume de Naples*, qu'on peut regarder comme un supplément nécessaire à celle de Giannone. Dans cet ouvrage il traite de l'état des tribunaux de Naples sous les Normands et les Souabes, de l'origine et des progrès des fiefs en France, en Lombardie, en Allemagne et en Angleterre, enfin de la nature particulière des fiefs dans le royaume de Naples. Son style n'est

pas brillant, mais il est correct; les recherches en sont profondes, et jettent un grand jour sur les matières qui y sont traitées.

Cette époque vit fleurir plusieurs biographes, dont quelques-uns peuvent être rangés parmi les plus élégants écrivains du temps.

Roberto Sarno rédigea en latin la vie du célèbre Pontanus : c'est un morceau précieux d'histoire littéraire et d'éloquence. C'est aussi en latin que *Fasano* écrivit l'éloge de Francesco Serao, son maître. Dans le nombre des ouvrages de *Massimiliano Murena*, on trouve une vie de Robert, roi de Naples, dont les événements sont rapportés dans l'ordre chronologique. L'abbé *Panzini* donna celle de Giannone, en puisant dans les mémoires originaux que lui fournit le fils de ce célèbre et malheureux écrivain. Enfin le conseiller *Giuseppe-Maria Secondo*, non-seulement traduisit et commenta la *Vie de Cicéron* par l'Anglais Middleton, mais il écrivit aussi celle de J. César, en lui donnant presque autant de développements et d'étendue.

Nous trouvons, dans cette dernière période du XVIIIe siècle, plusieurs écrivains qui se distinguèrent dans l'ÉLOQUENCE, dans la MORALE, ainsi que dans la POÉSIE tant latine qu'italienne.

Pasquale Carcani fut un littérateur très-remarquable. A une profonde érudition il joignit un goût exquis, et la plus grande facilité à imiter le style des classiques grecs et latins : il prenait sur-tout pour modèles Pausanias, Xénophon, Plaute, Perse et Stace. Il n'écrivait pas moins élégamment dans sa propre langue, comme le prouvent quelques pièces en prose et en vers qu'il a laissées. Il fut un des premiers membres de l'académie d'Herculanum, et on lui doit les plus savantes descriptions des monuments de peinture et de bronze tirés des cendres qui ensevelirent cette malheureuse cité.

Francesco Daniele appartenait à cette même académie, dont il fut long-temps secrétaire. D'un petit village près de Caserte où il était né, il se rendit à Naples pour profiter des leçons de Marco Mondo, le dernier des professeurs qui restât de cette ancienne école napolitaine, devenue si illustre par l'élégance du style dans les langues latine et italienne. Son premier essai fut l'*Éloge d'Antonio Telesio*, qui précède l'édition qu'il donna des poésies de cet auteur calabrois, qu'il ne faut pas confondre avec le philosophe Bernardino Telesio. Il s'occupa ensuite d'un travail plus étendu sur le code de l'empereur Frédéric II, ce qui lui valut l'honneur de succéder au célèbre Jean-Baptiste Vico

et au prélat Assemani dans la place d'historiographe du royaume. Mais, parmi ses ouvrages, celui qui lui fit le plus de réputation fut une *Dissertation sur les fourches Caudines*, par laquelle il cherche à fixer le lieu où furent placés ces jougs fameux, sous lesquels les Samnites firent passer les légions romaines. Il croit que ce grand événement se passa dans la vallée appelée d'*Arpaja*, tandis que Cluvier, Holstenius et d'autres géographes et érudits les placent ailleurs.

Daniele fut aussi éditeur des ouvrages de son maître Marco Mondo, comme il l'avait été de ceux de Telesio, et de quelques discours de Vico; mais le don le plus précieux qu'il fit à la république des lettres, fut une édition des *Amours de Daphnis et Chloé*, traduites en italien par Annibal Caro, et dont le manuscrit se conservait dans la bibliothèque Farnèse, transportée à Naples, comme nous l'avons remarqué plus haut, avec tous les objets précieux qui avaient appartenu à cette illustre famille. En 1784, il fit paraître la *Description des tombeaux royaux de Palerme*, tombeaux où, comme on sait, sont déposés les restes des premiers rois de la monarchie napolitaine. Dans son dernier ouvrage *sur les anciennes monnaies de Capoue*, publié en 1782,

il avait déja décrit six médailles entièrement inconnues aux antiquaires, et fait, à ce sujet, les recherches les plus savantes sur le culte de Jupiter, de Diane et d'Hercule chez les Campaniens. Il reste encore quelques ouvrages de lui, dont la publication est à desirer. Son mérite et ses talents lui valurent des ennemis, qui s'empressèrent de relever, avec sévérité, dans leurs écrits, quelques bizarreries de caractère auxquelles notre auteur était sujet; mais elles n'ont aucune importance aux yeux de la postérité, et ne peuvent affaiblir d'aucune manière le mérite de ses productions.

Daniele mourut dans le courant de 1812. Pendant sa vie il avait été lié avec ce qu'il y avait de plus distingué dans la littérature en Italie, ainsi que dans les autres pays; et plusieurs académies s'étaient empressées de l'admettre dans leur sein.

Un Napolitain s'éleva par son mérite à la place de préfet des études à Ferrare. Tout prouve qu'il était digne de cet honneur; en effet, dans les écrits latins qui nous restent de lui, on retrouve le style, l'empreinte du siècle d'Auguste. Les lettres, les inscriptions et les harangues de *Gaetano Migliore* contiennent des beautés sans nombre qui les rendent recommandables aux gens de goût exempts de préjugés contre la latinité des modernes.

La langue latine était devenue extrêmement familière aux littérateurs napolitains de cette époque, qui la préféraient même à l'italienne. Mazzocchi, Vico et autres en faisaient un si fréquent usage, qu'ils avaient presque perdu l'habitude d'écrire dans leur langue maternelle; et on ne peut s'empêcher de dire qu'autant les ouvrages latins de ces auteurs sont remarquables par la pureté avec laquelle ils sont écrits, autant leurs ouvrages italiens (si l'on en excepte quelques discours et poésies de Vico), rebutent par leur incorrection et par l'inélégance du style.

Antonio Corigliani de Terlizzi, jeune encore, publia un ouvrage intitulé *De rerumpublicarum nexibus meditationes*, dans lequel il examine les idées des anciens et des modernes sur un sujet sans doute important, et y mêle parfois les siennes. Il s'éloigne des principes de plusieurs philosophes, et tire de ses arguments des conséquences en opposition aux principes émis par Puffendorf, Montesquieu et Heinecius sur cette matière; il combat aussi quelques idées de Filangieri sur l'origine de la vie civile, rapportant en entier un passage de Locke, que l'auteur de la *Science de la Législation* avait employé sans en citer la source. Au reste, toutes ses dissertations sont écrites dans la plus élégante latinité. On retrouve la même pureté dans

ses inscriptions et ses harangues latines, et dans d'autres ouvrages sur lesquels il nous semble inutile de nous arrêter.

Nous allons maintenant nous occuper d'un homme à qui les amis de l'histoire et des lettres doivent une reconnaissance éternelle, qui a consacré une longue carrière à réunir les titres épars de la gloire littéraire de son pays, et dont les travaux utiles n'ont été récompensés que par des chagrins et des injustices de tout genre. Il s'agit de *Pietro Napoli Signorelli*, mort, en 1815, dans un âge fort avancé. Il s'était formé aux leçons de Martorelli et de Genovesi, et débuta dans la carrière des lettres par des pièces de théâtre qui ne rappelaient ni la philosophie de l'un ni l'érudition de l'autre. Quelques circonstances de sa vie le conduisirent en Espagne; son mérite n'y fut pas méconnu, et, quoique étranger, il obtint une place qui ne l'empêcha pas de se livrer à ses études.

Il composa des *satires* et quelques *drames:* parmi ces derniers, celui qui a pour titre *Faustina,* mérita d'être couronné dans un concours dramatique ouvert à Parme; et il y fut imprimé par Bodoni. Mais de tous les ouvrages de Signorelli, ceux qui fondent, à plus de titres, sa réputation littéraire, sont : *Le Vicende della coltura delle due Sicilie*, et *la Storia critica de'*

teatri. Malgré les défauts qu'on a remarqués dans le premier, dont quelques-uns peut-être étaient inévitables, on doit savoir gré à cet écrivain infatigable d'avoir conçu et exécuté le plan d'une histoire littéraire complète des Deux-Siciles. Nous ne nous dissimulons point que la partie consacrée à la littérature grecque est superficielle, et que celle dans laquelle il traite de la littérature romaine n'offre ni plus de recherches, ni plus de profondeur; nous devons avouer aussi que le style est négligé, la diction triviale et prolixe; que ses jugements manquent souvent d'exactitude, surtout ceux qu'il porte sur des contemporains; qu'il les traite quelquefois avec trop de sévérité ou avec trop de complaisance, jamais en juge impartial et équitable. Cependant cet ouvrage doit être lu par quiconque s'applique à connaître la littérature ancienne et moderne de l'Italie méridionale. Nous l'avons consulté dans nos recherches littéraires, et il nous a été d'une grande utilité.

Dans l'histoire critique des théâtres, Signorelli examine les productions dramatiques de tout genre des anciens et des modernes. Il connut un des premiers l'importance dont serait pour les lettres l'histoire générale des théâtres, qui leur manque encore au XIXe siècle;

des théâtres, l'un des premiers éléments de la civilisation des peuples comme de leurs plaisirs. Les nations de l'Europe seraient sur-tout très-reconnaissantes envers l'historien qui écrirait aussi éloquemment que fidèlement de telles annales. Elles seraient celles du goût et du génie. Malheureusement Signorelli, dans cet ouvrage comme dans le précédent, manque aussi quelquefois d'exactitude, d'impartialité et de justesse dans ses jugements, sur-tout à l'égard des poètes français.

Signorelli, ayant pris part aux événements politiques dont Naples fut le théâtre en 1799, se trouva enveloppé dans la proscription et les malheurs qui accablèrent la partie la plus éclairée de la nation napolitaine. Il se réfugia d'abord en France; il alla ensuite se fixer à Milan, où la réputation de ses écrits l'avait devancé. Il y occupa une chaire de poésie dramatique dans le lycée de Brera, et peu après il professa la diplomatie à Bologne, une des plus célèbres universités de l'Italie.

Revenu dans sa patrie, il y fut nommé secrétaire perpétuel de la nouvelle société pontanienne, et n'épargna ni soins ni travaux pour que la nouvelle académie répondît à la célébrité de celle dont elle portait le nom. Elle publia en effet des Mémoires. Nous n'osons rien pro-

noncer sur le résultat des efforts de Signorelli; mais c'était s'imposer une grande tâche que de vouloir faire revivre les Pontanus, les Alessandri, les Attilius et les Sannazar.

Les autres ouvrages de Signorelli sont des écrits polémiques, dirigés contre Lampillas, Arteaga et Bettinelli, tous trois littérateurs célèbres. Si l'on était curieux de les connaître, on n'aurait qu'à consulter le bel éloge qu'a fait de lui le chevalier Avellino, son successeur à la place de secrétaire de l'académie pontanienne.

Francesco-Antonio Astore, non moins érudit que Signorelli, mais plus philosophe, s'appliqua à développer les principes de l'éloquence dans un ouvrage qui fut très-favorablement accueilli par tous les gens de lettres de l'Italie. Il entreprit aussi un ouvrage dont il ne publia que le premier volume, et dans lequel il avait eu pour objet de développer quelques idées de Bacon sur la manière de diriger la jeunesse dans l'acquisition de la véritable sagesse; il s'exerça aussi dans la poésie italienne et latine; mais ne brilla que dans cette dernière.

A l'occasion de l'éruption du Vésuve, en 1794, il fit paraître des *dialogues* écrits avec autant de goût que d'érudition; mais l'ouvrage qu'il publia plus tard sur un sujet bien différent (*Les Devoirs d'un citoyen*), lui coûta la

vie. Ses vertus et l'estime publique dont il jouissait, ne purent le sauver. Il périt sur l'échafaud, comme l'illustre Pagano, dont il avait été le collègue et l'ami.

C'est un phénomène digne de la considération des philosophes, que l'on ne puisse trouver de bons orateurs sacrés dans un pays où la religion est entourée de tout le prestige des formes les plus brillantes et les plus majestueuses. Serait-il vrai que la pompe extérieure des cérémonies religieuses, bien loin de développer les sentiments d'amour et de respect, ne fassent qu'égarer l'imagination; que dès-lors, il n'y ait plus d'onction, point de mouvements d'éloquence qui ébranlent les ames, parce que le cœur, ému par d'autres sensations plus vives, reste froid à la parole qui n'a pas assez de puissance pour l'émouvoir? Quoi qu'il en soit, si l'on examine les sermons de tous les prédicateurs que les Italiens vantent le plus, sans en excepter Segneri et Giacchi, on n'en trouvera aucun, qu'on puisse comparer à ceux des Massillon et des Bourdaloue en France, ni à ceux que les autres communions ont droit de citer comme des modèles d'éloquence ou comme des commentaires inspirateurs du code de la plus pure des morales. Dans l'article précédent, nous avons parlé

de Giacchi, de de Angelis, et de quelques autres qui jouirent long-temps d'une réputation alors méritée, mais qui ne s'est point soutenue: la même destinée attendait leurs successeurs *Valera*, *Finamore*, *Zanetti* et *Rugilo*. Leur voix retentit pendant leur vie dans les temples; une foule de fidèles s'y rassemblaient pour les entendre; mais ces accents, qui produisaient tant d'enthousiasme, ont cessé avec eux; la postérité cherche en vain dans le recueil de leurs sermons, ce qui pouvait justifier leur grande renommée.

L'un d'eux, Valera, peut être cité plus favorablement comme poète que comme orateur: il a d'ailleurs sur les autres l'avantage de n'avoir fait rien imprimer; mais si l'on peut juger par analogie, son carême et ses panégyriques auraient perdu, à la lecture, tout le brillant succès qu'ils avaient obtenu dans la chaire.

Finamore, son compatriote et son émule, écrivit des *Méditations* et des *Exercices spirituels*, qui lui valurent dans le temps quelques éloges. Il prononça aussi deux *Oraisons funèbres:* l'une, sur la mort de Marie-Amélie, reine de Naples et d'Espagne; et l'autre, sur celle de Marie-Thérèse d'Autriche, qui eurent beaucoup de succès.

Zanetti, de l'ordre des Prêcheurs, surchargea

ses sermons de subtilités métaphysiques, et de tout ce qu'il y a de plus abstrait en théologie. Comme on est toujours disposé à applaudir ce qu'on n'entend pas, on admira beaucoup ce qu'on n'était pas à portée de juger. On supposait que, s'élevant à la hauteur de son sujet, il perdait en clarté ce qu'il gagnait en élévation; et on allait l'entendre comme on va voir les tours de force d'un jongleur, qui étonne d'autant plus qu'il se laisse moins deviner.

Le prélat Rugilo s'est placé parmi les bons orateurs sacrés de son temps; mais nous ne pouvons accorder plus d'éloges à ses *Sermons* que nous n'en avons donné à ceux de ses émules. Il prononça aussi une *Oraison funèbre* à l'occasion de la mort de la reine Marie-Amélie. Cette oraison est maintenant oubliée, de même que la traduction qu'il fit des *Psaumes*, concurremment avec Mattei, qui n'est pas parvenu à donner à la sienne une beaucoup plus longue existence.

Le peu de soin avec lequel on étudiait les classiques; la facilité que l'on trouvait à imiter Métastase dont les poésies avaient acquis tant de vogue; la direction des esprits vers la philosophie, les sciences politiques et l'érudition; le malheureux usage qui avait prévalu d'im-

proviser des vers; mais sur-tout la prédilection que l'on témoignait alors pour le genre ossianique, peuvent être regardés comme autant de causes de la décadence de la vraie POÉSIE, sous un ciel et dans un pays qui de tout temps fut consacré aux muses, qui inspira de si grands et de si beaux génies, et produisit les plus grands poètes de l'antiquité et des temps modernes. Mais cette terre ne fut pas cependant condamnée à une entière stérilité en ce genre pendant la dernière période du siècle passé.

Antonio de Gennaro, duc de *Belforte*, dont la maison était un noble asyle pour les gens de lettres, laissa deux volumes de *poésies*, qui décèlent un talent peu commun, et prouvent qu'il sut se préserver du mépris qu'on affectait de son temps pour les grands modèles de l'antiquité.

Plus profond dans la littérature grecque, mais moins poète que Belforte, *Onofrio Gargiulli* nous a laissé des traductions de plusieurs classiques, lesquelles sont recommandables par l'exactitude et la pureté. Celle des *Chants de Tirtée* parut en 1791; et plus tard, celle du *Poëme sur l'Etna*, de Cajus-Cornelius Sévère. La traduction de *la Cassandre*, de Lycophron, en rimes tierces et enrichie de notes savantes, est justement estimée. On a encore de lui deux

poëmes originaux, l'un intitulé *Catherine en Tauride*, et l'autre, *les Sirènes*, publiés peu de temps avant sa mort, arrivée en 1814.

Emmanuel Campilongo aurait peut-être réussi à composer quelque bon poëme, s'il n'avait eu la prétention d'imiter tous les styles. Son *Protée*, fait à l'occasion du mariage du roi actuellement régnant avec Marie-Caroline d'Autriche, n'est qu'un recueil de petites pièces qui rappelaient différents genres de poésies, à commencer par le *Carmen Saliare* de Numa Pompilius, jusqu'à la *divine comédie* du Dante. C'est une espèce d'ouvrage en marqueterie, où l'audace de l'auteur n'a pas été justifiée par le succès.

Campilongo fut plus heureux dans la *Mergellina*, qu'il fit à l'imitation de l'Arcadie de Sannazar. Cet esprit d'imitation se remarque dans tous ses ouvrages ; on le trouve sur-tout dans les poëmes intitulés : *Il Sepolcro*, *il Quaresimale*, et dans *la Polifémeide*, etc.

Antonio Jerocadès avait beaucoup d'instruction. Il connaissait parfaitement les littératures grecque, latine, italienne et française. Il avait été l'élève chéri de Genovesi, auquel il dut l'amour qu'il eut toujours pour la philosophie. Il composa plusieurs poëmes; mais il improvisait mieux qu'il n'écrivait. Il négligea son style, et dédaigna de

prendre pour modèle celui des classiques italiens. Tous ses ouvrages se ressentent de ce défaut, qui les empêchera d'avoir une longue existence. Ses traductions de *Pindare*, d'*Horace*, des *paraboles de l'Évangile*, des *hymnes*, et enfin son *Ésope à la mode*, sont déja presque oubliés. Si le même sort n'a pas encore atteint la *Lira focense* et le *Paolo*, c'est que ces poëmes ont pour sujet je ne sais quelles pratiques d'une association mystérieuse, dont les adeptes, assez nombreux, doivent rechercher et conserver de tels ouvrages.

Clemente Filomarino, d'une illustre famille napolitaine, et qui fut immolé à la fureur populaire, ainsi que le duc della Torre, son frère, à l'approche des armées françaises en 1799, fit des vers dans le genre de ceux de Frugoni, dont il sut éviter l'enflure. Ses deux volumes de *poésies* contiennent quelques bons sonnets, et une traduction en vers blancs du *Temple de Gnide* de Montesquieu, dans laquelle l'imagination trop abondante et la verve poétique du traducteur ont détruit l'élégante simplicité, qui fait le principal mérite de la composition originale. Filomarino avait, de plus, entrepris, et n'a pu achever un poëme épique d'*Annibal en Italie*.

Francesco Saverio de Rogatis, actuellement

conseiller dans la grande cour de justice, se forma à l'école de Saverio Mattei, dont il a déja été question. Jeté de bonne heure dans le barreau, il sut, au milieu des études graves qu'exigeait sa profession, entretenir quelque commerce avec les Muses. Ses premières productions poétiques n'annoncèrent pas d'abord tout le talent qui lui a valu depuis une si brillante réputation, que personne ne peut lui contester. Sa traduction d'*Anacréon* est la plus belle de toutes celles que cite l'Italie.

Valera, dont nous avons parlé comme prédicateur, voulut aussi prendre rang parmi les poètes. Il tenta vainement d'imiter Pindare; mais s'il lui fut impossible de s'élever à la hauteur du chantre des athlètes et des héros, sa hardiesse ne fut pas cependant sans succès: son *dithyrambe* est plein de feu poétique, et respire l'enthousiasme exigé dans cette espèce de composition. Il mériterait d'être plus connu en Italie.

Le comte *Tiberi* composa des *poésies* et des *apologues;* mais il ne put sortir de cette désespérante médiocrité qui ne laisse aux poètes aucun espoir de vivre dans la postérité.

Le talent d'improviser ne fut jamais aussi commun que dans ce temps où la véritable

poésie languissait. Graces à la facilité qu'ont les Italiens de faire des vers impromptu, les poètes d'alors croyaient qu'ils pouvaient se dispenser de se livrer au travail bien plus pénible d'une composition soignée! Parmi le grand nombre de Napolitains qui se sont adonnés même avec succès au genre de l'improvisation, nous n'indiquerons ici que ceux qui, après s'être fait long-temps applaudir dans les salons et même dans les cours, ont laissé après eux le souvenir d'un rare talent.

Un des premiers est sans doute *Luigi Serio*, élève de Genovesi. Son talent, aussi précoce qu'aimable, le rendit célèbre, à Naples, dès sa plus tendre jeunesse. Il se faisait admirer par sa verve, et sur-tout par sa facilité à faire et à chanter des vers impromptu. D'autres qualités plus précieuses le firent estimer : dans le barreau, il employait son éloquence et sa chaleur à la défense des opprimés.

Il improvisa à Rome avec la Corilla, qui reçut au Capitole cette couronne poétique, que, depuis Pétrarque, nul n'avait encore obtenue; car le Tasse, à qui elle avait été décernée, n'eut pas le temps de jouir de son triomphe. A l'occasion de ce couronnement, Serio, ayant eu quelques démêlés avec des cardinaux protecteurs de la nouvelle Sapho, fut obligé de quitter Rome.

Quand la révolution de Naples éclata, Serio en fut un des plus zélés partisans. Malgré son âge avancé et une vie passée loin du bruit des armes, il se jeta dans les rangs de ceux qui s'étaient armés pour défendre la cause de la nation, et fut assez heureux pour périr dans la mêlée. On a toujours ignoré les circonstances de sa mort.

Le *duc de Lusciano*, plus connu sur le Parnasse sous le nom de *Gaspare Mollo*, jouit de la réputation d'être un des premiers improvisateurs vivants. On admire sur-tout la régularité de ses plans et la correction de ses vers. Il a publié un recueil de poésies lyriques, et dernièrement deux tragédies : *Prusias* et *Conradin*. Nous laissons à d'autres le soin de juger si ces pièces ont, dans leur genre, autant de mérite que ses improvisations. Nous ne le considérons ici que comme improvisateur; et nous croyons que personne, sous ce rapport, ne peut lui refuser un grand talent, et nier que sa réputation soit justement acquise.

Naples vient de perdre, tout récemment, un autre improvisateur distingué dans la personne de *Quattromani*. Quand on l'entendait, on ne pouvait croire que ses vers fussent improvisés, tant ils avaient de correction et d'élégance. Il excellait sur-tout dans les strophes du

genre de celles que les Italiens nomment *Ottave*, et dans les sujets tirés de l'Écriture.

Nous finirons cet article sur les improvisateurs, par jeter quelques fleurs sur la tombe sanglante d'un homme au nom duquel se rattachent de tristes souvenirs. *Rossi*, encore jeune, publia un recueil de poésies qui décelaient un véritable et grand talent. On remarqua sur-tout sa traduction en vers libres du *Temple de Gnide* de Montesquieu, qu'il publia avec quelques autres morceaux traduits en vers de différents mètres.

Les événements qui, vers la fin du dernier siècle, changèrent l'aspect de son pays, inspirèrent sa Muse; et ce fut à cette occasion qu'il composa plusieurs *hymnes* et un petit *poëme sur les lois*. Rossi avait une grande facilité d'improvisation, et faisait les délices des sociétés de Naples.

Nommé membre du conseil législatif de la république napolitaine, il en remplit les devoirs avec un zèle, une ferveur et un désintéressement qui rappellent les plus beaux temps de l'antiquité. Malgré tant de qualités, et sa jeunesse (il avait à peine trente ans), il périt sur l'échafaud, comme cent autres illustres Napolitains, dans la funeste réaction de 1799. Avant d'aller à la mort, il composa quelques

strophes que l'on ne peut lire sans attendrissement et regret.

Mattei, *Campilongo*, *Carcani*, et plusieurs de ceux que nous venons de mentionner, s'exercèrent aussi dans la *poésie latine*. Mais il en est un, l'abbé *Filippo de Martino*, qui en fit exclusivement son occupation. Né aux environs de Bénévent au commencement du siècle passé, il en vit presque la fin. Ce poète étonnait par la facilité avec laquelle il composait des vers latins.

Il tenta aussi de traduire le *Temple de Gnide* en vers hexamètres, en y ajoutant plusieurs détails que lui suggérait sa fertile imagination. A la suite de cette traduction, il mit un poëme intitulé *Mantissa*, dans lequel il feignit de prédire les guerres et les événements qui ont bouleversé l'Europe dans ces derniers temps.

Il publia enfin un poëme élégiaque, intitulé *Pente-catholicon in Germaniam*, pour défendre l'Italie des imputations calomnieuses consignées dans un ouvrage imprimé à Leipsick, et plusieurs autres pièces détachées écrites avec beaucoup de verve et de facilité.

Ce talent pour la poésie était appuyé, dans Martino, sur de profondes connaissances philologiques, comme le prouve son ouvrage, *Ad sex primorum Cæsarum genealogica in arborem*

commentaria. C'est tout-à-la-fois un morceau de critique et d'érudition.

Niccolò Tommaso, d'Aquin, composa, pour célébrer Tarente, sa patrie, un poëme dont le titre est, *Deliciæ Tarentinæ*, que l'un de ses compatriotes se chargea depuis de traduire en italien.

Tel était l'état des sciences et des lettres, dans le royaume de Naples, à la fin du XVIII[e] siècle; et tout faisait présager un avenir heureux, quand tout-à-coup l'orage révolutionnaire gronda au sein de la France, et vint porter ses désastres jusque sur les paisibles bords du Sébète.

On crut pouvoir en arrêter les progrès, en proscrivant les talents: la nation fut dépouillée en peu de temps de la seule gloire à laquelle elle prétendait justement, pour prix de ses travaux, de ses malheurs et de ses sacrifices! Les Muses se turent devant la hache des bourreaux; leur temple, à l'érection duquel deux générations avaient travaillé, fut renversé de fond en comble. Là où l'on s'était efforcé d'élever des autels, on ne vit plus que des ruines, sur lesquelles il ne fut pas même permis de répandre une larme.

CHAPITRE VIII.

AUTEURS VIVANTS. — I. Jurisprudence, Théologie, Philosophie, Histoire : *MM. Francesco Ricciardi, comte de' Camaldoli; David Winspeare; Liberatore; Tomasi; Dragonetti; Melchiorre Delfico; Cagnazzi; Cuoco; Giustiniani; Galdi; Salfi; Semola; Maruggi; monsignor Capecelatro.* — II. Mathématiques : *MM. le général Parisi; Giordano; Fergola; Flauti; Tucci; Massa; Muizele; Eschamard; Farias; Colecchi; Alfaro; Rodriguez; Luca; Visconti; Fazio.* — III. Physique, Histoire naturelle et Médecine : *MM. Cotugno; Troja; Cerulli d'Onofrio; Ruggieri; Miglietta; Suvaresi; Vulpes; Grillo; Chiaverini; Maruncelli; Scatigna; Stellati; Petruccelli; Postiglione; Lanza; Folinea; del Forno; Lancellotti; Vincenti; Linguiti; Barba; Perugini; Macri; Sementini; Scotti; Poli; Gagliardo; Giovine; Onorati; Moschettini; Manicone; Tondi; Melograni; Monticelli; Tenore; Gussone; Briganti.* — IV. Philologie, Antiquités et Histoire : *MM. Rossini; Arditi; Carelli; Ciampitti; Pelliccia; Cassito; Avellino; Jorio; Mazzarella; Quaranta;*

Rossi; Scotti; Romanelli; de Cesare; Ponticelli; Genovesi; Marudgea; Mugnoni. — V. Poésies et Belles-lettres; *MM. Genoino; Montrone; de Rogatis; Lusciano; Ricci; Rossetti; Ruffo; Sperduti; Ventignano.*

La littérature napolitaine réclame, avec un certain droit, de l'indulgence dans cette dernière période. Les champs promettaient une riche récolte; l'orage a passé, et il ne reste plus maintenant qu'à recueillir les faibles débris d'une belle moisson, à glaner quelques épis épargnés par la foudre.

Que nous auraient laissé les siècles les plus brillants pour les lettres, si ceux qui en faisaient la gloire étaient tombés sous la hache des bourreaux? Si Auguste, les Médicis, Louis XIV, au lieu d'encourager les talents, les eussent étouffés à leur naissance, parlerait-on aujourd'hui avec admiration de leurs règnes, de tous les chefs-d'œuvre que le génie des hommes a enfantés pendant ces illustres et trop rares périodes de l'histoire?

En parcourant ces dernières pages de notre travail, le lecteur sera peut-être surpris du grand nombre d'écrivains qu'on trouve encore chez une nation où l'on a tout fait pour les

détruire. Nous ne nous permettrons pas d'entrer dans un examen trop minutieux de leurs ouvrages. L'amitié qui nous lie à la plupart, et l'estime qu'ils nous ont tous inspirée, nous imposent le devoir de ne pas hasarder un jugement, qui serait trop précoce pour être admis par les contemporains, et qui pourrait être infirmé par la postérité. C'est à elle seule qu'il appartient d'apprécier le mérite de chacun, et de payer le tribut d'hommages qui pourra leur être dû. D'ailleurs, comme ils n'ont point terminé leur carrière scientifique et littéraire, ils peuvent encore enrichir leur patrie de nouvelles productions qui leur acquerront de nouveaux titres à sa reconnaissance, et à la gloire.

Je vais donc chercher uniquement à tracer le tableau littéraire, le plus fidèle de cette dernière époque, en faisant connaître à mes lecteurs le nom et les ouvrages des auteurs napolitains de tout genre, qui jouissent, en ce moment, de la considération publique.

Je donnerai à ce chapitre cinq divisions, et j'y suivrai, autant qu'il me sera possible, le plan que j'ai précédemment adopté de ranger les auteurs d'après le genre des travaux auxquels ils se sont adonnés de préférence. Je tâcherai de rendre cette revue aussi exacte que

complète; et s'il m'arrivait d'oublier quelques noms, ou quelques ouvrages, ce serait involontairement, ou faute d'avoir pu me procurer des renseignements. Je desire qu'on n'attribue cet oubli à nul autre motif.

§ I.

JURISPRUDENCE, THÉOLOGIE, PHILOSOPHIE, HISTOIRE.

Le nombre des jurisconsultes dans le royaume de Naples, et sur-tout dans la capitale, est toujours très-considérable; on pourrait dire extraordinaire, comparativement à ses besoins. Quoiqu'on n'ait cessé depuis quelque temps de se plaindre de cet abus, et que des réformes utiles en aient diminué le nombre, cependant cette diminution n'est pas très-sensible; et dans ce pays, plus que dans tout autre, les avocats continuent à exercer beaucoup d'influence, tant par leurs talents que par leur nombre. Il y en a sans doute, dans cette classe, plusieurs qui réunissent l'esprit philosophique aux connaissances positives de leur profession; mais ceux-ci sont aussi rares à Naples que partout ailleurs.

Il faut distinguer, parmi tant d'autres, *M. Fran-*

cesco Ricciardi, comte *de' Camaldoli.* Lorsque le ministère de la justice lui fut confié, comme nous l'avons vu, il rendit les plus importants services à son pays, par la réforme de la magistrature, et par l'introduction d'un nouveau système judiciaire. Avant de devenir ministre, il avait suivi la carrière du barreau, et s'était fait connaître par plusieurs plaidoyers écrits avec autant d'élégance que de précision : ses talents, sa probité, et son vaste savoir, le portèrent à la plus haute magistrature de son pays.

Affranchi de ces fonctions importantes, M. Ricciardi consacra sa vie à l'étude des lettres, et s'occupa de la composition de plusieurs ouvrages que le public attend avec impatience (1).

(1) Les changements qui ont eu lieu dans le gouvernement de Naples au mois de juillet 1820, en ont renversé le ministère. L'opinion publique et l'estime générale ont porté de nouveau M. Ricciardi à celui de la justice et du culte. Il a obtenu le suffrage général de la nation par une circulaire qu'il a adressée aux archevêques et évêques de ce royaume. La justesse des principes, la noblesse et la force du style, la dignité du caractère qu'il y développe, honorent l'auteur et la nation qui a si favorablement accueilli ce monument de son administration. Occupé sans relâche du bien-être de son pays, il avait déja présenté aux délibérations du parlement une loi organique relative aux tribu-

David Winspeare est un des légistes les plus savants de son pays. Son histoire *Degli abusi feudali* est remplie d'érudition et de patriotisme. On doit regretter que cet ouvrage ne soit pas entièrement achevé. M. Winspeare a beaucoup contribué à l'abolition du système féodal dans le royaume de Naples, et a secondé avec beaucoup d'ardeur dans cette opération le ministre Zurlo, magistrat aussi intègre qu'éclairé.

Dans l'écrit intitulé *Della spontanea confessione de' Rei*, l'auteur entre, avec beaucoup de discernement et une profonde connaissance du sujet, dans l'examen de cette question: Quel est le degré de confiance qu'on doit accorder aux dépositions des prévenus.

M. Liberatore est auteur d'un ouvrage intitulé: *Saggio sulla giurisprudenza penale.* C'est le fruit d'une grande expérience; et d'ailleurs il est écrit avec autant d'ordre que de jugement.

---

naux et à tout le système judiciaire, une autre sur la composition du jury; il allait présenter un *plan d'instruction* pour les séminaires, un nouveau plan de police, des projets de lois sur la responsabilité des ministres, sur la liberté de la presse, etc. Malheureusement sa retraite vient d'interrompre de si utiles travaux. En quittant le ministère, il a emporté les regrets de ses plus estimables concitoyens.

Le marquis *Donato Tomasi* a été chargé de plusieurs ministères depuis la seconde restauration du roi Ferdinand. Il fut l'ami du célèbre Gaetano Filangieri, et l'éloge qu'il publia de ce grand homme, lui fit beaucoup de réputation. Il était fort jeune alors; et les sentiments qu'il manifesta dans cet écrit firent espérer qu'il serait un jour favorable à tous les projets qui auraient pour but l'amélioration des lois de son pays, et le signalèrent comme attaché aux principes de la saine philosophie. Depuis qu'il a été appelé à remplir les premières dignités de l'état, où il a déployé des talents et une grande probité, le marquis de Tomasi n'a plus rien publié. Mais un ministre a-t-il besoin d'écrire quand il a le pouvoir de réaliser les principes qu'il avait d'abord annoncés?

M. Dragonetti, un des magistrats du royaume de Naples, connu par son vaste savoir et généralement estimé par sa droiture, a publié divers écrits en matière légale, sur-tout sur les fiefs, qui sont très-estimés.

M. Melchiorre Delfico est déja connu de nos lecteurs par la mention que nous en avons faite précédemment. Il nous reste à faire connaître plus particulièrement encore les ouvrages de ce digne et estimable savant, honoré et res-

pecté par tous ses compatriotes, et par tous ceux qui ont eu l'avantage de le connaître.

L'auteur, en publiant son *Saggio filosofico sul matrimonio*, chercha à prouver la triste influence que les mauvaises lois exercent sur le mariage.

Il fit aussi un *Elogio di Francescantonio Grimaldi*, qui avait publié des annales du royaume de Naples.

Dans un mémoire intitulé *Sul tribunale della grascia e sulle leggi economiche delle provincie confinanti del regno*, que nous avons déja mentionné, il cherche à démontrer les vices de ces *lois économiques* quant à l'exportation des animaux domestiques. Il publia un autre mémoire *Sulla necessità di rendere uniformi i pesi el le misure del regno*. Les idées de notre savant auteur sont d'autant plus recommandables qu'elles ont devancé les réformes qui ont été exécutées depuis avec tant de succès.

Il fit un discours *Sul Tavoliere di Puglia e sulla necessità d'abolire il sistema doganale presente*. Le *Tavoliere* est une grande plaine dans la Pouille, destinée au pâturage. Le gouvernement en accordait la jouissance d'après un plan très-vicieux ; ce que l'auteur cherche à prouver, en proposant d'en vendre la propriété. Il tâche aussi de démontrer l'utilité

qu'il y aurait à ne pas permettre que les acquéreurs des fiefs pussent jouir des droits féodaux qui y sont attachés, dans un écrit qu'il a intitulé *Riflessioni sulla vendita dei feudi.*

Un des ouvrages les plus remarquables de ce savant écrivain, sont ses recherches *Sul vero carattere della giurisprudenza romana e dei suoi cultori.* Cet ouvrage est un de ceux qui ont le plus contribué à faire connaître le véritable esprit de la législation romaine, et à faire desirer avec raison la réforme des lois.

M. Delfico ayant trouvé un asyle paisible, pendant les orages révolutionnaires de son pays, dans la république de San Marino, s'empressa de lui prouver la reconnaissance due à son hospitalité, en publiant un livre intitulé *Memorie storiche della Repubblica di San Marino.* Nous avons plus haut indiqué cet ouvrage.

Un mémoire qu'il donna *Sulla libertà del commercio*, est une réponse áu programme proposé par l'académie de Padoue.

Enfin parut un ouvrage aussi extraordinaire par son titre que par l'originalité de ses idées, intitulé *Pensieri sulla storia e sull' incertezza ed inutilità della medesima.* Notre auteur, loin d'être le panégyriste de cette étude intéressante, s'en déclare l'ennemi, et cherche, en

prouvant l'incertitude de l'histoire, à prouver aussi son inutilité, et les dangers auxquels s'exposent ceux qui se dévouent à son étude.

On a aussi de lui, les *Nuove recerche sul bello*, et trois mémoires insérés dans les actes de l'académie royale de Naples; l'un *Sulla sensibilità imitativa*, et les deux autres *Sulla perfettibilità organica.* Tous ces ouvrages prouvent que leur respectable auteur, malgré son âge avancé et les malheurs qu'il a éprouvés, conserve toujours la même force d'esprit et la même ardeur pour le travail.

M. Cagnazzi, professeur de statistique et d'économie politique à l'université de Naples, a publié des *Istituzioni* sur ces sciences. Divers mémoires du même auteur se trouvent dans les actes de plusieurs académies dont il est membre.

Nous allons maintenant parler de *Vincenzo Cuoco*, auteur d'un ouvrage intéressant, intitulé *Saggio storico sulla rivoluzione di Napoli*, que nous avons eu plus d'une fois occasion de citer. Il décrit les événements de la révolution de 1799, auxquels il ne fut pas étranger. C'est encore le meilleur ouvrage sur ce sujet.

Son *Viaggio di Platone in Italia*, en trois volumes, est une imitation de celui d'Anacharsis. L'auteur fait parcourir à Platon les principales

villes de l'Italie méridionale, vers l'an 406 de l'ère romaine, et saisit cette occasion pour tracer un tableau politique et littéraire des petites républiques qui florissaient à cette époque sur le sol de la Grande-Grèce. Il cherche surtout à développer plusieurs points de la philosophie pythagoricienne. Ces deux ouvrages ont été traduits en français par Barrère.

Cet écrivain distingué, Cuoco, nous le dirons avec douleur, n'enrichira plus probablement le domaine des lettres de nouvelles productions. Ayant dépeint la révolution de Naples avec des couleurs très-vives et sans le moindre ménagement, il se trouvait à Naples à l'époque de la seconde restauration : le souvenir du passé et la crainte de l'avenir le saisirent au point de déranger ses facultés intellectuelles; et l'on n'a malheureusement aucun espoir de le guérir de cette aliénation mentale.

M. Giustiniani, un des préfets de la bibliothèque royale, et l'un des auteurs les plus laborieux de ce pays, a donné plusieurs ouvrages que je vais mentionner :

Dizionario storico del regno di Napoli, en onze volumes;

Memorie storiche degli scrittori legali del regno di Napoli, en un volume;

Edizioni napolitane del XV secolo, en un volume;

Et un mémoire *Sullo scovrimento d'un antico sepolcro greco-romano.*

Les recherches de Giustiniani sont souvent utiles et intéressantes, mais ses compatriotes lui reprochent de négliger trop son style.

M. Matteo Galdi, après avoir quitté son pays à la suite des événements de la révolution de 1799, se réfugia dans le royaume d'Italie, où il obtint des emplois distingués, et fut nommé ministre en Hollande. C'est pendant son séjour dans ce dernier pays, qu'il composa un ouvrage intitulé *Quadro storico dell' Olanda*, qui se fait remarquer par les connaissances positives dont son auteur devait être pourvu, et par l'esprit philosophique qui l'a dicté.

De retour dans sa patrie, M. Galdi fut nommé directeur de l'instruction publique pendant le règne de Murat. Son nouvel emploi lui fournit les moyens de faire plusieurs observations utiles, qu'il publia dans un opuscule qui a pour titre *Pensieri sull' istruzione pubblica.*

M. Francesco Salfi débuta, jeune encore, dans les lettres, en composant quelques pièces de théâtre pour la scène tragique. Les événements politiques le détournèrent de sa première vocation. Il quitta sa patrie, et professa successivement, dans le royaume d'Italie, l'analyse des idées, la philosophie de l'histoire et le droit public.

Il a publié divers ouvrages, dont nous citerons quelques-uns :

Saggio di fenomeni antropologici relativi ai terremoti delle Calabrie del 1783. L'auteur décrit l'état intellectuel et moral de l'homme sous l'influence de ces effroyables phénomènes;

Elogio d'Antonio Serra, primo scrittore d'economia pubblica. C'est l'éloge et l'analyse des ouvrages d'un écrivain qui professait l'économie politique, et qui florissait dans le commencement du XVIIe siècle. Nous l'avons placé parmi les auteurs de cette période.

M. Salfi a publié aussi plusieurs productions, dans divers genres, depuis son séjour à Paris. Tout fait espérer qu'il en donnera d'autres encore, qui, sans doute, seront reçues du public avec la même faveur. Cet auteur a surtout de grands droits à la reconnaissance publique, pour avoir mis en ordre les matériaux que l'illustre Ginguené avait rassemblés pour la continuation de son histoire littéraire de l'Italie, et rempli les lacunes que l'auteur français y avait laissées. La publication de trois nouveaux volumes ont été le résultat de ce travail. Mais cette histoire, même encore aujourd'hui, ne va point au-delà du XVIIe siècle : il serait à desirer que M. Salfi la conduisît jusqu'à nos jours.

M. Semola a publié des institutions *di logica e di fisica*, qu'il a composées à l'usage de ses élèves.

M. Maruggi a fait aussi un cours de logique et de métaphysique pour l'École militaire, où il était professeur.

Parlons maintenant d'un prélat, monsignor *Capecelatro*, ancien archevêque de Tarente, aussi recommandable par ses éminentes qualités que par son âge avancé, et par son esprit philosophique, qu'il a toujours allié avec l'esprit de l'Évangile. Protecteur des arts et des lettres, il les a cultivés lui-même avec succès. Du grand nombre d'ouvrages qu'il a composés, nous ferons connaître ceux qui ont le plus attiré l'attention publique.

Par son traité *Sulle feste de' Cristiani*, l'auteur se flattait de faire rétablir la coutume des assemblées qui, dans l'ancienne église, avaient lieu le jour du soleil, qu'on a depuis appelé *dimanche.*

Son discours *Su l'origine, progressi e decadenza del chiericato su i beni temporali*, parut, lorsque la cour de Naples et celle de Rome étaient en contestation au sujet de la haquenée. L'auteur attaque principalement les opinions du cardinal Borgia, zélé défenseur des prétentions du saint-siége. En lisant cet intéressant

ouvrage, on est tenté souvent de considérer l'auteur plutôt comme un philosophe que comme un théologien.

Le célèbre ministre Caracciolo, ayant pris connaissance de ce livre lors de sa publication, annonça la prochaine ruine de la cour pontificale, d'après les principes qu'énonçait ainsi un des plus riches évêques de l'église catholique romaine. A quoi ne devons-nous pas nous attendre, s'écriait-il, des autres ecclésiastiques qui ne jouissent pas d'une pareille fortune?

On ne peut se dissimuler que cet ouvrage, dicté par le bon sens, et en même temps par l'esprit le plus éclairé, devint la source d'une haine implacable du saint-siége contre l'auteur. Celui-ci connaissait les dangers auxquels il s'exposait; mais son attachement à sa patrie et à ses souverains l'emportèrent sur son intérêt personnel. Il se dévoua, et fort de sa conscience et de son patriotisme, il déposa son ouvrage aux pieds du trône.

Voulant réformer une foule d'abus qui s'étaient glissés dans l'éducation des ecclésiastiques, et desirant d'en faire à-la-fois de bons prêtres et d'honnêtes citoyens, il s'occupa d'un nouveau plan d'éducation pour son diocèse: *Piano d'educazione pel seminario di Taranto.*

Ce savant et vénérable archevêque, aussi laborieux qu'infatigable dans ses recherches, a fait encore plusieurs ouvrages : entre autres, une instruction *Sul battesimo cristiano*, et une lettre *Sulla clausura delle religiose*, ainsi que beaucoup d'instructions et pastorales, toutes destinées en grande partie pour son diocèse, mais qui peuvent être par-tout fort utiles.

§. II.

MATHÉMATIQUES.

Ces sciences sont beaucoup plus cultivées dans le royaume de Naples que les étrangers ne se l'imaginent. On y trouve une foule de mathématiciens du plus haut mérite. J'ai eu lieu d'observer que les Napolitains ont une disposition particulière pour les sciences exactes ; leurs talents précoces annoncent à quel point la nature les a doués de ces précieuses facultés.

Mais la science des mathématiques a, plus qu'une autre, besoin de la protection du gouvernement. Les mathématiques sont stériles si elles ne sont pas appliquées ; on pourrait dire qu'elles sont comme des outils, qui, bien que parfaits, sont sans utilité, si une main habile ne sait les mettre en œuvre.

Les travaux publics, les grandes entreprises hydrauliques, celles du commerce, les travaux relatifs à l'art militaire, ceux de l'industrie, l'érection des monuments publics, destinés à immortaliser la gloire ou la prospérité d'un pays, voilà ce qui seul peut donner aux sciences exactes une importance et une vie, qu'elles chercheraient en vain à obtenir si elles ne sortaient du cabinet du géomètre et du calculateur.

Le général Parisi est un des plus illustres mathématiciens de son pays. Connu autant par ses vastes connaissances que par ses vertus, modeste dans la faveur, inébranlable et philosophe dans l'adversité, il s'est livré toujours à l'étude avec ardeur, et s'est acquis l'estime et la considération publique. On fait beaucoup de cas d'un ouvrage qu'il a publié, sous le titre d'*Architettura militare ossia elementi di fortificazione*.

M. Annibale Giordano est auteur de plusieurs mémoires présentés à l'académie royale de Naples. Il a publié aussi un livre très-estimé, sous le titre de *Geometria piana trattata con metodo analitico*.

Après avoir joué un rôle dans sa patrie, il en fut exilé en 1799. Ennuyé ou se repentant d'avoir quitté sa première vocation pour se jeter dans les orages politiques, il eut le bon

esprit de reprendre les premières études où, jeune encore, il s'était distingué. Il s'est retiré en France où il s'est établi; et maintenant il se trouve employé dans le corps des ingénieurs occupés du cadastre.

M. Fergola a donné deux ouvrages intitulés, l'un, *Prelezioni alla filosofia naturale di Newton*; l'autre, *Sezioni coniche sintetiche ed analitiche*, ainsi que divers mémoires insérés dans les actes de l'académie royale des sciences. Personne ne saurait disputer à M. Fergola l'honneur d'être le premier mathématicien du royaume de Naples. Cette opinion est générale; et son école a été reconnue à juste titre pour la pépinière où la plus grande partie de tous ceux qui cultivent les sciences exactes à Naples sont allés puiser leurs connaissances. On ne peut s'empêcher d'exprimer quelques regrets qu'un savant aussi distingué, qui pourrait, par son vaste savoir, favoriser l'avancement des sciences, ait en grande partie abandonné ses études, pour se livrer entièrement aux pratiques minutieuses d'une dévotion mal entendue.

Nous devons avouer cependant que Fergola n'est pas le premier des mathématiciens, depuis Pascal, qui ait été à-la-fois savant et dévot (1).

---

(1) Fergola a annoncé, depuis long-temps, un grand ou-

M. Flauti, de l'école de Fergola, et l'un de ses disciples les plus distingués, s'est fait remarquer de très-bonne heure dans la même carrière, et fut appelé à professer à l'université de Naples. Il a publié deux ouvrages intitulés : *Geometria di sito sul piano e nello spazio*, et *Trigonometria rettilinea e sferica*.

Un autre élève de Fergola, M. *Tucci*, obtint, à l'âge de vingt ans, une chaire de professeur à l'école polytechnique de Naples; et, quoique jeune encore, il est auteur de plusieurs ouvrages :

Risoluzione d'un problema creduto da Lagrange difficilissimo a sciogliersi colla geometria, inséré dans la bibliothèque analytique ;

Sulle tangenti comuni a due curve coniche e su' piani condizionati a passare per un punto dato ed a toccare due superficie di rivoluzioni generate dal rivolgimento delle stesse curve intorno a

---

vrage, intitulé l'*Arte Euristica*, que le public attend avec impatience, mais que l'auteur ne trouve plus le temps d'achever.

Croirait-on qu'un savant aussi distingué puisse être ou assez modeste ou assez scrupuleux pour ne vouloir pas publier ses ouvrages sous son nom ! Plusieurs ont paru sous celui de ses élèves; d'autres restent encore ensevelis au fond de son cabinet, sans qu'il puisse se décider à les faire paraître.

loro assi primarj; enfin, *Il famoso problema del cerchio e de' tre punti, risoluto con nuovo metodo analitico ed esteso alle rimanenti curve coniche.*

M. Massa est auteur d'un traité de mécanique.

M. Minzele a publié un ouvrage intitulé : *La grandezza analizzata nelle sue finite infinitesime funzioni.*

M. Eschamard a donné le résumé de ses leçons aux élèves du corps royal d'artillerie, sous le titre : *Elementi d'Artiglieria.*

M. Farias a composé à l'usage de l'école polytechnique, une *Geografia matematica.*

On a de *M. Colecchi* deux traités, l'un, *Del calcolo sublime* ; et l'autre, *Della Geometria a tre coordinate.*

M. Alfaro a publié un traité intitulé *Geometria solida*, et un autre, *Geometria descrittiva.*

MM. Rodriquez et *de Luca* ont publié, le premier, *Aritmetica ed Algebra*; et le dernier, *Planometria*, *trigonometria*, *trigonometria rettilinea*, et *Geometria piana.*

On doit remarquer ici que ces derniers traités ainsi que ceux d'Alfaro, de Colecchi, de Farias et de Massa, tous professeurs de l'école militaire

de Naples, constituent un cours complet de mathématiques à l'usage de leurs élèves.

M. Visconti, colonel du génie et directeur du dépôt topographique de Naples, est un des officiers les plus distingués de l'armée napolitaine, et le serait de même dans tout autre pays. Il a servi précédemment dans le royaume d'Italie, et, comme nous l'avons déja vu, a quitté ce service pour rentrer dans celui de sa patrie. Il a dressé la belle *carte hydrographique* de la mer Adriatique, celle du *royaume d'Italie*, ainsi que d'autres ouvrages du même genre qui ont été publiés par le dépôt de la guerre de Milan. Il est maintenant occupé à lever, sur une grande échelle, la carte du royaume de Naples. Ce travail et ses recherches savantes mettront au jour et relèveront plusieurs erreurs des cartes publiées par Rizzi Zannoni.

M. Fazio, ingénieur en chef des ponts et chaussées, est auteur de deux mémoires intitulés : *Due discorsi sulla costruzione de' porti.*

Chargé par son gouvernement d'inspecter les ports militaires et de commerce du royaume, il fut frappé de voir que les môles modernes, loin d'empêcher l'ensablement, ne faisaient que le provoquer, tandis que les anciens ports dans leur état d'abandon et de délabrement, conservaient encore, après tant de siècles d'exis-

tence, des eaux profondes dans les ports de Pouzzoles, de Nisita, de Misène, etc.

M. Fazio suppose que ces divers résultats ne viennent que de la différence des constructions. Il a remarqué, en effet, que nous entassons autour de nos ports des pierres et des rochers, tandis que les Romains se contentaient de les entourer d'une enceinte de piliers, réunis par des arcades assez rapprochées pour conserver dans le port le calme nécessaire à la sûreté des vaisseaux, sans avoir l'inconvénient de fermer entièrement le passage aux sables que les courants y déposent.

M. Fazio a fait encore un autre ouvrage intitulé: *Memoria sul lago Fucino*. Ce lac Fucin, nommé maintenant *Celano*, est situé au milieu d'un amphithéâtre de montagnes qui le ceignent de tous côtés. Les eaux qui y tombent en abondance, n'ayant aucune issue pour leur écoulement, occasionent un accroissement successif dans l'espace occupé par ce lac, qui a déja détruit plusieurs villages, submergé une grande étendue de terrain, et menace maintenant d'engloutir le reste de ses bords actuels. L'empereur Claude avait employé des esclaves et des trésors à faire un passage pour l'écoulement des eaux, en perçant les montagnes. Mais cette issue, si l'on

doit ajouter foi au récit de Tacite, fut obstruée par l'affaissement des parois au moment même où les eaux commencèrent à y passer. Notre savant, peu d'accord avec l'historien romain, prouve que ce récit de Tacite est très-obscur, et que sa narration est dénuée de toute vérité et même de toute vraisemblance : d'abord, parce que le passage, à travers les montagnes, est creusé dans un roc d'une qualité très-dure ; ensuite, parce que les parties qu'on a déblayées jusqu'à ce moment, n'étaient comblées que de terres tombées des puits pratiqués tout le long de la voûte. Il démontre qu'avec une légère dépense on aurait pu rétablir l'*Émissaire de Claude*, et faire sortir ainsi une grande partie des eaux du Fucino, pour les faire entrer dans le fleuve *Liris*, qui coule au-delà des montagnes.

Nous devons le dire avec regret ; le gouvernement de Naples n'a pas fait assez d'attention aux projets de M. Fazio. Il en résulte que les ports de l'Adriatique et les pâturages des Abruzzes sont enlevés au commerce et à l'industrie. L'état en souffre, ainsi que les particuliers, puisque le commerce et l'agriculture éprouvent des pertes qui peuvent devenir toujours plus sensibles. Peut-être on voudra un jour les réparer ; mais il sera malheureusement trop tard, et le mal sera sans remède.

M. Fazio a publié aussi le projet *d'un Arco di Trionfo*. Les connaisseurs y trouvent des idées très-justes, tant sur la construction que sur la décoration de cette espèce de monument.

§ III.

PHYSIQUE, HISTOIRE NATURELLE ET MÉDECINE.

L'école de Salerne avait préparé à la médecine napolitaine une époque brillante. Frédéric II en avait assuré les progrès, en fondant une université, destinée à favoriser les études, et à en répandre le goût.

L'abondance des eaux thermales d'un côté, la piété admirable des habitants du royaume de Naples d'un autre, furent la cause de la fondation de beaucoup d'hôpitaux, qui, indépendamment des bienfaits que la nation en recueille, offrent de grandes ressources pour les études et l'exercice de cet art salutaire.

Les maladies d'ailleurs produites par les variations de l'atmosphère dans ce pays, sont aussi fréquentes que diverses, et ne fournissent aux médecins que trop d'occasions de faire des observations utiles et d'heureuses expériences.

Sans nous arrêter sur l'importance des ou-

viages des médecins vivants, nous en présenterons seulement ici à nos lecteurs une courte notice, que nous croyons suffisante, pour donner aux étrangers une idée de l'état de la médecine dans ce pays.

M. Domenico Cotugno, ce Nestor des médecins napolitains, malgré son âge très-avancé, participe encore aux progrès de la science, et contribue par ses conseils à se rendre utile à ses concitoyens.

Il est inutile de parler ici de ses talents et de son mérite, ils sont assez connus de l'Europe savante. Je me bornerais donc à citer ses principaux ouvrages, si je n'en eusse déja parlé dans le précédent chapitre. Au reste, le plan que j'ai adopté m'oblige quelquefois à des répétitions que le lecteur sera sans doute assez indulgent pour me pardonner.

Mais pourquoi redirais-je en cette occasion ce que tout le monde sait, que personne, avant la découverte si célèbre de Cotugno, n'avait si bien expliqué le mécanisme de l'ouïe? Pourquoi rappellerais-je que, dans son discours *Dello spirito della medicina*, notre auteur a su renfermer, en peu de pages, toute la philosophie de la médecine? Combien l'étude en général deviendrait facile, si les sciences étaient enseignées par des professeurs tels que Cotugno,

et qu'on ne surchargeât pas la mémoire des élèves de superfluités qui fatiguent et obscurcissent leur esprit et leur imagination.

Nous sommes encore obligés de renvoyer nos lecteurs au chapitre précédent, où nous mentionnons les ouvrages de *M. Michele Troja*, qui a écrit sur les maladies des yeux, la régénération des os, etc.

M. Giuseppe Cerulli est auteur d'un ouvrage intitulé *Su i mali apopletici*, lequel est riche d'érudition. Ses opinions ont été combattues dans un ouvrage : *Physiologiæ institutiones;* mais on y rend justice au mérite et au style de l'écrivain.

M. d'Onofrio cherche à prouver dans un ouvrage qui a pour titre : *Istituzioni di patologia ragionata*, que toutes les maladies de l'homme ont pour cause la débilité. On a de lui aussi des *Lezioni di nosologia.*

M. Ruggieri a publié des institutions *Di chirurgia medica*, où ne se trouvent pas malheureusement les vues et observations récentes de Boyer, Richerant et autres. D'un autre côté, les savants auraient desiré plus de précision dans un autre ouvrage du même auteur, intitulé *Istituzione d'Ostetricia.* Mais ses *Lettere Ottiche* sont écrites dans le goût des célèbres lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne.

M. Antonio Miglietta, qui jouit de la réputation d'un très-bon médecin à Naples, a développé les idées de Bichat dans un ouvrage qui a pour titre : *Istituzioni di Fisiologia.*

On regarde comme une des bonnes hygiènes du temps, son *Governo dell' Uomo sano.*

Il a publié encore des institutions *Di materia medica.*

M. Antonio Savaresi, médecin du même pays, et savant éclairé, qui était de l'expédition française en Égypte, a publié, à son retour, des *Opuscoli sull' Egitto*, qui sont remplies de recherches aussi instructives que curieuses sur la médecine et sur les antiquités de cette contrée fameuse. Il a donné aussi une *Histoire de la fièvre jaune;* et cet ouvrage est écrit avec soin et talent.

On a du même auteur plusieurs mémoires fort intéressants, qui ont été insérés dans les actes de l'académie royale de Naples, sur les divers objets d'histoire naturelle qui ont le plus fixé son attention dans le cours de ses voyages.

M. Vulpes est un des médecins de Naples qui fixe le plus l'attention du public.

Il a fait paraître un ouvrage sous le titre d'*Istituzione di patologia*, où l'on trouve de la méthode, du choix et beaucoup de connaissances.

M. Antonio Grillo a composé deux mémoires : *Su d'un acefalo ed acranio*, et *Storia della fabbrica del corpo umano*. On y trouve de la clarté et de l'érudition.

M. Luigi Chiaverini a étudié pendant plusieurs années à Paris, et, de retour à Naples, a obtenu la chaire de professeur vétérinaire. Rempli d'ardeur et d'activité pour les progrès de son art, il s'est empressé de publier plusieurs de ses travaux. Il s'est d'abord occupé de la traduction *Del compendio di medicina di Franck*, dont il n'a paru encore que deux volumes, enrichis de quelques notes.

Dans ses recherches *Sulla vita*, l'auteur a adopté l'opinion de M. Andria, sur le fluide électrique animal, regardé comme le principe de la vie.

Il a donné encore deux mémoires : l'un, *Sul controstimolo*; et l'autre, *De febri astenica dissenterica*.

Dans un troisième, *Sur l'analyse de l'instinct*, qui a été publié à Paris, l'auteur cherche à concilier les dernières théories des physiologistes et des idéologues français.

Enfin M. Chiaverini a annoncé un *Prospetto di medicina generale e comparativa*. Nous desirons que ce savant parvienne à exécuter ce qu'il a su si bien concevoir.

M. Giustino Maruncelli a publié des *Istituzioni di medicina*, où il se fait connaître comme un disciple de Brown.

M. Scatigna, dans son ouvrage, *Nuovo metodo d'amministrare il mercurio*, préfère la méthode d'application à celle des frictions.

M. Vincenzo Stellati s'est fait connaître par des institutions *Di filosofia botanica*, et par un mémoire *Sul controstimolo*, où il s'efforce de réfuter, par plusieurs expériences, la théorie du *Controstimulus*.

M. Francesco Petruccelli a publié un opuscule *Sugli stravasi sanguigni*.

M. Prospero Postiglione, un mémoire *Sul gozzo*, où il propose l'emploi de l'éponge préparée pour guérir cette maladie. Dans un autre ouvrage, intitulé *Materia medica in continuazione alla farmocopea generale del signor Brugnatelli*, l'auteur termine le développement des principes du prétendu *Controstimulus*.

Enfin ses institutions *Di medicina clinica*, ne semblent pas répondre à leur titre : car le premier volume contient l'histoire de la médecine ; le second, l'art général de faire des expériences ; et c'est le troisième seulement qui est réservé à la clinique.

M. Vincenzo Lanza a composé des *Aforismi di clinica*, et des expériences *Sulla Petecchiale*

del 1817. On assure que l'on trouve peu d'exactitude dans ses *Aphorismes*, et aucune découverte nouvelle dans ses *Essais*.

M. Francesco Folinea a donné un mémoire *Sulla sensibilità delle ossa*, et des institutions *Di Osteologia*.

M. Giuseppe del Forno n'a publié qu'une institution élémentaire, intitulée *Istituzione di fisiologia*.

M. Francesco Lancellotti a composé des institutions *Di farmacia galenica*, ainsi que d'autres *Di chimica applicata alla farmacia*.

M. Carmine Vincenti a fait paraître un traité qui porte le titre d'*Istituzione d'Epidesmologia*, et a la réputation d'être fort utile dans la pratique.

M. Linguiti est auteur d'un ouvrage, *Alienazione della mente umana*, qu'il avait composé avant d'être nommé directeur de la maison des fous à Averse, près de Naples. On lit cet ouvrage avec le même intérêt qu'on admire l'établissement qu'il dirige avec autant de sagesse que d'humanité.

M. Antonio Barba a publié des *Osservazioni microscopiche*, qui sont une continuation des observations faites par le P. *della Torre*, physicien célèbre; une méthode facile *per l'analisi dell' acqua*, qui est destinée à rendre plus

aisée la méthode de Lavoisier; et un opuscule, sous le titre de *Riflessioni sul moto*, où il présente quelques remarques sur la troisième loi du mouvement.

M. Perugini a donné un mémoire *Sulle acque minerali di Telese*.

M. Saverio Macri, professeur à l'université de Naples, a fait, d'après la méthode de Linnée, une *Storia d'alcuni pesci*; ainsi qu'un autre ouvrage : *Istituzioni di chimica*. Celui-ci parut en 1804, et ne contient pas les découvertes faites depuis cette époque.

M. Luigi Sementini, médecin et professeur de l'université, savant laborieux et éclairé, plein d'ardeur et d'intelligence, est aussi favorablement connu du public par ses qualités aimables. Il a publié beaucoup d'ouvrages que nous allons citer : *Istituzione teorica pratica di chimica; Memoria sul preteso fenomeno dell' incombustibilità; Analisi dell' acqua minerale di Castellamare* (ce dernier mémoire a été inséré dans les actes de la Société royale d'Encouragement); *Pensieri e sperimenti sulla bacchetta divinatoria; su i metalli della potassa e della soda; e sul gaz idrogeno potassiato; e sul nuovo composto del fosforo colla potassa, etc.; Analisi chimica d'una potassa rossa caduta in Calabria nel* 1812; *sugli usi me-*

dici del muriato di calce nelle malattie linfatiche, e nelle affezioni scrofolose; enfin, un *Trattato elementare di chimica.*

Notre infatigable auteur n'oublie aucune des nouvelles découvertes, et cherche à en obtenir lui-même par des expériences continuelles et un travail très-assidu.

M. Emmanuele Scotti a publié des institutions *di Fisica;*

M. Giuseppe Saverio Poli, des institutions de physique, un ouvrage classique intitulé *Testacea utriusque Siciliæ*, et un voyage astronomique; essai malheureux d'un poëme didactique, sur un sujet qui pourtant prêtait beaucoup à la poésie.

AGRICULTURE.

Il y eut un temps où, sur la surface du royaume de Naples, on pouvait compter plus de vingt millions d'habitants (1). Ce fut à cette époque que les peuples de la Campanie, les Samnites, les Peligni, les Marses, les Tarentins, les Crotoniates, parvinrent au plus haut degré de leur prospérité et de leur splendeur. Cette immense population n'était sans doute parvenue à vivre, avec tant de facilité et d'abon-

(1) Denina, *Histoire des révolutions d'Italie.*

dance, dans un espace aussi étroit, qu'en portant à la plus haute perfection les arts, le commerce, et sur-tout l'agriculture.

Les recherches les plus intéressantes à faire sur ces peuples, seraient, sans contredit, celles qui auraient pour objet de découvrir à-la-fois et les causes de leur antique prospérité et celles de leur décadence (1). Un des moyens pour y parvenir serait d'interroger la statistique de ces contrées à diverses époques. On verrait ainsi par quels degrés ils s'élevèrent à cette splendeur que nous avons peine à concevoir aujourd'hui, et ceux par lesquels ils descendirent à l'état dans lequel on les a vus si long-temps. C'est en effet par l'état de l'agriculture et de l'industrie que l'on peut juger sainement de la prospérité ou du malheur des nations; et l'augmentation ou la diminution de la population est le signe infaillible de leurs richesses ou de leur pauvreté.

Le résultat de pareilles recherches, relativement au royaume de Naples, serait, à n'en pas douter, qu'il resterait bien prouvé désormais que l'unique cause de la décadence de ce

---

(1) Tel est à-peu-près le but de M. Reynier dans l'ouvrage où il recherche quel fut l'état de l'économie publique et rurale chez les peuples anciens.

pays est le peu d'attention qu'ont donnée à l'agriculture et aux arts les divers gouvernements qui s'y sont si rapidement succédés. Les nations barbares qui se disputaient tour-à-tour ces belles contrées étaient loin de chercher à en améliorer la culture, à y naturaliser l'industrie. Ils y venaient avec tous les préjugés de l'ignorance, et n'étaient excités à faire aucun effort pour sortir de cet état d'abrutissement et de nullité.

Dans le moment où la France et l'Angleterre travaillent également à perfectionner les méthodes d'agriculture, et que des résultats heureux ont été obtenus dans la fabrication des vins, dans la culture des cotons et des oliviers, dans l'amélioration des races de bestiaux et la propagation des plantes utiles, quels sont, demanderais-je, les pas faits dans cette carrière par un peuple que la nature a comblé de ses dons? Où sont, dans le royaume de Naples, les établissements ruraux, les fermes expérimentales, qui éclairent et portent l'instruction, appuyée sur la pratique, jusque sous le chaume? Il n'existe point d'écoles de bergerie, point de nouvelles races d'animaux domestiques, point de dépôts d'instruments agricoles, enfin aucun établissement ni moyens pour comparer les méthodes suivies dans ce pays avec celles

qui sont pratiquées par les peuples étrangers. Quelques chaires de professeurs dans l'université de Naples; des sociétés fondées dans les provinces, voilà les seuls et faibles secours que le gouvernement offre à l'agriculture: comment y ferait-elle des progrès! C'est à regret que nous observons que le royaume de Naples est bien loin encore de l'état de prospérité auquel la nature paraît l'avoir destiné, et qu'il lui serait si facile d'atteindre.

Au nord, les provinces des Abruzzes contiennent une grande étendue de terrain montagneux, dénué de végétaux et abandonné à la plus grande stérilité. Ces mêmes monts, il n'y a pas encore vingt ans, étaient couverts de forêts de chênes et de hêtres, qui élevaient leurs vieilles cimes jusqu'aux cieux, appelaient sur les campagnes voisines l'influence des météores bienfaisants, arrêtaient les eaux dévastatrices, et accumulaient sur le sol des couches de terre végétale; tandis que, d'un autre côté, ils offraient sur leurs collines des pâturages, et, en abondance, diverses substances utiles aux arts et à l'industrie. Maintenant tout est en ruine; ces sombres forêts n'existent plus; les eaux se précipitent avec violence, et traînent avec elles des torrents de sable et de pierres, qui couvrent les champs voisins, et ne laissent

à la génération suivante que le triste héritage d'une campagne déserte et improductive.

Du côté du midi, se présente à nos yeux la vaste vallée de la Pouille. Les arts mécaniques n'y sont pas encore connus, et les anciens et grossiers instruments ruraux qui servent à la culture de la terre, n'y sont pas encore remplacés par ceux que l'art a perfectionnés, et qui sont employés depuis nombre d'années, dans presque tout le reste de l'Europe, avec le plus grand succès. La science de l'hydraulique n'a pas non plus pénétré dans cette contrée, où ses procédés seraient si nécessaires; elle ne contribue point encore à féconder les champs et les terrains arides par des arrosements bien distribués. On n'y connaît pas même jusqu'à-présent les prairies artificielles, dont sur-tout la Suisse et l'Allemagne retirent de si grands avantages; et, comme on ne s'y adonne point à la culture des végétaux étrangers, on n'a pas même songé à y naturaliser des plantes qui pourraient braver l'ardeur du soleil brûlant de ce pays, et vaincre l'aridité du sol pendant l'ardente saison.

Plus loin se présente l'affligeant spectacle des forêts de la Calabre, souvent dévorées par des incendies spontanés. Cette dernière chaîne des Apennins, jadis si fière de porter sur sa

cime des arbres majestueux, qui avaient vu tant de siècles s'écouler, est dépouillée maintenant de sa verte parure, et n'offre plus que la nudité de ces rocs sans cesse frappés des rayons du soleil, qu'ils réfléchissent avec plus de violence sur la plaine.

Les étrangers qui n'ont vu que Naples et ses environs, qui n'ont point parcouru les provinces, trouveront peut-être ce tableau exagéré et inexact. Je ne crois pas cependant l'avoir peint de couleurs trop fortes; j'aurais pu, au contraire, en rembrunir les teintes; mais j'ai voulu éviter trop de détails. Mon seul but était de signaler un état de choses fort triste, mais qu'il est possible d'améliorer; et si je me suis étendu sur ce sujet, c'est que j'en sens l'importance; c'est que je suis convaincu que, dans le royaume de Naples plus que dans tout autre pays, les désordres de l'économie publique et l'imperfection de l'agriculture seront toujours un des plus grands obstacles à sa prospérité, à sa civilisation, à sa véritable indépendance.

Ce pays, cependant, ne manque point d'hommes qui s'occupent de l'étude de l'agriculture, et qui s'efforcent de faire connaître les résultats de leurs travaux. Mais la théorie n'est presque d'aucune utilité, si elle n'est pas

soutenue par la pratique; et le laboureur s'instruit moins par les préceptes que par l'exemple. Ce n'est pas une bibliothèque qu'il lui faut, mais de bonnes fermes expérimentales, des primes, des encouragements.

Quoi qu'il en soit, je mentionnerai ici, dans un très-court exposé, les ouvrages sur l'agriculture publiés, dans ces dernières années, par des auteurs vivants.

M. Gagliardo a déja donné trois éditions d'*un Catechismo agrario*. Il a essayé d'y mettre les principes et la pratique de l'agriculture à la portée de tout le monde. Il traite, en forme de dialogues, de l'architecture rustique, de la géonomie, des travaux agricoles et des engrais. Il jette un coup d'œil sur l'organisation végétale, et sur la manière d'améliorer les produits de la terre; enfin, il s'occupe de l'utilité des animaux domestiques.

Son vocabulaire *Agronomico italiano* pourrait être fort utile: l'auteur a eu l'heureuse idée d'y introduire tous les mots en usage chez les agriculteurs, et d'en rendre l'explication facile à comprendre, même par le peuple des campagnes.

M. Gagliardo a publié aussi un ouvrage qui a pour titre: *Biblioteca di campagna, ossia raccolta di memorie, osservazioni ed*

esperienze agrarie. Il en a donné vingt volumes, dont le premier a paru en 1804. C'est un fort bon journal d'agriculture, ou une espèce de répertoire général de tout ce qui a été publié de plus important sur cet art et sur les sciences qui y ont rapport jusqu'en 1809. Il est fort à regretter que cet ouvrage ne soit pas continué, et qu'il n'aille pas au-delà de cette même année.

Dans un mémoire lu à la Société d'Encouragement, intitulé *Dell' agricoltura di Sessa*, l'auteur rapporte les pratiques agricoles suivies dans les campagnes de Sessa. Il donne la description des instruments ruraux dont on y fait usage, et qui ont un certain rapport avec ceux qu'employaient les *Aurunci*, leurs ancêtres. Il décrit les plantes que l'on y cultive, celles qui croissent dans les prairies, etc.; enfin, il relève tous les défauts de l'agriculture de ce pays, et propose les moyens d'y remédier.

L'agriculture des coteaux que les laves brûlantes du Vésuve ont formés sur les ruines d'Herculanum, méritait une attention particulière des agronomes napolitains; M. Gagliardo en donne une rapide description dans un traité intitulé *Dell' agricoltura ercolanese.* Notre auteur s'arrête sur-tout à donner une idée de la

culture de la vigne; c'est la principale industrie des intrépides habitants de ces campagnes, qui ne sont jamais à l'abri des fureurs du Vésuve, leur terrible voisin.

Un archiprêtre de Molfetta, *M. Giuseppe-Maria Giovine*, peut prétendre à-la-fois aux titres d'agronome et de naturaliste. Il a composé un grand nombre de mémoires, insérés dans plusieurs recueils académiques et dans les actes de la société italienne. Les titres de ces ouvrages feront en même temps connaître les sujets de ses observations : Mémoires *Sulla nitriera di Molfetta; — Sull' illusioni ottiche che forma l'atmosfera di Puglia; — Sul verme che rode la polpa degli ulivi in Puglia; — Sulla caduta delle foglie in autunno; — Su vari oggetti meteorologici; — Sulle cavallette, ossia grilli migratori che devastano le campagne di Puglia; — Sulle differenti quantità di pioggie che sogliono cadere in Italia; — Sulla litologia della provincia di Lecce.*

Le *P. Onorati*, cordelier, professeur d'agriculture à l'université de Naples, a donné un ouvrage qui a pour titre *Delle cose rustiche.* Quoiqu'on n'y trouve pas les connaissances physiques des derniers temps, c'est cependant un assez bon répertoire d'agriculture. Le même auteur a publié un grand nombre de mé-

moires qui prouvent le zèle qu'il a pour le bien de son pays. Nous en allons citer quelques-uns: *Della coltura e dell' uso economico delle patate*; — *Memoria sul coltivamento e sull' industria della bambagia nel regno di Napoli*; — *Saggio d'economia campestre e domestica*; — *Dell' agricoltura pratica, della pastorizia, e della medicina veterinaria*; — *Sull' educazione de' bachi da seta*.

M. Cosimo Moschettini est avantageusement connu par un traité qui a pour titre : *Della coltivazione degli ulivi e della manifattura dell'olio*.

Le *P. Manicone* a publié une *Fisica Appula*, ou physique de la Pouille. On reproche à l'auteur de n'être pas assez versé dans l'histoire naturelle.

M. Tondi, minéralogiste de grand mérite, et professeur à l'université, a publié une *Istituzione* de minéralogie, et un *Manuale* sur la culture des forêts.

M. Melograni, auteur minéralogiste fort estimé, a fait paraître une *Istituzione fisica ed economica sui boschi*.

M. Monticelli, savant aussi éclairé qu'aimable, et secrétaire perpétuel de l'académie royale des sciences à Naples, a publié plusieurs ouvrages intéressants. Son traité *Dell' economia*

delle acque nel regno di Napoli, est fort important, car l'auteur y signale tous les inconvénients produits par la négligence du gouvernement à l'égard des travaux hydrauliques et de la conservation des forêts. Il a donné de plus une relation exacte et bien écrite de l'éruption du Vésuve en 1813; un bel *Elogio di Cavolini*, célèbre naturaliste napolitain, et *una Memoria sulle api*, qu'il composa pendant qu'il était relégué à la Favignana. Ce savant possède une collection très-précieuse des productions du Vésuve, qu'il montre et explique avec la plus grande obligeance aux étrangers qui vont tous la visiter, pour peu qu'ils aient de connaissances ou de goût pour les sciences naturelles.

M. Tenore, professeur de botanique à l'université de Naples, est aussi directeur du jardin des plantes, qu'il a créé. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, quoiqu'il n'ait pas encore atteint sa trente-quatrième année.

Nous allons en faire connaître les principaux: *Trattato di fiognosia, ossia esposizione de' principj della individuale conoscenza delle piante; — Trattato di fito-fisiologia, ossia esposizione della struttura e delle funzioni delle piante, colle generali applicazioni all' agricoltura ed all' economia civile.* Ces deux traités

composent la première partie du cours de ses leçons de botanique ; les *Dimostrazioni botaniche*, ou l'histoire particulière des plantes qui en formait le complément, a paru quelque temps après. — Un essai *Sulle qualità medicinali delle piante indigene, per surrogarle all' esotiche*, a paru dans un moment où le système du blocus continental rendait difficile et fort coûteux l'usage des drogues qu'on tire des colonies. Trois catalogues, rédigés par M. Tenore, contiennent la nomenclature de toutes les espèces de plantes cultivées dans le jardin botanique de Naples. Notre auteur publie maintenant un ouvrage de luxe, dont il n'a encore paru que le premier volume : il sera suivi de trois autres que le public attend avec impatience, vu le soin et la beauté du premier ; il est intitulé : *Flora Napoletana, ossia descrizione delle piante indigene del regno di Napoli e delle più rare piante esotiche coltivate ne' giardini*, *in-fol.* atlantique. On y donne la description détaillée de plusieurs plantes nouvelles. Les richesses du jardin botanique tiennent du miracle, surtout lorsqu'on sait combien il y a peu de temps qu'il est établi, et le peu de sacrifices que l'on fait pour son entretien. On y trouve, en très-grand nombre, des plantes nouvelles et rares, que son savant et infatigable directeur a trouvées

8.

dans la chaîne des Appennins qui entourent sa patrie.

M. Gussone est élève de Tenore, et s'est associé à un grand nombre de ses travaux. Il a fait insérer dans le journal encyclopédique de Naples, des extraits des voyages botaniques qu'il a faits dans différentes provinces du royaume.

M. Vincenzo Briganti a publié un mémoire *Sulla pimpinella anisoides*, qu'il a découverte. Il s'occupe d'un autre ouvrage, intitulé : *Vincenti Briganti stirpes rariores regni Neapolitani.* Il en a paru un premier cahier.

§. IV.

PHILOLOGIE, ANTIQUITÉS ET HISTOIRE.

Depuis long-temps l'opinion publique accuse les savants napolitains de ne pas être dans leurs travaux à la hauteur des autres états de l'Italie. Mais il faut le dire, cette opinion, fondée jusqu'à un certain point, est établie moins sur une paresse que l'on ne saurait leur reprocher, que sur l'indifférence qu'ils mettent à publier le résultat de leurs travaux, de leurs observations méditées dans le silence. En effet, que ne devrait-on pas être en droit d'exiger des

écrivains qui foulent le sol sacré de la grande Grèce, les cendres de Pompéia et les laves qui forment le cercueil d'Herculanum; qui possèdent des monuments et des trésors littéraires de toute espèce que cette terre classique fournit aux sciences et aux arts?.... Aussi ne nous chargeons-nous pas de défendre la lenteur avec laquelle l'académie des antiquaires de Naples s'acquitte de ses devoirs. Quand on n'admet pas dans les musées publics l'artiste qui s'y présente, le crayon à la main, pour prendre le croquis d'une statue ou d'un chapiteau; quand on s'arroge exclusivement le droit d'interpréter et de faire connaître les monuments qui y sont entassés, on devrait au moins redoubler de zèle et d'activité pour se faire pardonner cette espèce de monopole littéraire qu'on exerce contre l'intérêt des arts et des sciences.

Mais quand les dessins du temple d'Isis, gravés depuis cinquante ans, n'ont pas obtenu encore le commentaire que les académiciens de Naples promettent toujours, sans le donner; quand l'attente de toute l'Europe savante les conjure en vain de se décider à publier les *papyri* qu'on a déja déroulés, que pouvons-nous répondre à une accusation si fondée et si générale? Ils ne peuvent se justifier des reproches

qu'on leur adresse à si juste titre, qu'en s'acquittant enfin des obligations qui leur sont imposées par leur titre d'académiciens, et par la confiance qu'on a dans leur érudition et leurs lumières.

Quant à nous, nous acquittons les nôtres en continuant de faire connaître dans cet ouvrage tous les titres que ces académiciens ont d'ailleurs à la reconnaissance publique par leurs travaux antérieurs.

Nous commencerons par donner une liste exacte des *papyri* déroulés jusqu'à ce jour. Nous parlerons ensuite des manuscrits découverts dans la bibliothèque royale de Naples, et nous ferons connaître à nos lecteurs les archéologues vivants, avec un exposé rapide de leurs travaux respectifs.

Papyri déroulés.

Onze volumes d'Épicure, sur la nature;
Un traité de Polystrate, sur le mépris injuste;
——— de Démétrius, sur la géométrie;
——— du même, sur les poëmes;
——— de Carniscus, sur l'amitié;
——— de Crysippus, sur la providence;
——— de Colotès, sur le Lysis de Platon;

Traité de Philodème, sur la musique;
——— *Id.*, sur les phénomènes et les signes;
——— *Id.*, sur la grace;
——— *Id.*, sur la richesse;
——— *Id.*, des Dieux;
——— *Id.*, sur la mort;
——— *Id.*, des philosophes;
——— *Id.*, sur Épicure;
——— *Id.*, sur Homère;
——— *Id.*, sur la manière de converser;
——— *Id.*, sur la colère.

Huit volumes sur la rhétorique, par le même.

Quatre volumes sur les vices et les vertus opposées, *idem.*

Deux volumes sur les poëmes, *idem.*

Un abrégé des livres de Zénon sur les mœurs et la vie, ou sur la liberté de parler, *idem.*

Traités mémorables sur ce qu'on doit faire, sur les causes, et sur divers autres sujets, *idem.*

— du culte des Dieux, *idem.*

Trente-six traités, sans titres, *idem.*

Tous ces *papyri* sont écrits en grec, à l'exception d'un seul en latin, qui est déja publié.

Les livres d'Épicure sont gravés et imprimés; deux sont publiés, et le reste va l'être. Un autre volume contiendra les traités de Polystrate, de Démétrius, Carniscus, Colotés, Crisippe, qui sont aussi gravés, et en grande partie

interprétés. On a également gravé et interprété différents ouvrages de Philodème, dont on doit donner deux volumes, outre les deux qui ont été publiés depuis si long-temps, et qui sont trop connus pour que nous en parlions.

On est occupé maintenant à reconnaître et commenter les ouvrages qui n'ont pas de titres, tandis que l'on continue, bien que *lentement*, à dérouler d'autres *papyri*.

Manuscrits découverts.

Les nouvelles découvertes semblent avoir appelé l'attention des Italiens vers ce genre de recherches. Les archives et les bibliothèques sont par-tout compulsées et mises à contribution, et c'est ainsi qu'on ajoute aux richesses abondantes qui y sont entassées, de nouveaux livres antiques que l'on découvre. Mais l'esprit humain est insatiable, rien n'arrête sa curiosité, et rien n'est capable de la satisfaire: plus on possède, et plus on desire; on est même moins occupé de ce qu'on a, que de ce que l'on veut avoir. Aussi doit-on permettre à un petit nombre de savants de se livrer à des travaux souvent ingrats, et desquels la société ne peut probablement espérer de recueillir de grands avantages. La bibliothèque royale de Naples,

riche par elle-même, a hérité aussi de tout ce que l'illustre famille des Farnèse avait réuni avec tant de peines et de succès. Exploitée par les savants napolitains, cette bibliothèque n'a pas cependant répondu jusqu'à-présent à la réputation brillante dont elle jouissait. Ce qu'on en a retiré est loin de pouvoir être comparé à l'opulente moisson faite par l'abbé Majo, dans la bibliothèque ambrosienne à Milan. Si l'on n'en excepte les nouvelles fables de Phèdre, publiées par Cassitto et Janelli, le reste ne paraît pas offrir un grand intérêt, même aux yeux des savants.

En effet, que fera-t-on de *la Dottrina de' polsi di Mercurio Monaco*, et *del Trattato completo delle urine di Abitziano*, que M. *Cirillo* a traduits du grec, et publiés avec un commentaire qu'il y a ajouté?

A quelle classe de lecteurs peut-on offrir la *Monodia* de George Gemistius Pleton, faite pour la reine Irène Paléologine; l'*Abrégé de géographie* de Nicephore Blemmida; une *Homélie* pour la Pentecôte, de S. Jean Crisostôme, dont le même savant a donné la traduction en y ajoutant un commentaire?

L'abbé *Scotti* ne doit pas se flatter d'avoir un plus grand nombre de lecteurs de la belle traduction latine qu'il a publiée *des Réponses de*

Photius, patriarche de Constantinople, aux questions que lui avait faites Amphilochius.

Et *M. Janelli* ne peut espérer plus de succès des six poëmes latins de *Dracontius*, poète chrétien du Ve siècle.

Tout cela ne doit pas cependant décourager ces savants. La carrière qu'ils parcourent est ingrate; mais ils y font quelquefois des découvertes, qui les récompensent avec usure des fatigues et des peines qu'ils ont supportées. La destinée de ces savants ressemble à celle des navigateurs qui visitent des mers inconnues, et que la tempête pousse et jette sur des rochers inhospitaliers, avant qu'ils puissent aborder sur un nouveau continent.

ARCHÉOLOGUES VIVANTS ET OUVRAGES QU'ILS ONT PUBLIÉS.

M^gnor. Rossini, évêque de Pouzzoles, savant aussi estimé qu'éclairé et respecté par ses vertus, est infatigable dans ses recherches et ses travaux. Il a perfectionné la grammaire grecque de Port-Royal, qu'il a publiée à Naples. Il a succédé à Mazzochi dans l'académie d'Herculanum pour l'explication des *papyri*. On a de lui l'édition des œuvres de Philodème, ainsi que beau-

coup d'autres mémoires savants sur différents objets d'antiquité.

M. Arditi, écrivain très-laborieux et directeur du musée royal, a publié plusieurs ouvrages que je vais citer :

Dissertazione sull' Epifania degli Dei;

Spiegazione d'un vaso greco trovato a Locri;

Memoria sul porto di Miseno;

Illustrazione d'un bassorilievo del museo reale;

Memoria sulla legge Petronia, etc.

M. Carelli a promis depuis long-temps de donner au public le catalogue de sa belle collection numismatique, fort riche en médailles siciliennes et italiques, et a fait graver à cet effet plusieurs planches avec un grand luxe. Ce savant n'a publié, jusqu'à ce moment; qu'un éloge du prince de Torremuzza, ainsi que quelques lettres latines qui ont été insérées dans un ouvrage de botanique, dont M. Briganti est auteur.

M. Ciampitti, auteur de quelques poésies, a commenté un fragment que l'on attribue à Rabirius, poète latin. On espère aussi qu'il fera bientôt paraître l'éloge du savant *Francesco Daniele.*

Msgr. Pelliccia, élève de Genovesi, professeur à l'université de Naples, est un des savants qui

connaît le mieux les antiquités diplomatiques du moyen âge. Ses ouvrages sont remplis de recherches sur cette époque ténébreuse. Un de ceux qui a obtenu un succès général, et a été traduit en allemand, porte le titre de *Christianæ ecclesiæ politia*. Dans son *Corso d'antichità ecclesiastiche*, l'auteur a inséré une dissertation sur les belles catacombes de Naples, dont il explique plusieurs inscriptions. On lui doit aussi un supplément à la collection des historiens napolitains, sous ce titte : *Cronache e diarj del regno di Napoli.*

Voici encore d'autres ouvrages de cet auteur:

Dissertazioni sul vero significato della sheol *del testo ebreo;*

Del culto della chiesa greca verso la Vergine;

Dissertazione sopra l'antica città di Equa;

Instituzioni della scienza diplomatica.

Ce dernier n'est point encore publié; mais il ne tardera pas à paraître. M. le marquis Maffei en avait conçu le plan; mais la mort ne lui permit pas de l'exécuter. Le prélat Pelliccia n'a épargné ni temps, ni peine pour rendre cet ouvragne digne, et de lui, et du savant qui en avait eu la première idée.

Les autres productions de cette plume féconde sont : *La topografia di Napoli e de' sobborghi, dal secolo sesto al quindicesimo;*

Origine e vicende della proprietà dalla discesa de' Longobardi;

Enfin, *Ricerche storico-filologiche sull' antico stato del ramo degli Appennini, che termina di rincontro l'isola di Capri.*

Les deux premiers de ces ouvrages ne sont pas encore publiés, et sont attendus avec impatience.

M. Giovanni-Antonio Cassitto, issu d'un famille de savants, est lui-même un des philologues les plus distingués. Il est auteur d'un grand nombre de mémoires, dont la plupart sont inédits. Son nom a acquis de la célébrité en Europe par la publication des nouvelles fables de Phèdre, qu'il a tirées d'un ancien manuscrit de la bibliothèque royale de Naples; mais cette découverte lui est contestée par Janelli, employé de la même bibliothèque.

Voici ses principaux ouvrages :

Enchiridio d'Epitteto, traduit du grec, et *Saggi sulla morale di Confucio*;

Dilucidazioni su di una iscrizione trovata in Baja, dove parlasi dell' arcigallo di Cibele;

Dissertazioni su varie iscrizioni, qui a été inséré dans le journal encyclopédique de Naples;

Favole di Fedro inedite, tratte dal codice Perrottino, avec une traduction en vers et des notes. On en a publié plusieurs éditions, et le

savant Ginguené en a donné une en français, à la tête de laquelle il a mis une dissertation très-curieuse ;

Emendazione al testo civile;

Emendazioni e dilucidazioni al satirico di Petronio Arbitro;

Traduzioni in versi italiani di Catullo, Tibullo, Properzio ed Orazio;

Centurie d'iscrizioni antiche gentilesche e cristiane, con note e commenti;

Miscellanei di osservazioni sopra Tacito, Plinio, Cicerone, Sallustio, Livio, Suetonio.

Ces cinq derniers ouvrages n'ont pas encore été publiés.

M. Avellino, professeur de l'université de Naples, se fit connaître du monde savant dès sa plus tendre jeunesse. Il avait à peine seize ans, quand il se distingua par une dissertation savante, en latin, sur une médaille de l'impératrice Ariadne. Il publia ensuite une édition des *Captivi* de Plaute, accompagnée de critiques, et un journal numismatique qu'il n'a pas continué. Il est infatigable dans ses recherches et ses travaux littéraires. A ses talents, cet écrivain laborieux joint une rare modestie.

M. Jorio est auteur de plusieurs mémoires archéologiques. Il s'est sur-tout beaucoup occupé des bas-reliefs de Cumes, et des procédés

que les anciens employaient pour la peinture des vases. Ce chanoine, très-érudit, a publié aussi un recueil de *Maissme morali*, ainsi qu'un *Nuovo viaggio à Pozzuoli.*

M. Mazzarella Farao est plus connu par la grande fécondité de sa plume, que par le bon goût de ses écrits. Il a donné une *Neohellenopedia*, c'est-à-dire, une nouvelle méthode d'apprendre la langue grecque ; plusieurs autres traités de grammaire, et une nouvelle édition d'Anacréon et de Sapho, avec une traduction qui, s'il était possible qu'on ne connût pas autant ces poètes, n'en donnerait pas une haute idée.

L'interprétation de quelques vases trouvés à Pestum, lui fournit l'occasion d'écrire une lettre contre le célèbre Lanzi, qu'il accabla d'indécentes invectives. Les gens de lettres devraient, en cas pareils, se rappeler que les débats littéraires doivent se décider par de bonnes raisons et non par des injures :

Qui discute a raison, et qui dispute a tort.

M. Quaranta, jeune encore, obtint au concours la chaire d'archéologie et de littérature grecque de l'université de Naples. Il a publié plusieurs mémoires sur l'interprétation de

quelques monuments, et entre autres une lettre *Sopra una gemma nella quale si veggono alcune lettere greche.*

M. Rossi, professeur de droit et d'histoire sacrée à l'université, est auteur de plusieurs dissertations élémentaires de jurisprudence, rédigées en latin. Il serait à desirer qu'il publiât les derniers mémoires qu'il a lus à l'académie d'Herculanum, dont il est membre.

M. Scotti a publié quelques mémoires sur un ancien vase grec, représentant la fable d'Amphion et d'Ériphile, sur un demi-buste qu'il croit être de Brutus, et sur des fragments d'un ouvrage de Photius, intitulé *Amphilochia*, dont nous avons déja parlé. Il s'occupe maintenant d'un ouvrage de diplomatique, qui, dit-on, est fort intéressant.

M. Romanelli est un auteur remarquable, par l'extrême facilité avec laquelle il enfante des ouvrages, et des articles pour les journaux. Il s'occupe spécialement d'éclaircir divers points assez obscurs de la géographie ancienne du royaume de Naples. On prétend qu'il n'est pas toujours exact dans ses recherches, ni heureux dans ses conjectures.

Dans une dissertation qu'il publia, il y a quelques années, il prétendit qu'il avait existé une autre ville de Naples, dans la Peucétie;

mais un membre de l'académie des inscriptions de France, démontra que c'était une erreur, et qu'un passage de Polybe, sur lequel s'appuyait M. Romanelli, avait été altéré dans l'édition fautive dont il s'était servi.

On a de lui les ouvrages suivants:

Scoverte patrie di città distrutte e di altre antichità nella regione Frentana, annoncé en trois volumes, mais dont il n'a encore paru que deux;

Antica topografia storica del regno di Napoli. Cet ouvrage est exécuté sur un plan très-vaste; mais on reproche à l'auteur de n'être pas exempt de fautes très-graves et d'hypothèses très-hasardées;

Un Guide à l'usage de ceux qui desirent visiter les antiquités de Pompéï, Herculanum, Caprées et Pestum.

M. Giuseppe de Cesare, qui occupe une place importante dans l'administration, emploie tous ses loisirs à cultiver les lettres. Il a donné une traduction de la *vie d'Agricola*, et un examen de la *divina Comedia di Dante*, dont Ginguené a parlé avec beaucoup d'éloges dans son histoire littéraire d'Italie;

Un mémoire *Sulla vita di Dante;*

Et enfin l'histoire ou *Vita di Manfredi*, *re di Napoli e di Sicilia*, qui n'est pas encore

publié, mais qui a généralement obtenu un succès brillant dans les sociétés où il en a fait lecture.

M. Parascandolo a publié une dissertation sur *le Cariatidi, o spiegazione d'un marmo greco esistente nel palazzo di Napoli.*

M. Ponticelli a publié une réponse au mémoire de Scotti, dans un écrit intitulé: *Osservazioni sull' illustrazioni d'un vaso italogreco;*

Et *Simboli che si veggono negli scudi di Adrasto e di Anfiarao.*

M. Genovesi a publié *due Dissertazioni sopra un greco diploma dell' archivio di Napoli;*

M. Muradgea, un opuscule *del Primato e dell' antichità delle lingue.*

On a de *M. Logoteta* : *Lettere intorno ad un antico papiro Siracusano*, et un discours *su' tempj d'Iside e di Osiride.*

M. Magnoni a publié : *Della vera origine di Posidonia e Pesto*, et des observations *Sulla Lucania dell' Antonini.*

§ V.

POÉSIE ET BELLES-LETTRES.

L'Italie est le pays des muses. Après qu'une horde barbare, mais triomphante, eut renversé leurs autels dans la Grèce, et eut réduit les peuples qui l'habitaient au plus honteux esclavage, elles vinrent fixer leur séjour sous le ciel fortuné de l'Ausonie, où elles ne manquèrent ni d'adorateurs, ni de Mécènes. Mais si l'on en excepte la gloire littéraire que trois ou quatre de ses principaux poètes ont procurée à l'Italie, quel avantage réel a-t-elle retiré de ces nombreux essaims de rimeurs qui emploient leur inutile vie à façonner des *sonnets?* Si Pétrarque n'eût jamais fait autre chose que chanter ses amours et ses regrets, on serait presque tenté de s'affliger que la nature lui eût donné du génie. En effet, ses admirables poésies devinrent pour l'Italie entière un modèle unique dont aucun poète n'osait s'écarter. Ce servile esprit d'imitation a existé pendant une longue série d'années; le parnasse italien ne voyait éclore que des poésies futiles, où l'on ne retraçait que les langueurs de l'amour. Le génie ne trouvait point de voix pour chanter les malheurs

9.

de l'Italie, son asservissement, sa misère, pour inspirer aux peuples des sentiments nobles et élevés.

Les Italiens peuvent, il est vrai, citer un poëme épique, qu'il faut placer peut-être au-dessus de toutes les épopées modernes. Mais, en revanche, on en pourrait citer, chez eux, mille de médiocres, même de mauvais. Dans tous les autres genres, on pourrait remarquer une fécondité plus grande encore, et le même insuccès. Aujourd'hui les muses italiennes languissent ou se reposent : le nombre des poètes diminue; et peut-être faut-il en féliciter l'Italie. Quand on réfléchit que naguères encore, la prise d'un voile, la première messe d'un abbé, un sermon, une noce, une naissance, une mort, et le triomphe d'un chanteur ou d'une cantatrice faisaient éclore une nuée de poëtes qui vous accablaient de sonnets, de chansons, de madrigaux et d'élégies; que la patrie n'avait rien autre à espérer de leurs talents que le tribut inutile, je dirai même importun, de cet amas de mauvais vers, on ne voit pas sans satisfaction les Italiens donner une meilleure direction à leur imagination, et à leurs talents.

Je ne méconnais pas le charme de la poésie, j'avouerai même que j'ai une prédilection marquée pour les poètes italiens : mais si l'on

ne peut pas s'élever à la hauteur du Dante, peindre comme le Tasse, écrire avec l'originalité et l'abondance de l'Arioste; si on ne sait pas tourner un sonnet comme Pétrarque, ou traiter un sujet dramatique comme Alfieri; si enfin on manque de cette inspiration, de ce feu divin qui fait seul les poètes, et qu'Horace lui-même ne croyait pas posséder, je souffre de voir un talent qui aurait pu se distinguer dans toute autre carrière, s'efforcer vainement d'enfanter ce que le même poète appelait :

Versus inopes rerum, nugæque canoræ.

Je dirai donc que les Napolitains n'ont *heureusement* pas un grand nombre de poètes vivants. Ils ne peuvent que gagner à cette diminution. Comme nous ne sommes plus au temps où l'on bâtissait les villes en pincant la lyre d'Amphion, où l'on civilisait les hommes en faisant retentir celle d'Orphée, et où les chants de Tirtée leur inspiraient une ardeur héroïque, il est plus avantageux d'avoir des orateurs que des poètes, et des magistrats éclairés que des chansonniers.

Cependant, quoique Naples ne possède aujourd'hui qu'un assez petit nombre de poètes, nous devons les faire connaître à nos lecteurs.

M. Genoino a publié trois volumes de *Poésie*

diverse, parmi lesquelles on en trouve qu'on lit avec autant de plaisir que de fruit.

M. Montrone est bon poète, et le serait encore davantage, s'il ne mettait pas, ainsi qu'on l'en accuse, trop d'affectation dans le style de ses productions. Il paraît s'être nourri de l'idée que, pour bien écrire en italien, il ne faut pas s'écarter des auteurs du XIIIe siècle, hors duquel il n'y a, selon lui, que décadence et corruption.

Il a composé un petit poëme intitulé *Il Peplo*, à l'occasion de la mort de Savioli, l'Anacréon de l'Italie. Plusieurs autres poésies de M. Montrone ont été recueillies, et publiées en un volume, par un de ses amis.

Notre auteur vient de faire paraître un petit ouvrage *sul Cinismo*, ou de la philosophie des cyniques, et une traduction de la Xe satire de Juvenal.

On doit à *M. de Rogatis* une traduction des œuvres d'Anacréon et de Sapho, regardée, à juste titre, comme la meilleure des poésies du vieil ami des graces.

M. Mollo, duc *de Lusciano*, dont nous avons déja parlé dans le précédent chapitre, est auteur, comme nous l'avons dit, de deux tragédies, *Il Corradino* et *Il Prusia*, ainsi que d'un recueil de poëmes et de chants improvisés. Il

passe pour être un des meilleurs improvisateurs vivants. Ses poésies, comme celles de tous les poètes *estemporanei* (comme on les appelle en Italie), ne gagnent pas à la lecture.

M. Ricci. La muse de cet aimable poète est toujours prête à chanter les louanges des grands. Il a composé les *Fasti del regno di Gioacchino;* a travaillé, pendant plusieurs années, à un poëme *sur Charlemagne*, qui était destiné à Napoléon, et qui enfin vient d'être publié sous le titre d'*Italiade.*

M. Ricci est aussi auteur d'un grand nombre de poésies fugitives, qui ne manquent ni de coloris, ni d'inspiration. Il a fait une traduction fort heureuse de plusieurs *fables russes*, composées par le La Fontaine du nord, Kriloff, et qui sont encore inédites.

M. Rossetti a composé plusieurs morceaux de poésie pour la société *Sebezia*, laquelle est formée d'une réunion de poètes très-laborieux, pleins de zèle pour la gloire de leur nation, et des lettres. Il est doué d'une brillante imagination; mais on prétend que ses poésies ne sont pas sans défauts: on l'accuse sur-tout d'avoir une tendance trop marquée pour les antithèses, les jeux de mots, et en général pour tout ce qui constituait le goût *del Seicento*. On assure même qu'il fait une lecture habituelle des auteurs de

ce siècle, et les préfère aux grands poètes italiens, à l'Arioste lui-même, dont il prétend n'avoir jamais pu achever la lecture.

MM. Ruffa et Sperduti sont deux jeunes auteurs tragiques, qui ont donné au théâtre plusieurs pièces, dont quelques-unes ont été jouées avec succès. Ils n'ont pas été enivrés des éloges que leur ont prodigués leurs amis, lesquels les comparaient à Alfieri, et même quelquefois les élevaient au-dessus du Sophocle de l'Italie. La louange, quand elle est outrée, au lieu d'encourager les talents, les corrompt ou les éteint. On aurait dû leur dire, ce qui est vrai, que leurs premiers essais sont brillants; qu'ils ont du mérite, qu'ils ont choisi un grand modèle, et qu'ils sont dignes de marcher sur ses traces.

M. le duc de Ventignano, ami éclairé des lettres, dont il s'occupe avec ardeur, a publié des *poésies* très-élégantes. On lit sur-tout, avec plaisir, son petit poëme sur *le Vésuve*, et un autre intitulé : *Lalage nello studio di Canova.*

Il s'est essayé dans un genre encore plus important, et a donné deux tragédies intitulées : *Ippolito* et *Ifigenia in Aulide.*

Ici doit finir la tâche que je me suis imposée. J'avais à présenter le tableau historique, politique et littéraire de la plus belle partie de

l'Italie méridionale : ai-je réussi? c'est ce que m'apprendra le public, à qui je livre, non sans quelque crainte, ce premier essai de mes travaux littéraires.

Il me reste un devoir à remplir. Naples, pendant plusieurs années, a été pour moi un séjour de paix et de bonheur. J'y ai vu une foule de magistrats éclairés, de nobles sans orgueil, de savants modestes, d'hommes de lettres sans prétention et sans jalousie. Tous se sont empressés à l'envi de me communiquer leurs observations, de m'entourer de leurs lumières : je jouis de l'amitié de plusieurs, de l'affection de tous. Qu'ils reçoivent le tribut de ma reconnaissance. Ils vivront dans mes souvenirs. Leur patrie n'était pas aussi bien connue qu'elle méritait de l'être : j'ai voulu en donner une idée plus avantageuse et plus juste. J'espère qu'ils me sauront gré, du moins de l'intention.

NOTES ET ADDITIONS

A LA IIIe PARTIE DES MÉMOIRES

SUR LE ROYAUME DE NAPLES.

D'après le plan qu'avait adopté et qu'a suivi constamment M. le comte Orloff, il ne devait, dans cette dernière partie de ses Mémoires, que retracer les vicissitudes de la littérature napolitaine, à dater des premiers siècles de la civilisation du pays, jusqu'à nos jours. Je n'aurais rien à ajouter à ce tableau qui me paraît complet, si l'auteur, en citant les philosophes et les écrivains qui se sont distingués dans chaque période, n'eût pas craint de détourner l'attention du lecteur de l'objet principal, en donnant plus d'étendue qu'il n'a fait, à ses observations sur la vie des plus illustres personnages, et sur les écrits qu'ils nous ont laissés. J'ai pensé que ce qui eût été un hors-d'œuvre, une superfétation dans l'ouvrage, ne serait point déplacé dans de simples notes; et j'ai entrepris de réunir ici, soit quelques particularités de plus sur la vie des principaux auteurs mentionnés dans les Mémoires, soit des observations critiques sur leurs écrits, dont j'aurai soin de rapporter dans l'occasion quelques passages.

NOTE I. (CHAP. I, p. 3 du tom. IV des Mémoires.)

De la philosophie et des lettres dans la grande Grèce, avant sa conquête par les Romains.

On ne voit pas, sans intérêt, quelle puissante influence avaient les philosophes dans toutes ces petites républiques grecques qui couvraient le sol de l'Italie méridionale. Ils en étaient les régulateurs, les législateurs. Leurs opinions étaient religieusement recueillies : ils fondaient des écoles, et malheureusement aussi des sectes qui, comme les sectes modernes, avaient leurs enthousiastes, leurs antagonistes, et même leurs martyrs.

Mais ce n'était pas sans peine que l'on parvenait à ce titre illustre de philosophe, et sur-tout de chef d'école. Il fallait de profondes méditations, de pénibles épreuves avant d'être admis dans le sanctuaire de la philosophie; il fallait aussi parcourir long-temps les pays les plus éclairés, pour y puiser des leçons de sagesse.

On peut juger par la vie de Pythagore, des études préparatoires qui étaient nécessaires à quiconque prétendait à l'honneur de donner des lois à une cité, ou voulait exercer le droit d'y enseigner publiquement la morale et la justice. Pythagore, avant de devenir le législateur des Crotoniates, avait non-seulement visité les sages des principales villes de la Grèce, mais il était resté vingt-cinq ans en Égypte,

au milieu des prêtres, et tâchant de leur arracher quelques-uns de ces mystères qu'ils cachaient avec tant de soin, non-seulement aux étrangers, mais à leurs compatriotes, puisqu'ils ne leur communiquaient leur science qu'après les avoir soumis à des austérités et à de très-rudes épreuves. Le peu que nous connaissons aujourd'hui de cette science occulte, ne suffit pas sans doute pour l'apprécier avec justesse; mais il y a tout lieu de croire que ce n'était qu'un amas d'erreurs mêlées de quelques vérités.

Malgré les recherches du savant Dacier, la vie de Pythagore, qu'il a écrite d'après quelques documents recueillis dans les anciens (1), n'offre que des événements dénués de certitude et souvent de vraisemblance. Mais sa doctrine est un peu plus connue que sa vie; et c'est ce qui importait. Quoique cette doctrine ait été défigurée par ses disciples, qui seuls nous l'ont transmise, car il n'avait rien écrit, elle a mérité les suffrages des sages de tous les pays et de tous les temps.

De tous les philosophes législateurs que cite l'auteur des Mémoires dans le 1er chapitre de la partie littéraire de son ouvrage, il n'en est aucun, pas même Thalès, qui mérite plus que Pythagore de fixer l'attention. La secte qu'il fonda, et qui fut appelée *italique*, regna bientôt seule dans toute la grande Grèce, et même ailleurs. Ce fut d'elle que sortirent tous ces philosophes qui, pendant près de quatre siècles,

(1) *Voyez* Bibliothèque des anciens philosophes, tom. I.

s'établirent en différents pays. Mais elle se ramifia, comme il arrive toujours, en plusieurs sectes dont les doctrines étaient très-diverses et souvent opposées.

Les doctes égyptiens exprimaient leurs idées de trois manières différentes : d'abord de la manière et dans le style ordinaires, lorsqu'ils voulaient se faire entendre du vulgaire ; en second lieu, par le moyen des *hiéroglyphes*, lorsqu'ils voulaient ou transmettre leurs observations à la postérité, ou ne les découvrir qu'aux savants, aux initiés ; et enfin par des *symboles*, espèce d'énigmes dont il fallait chercher le sens, mais qui avaient l'avantage de peindre, pour ainsi dire, la pensée.

« Pythagore, comme le remarque Dacier (1), emprunta des Égyptieus ces trois manières dans les instructions qu'il donnait : car il parlait simplement quand il disait, par exemple, que *ce qui est souverainement juste, c'est de prier et de sacrifier* ; que *ce qu'il y a de plus sage dans les choses humaines, c'est la médecine ; de plus beau, l'harmonie ; de plus fort, le bon sens ; de meilleur, la félicité ; de plus vrai, que les hommes sont méchants*.

« Il imita le style hiéroglyphique ; car pour marquer un Dieu créateur de tous les êtres, il prenait tantôt le *quaternaire*, et tantôt l'*unité* ; et pour dire la matière, ou le monde visible, il prenait le *deux*.

« Enfin, il imita sur-tout le style symbolique, qui n'ayant ni l'obscurité des hiéroglyphes, ni la clarté

(1) *Ibid.*

du langage ordinaire, lui parut très-propre à inculquer les plus grandes et les plus importantes vérités; car le symbole, par son double sens, qui est le propre et le figuré, enseigne en même-temps deux choses, et il n'y a rien qui plaise davantage à l'esprit que cette double image qu'il fait envisager d'un coup-d'œil. D'ailleurs, comme Démétrius Phaléreus l'a remarqué, le symbole a beaucoup de gravité et de force, et il tire de sa briéveté un aiguillon qui pique, et qui fait qu'on ne l'oublie pas facilement.»

Cela peut être vrai; mais cette méthode d'enseigner une doctrine, sans la *divulguer*, ni la *cacher*, a bien aussi ses inconvénients. Il en résulte que les disciples interprétent, par la suite, les symboles dans un sens tout opposé à celui que le *maître* y attachait. C'est ce qui est arrivé à la plupart des symboles de Pythagore. Il nous en a été transmis un assez grand nombre par les écrivains qui lui ont succédé; et l'on a disputé, et l'on dispute encore aujourd'hui sur leur véritable signification.

Le premier symbole, par exemple, qui a été traduit en latin par ces mots *jugum ne transilias* (ne passez pas la balance), que peut-il signifier? En croironsnous Plutarque et S. Jérôme qui l'expliquent: *Ne violez pas la justice;* ou Athenée et S. Cyrille qui l'entendent par, *n'écoutez point l'avarice?*

Cet autre: Στέφανον μὴ τίλλειν, ne déchirez point la couronne, peut, selon Dacier (1), avoir trois sens: « Le

(1) *Loco citato.*

premier, *qu'il ne faut pas corrompre la joie de la table par les inquiétudes et par les chagrins;* car dans les festins c'était la coutume de porter des couronnes de fleurs. Le second est, *qu'il ne faut pas violer les lois de la patrie;* car les lois sont la couronne des villes; et c'est le sens que S. Jérôme a suivi : *Coronam minimè carpendam, id est leges urbium conservandas.* Et le troisième, *qu'il ne faut point médire du prince et déchirer sa réputation;* ce qui est conforme à ce mot de Salomon dans l'Ecclésiaste : *In cogitatione tuâ regi ne detrahas.*

Mais, de plus, combien n'a-t-on pas donné de sens au fameux symbole, qui est aussi de Pythagore : *Abstiens-toi des fèves?* Les pythagoriciens le prirent à la lettre : et les fèves furent toujours pour eux un aliment prohibé. Et cependant on assure que Pythagore en mangeait. Aussi l'opinion générale est que par ce symbole, le philosophe recommandait seulement aux sectateurs de sa doctrine, de s'abstenir des magistratures et emplois publics, que l'on obtenait par la voie des suffrages; et l'on sait que, dans les élections, c'était avec des fèves qu'ils jetaient dans des urnes, que les citoyens manifestaient leur vœu. Mais pourquoi Pythagore, ardent républicain, aurait-il voulu que des citoyens, dignes et capables, s'abstinssent de l'honneur ou plutôt du devoir de servir et d'administrer leur patrie?

Il est bien plus vraisemblable que ce symbole n'était qu'un précepte sanitaire. Pythagore l'avait pris chez les Égyptiens où les fèves étaient rigoureusement

proscrites, parce qu'on les croyait malfaisantes, et presque un poison. « Les Égyptiens, dit Hérodote (1), ne sèment point de féves, et n'en mangent ni de crues, ni de cuites; et les prêtres n'osent seulement pas les regarder, parce qu'ils tiennent cette sorte de légume pour immonde. »

Je ne crois pas devoir pousser plus loin ces observations sur l'insuffisance, trop bien prouvée, des symboles pour transmettre et expliquer une doctrine quelconque. Et pourtant cette manière de s'exprimer a été en usage dès l'antiquité la plus reculée, et l'on en trouve de fréquents exemples dans la Bible.

Lysis, disciple de Pythagore, fit une chose bien plus utile, lorsqu'il renferma, dans un petit nombre de vers grecs, les préceptes de son maître. Le temps a respecté ces vers qui, à cause de l'excellence des maximes qui y sont contenues, méritèrent le nom de *dorés*. Là, il n'y a rien de mystérieux. Les préceptes du *Décalogue* de Moyse, s'y retrouvent presque tous. Un certain Hiéroclès (on n'est d'accord ni sur sa patrie, ni sur le temps où il vécut), en a fait un commentaire, qui peut-être vaut mieux encore que l'ouvrage. C'est un cours entier de la plus pure morale.

On ne verra pas, sans étonnement, que dans cette période si ancienne de la civilisation de l'Italie, on peut citer non-seulement un très-grand nombre de philosophes célèbres, mais une foule de poètes dans

(1) Livre II.

tous les genres, et sur-tout dans le genre dramatique. C'est qu'il n'y a rien de plus favorable aux progrès de l'esprit humain, au développement du génie, que la forme de gouvernement qu'avaient adoptée toutes ces cités de la grande Grèce. Chacune d'elles avait un territoire borné, mais qui suffisait à ses besoins, à son commerce, et dont elle ne songeait qu'à tirer le parti le plus avantageux; chacune avait ses lois particulières, était gouvernée par des magistrats de son choix : embellir leur patrie par des monuments, y maintenir la tranquillité et l'abondance, c'était l'occupation de ces magistrats : il fallait plaire au peuple, pour parvenir aux emplois; de-là les efforts des philosophes pour se distinguer; des poètes, des artistes, pour le séduire par leurs talents. Il y avait aussi une rivalité louable entre toutes ces petites républiques, qui existaient dans la même contrée; elles tâchaient de se surpasser, l'une l'autre, par la sagesse de leurs lois, par la magnificence de leurs édifices publics. Lorsque cette émulation ne dégénérait pas en haine, et qu'elle n'occasionnait pas des guerres (ce qui arrivait quelquefois), elle était une des principales sources de la prospérité générale. Les grands hommes, dans tous les genres, trouvaient dans leur pays natal, la fortune et la gloire; ils n'étaient pas obligés d'aller vivre, comme aujourd'hui, dans une capitale unique, d'y rester entassés, souvent méconnus, au milieu d'une foule de rivaux. Une seule ville, dans un vaste pays, ne s'enrichissait pas des pertes de toutes les autres. Dans une contrée, moins grande que telle

province de la France, on comptait vingt cités florissantes, et dans chacune, plusieurs philosophes illustres, des poètes et des orateurs du premier ordre. L'histoire ne nous a pas conservé les noms des architectes, des statuaires qui s'y distinguaient à l'envi; mais ils nous ont laissé assez de preuves de leurs talents, dans les ruines des monuments qui sont encore sous nos yeux.

Tout le pays va changer de face, dès que l'ambition romaine l'aura assujetti. Nous verrons les descendants des anciens grecs prendre d'autres mœurs, adopter même une autre langue; et les hommes de génie que produiront les Calabres et la Campanie, iront chercher dans Rome, et sur un plus vaste théâtre, les applaudissements et les succès qu'ils ne pouvaient plus espérer au milieu de leurs concitoyens dégradés et avilis.



NOTE II. (CHAP. II, page 32 du tome IV.)

État de la littérature de l'Italie méridionale sous la domination des Romains. — Citation de fragments de quelques auteurs de cette période.

Dans toute la période de temps que contient ce chapitre, l'Italie méridionale est placée sous la domination des Romains; elle n'est plus libre; aussi n'y trouverons-nous plus de philosophes, de législateurs, mais un grand nombre de poètes, et seulement quelques orateurs.

Nous n'avons plus que des fragments de tous les anciens poètes mentionnés dans ce chapitre des Mémoires; mais ces restes sont précieux, en ce qu'ils nous donnent quelquefois des notions beaucoup plus justes de l'état de la littérature, dans ces temps si reculés, que celles que nous pourrions puiser dans les historiens.

Dans quelques sentences qui nous restent de *Nævius*, lesquelles ont été prises dans des comédies qui ne sont point venues jusqu'à nous, on trouve souvent des aperçus très-fins, et même de la grace. Qu'on en juge par celle-ci, qu'a recueillie Henri Étienne (1):

Ædepol, Cupido, quum pusillus sis, nimis multùm vales.

Et cette autre:

Qui habet uxorem sine dote, pannum positum in purpura est.

La maxime suivante est devenue proverbe dans toutes les langues:

Malè parta malè dilabuntur.

Mais *Ennius*, qui transporta, comme on l'a dit, la poésie latine, des forêts dans les villes, a mérité, encore plus, que ses vers fussent retenus, imités et souvent cités par les auteurs latins qui lui ont succédé. Son principal ouvrage fut, comme on sait, un très-long poëme dont le sujet était les *Annales de la République romaine*. C'est des passages de ce poëme,

(1) *Comicorum sententiæ*, p. 581; éd. de Paris, 1586.

épars dans une foule d'ouvrages anciens, que Paul Merula est parvenu à former, graces à de nombreux commentaires, un assez gros volume in-4° (1).

Aulu-Gelle cite d'Ennius un passage d'autant plus curieux, qu'il prétend que c'est son portrait même que le poète y a tracé (2). C'est ce qui m'engage à citer ce fragment. Il donnera d'ailleurs une idée de l'état d'imperfection et de rudesse de la langue latine à cette époque.

Ingenio quoi nolla malum sententia suadet,
Ut faceret facinus, levis aut malus; doctus, fidelis,
Suavis homo, facundu', suo contentu', beatus,
Sceitu', secunda loquens in tempore, commodu', verbum
Paucum, molta tenens antiqua, sepolta, vetusta;
Quai faciunt mores veteresque novosque tenentem;
Moltarum veterum legum, deivomque hominumque,
Prudentem, quei molta loqueive tacereve posset, etc.

S'il est vrai qu'Ennius a tracé de lui ce portrait, il faudra convenir que long-temps avant Horace et Ovide, les poètes étaient dans l'usage de se donner à eux-mêmes des louanges outrées; et l'on ne devra plus être surpris de l'*exegi monumentum* du premier des lyriques latins.

Si les contrées qui forment aujourd'hui le royaume de Naples eurent la gloire de donner à Rome, dans Ennius, son premier poète héroïque, elles doivent

(1) *Q. Ennii, poetæ cum primis censendi, Annalium fragmenta*, etc. Amsterdam, Elzevir, 1595.

(2) Aulu-Gell. *Noct. Atticæ*, lib. 12, cap. 4.

bien plus s'enorgueillir d'avoir produit le plus grand de ses orateurs.

Deux hommes ont existé, Homère et Cicéron, dont les noms traverseront tous les âges: et, par une injuste bizarrerie de la destinée, tous deux vécurent malheureux; l'un dans la plus déplorable indigence, l'autre au milieu de ses immenses richesses, et malgré les honneurs mérités que lui avaient procurés ses talents. *Ingenio perit uterque suo.*

Sénèque me paraît avoir fait de l'orateur latin un éloge digne de lui, lorsqu'il a dit que *c'est le seul génie que Rome ait eu égal à son empire.*

On l'a accusé de manquer de caractère; et, dans quelques occasions, il en faut convenir, le reproche paraît fondé. On ne reconnaît plus le fier défenseur des antiques lois de sa patrie, l'intrépide dénonciateur de Catilina, dans le Cicéron qui vient implorer un coup-d'œil de César. Mais, avant de lui imputer une inconséquence et une lâcheté, il faudrait mieux connaître les circonstances où il se trouvait, lui et tous les faibles partisans d'un gouvernement qui s'écroulait de toutes parts, qu'il avait soutenu tant qu'il avait cru possible de retarder sa chûte. Le peuple était fatigué de guerres, les grands, séduits ou achetés: Cicéron n'eût pas trouvé un seul partisan dans cette même Rome qui naguère lui avait décerné le nom de père de la patrie. Dans les jugements que l'on porte des grands hommes, on néglige trop souvent de faire la part des circonstances au milieu desquelles le sort les avait jetés.

C'est dans ses *lettres à Atticus*, et dans ses *lettres familières*, qu'on peut juger Cicéron bien mieux que dans ses admirables harangues, et dans ses ouvrages philosophiques, où cependant il montre tant d'érudition, une raison si transcendante. Mais ses lettres, monuments d'un tout autre genre, font connaître et son vrai caractère et les mœurs du temps où il vivait: on y voit combien son ame était déchirée, inquiète du sort de la république. D'un côté, il a deviné l'ambition, les projets des deux grands rivaux qui se disputaient l'empire; et, de l'autre, il n'espère rien de grand, d'énergique d'un peuple apathique, qui n'avait plus de passion que pour les jeux du théâtre ou du cirque (1).

Quelque volumineux que soient les ouvrages qui nous restent de cet homme véritablement grand, nous ne possédons pas tous ceux qu'il a composés; et la plupart de ceux que nous avons sont incomplets. Mais, graces aux continuelles recherches de M. l'abbé Majo, nous pouvons espérer que plusieurs lacunes, qui existaient dans ses écrits, seront remplies, et que même nous pourrons jouir de quelques traités que nous ne connaissons que par les titres. Cet infatigable savant a déja fait connaître, dans trois publications successives, de nouveaux fragments de ses oraisons. Il serait à desirer qu'il trouvât au moins des frag-

---

(1) *Voyez* les lettres de Cicéron à Atticus, traduites en français par l'abbé Mongault, et les excellentes notes qu'il y a jointes.

ments de ses poëmes. On saurait alors s'il écrivait en vers avec aussi peu d'élégance qu'on l'a prétendu, et s'il méritait vraiment les sarcasmes que lui a lancés Juvénal.

Revenons aux poètes de cette période. Quand Virgile et Horace eurent cessé de vivre, le goût subit une métamorphose, et sembla décliner chez les Romains. Les vers d'Ovide, dans lesquels l'esprit remplace trop souvent le naturel et le sentiment, annoncèrent et peut-être accélérèrent cette décadence. Le bel esprit, l'exagération, voilà ce qui corrompit la poésie: il faut ajouter l'esprit d'imitation. Pour quelques poètes, l'art de faire des vers n'était guère qu'un métier. *Silius Italicus*, dans son énorme poëme de la *seconde guerre punique*, nous en fournit la preuve. En vain le traducteur français de ce poëme (Lefebvre de Villebrune) et quelques-uns de ses commentateurs voudraient placer cette prétendue épopée au rang des premières compositions poétiques; c'est évidemment l'ouvrage d'un vieillard, qui imitait servilement les pensées, les images, souvent l'expression du poète dont, sans doute, il avait fait ses délices dans sa jeunesse, de Virgile. Silius semble avoir écrit pour écrire, sans y être entraîné, forcé par une impérieuse inspiration. Aussi ne faut-il pas prendre à la lettre, mais regarder comme un compliment de poète, les quatre vers dans lesquels Martial nomme Silius l'*égal de Virgile*, en le félicitant d'avoir acquis du paysan qui le possédait le coin de terre où reposaient les cendres du cygne de Mantoue.

Jam propè desertos cineres, et sancta Maronis
Nomina, qui coleret, pauper et unus erat.
Silius *optatæ succurrere censuit umbræ;*
Silius *et vatem, non minor ipse colit.*

Mais, de tous les poètes de ce pays, celui qui, sans doute, eût éclipsé tous ses rivaux, s'il lui eût été donné de parcourir une plus longue carrière, c'est *Stace*, auteur d'une *Thébaïde*, de l'*Achilléide*, et sur-tout de quatre livres de *Silves*. Ce dernier ouvrage n'est point apprécié comme il mériterait de l'être. Il n'est pas une pièce des *silves*, ou *recueil de poésies*, qui ne dénote dans l'auteur un goût pur, un caractère plein d'aménité, une sensibilité profonde. Et je me range volontiers de l'avis de son dernier traducteur français (M. Delatour), qui dit dans son discours préliminaire :

« Qu'un lecteur parcoure les *silves* avec attention, un critique avec sévérité..., on verra si, malgré la célérité, l'enthousiasme momentané, la fureur poétique qui présidèrent à leur composition, toutes ces pièces, au lieu d'un essai malheureux, d'une matière à peine débrouillée, n'offrent pas unité dans le sujet, intérêt dans les détails, délicatesse dans les sentiments, choix heureux dans les expressions. Quel écrivain pourrait donner à l'épithalame des graces plus voluptueuses, à l'élégie des couleurs plus sombres, à l'ode plus de noblesse, à l'épître plus d'élégance, à tous ces morceaux enfin cet intérêt, cet ensemble, cette poésie de pensées et de style qui en font presque autant de petits chefs-d'œuvre ? »

Ce qui me plaît sur-tout dans Stace, c'est son amour pour sa patrie, à laquelle il consacre presque toujours ses vers. Né à Naples, l'an 65 de notre ère, il avait à-peu-près 14 ans lorsqu'arriva la violente éruption du Vésuve, qui engloutit Herculanum et quelques autres villes, et où périt Pline. Il paraît que cette grande catastrophe avait laissé des traces profondes dans son esprit. Dans une de ses silves, il s'écrie :

Hæc ego chalcidicis ad te, Marcelle, sonabam
Littoribus, fractas ubi Vesbius iras,
Æmula trinacriis volvens incendia flammis.
Mira fides! credetne virûm ventura propago,
Cùm segetes iterùm, cùm jàm hæc deserta virebunt,
Infrà urbes populosque premi, proavitaque toto
Rura abiisse mari? Necdum letale minari
Cessat apex...

« Ces accords, ô Marcellus, je les formais pour toi sur les rivages de Chalcis, où le Vésuve vomit et les éclats de son courroux, et des flammes rivales des flammes de l'Etna. O prodige! le croirez-vous, races futures, quand la verdure et les moissons renaîtront dans ces déserts, que vos pieds foulent des peuples et des cités, et que l'onde a usurpé les champs de vos aïeux? De ces sommets embrasés la mort menace encore..... »

Je prie de remarquer que, dans ce passage, le poète dit expressément que la mer a envahi une grande partie du rivage. C'est sur quoi l'aspect des lieux ne m'avait laissé aucun doute. Je crois qu'avant

l'éruption de l'an 79, la mer était beaucoup moins élevée sur toute cette côte. Mais ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur cette question.

Dans une autre pièce de vers, pleine de tendresse, que Stace adresse à Claudia, son épouse, pour l'engager à venir le rejoindre à Naples, voici le tableau qu'il lui fait de ce pays :

Non adeò vesuvinus apex, et flammea diri
Montis hiems trepidas exhausit civibus urbes :
Stant, populisque vigent. Hic auspice condita Phœbo
Tecta, Dicarchei portus, et littora mundo
Hospita : et hìc magnæ tractus imitantia Romæ,
Quæ Capys advectis implevit mœnia Teucris.
Nostra quoque haud propriis tenuis, nec rara colonis
Parthenope ; cui mite solum trans æquora vectæ
Ipse dioneâ monstravit Apollo columbâ.
Has ego te sedes, nam nec mihi barbara Thrace,
Nec Lybiæ natale solum, transferre laboro :
Quas et mollis hiems, et frigida temperat æstas ;
Quas imbelle fretum torpentibus alluit undis.
Pax secura locis, et desidis otia vitæ,
Et nunquam turbata quies, somnique peracti.
Nulla foro rabies ; aut strictæ jurgia leges,
Norunt : jura viris solùm, et sine fascibus, æquum.

« Les feux destructeurs que le Vésuve a lancés de ses sommets homicides n'ont pas épuisé nos cités éperdues : elles ont conservé leurs remparts et leurs habitants. Là sont le temple fondé sous les auspices de Phébus, le port et les rivages hospitaliers de Pouzzoles, des murs pareils aux murs de Rome, que

Capys peupla de Troyens fugitifs, et Parthénope, mon berceau, forte de ses enfants nombreux, Parthénope que la colombe de Vénus, guidée par Apollon au-delà des ondes, fixa jadis sur ce sol fortuné. C'est là, car j'ai vu la lumière loin de la Thrace barbare et des sables de la Lybie; c'est là que je veux établir ton séjour. La chaleur y tempère les hivers, la fraîcheur les étés; et la mer, sans orages, en caresse les bords de ses vagues pacifiques. Là règnent une paix sans alarmes, un loisir que n'achète pas le travail, un repos inaltérable, un sommeil sans trouble. Le barreau ne connaît pas la chicane, la justice les débats: seule et sans magistrats, l'équité est la règle des droits. »

Les deux derniers vers de cette tirade conviennent, on ne peut pas moins, à la Naples moderne; mais, cela excepté, la peinture est encore vraie.

Note III. (chap. iii, page 76 du tom. iv.)

Recherches sur la véritable période d'ignorance et de barbarie, dans le moyen âge.

La période qu'embrasse ce chapitre des Mémoires est au moins de onze siècles; et cependant on n'y voit figurer qu'un assez petit nombre d'hommes de lettres, parmi lesquels encore presque aucun ne jouit d'une grande et juste célébrité. Ce n'est pas que les provinces méridionales de l'Italie, qui jusque-là

avaient été si fécondes dans tous les genres de littérature, eussent abandonné à d'autres pays l'honneur de briller à leur tour dans les arts qui exigent de l'imagination et du génie. Dans tout l'empire romain la même stérilité se faisait sentir. La Grèce elle-même était bien déchue de son ancienne splendeur littéraire.

La cause, ou plutôt les causes de cette décadence générale des esprits, sont faciles à saisir. Je crois devoir en désigner quelques-unes, dussé-je courir le risque de ne pas toujours offrir des observations bien neuves. On a tant écrit sur ce sujet!

Le beau siècle de la littérature latine s'était écoulé trop rapidement. Lucain, Stace, Silius Italicus, Juvénal ne rappelèrent que faiblement les grands poètes auxquels ils succédaient: Tite-Live, Salluste et Cicéron ne furent point remplacés; mais on put du moins admirer encore, dans Pline l'ancien, l'étendue et la variété des connaissances; dans Tacite, la sagacité et la profondeur, la vigueur et l'âpre concision du style; dans Pline le jeune, une élégance continue, mais apprêtée et laborieuse. Tous ces auteurs ne semblaient jeter, comme le soleil à son couchant, qu'une lumière affaiblie, mais belle encore, et quelquefois brillante.

Quand on voit les lettres s'élever à la plus grande hauteur sous Auguste, décliner ensuite sous ses tyranniques successeurs, reparaître de nouveau avec honneur sous Trajan, Adrien, Antonin et Marc-Aurèle, on est porté à croire que c'est au gouvernement des

hommes qui ont occupé, dans cette longue période, le trône de l'empire, qu'il faut attribuer ces diverses vicissitudes de la littérature latine; et l'on en conclut que les lettres, qui fleurissent sous une domination sage et douce, se fanent, périssènt, lorsqu'elle est sévère ou tyrannique. Ce principe général peut être vrai; mais il faut remarquer que la tyrannie des empereurs romains, de ceux du moins qui succédèrent immédiatement à Auguste, était beaucoup plus redoutable aux grands qu'au reste du peuple qu'ils cherchaient bien plutôt à flatter par des fêtes et des libéralités. Rien ne leur était plus agréable que de voir les peuples épris des beaux arts, les cultiver, jouir de leurs productions avec enthousiasme, perdre, au milieu de ces plaisirs paisibles, leur amour pour l'indépendance, et jusqu'au souvenir de leur ancienne liberté. Eux-mêmes étaient orateurs, poètes, musiciens: Néron ne paraissait-il pas sur les théâtres; n'y disputait-il pas le prix du chant!

Il faut donc chercher ailleurs les causes de la décadence des lettres dans l'empire romain. Et je les trouve, d'abord, dans l'excessive opulence de la grande cité qui ne cessait d'accumuler, d'engloutir les trésors du monde qu'elle avait conquis: cette opulence amena, comme il arrive toujours, la corruption des mœurs, le dégoût de tout ce qui n'est que simple et naturel. La satiété exige du bizarre, de l'exagéré: la déclamation alors remplace l'éloquence: après un Virgile, un Horace, on a des Lucain et des Juvénal.

Une circonstance plus fatale pour les lettres que le despotisme des empereurs, ce fut le partage du grand empire. Déja les empereurs avaient eu bien de la peine à conserver, au moins en apparence, quelque ensemble dans ce corps immense, composé de parties hétérogènes, qui toutes tendaient à se disjoindre. Déja aussi ils luttaient, depuis long-temps, et quelquefois avec désavantage, contre ces nuées de barbares que le Nord lançait incessamment sur les contrées civilisées. L'empire, divisé en deux parties, perdit encore de sa force; les provinces de l'un et de l'autre empire ne furent plus qu'impuissamment protégées; l'état de guerre devint habituel dans l'Orient comme à l'Occident, mais sur-tout en Italie. Eh bien! si les lettres eurent beaucoup à souffrir de ce déplorable état des affaires publiques, ce qui est incontestable, elles n'en éprouvèrent point une atteinte mortelle. C'est ce que prouvent les monuments littéraires qui nous restent de cette triste période. D'ailleurs, l'histoire nous apprend que jamais, peut-être, il n'y avait eu à Rome, aussi bien que dans les principales villes d'Italie, autant de poètes, d'orateurs, et sur-tout de rhéteurs et de sophistes; que plusieurs passaient pour des prodiges de génie et d'éloquence; qu'on les comblait d'honneurs, qu'on leur élevait, eux vivants, des statues (1).

(1) On en éleva, entre autres, au rhéteur Victorin (*Marius Victorinus Africanus*), dont on trouve quelques ouvrages dans les *antiqui rhetores latini*. S. Augustin, qui vivait de son temps, lui prodigue des éloges qui paraissent peu mérités.

On se plaît trop à représenter ces temps comme enveloppés de profondes ténèbres, et l'esprit humain comme plongé dans un sommeil léthargique. Non; les arts comme les lettres étaient cultivés, et peut-être plus généralement estimés qu'à l'époque de leur première splendeur. Mais ce n'étaient plus les mêmes arts, la même littérature; et c'est ici le lieu d'expliquer la véritable cause de la révolution qui s'y était opérée, et, si l'on veut, de leur dégradation.

Un nouveau système religieux, d'abord obscur, inaperçu, s'était secrètement introduit tant dans la Grèce qu'à Rome. Les peuples, voyant que leur antique religion était dédaignée des hommes éclairés, sans cesse attaquée par toutes les sectes de philosophes, avaient commencé d'abord à n'y plus croire, et même à la mépriser. Tous les esprits étaient donc disposés à recevoir de nouveaux dogmes, une nouvelle croyance. La religion que prêchaient les apôtres était conforme aux opinions philosophiques qui avaient pénétré dans toutes les classes de la société. Elle établissait en principe que tous les hommes sont égaux; qu'aux yeux de la divinité il n'y a ni premier ni dernier; que cette divinité est une, éternelle; qu'elle est juste et bienfaisante; qu'elle ordonne de travailler, de n'offenser personne, de pardonner même à ses ennemis. Elle proscrivait les sacrifices sanglants, appelait tous les fidèles à des repas communs établis pour entretenir entre eux la concorde et la bienveillance générale. Éviter les passions violentes, observer les lois, et sur-tout la justice, c'étaient encore là ses

préceptes ou plutôt ses conseils. Platon, Cicéron, Épictète n'avaient rien dit de plus dans leurs ouvrages, et n'avaient pas parlé avec tant de simplicité et d'onction. Le nombre des prosélytes augmenta dans une progression qui effraya les empereurs, les puissants, quiconque avait intérêt à maintenir l'ordre de choses qui avait existé jusqu'alors. Ils persécutèrent les Chrétiens avec barbarie, voulurent les rendre odieux en les calomniant. Le sang des martyrs coula; mais dès-lors le triomphe de la religion fut assuré. Le peuple, toujours mécontent de ceux qui le gouvernent, est disposé à embrasser la cause des malheureux que l'on persécute pour des opinions. Bientôt le christianisme, que l'on avait voulu éteindre dans une mer de sang, s'élança en vainqueur de la nuit des catacombes jusque sur le trône des Césars. Alors tout changea dans l'empire romain, les opinions, les mœurs, les goûts. La littérature fut obligée de prendre une autre direction. Un de nos plus judicieux auteurs modernes va nous exposer comment s'opéra cette espèce de révolution littéraire.

« Les combats que le christianisme eut à soutenir, la lutte qui s'établit entre lui et les religions jusqu'alors dominantes, les persécutions qui en furent la suite, obligèrent les plus savants d'entre les Chrétiens à répondre aux attaques et à faire de fréquentes apologies de leur religion. Dès le commencement du deuxième siècle, on voit de ces apologies présentées à l'empereur Adrien; dans la suite, Justin, Athénagore, Tertullien en adressèrent aux empereurs,

au sénat romain, au monde entier; on eut l'*Octavius* de Minucius Felix; le savant Origène écrivit contre Celsus; Lactance publia ses *Institutions divines;* chacun d'eux mit dans ces sortes d'ouvrages tout ce qu'il pouvait avoir d'érudition, de jugement et d'éloquence.

« Les hérésies qui ne tardèrent pas à s'élever dans le sein même du christianisme, fournirent aux docteurs orthodoxes de nouvelles matières d'études et de travaux, et sur-tout un vigoureux exercice à leur dialectique. Avant la fin du second siècle, Irenée avait déja fait un gros ouvrage de la simple exposition des dogmes de toutes les hérésies nées jusqu'alors, et de leur réfutation. Leur nombre s'accrut, les objections se multiplièrent, et les écrits apologétiques en même proportion. Le texte de l'Écriture, attaqué dans un sens, défendu dans un autre, était le sujet ordinaire de ces violents combats. Il fallut donc étudier ce texte, le méditer, le corriger, l'interpréter, le commenter sans cesse. Dans la foule des champions infatigables, on distingue sur-tout Clément d'Alexandrie, Tertullien et Origène.

« Les vicissitudes du christianisme, sa propagation rapide, les actes de ses défenseurs, les miracles qu'il certifiait et qui lui servaient de preuves, devinrent bientôt aux yeux des Chrétiens un sujet digne de l'histoire. Hégésippe, dont il n'est resté que quelques fragments, fut leur premier historien, et il eut dans peu des imitateurs.

« Ce furent autant de branches de cette littérature

nouvelle, qui eut des écoles et des bibliothèques en Égypte, en Perse, en Palestine, en Afrique (1). C'est là que s'instruisirent, que commencèrent à s'exercer les grands hommes qui firent du quatrième siècle ce qu'on appelle le siècle d'or de la littérature ecclésiastique. Arnobe, Lactance, Eusèbe de Césarée, Athanase, Hilaire, Basile, les deux Grégoire de Nicée et de Nazianze, Ambroise, Jérôme, Augustin, Chrysostôme, remplirent un siècle entier de leur gloire (2). »

Par les noms de ces auteurs qui, presque tous, sont réputés saints dans la chrétienté, on peut juger de ce que contiennent leurs écrits. Des diatribes contre les païens, des controverses sur des questions inintelligibles, et conséquemment insolubles, c'étaient là les sujets pour lesquels ils avaient une véritable prédilection. Déja le christianisme n'était plus ce système de philosophie, si simple, si pur, si facile à concevoir : tous les sophistes semblaient s'être entendus pour en faire un chaos de mystères, d'énigmes. Certes, il fallait du talent pour amener les peuples à croire ce qu'ils ne pouvaient comprendre. Aussi ces grandes lumières de l'Église avaient-ils un esprit très-subtil. Ils avaient tous aussi, ou du moins la plupart, une assez vaste érudition. Ils connaissaient fort bien les bons auteurs profanes qui les avaient

(1) Les écoles et les bibliothèques d'Alexandrie, d'Edesse, de Jérusalem, d'Hippone, etc.

(2) Ginguené, Hist. litt. de l'Italie, t. 1, chap. 1.

précédés de quelques siècles; mais ils paraissaient ne pas les apprécier toujours à leur juste valeur, et regardaient comme un devoir de combattre leurs opinions. Leurs ouvrages, ceux de saint Jérôme, et surtout de saint Augustin, renferment une foule de citations d'auteurs anciens; et, pour nous, ce n'en est pas aujourd'hui le moindre mérite.

A ces doctes apologistes de la religion il faut joindre une foule de poètes qui brillèrent aussi dans cet âge : Rutilius, Aviénus, Claudien, Ausone, Sidoine Apollinaire, Porphyre, Prudence, saint Prosper, etc. Certes, leurs tristes poëmes sont le plus souvent dépourvus d'imagination et de goût. Les sujets qu'ils traitent sont sans intérêt : ils n'en eurent pas moins, chacun dans leur genre, une grande réputation; ce qui prouve de plus en plus notre thèse que la littérature, dans ces temps désastreux, n'était ni abandonnée, ni dédaignée, mais qu'elle était sortie de la bonne route.

Dans le genre de l'histoire, on peut même citer des écrivains qui ne sont pas sans mérite : tels, Aurélius Victor, Eutrope, Ammien Marcellin, etc.

Mais nous touchons à l'époque où, pour cette fois, on ne trouvera plus, dans toute l'Italie, d'hommes de lettres ni même de livres. Il est triste d'avoir à remarquer que le zèle excessif des premiers évêques et docteurs de l'église, pour les intérêts de la nouvelle religion, contribua beaucoup à amener ce triste état de choses; mais hâtons-nous d'ajouter qu'il faut l'attribuer aussi aux succès des invasions des barbares.

D'un côté, les évêques défendaient l'étude des auteurs, qu'ils nommaient profanes, dans les écoles établies dans les abbayes et près des principales églises (c'étaient les seules qui existassent alors); souvent même ils ordonnaient de brûler des bibliothèques qui contenaient les ouvrages manuscrits de ces anciens qu'ils proscrivaient. Ils croyaient, sans doute, que toute la science nécessaire aux hommes se trouvait dans l'Évangile, comme les sectateurs de Mahomet croient qu'elle est toute dans le Coran. Rien ne fut plus fatal à l'instruction générale. Le nombre des anciens manuscrits diminua considérablement; et l'on ne s'occupa plus à les renouveler par des copies. Si les ordres des chefs de l'Église, dans cette période, eussent été par-tout ponctuellement exécutés, peut-être ne saurions-nous pas aujourd'hui qu'il a existé un Homère, un Platon, un Virgile, un Cicéron.

D'un autre côté, les nations barbares qui déja occupaient toute l'Italie, et qui s'en disputaient les lambeaux, méprisaient les belles-lettres et les arts des peuples vaincus; mais c'est à tort, à ce qu'il semble, qu'on leur impute d'avoir détruit les monuments et brûle les bibliothèques. Il faut en accuser les fanatiques sectateurs de la religion du Christ. Il était bien plutôt de la politique des Goths, après avoir fondé un royaume d'Italie, de ne point contrarier les goûts, ni blesser l'amour-propre des peuples qu'ils gouvernaient. Aussi voyons-nous Théodoric choisir pour ministres les deux hommes les plus savants de l'époque où il régnait, Cassiodore et Boëce; les combler

de bienfaits, encourager les études, enfin bâtir de magnifiques palais.

Gibbon a fort bien peint dans cette petite phrase : *il aimait les vertus qu'il possédait et les talents qu'il n'avait pas* (1), ce roi des Goths ou plutôt des Ostrogoths, cet ignorant, mais brave Théodoric, que les auteurs chrétiens ont quelquefois calomnié, parce que, partisan de la tolérance en matière de religion, il vengea trop rigoureusement, peut-être, les persécutions que des Chrétiens fanatiques avaient exercées contre des Juifs, à Rome et à Ravenne. Le même auteur retrace aussi avec complaisance, et d'après les documents les plus authentiques, l'état florissant de l'Italie sous le règne de ce prince. « Ravenne et Vérone, ainsi que Pavie, Spolette et Naples, et les autres villes d'Italie, virent, sous son règne, des aqueducs, des bains, des portiques et des palais s'élever dans leur enceinte; mais l'augmentation du travail et du luxe, l'accroissement rapide de la richesse nationale et la liberté avec laquelle on en jouissait, montrent bien mieux les heureux effets de son administration. Des ombrages de Tivoli et de Preneste les sénateurs romains allaient à l'entrée de l'hiver chercher le soleil et les eaux salutaires de Baies ; et, de leurs maisons de campagne placées sur des môles qui s'avançaient dans la baie de Naples, ils jouissaient tout-à-la-fois de l'aspect du ciel, de la mer et du continent. Une nouvelle Campanie s'était formée sur la côte orientale

(1) Hist. de la décadence de l'empire romain, chap. 39.

de l'Adriatique, dans la belle et fertile province de l'Istrie, qui communiquait avec le palais de Ravenne par une navigation aisée d'environ cent milles. Les riches productions de la Lucanie s'échangeaient, à la fontaine Marcilienne, dans une foire très en vogue, où tous les ans venaient se traiter des affaires de commerce et se renouveler des scènes de débauche et de superstition. Dans la solitude de Côme, jadis animée par l'aimable génie de Pline, un bassin de soixante milles de longueur réfléchissait encore les maisons de campagne placées autour du lac Larien, et des oliviers, des vignes et des châtaigniers tapissaient des collines qui s'élevaient en amphithéâtre. L'agriculture se ranimait à l'ombre de la paix, et, par le rachat des captifs, multipliait le nombre des laboureurs, etc. (1). »

J'interromps, à regret, ce tableau du bonheur dont jouit l'Italie sous la domination de Théodoric; mais le passage est trop étendu pour trouver place dans une note: ce prince avait eu le bon esprit, et c'est encore pour lui un éloge, de confier l'administration de ses états, comme nous venons de le dire, aux deux hommes les plus sages de l'empire, et que l'on peut justement appeler les derniers des Romains. A beaucoup de philosophie ils joignaient de nobles caractères. L'un, plus prudent ou plus heureux, conserva toujours la faveur de Théodoric; l'autre, accusé de trahison, périt misérablement. Les Mémoires (2)

---

(1) Hist. de la décadence de l'empire romain, chap. 39.

(2) *Voyez* tom. IV, p. 81 et suiv.

s'étendent suffisamment sur le savoir et les vertus de Cassiodore; il nous reste à dire quelques mots du malheureux *Boëce.*

C'était à regret que ce philosophe avait quitté ses douces études pour s'occuper des affaires publiques: mais il avait fait à la patrie le sacrifice de ses goûts, de son bonheur. Il fut soupçonné, mais non convaincu, d'avoir connu une conspiration tramée contre le prince, et de ne l'avoir pas dévoilée. Ses dénonciateurs étaient des hommes méprisables; ils n'en furent pas moins écoutés. Boëce fut jeté dans une prison; et c'est là qu'il écrivit sa *Consolation de la philosophie*, ouvrage que Platon aurait pu avouer. Peu après des bourreaux vinrent l'assommer dans la tour où il était renfermé. Avec quel intérêt on lit encore, après douze siècles, cette dernière production d'un homme qui presque seul dans son temps, montra du courage et du génie! S'il faut en croire les historiens, Théodoric se repentit d'avoir ordonné le supplice d'un tel homme; et, sur la fin de sa vie, il croyait toujours avoir devant les yeux la tête sanglante du philosophe, de l'ami qu'il avait si légèrement condamné.

Parmi le peu d'hommes de lettres qui fleurirent sous Théodoric, il serait injuste d'omettre l'évêque *Ennodius*, Gaulois d'origine, dont il nous reste des lettres écrites dans un style de mauvais rhéteur, des poésies du genre de celles de Claudien et de Sidonius Apollinaris, mais très-inférieures en mérite; enfin un *panégyrique* assez curieux de Théodoric, qu'il prononça en présence même de ce roi.

Il faut croire qu'à toutes ses grandes qualités le roi des Ostrogoths ne joignait pas la modestie, puisqu'il permit de réciter devant lui ce discours ampoulé, dans lequel on le mettait au-dessus de tous les plus grands héros de l'antiquité, et où peu s'en fallait qu'on ne le comparât à la divinité. Pour donner une idée de ce que l'on appelait éloquence dans ce temps, je citerai quelques courts passages de ce panégyrique, qu'on trouve, ainsi que les lettres et les poésies d'Ennodius, dans le gros recueil intitulé *Jacobi Sirmondi opera varia* (1).

Ennodius commence par louer les exploits militaires de Théodoric, ce qui était dans l'ordre: *Salve, regum maxime, in cujus dominio saporem suum ingenuitatis vigor agnovit. Salve, status reipublicæ. Nam nefas est separatim à te simul collata narrare; et unius bona temporis verborum divisione descernere. Si bella regis mei numerem, tot invenio quot triumphos. Congressui tuo nullus hostium, nisi laudibus adderetur, occurrit. Militavit trophæis qui restitit voluntati... Qui te in acie conspexit, superatus est; qui in pace nil timuit. Nec promissio venerabilis claudicavit inter prospera; nec passus est moram vigor in prœliis*, etc.

Ces louanges sont bien vagues; j'en citerai de plus positives, celles que l'orateur lui adresse, par exemple, au sujet des monuments qu'il a élevés dans plusieurs villes, et sur-tout à Rome. *Trahit me ad aliam par-*

(1) Cinq volumes grand in-folio. Paris, de l'imprimerie royale. 1691.

tem venerabilium pars magna meritorum. Video inspiratum decorem urbium cineribus evenisse, et sub civitatis plenitudine palatina ubique tecta rutilare. Video antè perfecta ædificia, quàm me contigisset disposita. Illa ipsa mater civitatum Roma juvenescit, marcida senectutis membra resecando. Date veniam lupercalis genii rudimenta: plus est occasum repellere, quàm dedisse principia, etc.

Qui ne croirait que Théodoric ne fût très-savant, lorsqu'on voit Ennodius le féliciter d'avoir été élevé dans la Grèce, si éclairée et si polie : *Educavit te in gremio civilitatis Græcia, præsaga venturi?* Eh bien ! ce roi des Ostrogoths ne savait pas même signer son nom.

L'orateur finit par louer le héros, même sur la beauté et la majesté de ses traits; et voici comment: *Statura est quæ resignet prolixitate regnantem. Nix genarum habet concordiam cum rubore. Vernant lumina serenitate continuâ. Dignæ manus quæ exitia rebellibus tribuant, honorum vota subjectis. Nullus intempestivè positum jactet. Quià quòd agunt in aliis dominis diademata hoc in rege meo operatum est, Deo fabricante, natura. Illos faciunt tot divitiarnm adjumenta conspicuos: sed hunc edidit simplex et indemutabilis figura meliorem*, etc.

On voit quel étalt le genre de l'éloquence à cette époque: la poésie valait un peu mieux. Je citerai pour preuve quelques strophes d'une épithalame d'Ennodius.

Orbe captivo Venus alma furit

Dotibus florum per amœna ludens,
Dùm facit vernum pretio et micantis
Sidere formæ;
Sprevit aurati decus omne pepli,
Advenæ pompam noluit metalli,
Ditior cultu stetit effugato,
Sparsa capillos.
. . . .
. . . .
Aliger laxo remeabat arcu,
Marcidam damnans otii pharetram,
Sanguine in nullo, madefacta lætus
Spicula gestans (1).

Les vers et même la prose d'Ennodius servent à prouver que ces mêmes évêques, qui défendaient si rigoureusement la lecture des poëtes et des auteurs païens aux fidèles, ne se l'interdisaient point à eux-mêmes, et que, dans l'occasion, ils y puisaient sans scrupule.

Nous voyons ce qu'étaient les lettres à la fin du cinquième siècle. Dans le sixième, et dans les deux siècles qui suivirent, il n'y eut plus ni savants qu'on pût citer, ni littérateurs, ni poëtes. Les guerres de Bélisaire et de Narsès contre les Goths, qui furent immédiatement suivies de l'invasion des Lombards et de leur établissement en Italie, ne laissèrent à aucune ville, à aucun habitant de ces malheureuses contrées, la sécurité, le loisir nécessaires aux études.

(1) Ces citations sont prises du recueil de Sirmond, cité ci-dessus. *V.* tom. I, p. 1595, 1606, 1614 et 1801.

L'Italie n'offrait plus de toutes parts que de vastes champs de bataille, occupés tour-à-tour, et même à-la-fois, par des Grecs ou des Hérules, des Goths, des Ostrogoths, des Lombards, et enfin par des Francs. Les monastères étaient les seuls asyles que respectaient, sinon toujours, du moins le plus souvent, les guerriers de ces diverses nations : aussi les vit-on se peupler d'innombrables colonies de moines, ou plutôt de fugitifs qui cherchaient à se dérober au fer des vainqueurs.

La philosophie qui proscrit, avec tant de raison, les couvents, convient que, dans cette affreuse et longue période, ils rendirent d'éminents services à l'humanité. Les moines conservèrent et s'occupèrent même à recopier des manuscrits précieux qui auraient péri dans les incendies et les fréquentes dévastations des villes. Il ne faudrait pas cependant exagérer l'utilité que les lettres ont pu retirer en ces temps malheureux des institutions monastiques. Les moines nous ont très-probablement privé de beaucoup plus d'ouvrages de l'antiquité qu'ils n'en ont conservé ; dans leur zèle religieux, et pour obéir d'ailleurs aux ordres des papes et des évêques qui, dès le principe, avaient défendu, comme je l'ai dit, la lecture et l'étude des écrivains du paganisme, ils faisaient disparaître, en la grattant, l'écriture des anciens manuscrits, et transcrivaient ensuite sur le parchemin de ces manuscrits des relations de miracles ou quelques plats sermons. Aujourd'hui l'on essaie, avec beaucoup de peine, à retrouver sur ces manu-

scrits grattés les traces de l'ancienne écriture; et l'on parvient quelquefois à lire des fragments considérables d'ouvrages perdus, et d'auteurs inconnus. C'est par des découvertes de ce genre, que le savant et laborieux abbé Majo se rend chaque jour plus célèbre, et mérite la reconnaissance de tous les gens de lettres.

Ce ne fut donc que dans les cloîtres, que, pendant près de trois siècles, on conserva non pas des lumières, mais quelques lueurs que la barbarie, qui les entourait de tous côtés, ne parvint pas à éteindre entièrement. Aussi, ce ne put être que parmi des moines ou des gens d'église, que Charlemagne, lorsqu'il descendit en Italie vers la fin du huitième siècle, trouva des coopérateurs dans son généreux dessein de rétablir l'instruction générale et le goût des lettres. Ses efforts n'eurent pas tout le succès qu'il en attendait. Il faut aux nations un repos plus assuré, pour qu'elles puissent se livrer aux études, à la méditation, aux travaux littéraires.

Cependant la puissance des papes s'était singulièrement accrue (quoiqu'ils ne fussent point encore princes souverains), et parce qu'ils jouissaient déja d'immenses revenus, et parce que Charlemagne luimême semblait avoir reconnu en eux une espèce de suprématie, en se faisant reconnaître roi d'Italie par le pape Adrien, et, plus tard, en faisant sacrer par le même pontife ses deux fils, l'un comme roi de Lombardie, l'autre comme roi d'Aquitaine. C'est par l'intermédiaire des prêtres et des moines qu'ils

dirigeaient despotiquement, que ces chefs de l'Église parvinrent à étendre leur domination sur tous les peuples de l'Europe: domination qui a long-temps duré, au grand détriment de l'humanité et de la raison; qui a fait couler le sang à grands flots dans toutes les parties du monde connu, où l'on n'a commencé à respirer, à jouir d'un peu de repos, que lorsque le pouvoir papal a été restreint dans de justes bornes.

Dans ces cloîtres qui servaient si bien l'ambition des papes, le seul objet devait être et était de laisser le peuple croupir dans une crasse ignorance, de le rendre crédule et superstitieux. Aussi toute l'occupation des moines de ce temps se bornait à composer et à copier des relations de prétendus miracles, de fabuleuses légendes, quelquefois de plates hymnes, et enfin les chroniques de leurs couvents. Ce serait abuser de la patience des lecteurs, que de citer même de courts fragments de ces insipides productions.

Qu'ai-je voulu prouver dans cette longue note?

Que, contre l'opinion commune, le goût des lettres ne s'éteignit point, en Italie, après le siècle de Stace et de Lucain; mais que seulement le génie prit une direction nouvelle; que long-temps encore, et jusque vers la fin du cinquième siècle, les lettres furent cultivées, chéries, et que les littérateurs furent peut-être, pendant cette longue période, plus considérés et honorés qu'ils ne l'avaient été à l'époque de la gloire des lettres, sous les premiers des Césars;

Que les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie ne

s'étendirent réellement sur ces contrées qu'à l'époque de l'invasion des Lombards, et sous leur sceptre de fer; que si l'on ne sortit pas plus tôt de cette profonde nuit, il faut en accuser presque uniquement l'ambition des chefs de l'Église chrétienne, qui ne pouvaient fonder leur domination que sur la crédulité des peuples, et en appelant à leur aide la plus absurde superstition.

Note IV. (chap. iv, pag. 132 du tom. IV.)

Renaissance des lettres en Italie.—Observations sur quelques ouvrages d'écrivains des 11e, 12e, 13e, 14e et 15e siècles.—Discussion sur la langue italienne.

C'est avec raison que les Italiens fixent au onzième siècle l'époque de la renaissance des lettres dans leur pays. Il reste de cette espèce de révolution dans les esprits des monuments incontestables.

Le peu d'instruction et de lumières que l'on posséda, pendant une période de plus de cinq siècles, ne sortait point des cloîtres. On y composait, comme je l'ai déja remarqué, des chroniques, des hymnes, des sermons, des légendes; mais, hors de ces enceintes, on ne lisait pas, on n'avait pas un livre. L'impulsion que Charlemagne voulut donner aux lettres, dans son vaste empire, fut très-passagère; à cette aurore d'un beau jour succéda, sans intervalle, une obscure et longue nuit.

Disons cependant que l'extrême barbarie semblait avoir un peu respecté les côtes de la Grande-Grèce. Là deux ou trois petites républiques avaient conservé, peut-être à force de soumission, et aussi graces à leur situation sur les bords de la mer, une espèce d'indépendance sous des ducs de leur choix. Leur commerce avec l'Orient ne fut jamais interrompu; et l'Orient, quoiqu'on y pût déja remarquer tous les symptômes d'un empire qui se dissout, conservait encore quelques lumières, quelque goût pour les productions de l'esprit. S'il avait d'insupportables rhéteurs et d'ennuyeux controversistes, il avait aussi des poètes et des romanciers.

Aussi voyons-nous que ce fut des côtes de l'Italie méridionale que partit le premier signal de la renaissance des lettres au onzième siècle. Nous ne pouvons attribuer la cause de ce changement subit et heureux dans les esprits, aux circonstances politiques dans lesquelles se trouvait la péninsule. Répétons ici le tableau trop vrai, que fait de l'Italie entière, à cette époque, un écrivain que nous aimons à citer.

« Depuis les Alpes jusqu'à Rome, les tentatives inutiles pour se donner un roi indépendant; les guerres qu'elles occasionnèrent avec les empereurs, et celles qui, pour la première fois, armèrent différentes villes, les unes contre les autres, suivant qu'elles prenaient parti, ou pour l'indépendance, ou pour la soumission à l'empire; les querelles de plus en plus animées des papes et des empereurs, nouveau sujet de division entre les évêques, entre les seigneurs

et entre les villes ; les élections achetées ou forcées (1) ; les schismes, les papautés doubles et triples ; par-tout des désastres, des barbaries et des scandales : dans ce qui est au-delà de Rome, la lutte sanglante d'un reste de Grecs, d'un reste de Lombards (ceux qui avaient fondé le duché de Bénévent), et de quelques brigands sarrazins, terminée par l'épée des aventuriers

(1) Parmi les élections *achetées*, il faut compter celles de Benoît VII, Jean XIX, son frère, et Benoît IX, leur neveu, tous descendants de Marovie. Ils achetèrent successivement, ou leur famille acheta pour eux, les suffrages du peuple qui était encore en possession d'élire les papes. Le dernier des trois, qui était très-jeune, et même, selon quelques historiens, encore enfant, souilla pendant douze ans le trône pontifical par tout ce que les vols, les massacres et l'impudicité ont de plus horrible. Il le vendit ensuite à l'archiprêtre Jeau, qui prit le nom de Grégoire VI ; et il alla se livrer sans contrainte, dans ses châteaux, à la vie crapuleuse qui était seule de son goût. C'est ce que raconte un de ses successeurs, Victor III, dans un dialogue rapporté en appendix à la chronique du Mont-Cassin, liv. II, tom. IV, p. 396.

Quaut aux élections *forcées*, l'auteur du texte cité ajoute : « L'empereur Henri II se ressaisit du droit d'intervenir dans l'élection des papes, qu'avaient eu les empereurs grecs et les Carlovingiens. Il présenta Clément II à l'élection du peuple, et ensuite élut de son autorité Damase II, Léon IX et Victor II ; ce dernier en 1055. Après sa mort, le peuple et l'Église nommèrent, en 1057, Étienne IX ; et ce fut sous son successeur, Nicolas II, que le concile de Latrau attribua, pour l'avenir, l'élection des papes aux cardinaux. Vinrent ensuite le pontificat de Grégoire VII, la donation de la comtesse Matilde, les démêlés trop fameux de ce pape avec l'empereur Henri IV, etc. ; époque de la puissance temporelle des papes, et de l'avilissement des empereurs et des rois. »

normands, qui soumirent les uns et les autres, et fondèrent un état puissant; les républiques florissantes de Naples, de Gaëte et d'Amalphi, les premières dont l'histoire moderne conserve le souvenir, disparaissant dans cette lutte, et Robert Guiscard, le plus célebre de ces aventuriers, brûlant et saccageant Rome même, pour sauver de la vengeance de l'empereur Henri IV l'orgueilleux pape Grégoire VII : telle fut, dans le onzième siècle, la position générale de l'Italie; et l'on ne voit pas ce qu'elle pouvait avoir de favorable à la régénération des lettres (1). »

L'observation est très-juste. Mais, par des circonstances rares en de pareilles occurrences, il arriva alors que ce bouleversement même de l'Italie, dont tant de prétendants se disputaient la souveraineté, fut une des principales causes du réveil des peuples, de leur retour aux lumières. Les papes qui tendaient à étendre leur puissance non-seulement sur l'Italie, mais sur le monde entier, avaient sous leurs ordres la seule classe, dans toutes les nations, qui fût éclairée, ou du moins qui sût écrire; elle exerçait sur les esprits l'influence que donnent toujours de plus grandes lumières. Les papes s'en servaient pour imposer aux peuples, et aux souverains, le respect et même la crainte. Si ces pontifes fussent parvenus, sans obstacles, à établir la *théocratie* dont ils avaient formé le plan, nul doute que long-temps encore l'instruction et les lumières n'auraient point dépassé l'enceinte des

(1) Ginguené, Histoire littéraire d'Italie, t. I, ch. 2, p. 107.

églises et des monastères, et que, comme dans l'ancienne Égypte, des colléges de prêtres auraient été seuls en possession de toutes les connaissances. Le pouvoir des papes eût été alors impérissable. Mais les rois, leurs adversaires, sentirent bientôt le besoin de leur opposer des armes de la même nature que celles qui leur assurait une si grande puissance morale; il fallut aux rois des savants, des controversistes, des hommes de lettres, et ils encouragèrent les études.

Nous voyons même, à cette époque, les conquérants les plus ignares, les Normands, par exemple, honorer et employer les talents littéraires. Guiscard protégeait l'école de Salerne, dont j'aurai bientôt occasion de parler; et son frère, le brave Roger, non-seulement donnait ordre à Geoffroy Malaterra de décrire en prose ses grands exploits, mais les faisait chanter en vers par Guillaume de Pouille, ou plutôt l'Apulien (*Guglielmus Appulus*). Le *Regimen sanitatis*, de l'école de Salerne; l'histoire de Geoffroy Malaterra, et le poëme de Guillaume, sont trois monuments littéraires du XI[e] siècle, qui appartiennent tous à cette partie de l'Italie méridionale, où j'ai déja remarqué qu'il s'était conservé quelque goût pour les lettres, même au milieu des temps d'ignorance et de barbarie.

Certes, ce n'est pas un bon poëme que celui dans lequel l'école de Salerne renferma ses préceptes diététiques; mais, parmi quelques erreurs, il contient beaucoup de vérités, qui ont été sanctionnées par

les médecins modernes, j'entends par ceux qui ne veulent être ni frondeurs, ni systématiques, et qui s'en rapportent à l'expérience. En voici le début, qui seul est un code abrégé d'hygiène.

Anglorum regi scribit schola tota Salerni :
Si vis incolumem, si vis te reddere sanum,
Curas tolle graves, irasci crede profanum,
Parce mero, cœnato parùm, non sit tibi vanum
Surgere post epulas, somnum fuge meridianum.
Ne mictum retine, nec comprime fortiter anum.
Hæc benè si serves, tu longo tempore vives.

Ce n'était point la première fois qu'on donnait en vers des principes médicaux. On possède, entre autres ouvrages du même genre, un poëme ancien sur les *vertus des plantes*, que l'on a faussement attribué à un poëte latin, *Æmilius Macer*, lequel florissait sous Auguste, mais qui est je crois d'un auteur beaucoup plus récent. Le style rappelle beaucoup celui de l'école de Salerne. Au reste, les vers de cette école devinrent modèles pour tous les médecins de l'Europe : ils écrivirent dès-lors en vers sur presque toutes les parties de la médecine. J'ai vu, à la bibliothèque royale de France, plusieurs poëmes manuscrits sur l'anatomie, qui avaient été composés dans les XIe et XIIe siècles; et Polycarpe Leyser a inséré, dans son recueil des poètes du moyen âge, un poëme assez bon d'un médecin de Philippe-Auguste, Gilles de Corbeil, intitulé *de Virtutibus et Laudibus compositorum medicaminum.* Il en avait composé plusieurs

autres du même genre ; un *de Pulsibus*, un autre *de Urinis*, qui ont été aussi imprimés, et qui ont eu des commentateurs.

Mais ce qui rend assez remarquable les vers de l'école de Salerne, c'est qu'ils sont *rimés*. Dès le VIIe siècle on trouve des vers de ce genre. Parmi les auteurs, les uns prétendent que l'usage de la rime nous est venu de l'Orient, les autres du Nord. Je crois l'une et l'autre opinion sans fondement; et, si c'était ici le lieu, j'en donnerais les raisons.

Je vois, dans une note de l'ouvrage de Gibbon (chap. LVI), que Geoffroy (*Galfridus*) Malaterra, et Guillaume l'Apulien, qui étaient chargés de retracer les hauts faits des Normands en Sicile et dans la Grande-Grèce, étaient nés en France. S'il en était ainsi, peut-être faudrait-il les retrancher de la liste des auteurs célèbres du royaume de Naples. Je crois qu'en effet l'un des deux, au moins, fait connaître sa patrie dans quelque endroit de son ouvrage.

Pour donner une idée du style de l'un de ces auteurs, du poète, je citerai quelques-uns de ses vers, et de préférence ceux dans lesquels il fait l'éloge d'Amalphi, ville alors considérable et opulente, qui n'est presque plus aujourd'hui qu'une bourgade.

Urbs Latii non est hâc delitiosior urbe;
Frugibus, arboribus vinoque redundat; et undè
Non tibi poma, nuces, non pulchra palatia desunt,
Non species muliebris, abest probitasque virorum.

Voici encore ce qu'il dit de la même ville, qui

renfermait alors dans ses murs cinquante mille citoyens, et dont le commerce s'étendait aux rivages de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Inde.

Nulla magis locuples argento, vestibus, auro,
Partibus innumeris : hâc pluribus urbe moratur
Nauta, maris, cœlique vias aperire peritus.
Hùc et Alexandri diversa feruntur ab urbe
Regis, et Antiochi. Gens hæc freta plurima transit.
His Arabes, Indi, Siculi nascuntur et Afri.
Hæc gens est totum propè nobilitata per orbem,
Et mercando ferens, et amans mercata referre.

Il y a dans cette tirade un vers qui, comme le remarque Gibbon (1), semble faire allusion à la *boussole.* Le voici :

Nauta, maris, cœlique vias aperire peritus.

Ce peut être un argument de plus en faveur de ceux qui prétendent que c'est aux Amalfitains que l'on doit l'invention et l'usage de la boussole. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le nom de cette ingénieuse et utile machine est italien (2).

Dans ce siècle et le suivant on n'écrivait qu'en latin, non-seulement dans toute l'Italie, mais en France. On ne prêchait aussi que dans cette langue : les religieuses elles-mêmes la savaient et souvent la

(1) *Loco citato.*

(2) *Bossolo*, boîte.

parlaient. Il y avait bien, dans ces deux pays, un jargon destiné pour la conversation, pour les relations ordinaires de société; et ce jargon n'était lui-même qu'un latin altéré. Mais non-seulement les gens qui avaient reçu un peu plus d'éducation que les autres, le bas peuple même entendait le latin. La preuve en est que les chansons latines de ces temps-là, chantées par les soldats lorsqu'ils allaient combattre, étaient en latin, très-incorrect, il est vrai; il en est resté quelques fragments. Et telles étaient même les chansons d'amour que le docte et bel Abélard composait dans sa jeunesse, lorsqu'il pouvait encore sentir et inspirer l'amour; chansons qui long-temps furent répétées par toute la France, dans les cours des seigneurs, comme dans les modestes demeures de leurs vassaux. Quand il écrivit à Héloïse ces lettres fameuses que nous possédons encore, ce fut en latin, et ce fut en latin que lui répondit son amante. Héloïse était, j'en conviens, une femme extraordinaire, une espèce de prodige, non parce qu'elle savait le latin, toutes les religieuses, ses compagnes, le savaient aussi, mais parce qu'elle l'écrivait avec plus d'élégance peut-être que son amant, et certes avec plus de chaleur et de sentiment.

Mais l'époque arriva où l'on sentit l'utilité qu'il y aurait, pour faciliter les relations civiles, de ne plus écrire uniquement en latin, de rédiger, dans l'idiome que le peuple entendait le mieux, ce que l'on voulait faire bien comprendre au peuple. On prêcha donc, on chanta, on rima en langue vulgaire. Il

est remarquable que cet usage ait commencé beaucoup plus tôt en France qu'en Italie (1). Déja nous avions d'innombrables romans et fabliaux en vers; déja les troubadours allaient chanter les amours dans les châteaux, dans les cours des princes, et jusque dans les armées qui partaient pour conquérir la terre sainte; et les Italiens, devenus depuis si célèbres par leurs poëmes et par leur musique, étaient encore muets, ou du moins n'écrivaient des histoires, des sermons, ne composaient des vers, que dans la langue grave des anciens Romains.

(1) Sans doute on demandera des preuves de ce que j'avance dans ce paragraphe. Parmi beaucoup d'autres que je pourrais apporter, je n'en citerai qu'une. Voici des vers français qui sont au moins du XI[e] siècle, et qui peut-être sont encore plus anciens. C'est le commencement d'un poëme, dont l'abbé Lebeuf cite quelques fragments dans ses *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris.* Il avait copié ces vers dans un manuscrit du XI[e] siècle.

Nos jove omne quandius estam
De grand follia per folledat parlam,
Quar no nos membra per cui vivre esperam,
Qui nos soste tanquam per terra nam,
E qui nos pais que no murem de fam,
Per cui salves mes per pur tan quell clamam.

En voici l'explication littérale :

« Nous tous jeunes, aussi long-temps que sommes, de grande folie par (très) follement parlons; car ne nous souvient par qui vivre espérons, qui nous soutient tant que par terre allons, et qui nous repaît (pour) que ne mourions de faim, par qui (nous sommes) sauvés toujours, pour autant que nous l'invoquions. »

Ce ne fut qu'au treizième siècle que l'idiome italien osa entrer en concurrence avec la langue latine. Et bientôt sous la plume de Dante, de Boccace, de Pétrarque, il développa tant de ressources, il fut si flexible, si harmonieux, si fécond, que bien des gens prétendent aujourd'hui que, depuis lors, il a plutôt dégénéré qu'il ne s'est perfectionné. On n'en saurait dire autant de la langue française, sa rivale : grossière et naïve dans son origine, elle est devenue noble et polie ; et elle n'a point d'égale dans les langues vivantes, pour la précision et la clarté.

Cette perfection qu'acquit, sur-tout dans le XIVe siècle, la poésie et ensuite la prose italiennes, le savant auteur de l'*Histoire littéraire de l'Italie* l'attribue aux troubadours qui, eux-mêmes, suivant lui, avaient

---

On voit qu'il n'y a, dans le texte, que très-peu d'articles ; plus tard on les employa plus fréquemment, parce que l'on sentit combien ils étaient utiles pour que le discours ne présentât point d'amphibologie.

Mais il y a une remarque plus importante à faire : c'est que tous les mots de ces vieux vers français ne sont que des mots latins, dont les désinences seules ont été ôtées. En les rétablissant, on trouve le latin non pas pur et élégant, mais tel qu'on l'écrivait dans le moyen âge. Faisons-en l'épreuve sur le premier vers seulement.

Nos juven*es* omn*es* quandiù stam*us*, etc.

Ce vers, qui paraissait barbare et presque inintelligible, est, par l'addition de quelques syllabes seulement, une phrase latine. Je prie le lecteur de ne pas oublier cette remarque : elle aura bientôt son application.

pris toute leur littérature des Arabes. Il est vrai que, pendant les douzième et treizième siècles, lorsque l'on n'écrivait point encore, en Italie, la langue vulgaire, les maîtres en *gai saber* (la science gaie) étaient déja célèbres par leurs *chansos*, leurs *sirventes*, etc. Il est encore vrai qu'ils traversaient souvent l'Italie pour aller se réunir aux croisés, qu'ils s'arrêtaient dans les cours, et y faisaient l'amusement, les délices des princes qui, quelquefois, devenaient eux-mêmes poètes à leur exemple.

Et, pourtant, je ne saurais adopter une telle opinion sur l'origine de la langue et de la littérature italiennes. Elle ne me paraît appuyée que sur de trop faibles conjectures.

D'abord je ne trouve aucun rapport entre les premières productions de la littérature italienne, et les petites pièces presque toujours futiles et légères de nos troubadours. Qu'y a-t-il de commun entre la grave et imposante composition à laquelle le Dante donna si justement le titre d'*Enfer*, et les vers amoureux, les fadeurs et souvent les folies qu'adressent à leurs dames les Bernard de Ventadour, les Peyrols, les Pierre Vidal, et cette foule de poètes provençaux qui, à la vérité, montraient quelquefois de l'imagination et du goût, mais très-rarement de l'instruction et du bon-sens (1). Pétrarque, il en faut convenir,

(1) Je ne nie point que le Dante n'ait connu les ouvrages des poètes provençaux. Il parle de quelques célèbres troubadours dans son admirable poëme. Mais, certes, il ne les prit point pour

ressemble un peu plus à ces poètes, mais par le genre de ses poésies seulement. Ayant passé une grande partie de sa jeunesse dans le pays où chantaient, depuis deux siècles, les maîtres de la science gaie, il y devint amoureux : il n'est donc pas étonnant que, dans ses compositions, il se soit un peu rapproché du goût qui dominait dans le pays qu'il avait presque adopté. Et quelle différence encore dans la manière dont il exprime ses sentiments ! et la langue, dans laquelle il les peint si bien, n'était-elle pas déja, quoiqu'elle fût si près de son origine, plus harmonieuse, et, quoi qu'on en dise, plus régulièrement organisée que celle des troubadours !

D'un autre côté, je ne crois pas plus à l'origine arabe de la langue et de la littérature provençales. Quelque long séjour que les Maures aient pu faire, tant en Espagne que dans les pays méridionaux de la France, je ne vois point qu'on y ait adopté ni leur goût ni leurs mœurs. Trop d'obstacles s'y opposaient, et le moindre n'était pas la différence des religions. C'était un peuple dans un autre, un peuple avec qui l'on n'avait que les relations indispensables entre les hommes qui habitent le même pays. Le peuple vainqueur ne se fondit point dans le peuple vaincu. D'ailleurs, j'oserais assurer que c'est sur de fausses apparences que l'on attribue aux Maures, qui firent la conquête de l'Espagne et d'une partie des Gaules,

modèles. Il recevait de son propre génie des inspirations d'un tout autre genre.

une civilisation si avancée et des lumières très-étendues; sur de plus fausses apparences encore que l'on nous représente comme plus ignorants et plus grossiers qu'eux, même à l'époque de leurs succès. Mais ce n'est point ici le lieu de développer mon opinion sur ces questions obscures et difficiles.

En refusant aux Arabes et aux Français la gloire d'avoir donné à l'Italie une langue et une littérature, j'accorderai volontiers que ces derniers sont les inventeurs de l'aimable genre des *Nouvelles*, et qu'ils en inspirèrent le goût aux Italiens (1). C'est incontestablement des vieux fabliaux de nos trouvères que ceux-ci empruntèrent les sujets de la plupart de leurs *Nouvelles*; ils y prirent même la manière de les raconter. Mais bientôt aussi les imitateurs surpassèrent leurs maîtres. La prose de Boccace l'emporte autant sur les vers grossiers et plats de nos trouvères, que le poëme de l'Arioste sur les longues et ennuyeuses rapsodies de nos vieux romanciers français.

On pourra se demander comment il s'est fait que le dialecte qu'on parlait dans la Toscane est devenu la langue savante de l'Italie, tandis que l'idiome

---

(1) Ginguené prétend encore que c'est aux Arabes que nous devons le genre des contes. Malgré ma vénération pour ce savant, qui fut si long-temps mon ami, et que je ne cesse de regretter, je ne puis admettre une pareille opinion. Il n'y a nulle analogie entre les faits racontés par nos Nouvellistes modernes, et dans lesquels la magie n'entre presque jamais pour rien, et les conceptions bizarres et merveilleuses des conteurs orientaux.

piémontais, le vénitien, le napolitain et tant d'autres sont restés dédaignés, et ne sont guère connus ailleurs que dans les pays où ils se sont formés, et où on les parle encore. Le hasard, qui fit naître plusieurs hommes de génie à-la-fois dans la Toscane, peut avoir été la principale cause de la préférence que l'on donna à l'idiome dans lequel ils avaient écrit. Si Turin, Venise ou Naples eussent produit en même temps des Dante, des Boccace, des Pétrarque, des Arioste, il aurait pu arriver que le dialecte de Florence ne fût pas devenu la langue dominante. Cependant il faut avouer qu'il avait, dès le temps où l'on commença à l'écrire, plus de gravité, une harmonie plus soutenue, et sur-tout une organisation plus régulière que la plupart des autres dialectes de la péninsule. Les périodes y étaient liées, arrondies comme dans le latin, dont il ne diffère, pour ainsi dire, que par la terminaison des mots, l'introduction des articles, et l'emploi multiplié des verbes auxiliaires pour exprimer les diverses modifications des temps du verbe.

Au reste, tous les dialectes des divers pays de l'Italie, comme ceux des provinces de la France et de l'Espagne, ont visiblement la même origine. Tous ne sont guère que du latin corrompu. C'est dans la prononciation de ces mots plus ou moins altérés, mais dont les racines sont les mêmes, que consiste la plus grande différence entre tous ces dialectes.

Il me serait facile, en rapprochant, pour exemples, divers dialectes de tous les pays que je viens

d'indiquer, de prouver combien cette observation est juste. Mais je prolongerais trop cette discussion.

Je remarquerai seulement que l'on est trop porté à croire que les invasions des barbares en Italie, en France et en Espagne ont eu une grande influence dans la formation des langues modernes de ces pays. Dans toutes ces langues on ne trouve qu'un assez petit nombre de mots qui ont pu être pris des langues du Nord. La plupart de ceux que, sans trop d'examen, l'on croyait empruntés de ces langues, parce qu'on leur trouvait une physionomie, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, étrange, ou plutôt barbare, ont été restitués par des étymologistes plus attentifs à la tige commune, au latin.

De tous les dialectes de l'Italie, celui que l'on parle à Naples semblerait s'éloigner le plus de cette origine commune. Dans la bouche du peuple il paraît être d'une extrême dureté; on dirait que les mots sortent du fond du gosier. C'est absolument la prononciation arabe, même exagérée. Dans l'orthographe de ces mots, lorsqu'on a voulu les écrire, il a bien fallu imiter cette âpre prononciation; et dès-lors le napolitain a paru aussi dur, aussi barbare, écrit que parlé. Et, pourtant, sans être de l'avis de l'abbé *Galiani*, qui a fait un livre pour démontrer toutes les perfections du patois de son pays, et qui prétend que ce patois eût mieux mérité que le toscan de devenir la langue de l'Italie, je puis assurer qu'il ne manque ni d'énergie ni d'expression. J'ajouterai que le peuple ne parle guère que par images, par compa-

raisons. C'est de la poésie que son langage même le plus ordinaire.

Dans un ouvrage où l'on traite de la littérature napolitaine, je regarde presque comme un devoir d'offrir un échantillon, un *specimen* de l'idiome que l'on parle vulgairement dans le pays; idiome dans lequel il existe plusieurs productions littéraires qui sont dignes de quelque intérêt. Voici deux petits fragments en langage napolitain; l'un en prose, l'autre en vers.

Le premier est tiré d'un recueil de contes populaires, intitulé *Posilicheata de Masillo Reppone de Gnanopoli.*

I.

Napolitain.	*Italien.*
« Lo numero de lo Tre ha chiù bertute che no n'hanno tutte li nummere nchietta. Vuje sapite, ca tre songo le dute prencipale de l'anema de l'ommo; *memoria*, *ntelletto* e *bolontà :* tre songo li termine d'ogne cosa; *principeo*, *miezo* e *fine :* tre cose non songo stemmate; *forze de vastaso*, *consiglio dè poverommo* e *bellezza*	« Il numero Tre ha più virtù che non hanno tutti i numeri insieme. Voi sapete che tre sono le doti principali dell' animo dell' uomo : *memoria*, *intelletto* e *volontà :* tre sono i termini d'ogni cosa; *principio*, *mezzo* e *fine :* tre cose non sono stimate; *forza di facchino*, *consiglio di pover' uomo* e *bellezza di meretrice*

Napolitain.	*Italien.*
de pottana : tre cose songo nsoffribele; *rico avaro*, *povero superbio* e *biecchio nnammorato* : a tre cose non se deve credere; a l'*archemista povero*, a lo *medicco malato* e a lo *remito grasso* : tre cose stanno male a lo munno; n'*auciello mmano de no peccerillo*, no *fiasco mmano de no Todisco* e na *zita giovena mmano de no viecchio* : tre sciorte de perzune songo patrune de lo munno; *pazze*, *presentuse* e *sollecite* : tre cose abbesogna tenere a mente; ch' *ammore non vò bellezza*, ch' *appetito non vò sauza* e che l'*accattare nno mmò ammecizea*. E de cchiù chi accatta ha da sapere; che se deve accattare l'*uoglio de coppa*,	(*puttana* (1)) : tre cose sono insoffribili; *ricco avaro*, *povero superbo* e *vecchio innammorato* : a tre cose non si deve credere; all' *alchimista povero*, al *medico malato* ed al *romito grasso* : tre cose stanno male nel mondo; un *uccello in mano d'un fanciullo*, un *fiasco in mano d'un Tedesco* ed una *giovane sposa in mano d'un vecchio* : tre sorte di persone sono padroni del mondo; *pazzi*, *presuntuosi* e *solleciti* (*intriganti*) : tre cose bisogna avere in mente; che *amore non vuol bellezza*, che *appetito non vuol salsa* e che *il comprare non vuole* (*esclude ogni*) *amicizia*. E di più chi compra deve sapere; che si dee com-

(1) Les mots entre deux parenthèses sont des *variantes* de mots. On peut choisir entre les deux expressions, lesquelles appartiennent également au bon langage.

Napolitain.	*Italien.*
lo *vino de miezzo* e lo *mmele de funno:* tre cose fanno fui l'ommo de la casa; *fummo*, *fieto* e *femmena marvasa:* tre *sss* besognano a la nnammorato; *sulo*, *sollicito* e *secreto:* tre *mmm* songo chelle de la quale ognuno nn'ha la parte soja: *matto*, *miedeco* e *museco:* tre cose arroinano la gioventute; *fuoco*, *femmena* e *taverna:* tre cose sono utele a lo cortesciano; *fegnemiento*, *fremma* e *sciorte*, etc. »	prare l'*olio di sopra*, il *vino di mezzo* ed il *mele del fondo:* tre cose fanno fuggir l'uomo di casa; il *fumo*, il *fetore (puzzo)* e la *donna malvagia:* tre *sss* bisognano all' innamorato; *solo*, *sollecito* e *segreto:* tre *mmm* sono quelle delle quali ognuno à la parte sua; *matto*, *medico* e *musico:* tre cose rovinano la gioventù; *giuoco*, *femina* e *taverna:* tre cose sono utili al cortigiano; *finzione*, *flemma* e *sorte*, etc. »

Traduction.

Le nombre *Trois* a plus de vertus que tous les autres nombres ensemble. Vous savez que les principales facultés de l'homme sont au nombre de trois; la *mémoire*, l'*intellect*, la *volonté:* trois, les divisions de chaque chose; le *commencement*, le *milieu* et la *fin:* il y a trois choses qu'on n'estime pas; la *force d'un porte-faix*, le *conseil d'un pauvre homme*, la *beauté d'une femme publique:* trois choses qui sont insupportables; un *riche avare*, un *pauvre orgueilleux*, un *vieillard amoureux:* trois choses auxquelles on ne

doit point de confiance; à l'*alchimiste pauvre*, au *médecin malade*, à *gras ermite:* trois choses qui se trouvent mal placées; un *oiseau dans les mains d'un enfant*, une *bouteille dans les mains d'un Allemand*, une *jeune femme dans les mains d'un vieux mari:* trois sortes de personnes commandent dans ce monde; les *fous*, les *présomptueux*, les *intrigants:* il faut se souvenir de trois choses; que l'*amour n'exige pas de la beauté*, que l'*appétit se passe d'assaisonnement*, que le *marchand ne connaît point d'amis.* Et, de plus, celui qui achète doit savoir qu'il faut prendre l'*huile de dessus*, le *vin du milieu*, le *miel du fond:* trois choses font déserter un homme de sa maison; la *fumée*, la *puanteur* et une *méchante femme:* il faut trois *s* aux amoureux; la *solitude*, la *sollicitude* et le *secret:* il y a trois *m* dont chacun peut dire qu'il a sa part; *manie*, *médecine*, *musique:* trois choses qui ruinent la jeunesse; le *jeu*, le *vin* et les *femmes:* trois choses qui sont très-utiles aux courtisans; la *dissimulation*, le *flegme*, le *hasard*, etc.

II.

Chanson napolitaine.

Aquila, che d'argiento puorte l'ale,
Ferma, quanto te dico na parola,
Quanto te levo na penna de st' ale
Ppe fa na lettrecella allo mio amore.

Tutta de sango la voglio bagnare,
Po pe' sigillo nce metto sto core.
Quanno sta lettera è finita de fare,
Aquila, portancella, e viene mone (1).

Traduction.

« Aigle, qui portes des ailes d'argent, arrête-toi; je voudrais te dire une parole. Laisse-moi ôter une plume de ces ailes, car je dois faire une petite lettre à celle que j'aime.

« C'est avec mon sang que je veux l'écrire; et, après, j'y mettrai ce cœur pour cachet. Aigle, dès que la lettre sera finie, hâte-toi de la porter, et rapporte-moi aussitôt la réponse. »

Autre chanson napolitaine.

Albero, peccirillo te chiantaje;
Io t'adacquaje co lli miei sudore.

---

(1) *Traduction en italien.*

Aquila, che d'argento porti l'ali,
Fermati, sol che ti dica una parola,
E che ti levi una penna da queste ali
Per fare una letterina al mio amore.

Tutta di sangue la voglio bagnare,
Poi per sigillo vi metterò questo core.
Quando questa lettera sarà fatta,
Aquila, portagliela, e ritorna immediatamente.

Venne lo viento, e ne rompe nu ramo.
La fronna verde ha cagnato colore;
Lo frutto doce è diventato amaro:
Addò è ghiuto lo bello sapore?
Viene, morte, arremedia a chiste guaje,
Giacchè nennillo mio ha cagnato amore (1).

Traduction.

« Arbre, je t'ai planté quand j'étais encore enfant; je t'ai arrosé de mes sueurs. L'orage est venu; il a rompu une branche. La feuille verte a changé de couleur; le doux fruit est devenu amer: comment a-t-il perdu son agréable saveur?... O mort, puisque mon ami a changé, viens terminer tous les maux que j'endure. »

Ce n'est certainement pas là de bonne poésie. Mais je rappellerai que c'est dans la bouche des dernières classes du peuple, des *Lazzaroni* enfin,

(1) *Traduction en italien.*

Albero, ti ò piantato quando era piccino;
Ti ò innacquato co' miei sudori.
Venne il vento, e ne ruppe un ramo.
La fronda verde à cangiato colore;
Il frutto dolce è diventato amaro:
Dove à gito il bel sapore?
Vieni, morte, rimedia a questi guai,
Giacchè il piccolo mio amico à cangiato amore.

que se trouvent ces chansons qui contiennent des idées tendres, anacréontiques ; et je demanderai si les chansons de la populace en Allemagne, en Angleterre, et même en France, expriment des sentiments si doux et si purs ?



NOTE V. (CHAP. V, p. 177 du T. IV.)

Sur quelques poètes napolitains du XVIe siècle.

Le seizième siècle, ce siècle de gloire pour les lettres, en Italie, n'est pas très-remarquable par de grands progrès dans les sciences et la philosophie. On dirait que, par une loi immuable de la nature, les hommes doivent long-temps se laisser éblouir par les prestiges de l'imagination, avant d'écouter la voix de la raison et de la vérité. La jeunesse sent et jouit ; l'âge mûr analyse et juge. Toujours les fleurs précèdent les fruits.

Au XIVe siècle, l'enfance de la littérature italienne avait été vigoureuse ; au XVIe, sa jeunesse fut brillante. Mais, dans l'une et dans l'autre époque, ce ne sont guères que des poètes que l'on peut citer : là le Dante et Pétrarque ; ici l'Arioste et le Tasse.

Naples ne peut revendiquer de tous ces poètes que le dernier ; mais elle en a produit, presque dans le même temps, plusieurs autres qui, bien qu'ils ne jouissent pas de la même célébrité, ne méritent pas moins une très-honorable mention. Leurs ouvrages

sont peu connus hors de l'Italie : c'est un motif pour moi d'en citer ici quelques passages qui pourront faire juger du style, de la manière de ces poètes.

I. J'ai déja parlé de *Sannazar* dans une note du premier volume. Il peut être également placé dans le XV[e] siècle, comme l'a fait l'auteur des Mémoires, puisqu'il était né en 1458 ou dans le XVI[e], puisque ce fut dans celui-ci qu'il publia ses principaux ouvrages.

La langue latine disputait encore à l'idiome toscan l'honneur d'être la langue nationale de l'Italie. Aussi les littérateurs de ce temps croyaient-ils devoir écrire dans l'une et dans l'autre langue. On sait que le cardinal *Bembo* voulut dissuader l'Arioste d'écrire en italien, et lui représentait qu'il acquerrait bien plus de gloire en composant en latin, langue qui, selon lui, était plus harmonieuse et plus riche. Sannazar, dont je m'occupe spécialement ici, se distingua comme bon poète latin et comme excellent prosateur italien. S'il dut à son poème, *de Partu Virginis*, les suffrages d'un pape et la gloire d'être appelé le *Virgile chrétien*, il prouva aussi par son *Arcadie* combien l'idiome italien pouvait, sous la plume d'un homme de goût, acquérir d'élégance, de mollesse et de grace. Je dirai un mot de ces deux ouvrages.

Sannazar n'était pas le premier qui se fût avisé de revêtir d'ornements poétiques les narrations si simples de la Bible et des évangiles. Dès le IV[e] siècle,

Juvencus (1) avait mis les évangiles en vers; au Ve, *Dracontius;* au VIe, *Avitus;* dans le IXe, *Alcuin* et autres avaient composé des poëmes latins d'après la Genèse ou quelques autres livres de l'ancien testament: enfin, dans le XIIe siècle, vers la fin, *Pierre de Riga*, prêtre français, avait donné, dans un énorme poëme de 15,000 vers latins, une paraphrase de la Bible entière, y compris les évangiles. Ce grand poëme n'a jamais été publié; mais il en fut fait dans le temps un si grand nombre de copies, qu'il y a très-peu de grandes bibliothèques qui n'en possèdent un ou plusieurs exemplaires manuscrits. Le style n'en est pas mauvais; et, au milieu des plus grandes extravagances, on trouve une foule de descriptions que ne désavoueraient point les meilleurs poètes.

Mais Sannazar l'emporta sur ses devanciers. Certes, son sujet était on ne peut plus mal choisi. Une vierge qui conçoit et qui accouche! En décrivant poétiquement un pareil mystère, il avait bien des écueils à éviter; et sa première crainte sans doute devait être de rabaisser ce que la religion veut que nous regardions comme sublime, de rendre fabuleux et presque ridicule ce qu'elle nous donne pour vrai et pour sérieux. Je n'assurerais pas que le poète napolitain ait rendu par ses vers le mystère plus vénérable; mais Virgile peut-être, s'il eût été chargé d'un pareil sujet de poëme, n'en aurait pu tirer un meilleur parti.

Dès le premier chant, le *souverain des dieux* est

(1) Voyez son poëme dans le recueil de Maittaire.

touché de voir un si grand nombre de victimes humaines descendre dans le *Tartare*.

Viderat æthereâ superùm regnator ab arce
Undique collectas vectari in Tartara prædas;
Tisiphonenque imo conantem cuncta profundo
Vertere, et immanes stimulantem ad dira sorores, etc.

Puisqu'une femme, par la faute qu'elle fit commettre à notre premier père, fut la cause de tant de maux, le Père éternel veut qu'une femme réconcilie le ciel avec la terre.

Quumque caput fuerit, tantorumque una malorum
Femina principium, lacrymasque et funera terris
Intulerit, nunc auxilium ferat ipsa, modumque,
Quà licet, afflictis imponat femina rebus.

Il se décide donc à envoyer vers la Vierge le plus beau des anges qui composent la milice céleste. L'entrevue du jeune messager et de la Vierge, l'éloquente harangue qu'il lui adresse, sont de très-bons morceaux du poëme. Cependant la Vierge paraît peu disposée à se rendre à toutes les puissantes raisons qu'il allègue, parce que, dès en sortant du sein de sa mère, elle a fait vœu de virginité. Quoi! lui dit-elle :

Conceptusne mihi tandem partusque futuros,
Sancte, refers? Mene attactus perferre viriles
Posse putas (cui vel nitenti matris ab alvo
Protinùs inconcussum, et ineluctabile votum

Virginitas fuit una)? Nec est cur solvere amatæ
Jura pudicitiæ cupiam, aut hæc fœdera rumpam.

L'ange la rassure, et lui explique que c'est par l'oreille qu'elle deviendra féconde. La Vierge se soumet; elle reconnaît bien à la beauté de ses cheveux, de son visage, de ses mains, que ce jeune homme ne peut être qu'un envoyé du Très-haut, et elle s'écrie :

En adsum: accipio venerans tua jussa, tuumque
Dulce sacrum pater omnipotens: nec fallere vestrum est
Cœlicolæ; nosco crines, nosco ora, manusque,
Verbaque et aligerum cœli haud variantis alumnum.

Le mystère s'accomplit alors; et il est bon de dire de quelle manière, ne fût-ce que pour convaincre quelques incrédules.

.... *At venter, mirabile dictu!*
(Non ignota cano) sine vi, sine labe pudoris,
Arcano intumuit verbo. Vigor actus ab alto
Irradians, vigor omnipotens, vigor omnia complens
Descendit, Deus ille, Deus: totosque per artus
Dat sese, miscetque utero: quo tacta repentè
Viscera contremuêre; silet natura, pavetque
Attonitæ similis: confusaque turbine rerum
Insolito, occultas conatur quærere causas.

Sannazar eut du moins le bon esprit d'omettre, dans son poëme, une circonstance qui se trouve dans l'évangile de saint Mathieu: c'est l'étonnement et les soupçons de saint Joseph, quand il s'aperçoit que son épouse est grosse. Juvencus, Pierre de Riga et d'autres

se sont bien gardés de passer sous silence cette particularité, qui, dans nos mœurs modernes, peut prêter tant soit peu au ridicule.

En voilà je pense assez pour donner une idée de ce fameux poëme *de Partu Virginis*, auquel Sannazar eût bien fait de conserver le titre plus convenable de *Christéide*, qu'il lui avait d'abord donné (1). Il est remarquable que, dans ce poëme, comme dans tout ce qui est sorti de sa plume, Sannazar trouve moyen de faire mention et de sa belle patrie et de sa maison de campagne, *la Mergelline*, objet de ses plus vives affections. Voici comme il finit :

Hactenùs, ô Superi, partus tentâsse verendos
Sit satis : optatam poscit me dulcis ad umbram
Pausilypus, poscunt neptunia littora et udi
Tritones, Nereusque senex, Panopenque Ephyranque,
Et Melite; quæque in primis grata ministrat
Otia, Musarumque cavas per saxa latebras,
Mergellina; novos fundunt ubi citria flores,
Citria Medorum sacros referentia lucos;
Et mihi non solitâ nectit de fronde coronam.

Dans les *églogues* latines de Sannazar, dans ses *élégies*, ce sont toujours le Pausilype, les petites îles voisines de Nisita, Procida, Ischia qui sont le théâtre des scènes qu'il décrit. Un des caractères distinctifs des Napolitains est d'avoir pour leur pays une espèce

(1) Voy. la vie de Sannazar à la tête d'une édition de l'*Arcadie*. Londres, 1781.

d'idolâtrie: ils ne croient pas, et ils ont raison, que nulle part ailleurs il y ait un si beau ciel, des sites plus romantiques. Cette opinion est fortement enracinée dans toutes les classes de la société.

Les trois livres d'*élégies* de Sannazar sont connues de tous les hommes de lettres studieux. Elles se font distinguer par l'élégance et la facilité des vers. Il y en a sur-tout une remarquable sur les ruines de la ville de Cumes. Elle commence ainsi:

Hic ubi Cumææ surgebant inclyta famæ
Mœnia, tyrrheni gloria prima maris,
Longinquis quò sæpè hospes properabat ab oris
Visurus tripodas, Delie magne, tuos;
Et vagus antiquos intrabat navita portus
Quærens dædaliæ conscia signa fugæ;
Credere quis quondam potuit, dùm fata manebant?
Nunc silva agrestes occulit alta feras, etc.

Dans ses *épigrammes*, qui remplissent aussi trois livres entiers, il paraît avoir pris Martial pour modèle. Il y en a plusieurs de dirigées contre quelques auteurs de son temps. Celles dans lesquelles il attaque Politien, honneur de la ville de Florence, ne sont ni justes ni décentes. Il le qualifie des épithètes de *molestus, vesanus, impius, pulex*, etc.

. . . . . . I procul, miser, miser;
I criminose maximam in malam crucem.

Il n'y a, en tout cela, ni esprit ni raison. Mais Pontanus était très-courroucé contre Politien, son rival

en gloire littéraire; et Sannazar était l'ami et presque l'élève de Pontanus.

Trop souvent ses épigrammes ne sont que des jeux de mots, mais bien tournés. Témoin celle-ci:

Ad Æglem.

Absentem quæris, præsentem despicis Ægle:
Non redamas, sed me vis in amore mori.

Et cet autre distique:

Omnes, quos scripsi, versus vult Galla videre:
Mittam ego prò libris si mihi labra dabit.

On peut conserver en français le jeu de mots, en traduisant ainsi:

Galla, tu veux mes vers: eh bien! je te les livre;
Mais il faut me donner tes *lèvres* pour mon *livre.*

Il me reste à parler des ouvrages *italiens* de Sannazar. Il avait fait dans sa jeunesse quelques drames, un entre autres sur l'expulsion des Maures de Grenade, évènement qui date de l'an 1492, et qui fit une vive sensation dans toute la chrétienté. Cette *farsa* (car c'est le nom que lui avait donné l'auteur) est restée manuscrite jusqu'en 1719, qu'elle fut imprimée pour la première fois à Naples. La plupart des personnages sont allégoriques: tous viennent se réjouir aux dépens de Mahomet. Cette pièce mérite peu de nous occuper.

Mais le plus célèbre des ouvrages que Sannazar a composés en italien, est incontestablement son *Arcadia.* Ce n'est qu'une suite d'églogues en vers, dont

la scène est en Arcadie. Elles ont chacune une introduction en prose, qui n'en est pas la partie la moins intéressante. Ce retour alternatif de la prose et des vers fatigue à la longue; mais il faut bien pourtant que l'on ait trouvé dans cet ouvrage un mérite réel, puisqu'après trois siècles on le cite encore en Italie comme une espèce de chef-d'œuvre. J'en copierai ici un morceau, non-seulement à cause du talent descriptif que j'y trouve, mais parce que j'y vois que l'on savait très-bien, même au temps de Sannazar, où gissait la ville de *Pompéi*, qui fut anciennement couverte par les cendres du Vésuve; parce qu'il est prouvé par-là que l'on voyait dès-lors des restes de ses édifices publics. Il est étonnant, d'après cela, que l'on n'ait songé à la déblayer, à la rendre au jour qu'après la découverte d'Herculanum, c'est-à-dire assez récemment.

Dans une *prosa* de l'Arcadie, le berger *Ergasto* (c'est Sannazar qui s'est caché sous ce nom), parcourt en songe les délicieuses côtes du royaume de Naples. Une nymphe le conduit. Après lui avoir montré les îles que couvrent des monts volcaniques, elle le mène vers les eaux sulfureuses de Baies, et dans les plaines qui entourent le Vésuve. Elle lui explique comment ont été ensevelis sous les montagnes environnantes des géants dont on entend encore les épouvantables mugissements; et elle ajoute:

« Tempo ben fu che con lor danno tutti i finitimi li sentirono, quando con tempestose fiamme e con cenere coperse i circonstanti paesi, siccome ancora i sassi liquefatti ed arsi

testificano chiaramente a chi li vide; sotto ai quali chi sarà mai chi creda che e popoli, e ville e città nobilissime siano sepolte? come veramente vi sono non solo quelle che dalle arse pomici, e dalla ruina del monte furon coperte; ma questa, che dinanzi ne vedemo, la quale senza alcun dubbio celebre città un tempo ne i tuoi paesi chiamata *Pompei*, ed irrigata dalle onde del freddissimo Sarno, fu per subito terremoto inghiottita dalla terra, mancandole, credo, sotto ai piedi, il firmamento dove fondata era. Strana per certo, ed orrenda maniera di morte, le genti vive vedersi in un punto torre del numero de' vivi! Se non che finalmente sempre si arriva ad un termine, nè più in là, che alla morte si puote andare. »—«E già in queste parole eramo ben presso alla città, ch' ella dicea, della quale e le torri, e le case, e i teatri, e i templi si poteano quasi integri discernere. »

Je me suis arrêté long-temps sur les ouvrages de Sannazar. Je dirai, pour excuse, que l'auteur français de l'*Histoire littéraire de l'Italie* parle à peine, dans une seule phrase, de cet homme justement célèbre, tandis qu'il s'est quelquefois appesanti sur les écrits d'auteurs dont les noms sont bien moins recommandables. C'est une injustice ou un oubli que j'ai dû réparer, une lacune qui me restait à remplir.

II. *Niccolò Franco* avait du génie et de l'audace. Il méritait peut-être d'être puni pour ses mordantes satires; mais, puisqu'on laissait vivre en paix l'infâme Arétin, Franco n'aurait pas dû périr sur un échafaud.

L'auteur de l'*Histoire littéraire* parle ainsi des causes de la liaison qui s'établit entre ces deux hommes, dont la mémoire est si peu honorable. « L'Arétin ne

pouvait suffire seul à tant de travaux, (aux travaux qu'exigeait la composition de ses écrits licentieux et satiriques, dont le débit était prodigieux). Il prit pour aide le fameux Niccolò Franco, le logea dans sa maison, et l'y retint quelques années. Il ne trouvait pas seulement en lui une impudence et un penchant à la médisance égal au sien même, mais Franco savait parfaitement le grec et le latin; l'Arétin ignorait totalement l'un, et entendait médiocrement l'autre; et comme il n'en écrivait pas avec moins d'assurance et d'effronterie sur des sujets où cette connaissance est nécessaire, les conseils et la plume d'un érudit lui étaient d'un grand secours (1). »

Outre le nombre assez grand d'ouvrages que publia Franco sur toutes sortes de sujets, il composa un roman intitulé *Filena*, qui n'eut et ne méritait aucun succès. Il est remarquable que les Italiens, qui passent pour maîtres dans le genre des *Nouvelles*, n'aient produit aucun roman qui jouisse d'une grande célébrité. Et cependant un roman n'est qu'une Nouvelle où les évènements sont plus détaillés, les caractères et les passions des personnages plus développés.

Ce fut dans ses vers que Franco déploya sa verve et son originalité. Je regrette de ne trouver dans celui de ses ouvrages en vers qui fit le plus de bruit, et fut une des causes de son malheur (*la Priapea*), qu'un seul sonnet qu'il soit possible de citer. C'est le second des 195 dont ce recueil est composé: il

(1) Hist. litt. d'Italie, T. VI, chap. 22, p. 250.

suit immédiatement celui où l'auteur annonce son sujet.

Lunge dall' opra mia, poich' ella è vile,
Guarnacche che tre sputi al passo date,
E berrette in quadrangolo formate,
Calze e voi tutte fatte a campanile.

Lunge ser Petrarchisti dal bel stile,
Che le rime con gli huopi profumate,
Perchè voi mastri giudici stimate
Il caballino mio mandra e porcile.

A voi son certo, che piacer non danno
Versi, ch' arte non dora, e 'mperla e inostra,
E tutti gli altri stomacho vi fanno.

Però che il mio scrivere dimostra,
Sia sol di quelli che portar non sanno
Nella lor fronte la vergogna vostra.

III. *Tansillo* est, sans aucun doute, un des poètes napolitains, le Tasse excepté, qui a écrit avec plus de pureté et d'élégance. Son poëme du *Vendemmiatore* (le Vendangeur) n'a que 183 strophes ou *octaves;* mais il n'en est pas une peut-être qui ne soit originale, piquante, tant par l'idée que par l'expression. Dans cette production fort singulière, le poète, se donnant pour vendangeur, use de toute la liberté accordée à cette classe d'hommes, sur-tout pendant le temps des vendanges, pour lancer des traits satiriques contre les femmes, les moines, les prêtres, les militaires, etc.

Ginguené, dans son grand ouvrage, a parlé fort

au long de deux bons poëmes de notre auteur, *il Podere* et *la Balia*, ainsi que de ses odes très-renommées en Italie: je ne sais pourquoi il ne dit rien du *Vendemmiatore*, qui a plus de réputation encore en Italie. C'est pour moi une raison de plus d'en citer quelques octaves.

Il s'adresse d'abord aux femmes, et leur annonce comment il est devenu poète.

Gran maraviglia avrete, com' io sia
Fatto di rustico uom nobil poeta,
Senza ber di quell' acqua, che solia
Far l'uom repente diventar poeta:
Bacco ed Amor volgon la lingua mia
E fan d'altro liquor la mente lieta;
E perchè dal mio dir dolcezza versi
L'un dà il furor, e l'altro detta i versi.

Ailleurs il croit voir passer un guerrier, et s'écrie:

Vedo apparir sovra un destrier feroce
Un cavalier ben grande e ben possente,
Or che 'l mondo sta in pace, e l'aria coce,
Tutto di ferro e d'or grave e lucente:
S' io fosse scarso a lui de la mia voce,
Sarei rustico troppo e sconoscente:
Dite, signor, poichè n'andate adorno,
Qual più vi preme il capo, l'elmo, o 'l corno.

Il dit à un moine:

L'abito che ti copre, o bianco, o nero,
O bigio, o del color de le castagne,

Molti anni e molti ha già celato il vero,
Onde l'umanità tardi ne piagne;
Or ben si sa, ch' è un manto menzognero,
Che serve a coprir mille e più magagne:
Il basso volgo ignaro ancor ti crede,
E tu in tuo cor ti ridi di sua fede!

Et après avoir, dans sept ou huit *octaves*, raconté, même avec détails, comment un moine s'y prend pour séduire les jeunes pénitentes qui viennent lui confier leurs pensées les plus intimes, il apostrophe ainsi celui dont il a fait l'objet de sa satire:

Ippocrito maligno, e fin a quando
Sotto modesto viso, abito santo,
E celesti parole, andrai celando
L'ardente voglia, che ti cruccia tanto?
Ti vanti il mondo d'aver messo in bando,
E vive la passion sotto il tuo manto;
E sei più tosto che predicatore,
Giardiniere, ortolan, vendemmiatore.

Se a' tuoi parenti hai dato un crudo addio,
Che forse in te aspettavano un sostegno,
Se la patria lasciasti in nero oblio,
Che in te sperava un cittadin ben degno;
Se hai promesso con voto al sommo Dio
D'avere il mondo, ed il piacere a sdegno;
Perchè ingrato, ribelle, e al fin spergiuro
Ne gli orti altrui vuoi porre il piede impuro?

Il y a vraiment de la chaleur et de l'éloquence dans ces reproches trop mérités qu'il fait aux moines; et

l'on conçoit pourquoi l'ouvrage eut l'honneur d'être mis *à l'index*.

IV. Le *Tasse*, la gloire de la poésie italienne, a été le sujet de tant d'ouvrages; sa vie comme ses écrits ont occupé tant de plumes, qu'il y aurait plus que de la présomption à vouloir présenter ici quelques observations neuves sur les étonnantes vicissitudes de sa vie toujours si agitée, et sur l'œuvre immortel qui l'a fait placer au premier rang sur le Parnasse. Mais l'éclat du poète a trop fait oublier le littérateur et le philosophe; et beaucoup de lecteurs seront peut-être surpris d'apprendre que le Tasse a fait, en prose, d'excellents traités de philosophie et de morale; que, dans plusieurs autres, il a montré une profonde érudition; qu'il a prouvé, dans plusieurs autres encore, que s'il devait sa verve et son talent à la nature, il devait à une étude constante, opiniâtre des classiques anciens, des connaissances réelles dans la littérature en général, et sur-tout dans l'art de la poésie.

Dans le long et beau chapitre, où l'auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie* raconte avec détails toute la vie du Tasse (chapitre qui me paraît un chef-d'œuvre), on trouve les époques de toutes les productions, tant en prose qu'en vers, de ce génie supérieur. Je renvoie le lecteur à cet ouvrage trop connu, pour que je lui emprunte ici des citations (1).

(1) Voy. T. V, chap. XIV.

L'auteur y fait une excellente analyse du *Rinaldo*, poëme que le Tasse composa à dix-huit ans, et qui était peu connu en France, avant qu'un littérateur en eût donné une assez bonne traduction (1). Il y a dans cet ouvrage du Tasse adolescent de très-grandes beautés; et peut-être les règles de l'art y sont-elles plus observées que dans le chef-d'œuvre du poète, la *Jérusalem délivrée.*

Dans le nombre étonnant de ses sonnets et de ses *canzoni*, on retrouve, avec un peu d'attention, la peinture de toutes les situations heureuses ou malheureuses dans lesquelles le poète s'est trouvé pendant le demi-siècle qu'il lui avait été donné de vivre ou plutôt de souffrir. Et c'est ce que l'auteur que je viens de citer fait remarquer et prouve avec beaucoup de sagacité.

L'histoire de la détention du Tasse dans une maison de fous, à Ferrare, pendant de longues années, brise le cœur, et inspire la plus forte indignation contre le duc Alphonse qui le retint si long-temps captif. Les vraies causes de cette cruauté sont encore enveloppées de nuagés que notre érudit Ginguené a essayé vainement d'éclaircir (2). Il est du moins bien constant que ce poète, plusieurs années avant sa mort, était sujet à des accès de folie, ou que plutôt il était atteint de cette noire mélancolie dont

(1) Cette traduction, par M. Cavelier, a paru en 1813. 1 vol. in-12.

(2) Voy. Hist. littér. d'Italie, *loc. cit.*

un autre homme de génie (J.-J. Rousseau) a, deux siècles après, si cruellement souffert. Les hommes qui éprouvent cette déplorable maladie, quoique naturellement doux et sensibles, deviennent insociables et presque frénétiques; ils soupçonnent de trahison leurs amis les plus sincères, ne croient voir autour d'eux que des jaloux, des persécuteurs.

C'est ici le lieu de rappeler dans quel état le philosophe Montaigne, qui voyageait en Italie en 1580, trouva le Tasse dans cet hôpital de fous où le duc Alphonse l'avait fait enfermer depuis plus d'une année, et où il devait encore rester six ans (1). On voudrait trouver dans le philosophe français plus de sensibilité pour de si grands malheurs; le spectacle douloureux qu'il a sous les yeux ne lui inspire rien de plus qu'une réflexion morale sur le danger des connaissances humaines et des grands talents.

« Infinis esprits, dit-il, se treuvent ruinez par leur propre force et souplesse. Quel sault vient de prendre de sa propre agitation et alegresse l'un des plus judicieux, ingenieux et plus formez à l'air de cette antique et pure poésie, qu'autre poète italien aye de long-temps esté? N'a-t-il pas de quoy sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtriere? à cette clarté qui l'a aveuglé? à cette exacte et tendue apprehension de la raison, qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse queste

(1) Le Tasse fut enfermé à l'hôpital Sainte-Anne de Ferrare par ordre d'Alfonse, dans le mois de mars 1579, et n'en sortit que le 5 ou 6 juillet 1586.

des sciences qui l'a conduit à la bestise? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a rendu sans exercice et sans ame? J'eus plus de despit encore que de compassion, de le voir à Ferrare, en si piteux estat, survivant à soi-même, mescognoissant et soi et ses ouvrages, lesquels, sans son sceu, et toutesfois à sa veue, on a mis en lumiere incorrigez et informes (1). »

Il est plus que probable que, dans ce passage, Montaigne a exagéré la folie du Tasse, ou qu'il fut mal informé par les guides qui lui faisaient voir le malheureux poète. En effet, le Tasse composait dans sa prison des vers, écrivait des lettres où l'on ne trouve rien que de raisonnable et de très-bien exprimé. Un ami le venait voir souvent, et passait avec lui des heures entières dans des conversations suivies et instructives. C'était donc seulement en de rares intervalles, que sa raison semblait l'abandonner, qu'il croyait voir près de lui un génie avec lequel il s'entretenait.

Mais, quel qu'ait été son état à cette époque, on ne peut disconvenir qu'il n'ait joui de la plénitude de ses facultés pendant les neuf années qu'il vécut encore après sa sortie de l'hôpital. Dans cet espace de temps, il retoucha et acheva le *Floridante*, poëme de *Bernardo Tasso*, son père; fit ou du moins corrigea sa tragédie de *Torrismondo;* entreprit et finit sa seconde Jérusalem (*la Gerusalemme conquistata*) en

(1) Montaigne, Essais, liv. II, chap. XII.

vingt-quatre chants; enfin son poëme des *sept Journées* ou de la création du monde. Je ne compte point un grand nombre d'autres travaux moins importants.

Cette *Jérusalem conquise*, que l'on a peut-être un peu trop dépréciée, offre des morceaux du plus grand talent, comme le prouve l'analyse que Ginguené a eu la patience d'en faire, en la comparant avec la Jérusalem délivrée (1). On n'en a pas moins raison de préférer cette dernière, qui est la production du génie dans toute sa vigueur.



NOTE VI. (CHAP. VI, page 284 du tome IV.)

Revolution dans la littérature au XVIIe siècle.—École de Marini.

J'ai déja remarqué, dans une de ces notes, que, dans toutes les nations, les beaux jours de la littérature sont ordinairement voisins de son origine, et qu'ils sont presque toujours suivis d'une période où sont cultivées de préférence et avec plus de succès et les sciences qui exigent du raisonnement, du calcul, et ce qu'on est convenu d'appeler la philosophie. Cette marche nécessaire de l'esprit humain se ferait remarquer, au XVIIe siècle, en Italie, si quelques circonstances, que M. le comte Orloff indique dans le chapitre VI de son ouvrage, ne l'eussent non pas

(1) V. le chap. XVII de l'Hist. litt. d'Italie, part. II.

arrêtée, mais retardée. Comment la philosophie eût-elle pu, en effet, succéder ou plutôt s'adjoindre à la littérature dans un pays où dominaient sans rivaux des prêtres ombrageux, où les gouvernements croyaient de leur politique de devenir les auxiliaires de l'Église, en interdisant aux peuples toutes les études et les recherches qui pouvaient dessiller les yeux et conduire les hommes à la vérité.

Et pourtant, malgré tant d'obstacles, le grand Galilée dans la Toscane, et l'illustre Napolitain Gravina à Rome, dévoilèrent l'un les mystères de la nature, l'autre ceux de la politique.

Galilée est connu et admiré depuis près de deux siècles dans l'Europe savante : physiciens, astronomes, tous rendent à son génie des honneurs mérités. Gravina ne jouit pas d'une si brillante réputation parmi les publicistes, et il n'en serait pas moins digne. On trouve, dans ses ouvrages, le germe des maximes politiques qui aujourd'hui sont généralement répandues parmi les peuples, et contre lesquelles s'arment en vain la plupart des vieux gouvernements.

Mais revenons à la littérature.

Lorsque les grands poètes du XVIe siècle eurent disparu, la poésie ne cessa point d'être cultivée en Italie : elle put même y compter un bien plus grand nombre de prosélytes. Mais, soit impuissance, soit désir de se distinguer, ils ne suivirent point la même route que leurs immortels devanciers. Déja une foule de poètes, en voulant imiter la manière de Pétrarque, étaient tombés dans l'exagération et le

ridicule; ce fut bien pis lorsque *Guarini* d'abord et ensuite *Marini* eurent fondé une nouvelle école. Le jargon des *précieuses*, que notre immortel Molière a traduit si plaisamment sur la scène française, est un langage simple et naturel, si on le compare au style des innombrables sonnets et même des grands poëmes italiens de cette époque.

Pour que l'on puisse bien juger du genre de ces *chefs d'école*, je citerai quelques vers de leur façon. On y verra quel abus d'esprit ils font, combien il leur a fallu d'efforts et de peines pour exprimer des sentiments que tout le monde connaît, a éprouvés, et qu'il suffit de rappeler dans le style le plus simple pour qu'ils fassent une vive impression. Il faut convenir que, même avant ces deux poètes (on pourrait dire depuis le succès des sonnets de Pétrarque), la poésie italienne avait toujours eu une tendance vers cette manière alambiquée, subtile, précieuse, dont on trouve de trop fréquents exemples dans les vers du chantre de Laure. Le Tasse lui-même fut quelquefois subjugué par l'autorité de l'exemple, et paya tribut au goût général des Italiens pour les jeux de mots et les *concetti*. Il est tels vers que l'on voudrait effacer de son aimable pastorale, l'*Aminta*, et de sa sublime épopée. Mais ces taches, Guarini et Marini les prirent pour des beautés. Des myriades de vers qu'ils ont composés l'un et l'autre, il en est peu qui soient faits dans la manière de Virgile et d'Horace; tout le reste est dans la manière d'Ovide, mais avec exagération.

Je ne parlerai point du *Pastor fido* de Guarini, pastorale qui est dans toutes les mains, et dans laquelle une foule d'idées piquantes ont fermé les yeux sur les idées fausses, les ridicules jeux de mots dont elle abonde. Il voulut, par cet ouvrage, éclipser la gloire que le Tasse s'était acquise par l'*Aminta;* mais il en outra les défauts. Jamais le Tasse n'aurait fini une tirade sur les *baisers* par des *concetti* tels que ceux qu'offrent ces deux vers :

E son come d'amor baci baciati
Gl' incontri di duo cori amanti amati.

On connaît beaucoup moins, en France, les autres œuvres de ce poète. Tout ce qu'on y trouve est du même genre. Par exemple, veut-il rendre l'impression que la beauté de sa dame fait sur lui, il dit:

Donna, mentre i vi miro
Visibilmente i mi transformo in voi;
E transformato poi
In un solo sospir l'anima spiro.
O bellezza vitale,
Poichè si tosto un core
Per te rinasce, e per te nato more.

Ce n'est pas ainsi, il en faut convenir, qu'écrivaient Tibulle et Parny.

Mais voici un madrigal qui me paraît de meilleur goût, bien qu'on y remarque encore quelques *concetti.* Il l'a intitulé *Leggi amorose* (code d'amour).

Animę pellegrine, che bramate

Amando esser amate,
Se volete gioir, morendo in voi
Rinascete in altrui.
Non vi divida mai nè tuo, nè mio,
Sian confusi i voleri,
Le speranze, i pensieri.
Facci una sola fede, un sol desio,
Di due alme e duo cori, un' alma, un core,
Nè sia premio d'amore altro che amore.

Il nous reste à parler de Marini qui, bien que Guarini l'eût devancé dans la carrière du mauvais goût, mérita pourtant d'être regardé comme le créateur du genre de poésie dont nous venons de citer des exemples. Son école, appelée de son nom *Marinesca*, a été en honneur pendant tout le siècle dernier; et je n'assurerais pas qu'elle n'eût encore aujourd'hui bon nombre de partisans.

En lisant son énorme poëme de l'*Adonis*, on reste ébloui de l'éclat des idées, mais indigné de l'abus que le poëte fait de son esprit et de son talent, étourdi du fracas des antithèses et des comparaisons, et très-ennuyé de la longueur des descriptions et sur-tout des entretiens dans lesquels les personnages retournent la même idée de mille façons différentes.

Mais je crois devoir prendre, dans des ouvrages moins connus que ce poëme des littérateurs français, quelques exemples de la manière de Marini. Je ne serai embarrassé que du choix; car, dans tous ses ouvrages (et jamais poète n'a été plus fécond), on ne trouve que pensées alambiquées, que pointes, que jeux de mots.

Dans un épithalame, il peint une jeune vierge que l'on présente pour la première fois à celui qui doit devenir son époux. La situation prêtait beaucoup à la poésie ; mais, pour la bien rendre, il ne fallait pas, comme Marini, forcer les couleurs, accumuler les antithèses.

La verginella onesta
Di vel purpureo cinta,
De la guancia modesta
La viva neve avea d'ostro dipinta.
Ma ben di scorno tinta
Scopriva in quel rossor muta menzogna:
Foco vi è più d'amor che di vergogna.

Le luci a terra inchina,
Timidetta e confusa,
E d'argentata brina
Viva pioggia ne trae dal cor diffusa.
Ma ben' Amor' accusa
Al caro amante l'amoroso inganno,
Che quel pianto è di gioia, e non d'affanno.

Talor fra' nuvoletti
Del dolce duolo amaro
Vien ch' un raggio saetti
Più che 'l ciel più che 'l sol lucido e chiaro.
E con sguardo avaro
Tra pensosa, e dubbiosa, e lieta, e trista,
Ladri fà gli occhi suoi de l'altrui vista

Cupidamente accorto
Il giovane la mira,

E pallidetto, e smorto,
Pien di freddo timor brama e sospira.
E mentre a lei si gira,
Vede, quasi in tempesta errante legno,
Lampi d'amor tra folgori di sdegno.

Trema, agghiaccia, e vacilla
E tace, e non ardisce,
Arde, avvampa, e sfavilla,
Nel tacer parla, e nel parlar languisce,
Duolsi insieme, e gioisce,
Ed à del suo piacer, del suo martiro
Il silenzio orator, messo il sospiro, etc.

Le silence qui est l'orateur du plaisir; et le soupir l'ambassadeur du tourment! Ce sont là de fort belles choses qui devaient faire pâmer les dames de la cour de Médicis, où notre poète était fêté, admiré. Un peu plus tard, Voiture et Cotin cherchèrent vainement, en France, à s'élever à cette hauteur. Aujourd'hui nous trouvons tout cela de très-mauvais goût, et nous disons avec Molière :

Ce n'est que jeux de mots, affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Je voulais transcrire aussi, entre autres idylles de *Marini*, celle qui a pour titre *Testamento d'amore*; mais je n'en ai pas le courage. On y voit un amant qui, en recevant une lettre que sa maîtresse a écrite avec son sang, débite, dans son transport, mille extravagances. Il est tellement enflammé qu'il voudrait

devenir cendre, et que sa cendre fût répandue, en guise de poudre, sur les lignes de sang qu'a tracées son amante.

> Così pur potess' io
> Tra le mie fiamme incenerire ardendo;
> Indi il cenere mio
> Sparger di polve in vece
> Sù le tue belle, e sanguinose righe!
> Che non si può con altra ricompensa
> Pagar dono di sangue
> Che con cambio di morte.

Il finit par appeler sa maîtresse un *pélican d'amour qui se déchire le cœur pour donner la vie à un autre.*

> Pelicano d'amore
> Che per dar vita altrui ti squarci il core.

On assure, dans toutes les biographies, que Marini, toujours tourmenté de son démon poétique, toujours composant, n'a jamais dormi plus de deux heures chaque nuit. Cela ne m'étonne pas. Il avait besoin de temps pour couvrir ainsi les idées les plus communes de clinquant et d'oripeau.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il fut long-temps à Rome l'ami ou plutôt le protecteur de notre immortel Poussin, encore jeune il est vrai, mais déja philosophe, et déja l'ennemi déclaré de toute affectation et du faux-brillant dans les beaux-arts. Jamais deux caractères ne se sont moins ressemblés.

NOTE VII. (CHAP. VII, pag. 383 du tom. IV et I du tom. V.)

Diverses vicissitudes de la littérature napolitaine dans le XVIII[e] siècle.

C'est avec raison que l'auteur des Mémoires a divisé ce chapitre de son histoire littéraire en trois époques. En effet, la littérature, à Naples, pendant le XVIII[e] siècle, ne fut point stationnaire; elle changea de direction avec les opinions, les goûts et les mœurs. Ce ne fut point le siècle de la poésie, mais celui de la philosophie et de la politique. L'imagination eut peu de part aux travaux des hommes de lettres, mais beaucoup le raisonnement.

Dans la première période de ce siècle, on se livra avec ardeur aux recherches de l'érudition. Les villes antiques d'Herculanum et de Pompéi venaient d'être découvertes; on avait fondé une académie pour en décrire les monuments. Venuti, Mazzocchi, Martorelli, etc. se distinguèrent de la foule des érudits et des antiquaires de ce temps; et l'on est encore étonné aujourd'hui de leurs immenses travaux.

Cependant l'Angleterre et la France s'occupaient, avec une ardeur à-peu-près égale, des sciences philosophiques et politiques. Naples, dont les souverains étaient continuellement en contestation avec les papes pour conserver leur indépendance et leur dignité, et où l'on s'était toujours opposé à l'établissement de l'inquisition; Naples, plus qu'aucun autre état de la

péninsule, jouissait d'une certaine liberté d'opinions. Les maximes philosophiques, importées sur ce sol, y germèrent, s'y naturalisèrent sans efforts. Déja le hardi *Giannone* avait fait tomber les voiles d'ignorance et d'erreur que les prêtres avaient tissus pendant une longue suite de siècles.

On marcha d'un pas plus timide en politique. Mais Naples avait eu dans Gravina son Montesquieu. On commença, d'après l'exemple qu'il en avait donné, à rechercher quels étaient les droits des souverains et ceux des peuples.

Ce fut à la suite de pareilles observations et de pareilles études que l'on parvint à regarder comme incontestable cet axiome déja reconnu par les philosophes des nations les plus éclairées: la religion ne doit être qu'un moyen de rendre les peuples meilleurs, comme la politique ne doit être que l'art de les rendre plus heureux.

Ce fut aussi alors que, dans les sciences économiques et politiques, Naples eut à citer des noms illustres: les *Palmieri*, par exemple, les *Filangieri*, les *Pagano*, les *Galanti*.

Le premier, quoique né patricien, conseillait à la noblesse de se livrer au commerce et aux arts (1); le second parcourait, s'appuyant sur l'histoire, les vicissitudes naturelles, nécessaires des gouvernements de toutes les nations, depuis leur origine jusqu'à leur

(1) Voy. ses *Riflessioni sulla publica felicità*, p. 36 et suiv. de la deuxième édition. Naples, 1788.

chûte, ou plutôt leur mort (1); Filangieri, marchant sur les traces de Gravina et de Montesquieu, exposait les règles générales de la science de la législation (2); enfin Galanti, quoique écrivant pour ainsi dire par les ordres de son roi, lui indiquait avec force et sans ménagement tous les abus qui existaient dans ses états (3).

Ainsi, à Naples, toute la classe éclairée, et elle était nombreuse, pensait, parlait, écrivait comme les philosophes en France. Or, on ne peut contester que, dans tous les pays, les hommes les plus instruits ne forment peu à peu l'opinion générale: ce qu'ils ont pensé, ce qu'ils admettent comme vrai, devient la pensée, la croyance de la masse du peuple.

Il faut donc reconnaître que jamais nation ne fut plus disposée que la nation napolitaine à recevoir des institutions libérales, qu'elle aurait ensuite su défendre avec énergie.

Les Français vinrent. Ils auraient trouvé bien plus de résistance, si on ne les eût regardés comme les propagateurs et les soutiens des idées libérales. Le gouvernement qu'ils établirent n'eut qu'une courte durée. Une affreuse catastrophe y mit fin.

Nous avons dit ailleurs comment, dans ce funeste évènement, Naples perdit la plus grande partie des hommes qui faisaient sa gloire. Ne remettons plus

---

(1) *Saggi politici.* Naples, 1791.

(2) *Scienza della legislazione.*

(3) *Descrizione geografica e politica delle Sicilie.* 1794.

sous les yeux des lecteurs un si affligeant spectacle. Mais ce qui prouve combien ce peuple, trop peu connu et apprécié, était avancé dans la civilisation, c'est que chez lui les lumières ont résisté à l'ouragan qui devait à jamais les éteindre. D'autres savants, d'autres publicistes, d'autres philosophes ont remplacé ceux dont le sang avait coulé sur l'échafaud. La tyrannie semble même avoir donné plus d'intensité, de développement aux idées philosophiques, au sentiment qui poussait la population entière vers un nouveau système de gouvernement.

La littérature, proprement dite, a peut-être souffert de ces grands évènements. Pendant tout le cours de ce siècle elle avait paru assez languissante. On s'était presque exclusivement livré, comme je l'ai observé, à des études plus sérieuses et plus utiles. Aussi M. le comte Orloff n'a-t-il pu placer, dans la liste des poètes napolitains du XVIIIe siècle, que des noms assez obscurs; que des noms, du moins, qui, à l'exception de deux ou trois, sont absolument inconnus ailleurs que dans leur pays. C'était Métastase qui était devenu, à son tour, pour tous ces poètes un modèle dont ils s'écartaient rarement. Ils imitaient bien sa mollesse, rarement son élégance.

NOTE VIII. (CHAP. VIII, p. 73 du tom. V.)

Additions aux notices sur les auteurs napolitains, vivants. — Supplément à la liste des ouvrages de quelques auteurs cités dans ce chapitre.

Dans le grand nombre de noms et d'ouvrages d'auteurs vivants que M. le comte Orloff avait à citer dans ce chapitre, il était difficile qu'il n'omît pas quelques noms, et aussi qu'il mentionnât toutes les productions des auteurs qu'il a cru devoir placer dans sa liste. Sans me flatter de rendre cette liste complète, ce qui me paraît à-peu-près impossible, je tâcherai, dans cette note, de réparer au moins quelques-unes de ces omissions involontaires.

I. *Additions aux notices sur les auteurs.*

M. *Pasquale Borelli*, né à Tornarenio en 1782. Il fit ses études à Chieti, et de là vint à Naples, où il exerça divers emplois dans l'administration publique. Il fut ensuite avocat et juge. Ses ouvrages sont :

1. *Principia Zoognosinæ*. 1802. Cet ouvrage fut commenté par M. *Giuseppe Saliceti*. Il en a aussi paru une traduction en latin, enrichie d'un très-bon discours préliminaire par le docteur *Romani*. Naples, 1808.

2. *Principj di Zoaritmia*, précédés d'une dissertation sur la médecine mathématique. Naples, 1807.

3. *Dissertazione su la imitabilità de' poemi di Ossian*. Vol. in-8°. L'auteur étend aujourd'hui cet ouvrage, qu'il compte publier sous ce titre : *L'Epopeja considerata ne' suoi capi d'opera*.

4. Neuf volumes in-fol. de *Mémoires sur des questions de droit*, que l'auteur a publiés pendant les trois années qu'il a exercé la profession d'avocat.

5. Un grand nombre de pièces fugitives.

M. *Tito Berni*, descendant du fameux poète de ce nom. Il est né, en 1788, à Bitonto dans la province de Bari, où il a passé, dans l'étude des belles-lettres, sa première jeunesse. Il se destinait d'abord à suivre, à Naples, la carrière du barreau; mais il paraît qu'il s'est entièrement livré à la littérature. Il a entrepris la traduction des meilleurs ouvrages de politique, tant grecs que latins, et en a déja publié deux volumes (1819-1820). Divers recueils contiennent aussi un grand nombre de morceaux, tant en vers qu'en prose, dont il est auteur.

M. le général *Colletta* vient de publier un volume in-8°, qui a pour titre: *Pochi fatti su Gioacchino Murat.* C'est une histoire qui paraît très-fidèle des derniers moments de la vie de ce fameux personnage. L'ouvrage est écrit avec une grande vivacité de style, et offre de l'intérêt.

Le général *Pignatelli*, à qui l'on imputait dans cet ouvrage une conduite peu loyale, y a fait une vigoureuse réponse, et attaque à son tour la personne et les actions du général Colletta. Nous n'avons rien à voir dans de pareils débats.

On doit à ce dernier un ouvrage plus important, sur-tout dans les circonstances présentes: *Considera-*

zioni strategiche sul sistema di difesa del regno di Napoli.

M. *Matteo Imbriani*, né, en 1783, à Rocca Bascarana. Jouissant d'un riche patrimoine, il a pu se livrer sans obstacle à son goût pour les sciences et les lettres. Dès les premiers jours de la dernière révolution de Naples, il déploya son patriotisme, et publia l'ouvrage périodique *Voce del popolo.*

M. *Santi Romeo*, né à Messine en 1775. Son père était un savant professeur de médecine. M. Romeo, venu de bonne heure à Naples, a pu profiter des leçons de Cotugno et du malheureux Cirillo. Il a publié une traduction des *Recherches historiques et médicales* de Huxon *sur la Vaccine*, et les a enrichies de doctes théories et de judicieuses observations. Il a fait aussi d'autres ouvrages de médecine sur *la Peste*, sur *la Fièvre pernicieuse*, etc.

Un de ses compatriotes, M. *Tommaso Donato*, est auteur de discours et de très-bonnes dissertations sur des matières commerciales et d'administration. Mais ces deux derniers auteurs étant Siciliens, ne devraient peut-être pas se trouver sur cette liste, qui n'est destinée qu'à des auteurs napolitains.

M. *Madia* est auteur d'un ouvrage intitulé, *Istoria della peste di Noja*, un vol. grand in-8°.

Enfin, M. le marquis de *Villarosa* a recueilli et publié les *Opuscoli di Giambattista Vico.* Des quatre volumes que formera ce recueil, il en a paru trois.

Parmi plusieurs ouvrages qui ont été annoncés dans les derniers journaux de Naples, j'en trouve dont les auteurs ne figurent point sur notre liste; par exemple:

M. *Nicola Covelli*, professeur de chimie et de botanique, auteur d'un *Saggio d'Istruzione universale e publica*. Naples, in-4°, 1821;

M. *Giuseppe Raffaelli*, jurisconsulte, auteur d'une *Nomotesia penale*, dont le premier volume seul a paru. Naples, 1820, in-8°;

M. *Paolo Sanchez*, auteur d'un ouvrage, en 4 vol. in-8°, sur *le Gouvernement et l'Administration*. Naples, 1820;

M. *Gio-Francesco Andreatini*, qui a publié: *Pochi pensieri sulle amministrazioni finanziere e communali*. Naples, in-12;

M. *Biaggio Gamboa*, auteur de *la Storia della rivoluzione di Napoli entrante il luglio del* 1820. Un vol. in-8°. Pour retracer ce grand évènement, l'auteur paraît avoir eu à sa disposition des documents très-certains;

M. *Oliver-Poli* a publié: *Dizzionario istorico degli uomini celebri*, 3 tom. in-12; — *Osservazioni di economia politica su le arti e manifatture*; — *Saggio critico-politico su le costituzioni della Francia*; et, enfin, il publie par numéros, au moment où j'écris: *Cenno istorico su la rigenerazione dell' Italia meridionale*.

A ces auteurs il faut encore adjoindre deux jeunes littérateurs qui viennent de publier: l'un (*Francesco*

de Marco), un ouvrage sur l'*Amministrazione della giustizia penale ne' governi costituzionali;* l'autre (*Carlo Mele*), un ouvrage sur la *Costituzione spagnuola esaminata secondo i principj della ragione, e modificata secondo le circostanze del regno di Napoli.* Un vol. in-8°.

II. *Additions aux listes des ouvrages d'auteurs mentionnés dans le dernier chapitre des* Mémoires.

Outre l'ouvrage de statistique et d'économie politique mentionné à la page 82 de ce volume, M. *Cagnazzi* a publié, en 1820, un *Saggio della popolazione del regno di Puglia ne' passati tempi e nel presente.*

M. *Matteo Galdi*, que l'on cite page 84, est né à Coperchia, village près de Salerne, en 1766. Il débuta par se distinguer au barreau de Naples. Mais, comme il professait des principes libéraux, il fut obligé de s'expatrier en 1794. En France, où il se réfugia, il prit l'état militaire; et, deux ans après, il était employé dans l'état-major de l'armée d'Italie.

En 1798, il fut appelé à professer le droit public à Brera. Mais il n'eut pas le temps d'exercer cette place, la république italienne l'ayant chargé d'une mission en Hollande.

Ce n'est qu'en 1809 qu'il est revenu dans sa patrie, où on lui confia les plus hautes places administratives (1).

(1) Au moment où j'écris (1821), il préside le parlement des Deux-Siciles.

On ne lui attribue dans les Mémoires (1) que deux ouvrages: un *Tableau historique de la Hollande*, et des *Pensées sur l'instruction publique*. Il est aussi auteur de plusieurs autres productions, dont voici les titres:

Necessità di stabilire una republica in Italia. Milan, 1796, in-8°. C'est un ouvrage de sa jeunesse, plein d'idées neuves. Il eut plusieurs éditions, et a été traduit en français;

Osservazioni sulla costituzione elvetica. Milan, 1797, in-8°;

Vicende del teatro italiano. Milan, 1798, in-8°;

Rapporti politico-economici fra le nazioni libere. Un vol. grand in-8°. Milan, 1798. Cet ouvrage, traduit en français, a eu deux éditions;

Commercio dell' Olanda, ouvrage qui a été aussi traduit en français;

Due memorie sulla economia de' boschi;

Memoria sul sistema commerciale dell' Europa;

Memoria su di una nuova divisione geografica del regno. Ces quatre mémoires ont eu l'approbation de l'académie des sciences de Naples;

Divers *mémoires* inédits sur des matières d'économie et de législation;

Plusieurs poésies de différents genres, dont une grande partie a été insérée dans la feuille périodique qui paraissait naguère à Paris sous ce titre, *le Dimanche*.

---

(1) Page 84.

M. *Mariano Semmola*, dont il est fait mention page 86, est né à Brusciano, dans l'arrondissement de Nola. Il étudia à Naples les sciences philosophiques, et, à l'âge de 21 ans, il les enseignait dans le séminaire de Nola. Après avoir professé 20 ans dans ce séminaire, il revint à Naples, où, peu après, il fut nommé à la chaire de logique et de métaphysique dans l'université. Ce fut pour l'usage de ses élèves qu'il composa ses *Institutions*, ouvrage qui a été plusieurs fois réimprimé.

A l'article où l'on cite l'ouvrage de M. *Perugini* (page 103) sur les *Eaux minérales de Telese*, il faut ajouter que ce savant, qui est âgé de 48 ans, s'appliqua d'abord à la médecine. Exilé en France en 1799, il ne revint dans sa patrie qu'après la paix de Florence. Il entra dans une légion, et parvint de grade en grade au rang de major. Il a aussi exercé quelques places dans l'administration. Il est associé correspondant de plusieurs académies du royaume de Naples.

M. *Giulio Genoino*, dont on ne cite qu'un volume de *poésies* (page 133), est du petit nombre des élèves de Thalie que peut vanter aujourd'hui le théâtre napolitain. Il vient de faire représenter tout récemment deux pièces qui ont obtenu le plus grand succès. L'une est intitulée *le Nozze dello Zingaro Pittore*; l'autre, *il vero Cittadino e l'Ipocrita*.

Puisque je m'occupe ici de pièces de théâtre, je

ne dois point oublier une belle tragédie, *il Nabuco*, qui a été nouvellement publiée à Naples. C'est une savante allégorie, dans laquelle se trouve retracée en noble style la chûte du dernier conquérant de l'Europe.

J'ai réservé pour la fin de cette note ce que je crois devoir encore ajouter aux deux articles que l'auteur des Mémoires a consacrés au docte et fécond *Melchiorre Delfico* (voyez les pages 18 et 79 de ce volume). C'est un des plus illustres auteurs napolitains de ce temps; c'est donc un devoir de le faire bien connaître des lecteurs français.

M. Melchiorre Delfico est né, en 1744, d'une des familles les plus distinguées de l'Abbruze, dans le château de Legognano, province de Teramo. Le bien public fut toujours sa première et sa plus forte passion. Tandis qu'il fondait à ses frais, à Teramo, une bibliothèque et un jardin de botanique, il ne négligeait aucun autre moyen d'inspirer à ses compatriotes le goût des sciences.

A Naples, il passait ses jours dans la société intime des Grimaldi, des Filangieri, des Pagano, des Galanti, de tous ces nobles soutiens de la philosophie sur la fin du XVIIIe siècle. Il leur a survécu, quoiqu'il ait été aussi cruellement persécuté. C'est aujourd'hui le respectable représentant de cette école philosophique.

Je ne rappellerai point les douloureuses vicissitudes de sa longue vie: elles sont retracées avec assez

de détail dans les Mémoires. Mais aux nombreux ouvrages qu'il a publiés en différents temps, et qu'on y rappelle, j'en joindrai encore plusieurs :

1. Un mémoire *sulla coltivazione del riso, nella provincia di Teramo.* Naples, 1783;

2. Un mémoire *sul ristabilimento delle milizie provinciali.* Naples, 1784, in-8°;

3. *Sulla riforma de' pesi e misure.* Naples, 1787;

4. *Su i pascoli invernali detti reggj stucchi;*

5. *Pensieri sul sistema giudiziario;*

6. *Ricerche sul vero carattere della giurisprudenza romana;* ouvrage qui a eu deux éditions, l'une à Naples, l'autre à Florence.

7. Parmi un grand nombre de ses productions inédites, il faut sur-tout citer deux *Memorie storico-critiche intorno ai dritti de' sovrani di Napoli sulle città di Ascoli e di Benevento.*

De tous ses ouvrages, aucun n'a fait plus de bruit que ses *Pensées sur l'histoire*, l'une de ses dernières productions. Ce livre a eu trois éditions en très-peu de temps, et a été excessivement loué et critiqué. Qu'il me soit permis de rapporter ici le compte que je crus en devoir rendre, il y a quelques années, dans un ouvrage périodique (1). Dans un livre d'histoire, tel que celui-ci, on nous pardonnera sans doute de défendre la science de l'histoire contre les attaques vraies ou feintes d'un violent antagoniste.

---

(1) Le Mercure étranger, tom. IV, pag. 133.

Sur le livre de M. Delfico *contre l'étude de l'histoire.*

L'auteur des *Pensieri su l'istoria* est un publiciste connu en Italie par des ouvrages importants sur la politique. Nous avons quelque motif de croire qu'ayant été obligé de prendre part au gouvernement qu'établirent les Français dans le royaume de Naples, durant leur courte domination, il se vit ensuite proscrit, et se réfugia à Saint-Marin. Voilà sans doute pourquoi il prend le titre de *citoyen* de cette république.

Son livre date de huit années ; mais nous ne croyons pas qu'il soit très-connu, sur-tout en France. C'est ce qui nous engage à en donner une idée.

L'objet de l'auteur est de prouver que l'histoire est *incertaine* et *inutile*. C'est un paradoxe qui pouvait donner lieu à de piquantes observations; mais l'auteur, comme nous le verrons bientôt, ne l'a pas toujours soutenu avec l'esprit et les moyens que son ancienne réputation nous donnait le droit de lui supposer.

L'ouvrage est composé de quatre chapitres. Dans le premier, il cherche quelle a été *l'origine de l'histoire*, *quels furent les progrès et les abus de cette science:* le second établit *l'incertitude de l'histoire:* le troisième, *son inutilité*, *et toutes les erreurs qui dérivent d'une pareille étude:* le quatrième est consacré aux preuves des principes posés dans tout l'ouvrage;

preuves que l'auteur appuie d'exemples puisés dans l'histoire de la république romaine.

Nous nous contenterons de traduire la *conclusion* de son ouvrage; ce qui suffira pour qu'on en voie le but, et qu'on puisse juger de la manière de l'auteur. Il serait bien facile de combattre son système sur presque tous les points; mais nous ne le regardons que comme un de ces jeux d'esprit auxquels se livraient autrefois les anciens philosophes, pour s'exercer à la discussion. Plus la question était absurde, plus il y avait de talent à la bien soutenir. C'est dommage que M. Melchiorre Delfico rappelle très-imparfaitement la manière de discuter des anciens philosophes.

Après avoir longuement énoncé tous les maux dont il voit la source dans l'étude de l'histoire, il s'écrie en finissant:

L'histoire est-elle donc la boîte de Pandore? Faut-il offrir tous les historiens en holocauste à la vérité? La raison ne saurait approuver de pareilles conséquences; elle ne veut combattre que les abus, que les erreurs qui ne cessent de falsifier et de cacher la vérité des faits. Si nous parvenons, graces à sa lumière, à nous débarrasser de nos préventions, l'histoire ne nous paraîtra plus que ce qu'elle est réellement, une branche illégitime de l'arbre des connaissances humaines. En effet, en prenant ce mot d'histoire sous sa véritable acception (*ce que les hommes*

ont fait, ou *ce qui a été*), nous n'y verrons qu'une grande scène uniquement peuplée d'ombres, de fantômes, qui n'ont aucun rapport avec la réalité. Cette vaine fantasmagorie occupe entièrement la mémoire des hommes au grand détriment de cette précieuse faculté, principale base de l'intelligence. Ne fit-elle qu'allumer l'imagination, c'est encore un mal, puisque l'on pourrait faire un meilleur usage de cette faculté qui crée et orne les grandes idées; si elle absorbe notre admiration, elle impose à notre esprit une modification qui souvent l'éloigne de la vérité; enfin, si elle nous porte à l'imitation, les résultats de ces tentatives seront bien plus pernicieux qu'ils ne peuvent être favorables.

« Il paraît donc que cette étude du passé doit être proscrite, puisque la morale, le vrai savoir, l'amélioration du genre humain ne peuvent qu'y perdre beaucoup, et n'ont rien à y gagner. En jetant ensuite les yeux sur l'immense extension qu'a prise cette branche parasite des sciences, on sera frappé de ne la voir formée que d'éléments discordants, dont les produits informes se subdivisent en ramifications encore plus monstrueuses. Tels sont tous ces ouvrages qui composent la filiation, la clientelle de l'histoire. En effet, entre-t-on dans quelque bibliothèque, au milieu de ces volumineuses collections, qui toutes appartiennent à l'histoire, on lit inscrits sur le dos des ouvrages: *Trésors*, *nouveaux Trésors*, *Trésors critiques*. Ces fastueuses annonces imposent à ceux qui se contentent de lire ces titres, en par-

courant rapidement les longues avenues des bibliothèques; mais, si l'on prend la peine d'ouvrir ces trésors, qu'y trouvera-t-on? Des lambeaux de toges sénatoriales, des chlamydes royales, des robes sacerdotales, sans compter des fragments d'inscriptions et pierres gravées; des débris de couronnes, des vases; des figures d'encriers, de plumes, de tables; quantité de vieux manuscrits, d'inutiles et absurdes relations; des examens, de longues dissertations sur tout ce qui a rapport à la manière de vivre des peuples anciens; et enfin, des amas de médailles, de monnaies, mais seulement décrites et figurées. Ce sont là les perles, les diamants de l'histoire! Et voilà les précieux objets que s'honorent de renfermer les magnifiques dépôts des sciences!

« Si, à ces considérations sur les innombrables et inutiles superfétations de l'histoire, nous voulons joindre toutes celles qui sont propres à démontrer l'incertitude des choses passées; si nous réfléchissons combien il est difficile d'espérer le moindre succès de l'imitation de quelques faits particuliers, de quelques entreprises déja tentées, nous devrons reconnaître que l'étude de *ce qui a été* n'est bonne qu'à surcharger l'esprit, à le rendre incapable de s'enrichir de connaissances bien préférables. Ce fut donc, selon moi, une grande injustice de la part des prêtres imposteurs de l'Égypte, de traiter Solon et tous les Grecs d'*enfants*, parce que, se livrant très-peu à l'étude de l'histoire, ils n'avaient que de faibles notions de ce qui s'était passé avant eux; tandis que ces prêtres

possédaient une chronologie qui remontait aux siècles les plus reculés. Mais ne méritaient-ils pas plutôt ce surnom d'enfants, ces Égyptiens qui courbèrent toujours le dos sous le joug des tyrans et la verge des prêtres, tandis que les Grecs, sans recourir à l'histoire, surent s'élever à la liberté, renversèrent les tyrans, et créèrent les sciences et les arts ou utiles ou agréables aux hommes.

« D'un enthousiasme aveugle pour l'histoire, de la prédilection qu'on lui accordera dans l'ordre de nos connaissances, dériveront toujours des effets semblables à ceux qu'elle produisait en Égypte, et qu'en attendaient les prêtres de cette contrée. Mais comme les partisans de cette science croiraient que le monde rentrerait nécessairement dans l'obscurité du néant, si l'on condamnait à l'oubli des hommes la connaissance des choses passées, il nous semble que l'on pourrait en permettre l'étude comme délassement, et pourvu qu'on évitât tout excès, pourvu que l'esprit humain n'en fût pas accablé, et les progrès de la raison ralentis: et, dans ce cas, un seul livre suffirait; par exemple, le *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet, ou toute autre compilation plus raisonnable. Cornélius Népos acquit, dans son temps, moins de célébrité et d'estime pour avoir écrit les vies de quelques hommes illustres, que pour avoir réduit toute l'histoire et la chronologie à un petit nombre de pages, et l'avoir ainsi rendue utile sans qu'elle pût être dangereuse. En effet, si l'on considère l'histoire comme un ornement de l'esprit, il suffira

de conserver dans sa mémoire les changements successifs arrivés dans le monde.....

« Quand on aura pris une idée générale *de ce qui fut*, on pourra facilement apprendre dans tous ses détails *ce qui est;* et telle est l'histoire des sciences, qui constitue en grande partie les sciences elles-mêmes. C'est l'histoire des faits, des expériences, des observations, des découvertes, et non celle des noms et des *ombres.* L'illustre Fourcroy a fait cette belle remarque, « que l'histoire du mercure, pour avoir été l'objet de beaucoup de recherches et de travaux, peut être présentée avec une méthode régulière et systématique, qui la rend comme l'abrégé des principes fondamentaux de toute la science..... » Ainsi la seule histoire qui puisse avoir quelque objet d'utilité, est celle qui s'occupe à chercher et retracer les progrès de l'esprit humain. Et, bien que dans ces recherches on rencontre beaucoup d'erreurs, il est cependant consolant de voir comment l'esprit, usant de toute sa puissance pour franchir les bornes ordinaires, s'élance dans les profondeurs du ciel, pour y reconnaître les astres régulateurs du temps, et les lois auxquelles elles obéissent dans leur course; comment il cherche sur la terre, et dans les substances qui nous environnent, les moyens de conserver la vie ou de rendre l'existence plus douce; comment enfin il travaille à convaincre les hommes que c'est seulement par la pratique des vraies vertus qu'ils peuvent arriver aux plaisirs, au bonheur.

« Si tel était l'emploi de l'histoire, combien ne

serait-il pas à desirer qu'on pût arracher à l'obscurité des temps les noms des bienfaiteurs de l'humanité! Quel éclat ne jetteraient-ils pas sur la science de l'histoire! Mais il en est bien peu de ces noms qu'elle ait su nous conserver; elle a préféré de consigner, dans ses immenses et ennuyeuses annales, des erreurs, et tous les maux, tous les fléaux qui désolèrent l'espèce humaine. Aussi voyons-nous combien les science sont marché d'un pas lent. Toute occupée des spectres sanguinaires des siècles passés, l'histoire négligea toujours de noter les progrès de la raison, et d'indiquer l'asyle où se cachaient certaines vérités, qui pourtant ne desiraient que d'apparaître au grand jour, pour la consolation des hommes. Ce ne sera que lorsque l'esprit d'attention, le goût naturel pour le vrai portera les peuples vers des recherches plus utiles, qu'on pourra espérer d'autres résultats. Alors on verra pourquoi l'animal qu'on appelle homme, et qui est né pour la raison, a pu, après tant *de siècles de logique*, ne devenir que raisonneur et non raisonnable; on verra pourquoi, malgré une existence sociale de tant de milliers d'années, il n'a point encore joui d'une forme de gouvernement vraiment humaine et libérale. On reconnaîtra enfin que si l'espèce humaine a fait si peu de pas vers la perfection, c'est une marque certaine qu'elle s'est trompée de route. En trouvant les causes de phénomènes si singuliers, on découvrira les moyens de surmonter les obstacles et de rétablir l'homme dans toute l'intégrité de son être. Alors, sans avoir besoin de

recourir aux systêmes, on pourra reconnaître les principes de l'existence, les éléments de la vie; et, dès qu'il sera convenu que le physique et le moral ne sont que des phénomènes qui appartiennent aux mêmes principes, la vertu ne rougira plus de se soumettre aux lois de la nature.

« Enfin il nous est permis d'espérer une véritable amélioration, si, loin de surcharger l'esprit de noms, de fantômes, on fixe son attention sur des objets réels et intéressants, qui ne sont négligés que parce qu'une foule d'hommes qui cependant avaient été formés par la nature pour le génie, se sont abandonnés à de vaines occupations. Délivrons-nous donc de cette fausse idée, que nous avons de vraies connaissances sur l'antiquité, et que nous pouvons devenir savants par des systêmes, des hypothèses.

« Le public, cédant aux préjugés reçus, a toujours professé de l'admiration pour les hommes des temps anciens; et les savants des derniers siècles, je dis savants en notes, en érudition plus qu'en vérités, établirent des méthodes d'imitation. Je crois avoir démontré combien cette conduite est erronée, et en contradiction avec les besoins de l'homme. Et, pour plus grande conviction, j'ai prouvé, par l'exemple des Romains, que si l'ignorance et la superstition ne rendent heureux ni l'homme ni les nations, nous ne pouvons admirer, et ne devons pas imiter ce peuple, cette république qui resta plongée, pendant une si longue suite de siècles, dans les erreurs héréditaires et l'ignorance de ses fondateurs. Parce qu'un Appius

Claudius, pérorant le peuple romain, lui persuada que c'était pour avoir conservé religieusement les anciennes coutumes (*mores majorum*), c'est-à-dire la doctrine des auspices sur la manière dont buvaient et mangeaient les poulets, que la république était parvenue au plus haut degré de splendeur, devrons-nous donc aussi nous rendre aux conseils des docteurs de la même espèce? Parce que les Romains crurent qu'ils devaient l'extension de leur empire à ces moyens surnaturels, faudra-t-il ajouter foi, comme eux, à de pareilles extravagances? On sait, au reste, que ce n'est pas la grandeur de l'État qui fonde le bonheur du peuple, et les Romains en firent une bien cruelle expérience. Cependant, il y a encore nombre de savants qui, toujours imbus de ces idées de la grandeur romaine, dont on berça leur enfance, s'obstinent à voir seulement sur les sept collines la *cité heureuse*, la patrie de la liberté, le modèle des gouvernements. C'est ainsi que les doctes paient aussi leur tribut aux préjugés. Machiavel, déplorant la dégradation morale et militaire de l'Italie, en attribue la cause à l'oubli de la gloire des Romains, à l'ignorance de leur histoire. Mais quelle est donc l'époque où les adorateurs du vieux Quirinus méritent, selon lui, l'hommage des autres peuples? Le très-moraliste Caton, qui vivait dans le prétendu âge d'or de la vertu romaine, reconnaissait, même de son temps, la dépravation de la morale publique et privée. Depuis Caton jusqu'à nous, on pourrait indiquer une série chronologique d'auteurs, qui, dans tous les siècles, ont déclamé

contre les turpitudes de l'âge dans lequel ils vivaient, tout en faisant l'éloge des âges précédents. Ainsi il serait assez difficile de trouver à Rome une époque que l'on puisse citer comme morale, si ce n'est celle où les Romains étaient entièrement plongés dans la fange de la superstition et de l'ignorance. Dans ce cas, ce serait un grand argument en faveur du fameux paradoxe du citoyen de Genève.

« C'est ainsi que se confirme de plus en plus l'assertion que j'ai émise, que notre admiration pour l'histoire fascine l'esprit humain, et peut le porter à des extrêmes très-opposés à ses véritables intérêts. Or, si l'on ôte de l'histoire l'utilité dont elle peut être par les exemples qu'elle fournit, je ne vois plus trop à quoi peuvent être bons les innombrables volumes qu'elle a produits. Dira-t-on que c'est la *science de l'homme?* Mais c'est là un mot vide de sens. D'ailleurs je répondrais que, pour bien *connaître l'homme*, ce n'est point aux historiens, ni aux moralistes, mais aux physiciens, aux médecins qu'il faut s'adresser: eux seuls ont la science des causes, de la réalité. Si du moins l'histoire nous excitait à chérir nos semblables, je ferais des vœux ardents pour qu'une loi de l'humanité, sanctionnée par tous les codes, en prescrivît la lecture continuelle, journalière; mais elle est loin de produire ces bienfaisants résultats... Maintenant c'est au lecteur à prononcer. »

Ainsi se termine la longue diatribe de Melchiorre Delfico contre l'histoire. Nous croyons inutile de

faire ressortir le vague, l'incohérence et souvent les contradictions qu'offrent ses raisonnements. Que prétend-il nous apprendre? Qu'il y a beaucoup d'erreurs dans les récits des faits; que l'on s'est souvent trompé sur les causes des évènements? Personne n'en doute. Est-ce une raison pour proscrire l'histoire? Ne nous apprend-elle pas, par l'exemple d'un Alexandre, d'un Charles XII, que les conquérants sont les fléaux de l'humanité? Ne flétrit-elle pas, ne livre-t-elle pas à la haine des nations les usurpateurs et les tyrans? N'offre-t-elle pas à notre admiration les bienfaiteurs de l'humanité? Si les hommes ne savent pas profiter des exemples qu'elle met sous leurs yeux, il ne faut pas l'en accuser, mais bien notre ignorance, notre légèreté, nos passions. Nous persistons à penser, avec le sage Rollin, « que l'histoire est l'école « commune du genre humain, également ouverte aux « grands et aux petits, aux princes et aux sujets. »

TABLEAUX DE NAPLES

ET DE SES ENVIRONS.

PAR L'ÉDITEUR DES MÉMOIRES SUR NAPLES.

Illo.... me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.
Virg. *Georg.*, l. iv, v. 563.



AVERTISSEMENT.

J'ai long-temps habité Naples et les délicieuses campagnes qui environnent cette capitale. Dans mes promenades solitaires, je m'amusais à décrire des lieux, dont l'aspect, en me causant une vive émotion, réveillait toujours en moi le souvenir des temps anciens.

Ces descriptions que j'appelle *Tableaux*, et que j'aurais dû nommer, plus justement, *Esquisses*, sont un ouvrage de ma jeunesse, que je ne destinais point au public. Mais le savant auteur des *Mémoires sur Naples*, desire que je les ajoute à son livre. Il a pensé que ses lecteurs ne seraient pas fâchés de connaître, par des descriptions détaillées, les contrées qui ont été le principal théâtre des évènements dont il s'est fait l'historien. J'ai facilement cédé à sa flatteuse invitation.

Peut-être j'aurais dû corriger ces premiers essais de ma plume. Mais ce sont des essais *pittoresques*, tracés en présence des modèles; et, depuis longues années, les modèles ne sont plus sous mes yeux. En retouchant les anciens traits, je les aurais nécessairement altérés; et je ne sais s'ils ont d'autre mérite que leur exactitude et leur vérité.

AMAURY DUVAL.

TABLEAUX DE NAPLES

ET DE SES ENVIRONS.

I.

COUP-D'OEIL GÉNÉRAL SUR LE GOLFE. (1).

Des montagnes en amphitéâtre décrivent un demi-cercle, rarement interrompu par des plaines, autour d'un vaste espace de mer. Elles se terminent par deux promontoires célèbres : celui de *Misène* du côté de l'occident, et, à l'opposite, par celui de *Minerve*.

Tout le rivage est découpé par différentes petites baies plus ou moins ouvertes, et qui semblent autant de ports indiqués par la nature. Mais la longue montagne du Pausilipe, qui se projète au loin dans la mer, divise le golfe en deux grandes parts.

Après une longue suite de siècles, on retrouve encore les traces des terribles incendies souterrains qui ont bouleversé ces pays. Les lacs

(1) Quelques fragments de ce premier Tableau ont paru à la tête d'une traduction des *Voyages de Spallanzani*.

qui bordent les rives de la mer, le Lucrin, l'Acheron, l'Averne, et plusieurs autres, sont incontestablement des cratères de volcans, ainsi que ces énormes cônes renversés qu'on voit partout sur la côte, au sommet des montagnes, à leurs pieds sur leurs flancs : bouches profondes d'où sortaient autrefois les flammes, les cendres et les torrents embrâsés.

Le souvenir de ces grandes crises de la nature, ne s'efface jamais entièrement de la mémoire des hommes. Aussi les anciens habitants de ces rives en avaient conservé, à ce qu'il semble, d'obscures traditions. Défigurées ou plutôt embellies par l'imagination des Grecs, dont les colonies vinrent s'établir dans les îles voisines, et bientôt sur le continent même, elles ont formé cette mithologie des enfers, qui, ensuite recueillie par Homère, a parcouru le monde, et attaché à ces lieux une éternelle célébrité. Peut-être aussi ces fables (et c'est là mon opinion), sont beaucoup plus anciennes, et doivent leur origine aux Égyptiens ou à quelque autre peuple encore plus éloigné.

Quoi qu'il en soit, les Grecs s'imaginèrent que ces gouffres, dont les uns fumaient encore, dont les autres exhalaient des vapeurs pestilentielles, devaient être les portes des enfers, l'entrée du séjour des ombres. On bâtit sur leurs

bords des temples aux dieux infernaux : on alla par des chemins souterrains les consulter jusques dans le sein de la terre. De-là les sibyles et les voyages aux enfers.

Sans doute la nature se reposa dans ces lieux pendant un long intervalle. Les hommes vinrent en foule s'y établir. Tout les y invitait : une plage sûre et presque sans écueils, une température égale, un sol fertile. La ville de *Cumes* s'éleva la première au milieu des *champs phlégréens*, et fut probablement bâtie par une colonie grecque. Les oracles de sa sibyle devinrent fameux. On accourut de toutes parts vers la sombre grotte où elle était consultée. La ville s'enrichit et s'accrut : elle fut une des plus florissantes de l'Italie.

D'autres villes, parmi lesquelles on compte Dicearchie, Paléopolis, la ville des Syrènes, ornèrent cette belle côte : elles offrirent aux vaisseaux un asyle dans leurs ports, et s'embellirent en proportion des richesses qu'y répandit le commerce.

Elles sentirent le besoin de communiquer facilement entre elles. Des montagnes les séparaient : mais ces montagnes ne sont toutes formées que d'un *tufa* très-tendre, qui se creuse et se taille sans peine. Il était plus facile d'y percer des chemins souterrains que de les tracer

sur leurs cîmes. Elles furent donc trouées en sens divers: et telle est sans doute l'origine de ces grottes, de ces avenues souterraines dont le nombre et l'aspect nous étonnent aujourd'hui. — Sans ajouter foi à l'histoire de ces peuples *cimmériens*, qui occupèrent, dit-on, ces pays avant l'usurpation des colonies grecques, et dont les villes étaient construites dans le sein de la terre, on peut raisonnablement croire que les habitants conservèrent, assez longtemps, l'usage de se fabriquer des asyles dans l'intérieur des montagnes; mais qu'ils l'abandonnèrent en devenant plus civilisés, et conséquemment plus industrieux.

Habitées par des peuples différents de mœurs, et de coutumes, de religion même, ces villes étaient autant de petits états. Chacune avait son territoire et sa forme de gouvernement. Bientôt la guerre s'alluma entre elles. On se battit, on s'allia, on se désunit. C'est l'histoire de tous les peuples. Les *Cuméens* paraissent avoir eu longtemps la prépondérance. L'histoire a conservé quelques détails de leurs combats avec les peuplades voisines, sur-tout avec les habitants de Naples, ville dont pourtant ils étaient, comme il est très-vraisemblable, les fondateurs.

Ici finit la première époque de l'histoire de ces pays. Les Romains s'en emparèrent, ainsi

que de l'Italie, ainsi que de la plus grande partie du monde alors connu. Mais presque toutes les cités conservèrent leurs lois, leurs sénats, leurs dieux mêmes. Payer des impôts, fournir, dans l'occasion, des secours à la république romaine, voilà les principales et légères obligations qu'imposèrent les vainqueurs. Rarement aussi les peuples conquis tentaient de se soustraire à une domination qui assurait plutôt leur liberté qu'elle n'y portait atteinte.

Maîtres de toute la terre, riches des dépouilles de l'Orient, les Romains, à une certaine époque, ne songèrent plus qu'à jouir en paix des fruits de leurs conquêtes, en rassemblant dans leur patrie les chefs-d'œuvres dans tous les genres. Ce que les pays étrangers offraient de curieux en productions de la nature ou de l'art, fut transporté à grands frais et entassé dans Rome. On appela aussi de Grèce en Italie, les architectes, les sculpteurs, les peintres, et même les philosophes et les orateurs. Leurs ouvrages, leurs leçons, apprirent aux Romains à aimer, à cultiver les arts, les lettres et les sciences.

Ce ne fut point assez pour les Romains d'orner la ville dont ils avaient fait la capitale du monde ; ils voulurent des maisons de campagne

qui rivalisassent pour ainsi dire de magnificence avec la grande cité. Leurs *villæ* offrirent les mêmes agréments, le même luxe, les mêmes superfluités. Thermes, théâtres, cirques, collections de vases précieux, de statues, de peintures, on y trouvait tout ce qui pouvait flatter les sens ou étonner l'esprit.

Ce fut une mode, un luxe, d'avoir des maisons de plaisance en divers cantons d'Italie. On habitait successivement les unes ou les autres, suivant la saison, suivant le lieu où elles étaient situées. Cicéron en possédait dix-neuf, dont on a encore les noms, toutes ornées de galleries, de bains, de bibliothèques, etc.; et Cicéron n'était pas le plus riche particulier de Rome.

Quel autre lieu plus commode les Romains auraient-ils pu choisir que les rivages voisins de Naples, pour ces maisons de délassement et de plaisir? Un ciel presque toujours sérein, jamais d'hiver rigoureux, des sites enchanteurs, des sources chaudes dont on pouvait rassembler les eaux, et former des bains aussi agréables que salutaires; voilà ce qu'ils trouvaient dans ces pays favorisés par la nature. Ils surent mettre à profit tant d'avantages. Des thermes, des temples, de superbes jardins, d'admirables édifices

couvrirent toute la rive. On bâtit, et dans l'intérieur des montagnes, et dans la mer même. La ville de Misène s'unit bientôt à *Baïœ*, et celle-ci à Dicéarchie ou Pouzzoles. Les monuments publics et particuliers se succédèrent, se pressèrent tellement, que le circuit du golfe, depuis Misène jusqu'à Surrentum, n'offrit plus à l'œil étonné qu'une seule et longue ville. Strabon, cet intéressant géographe, nous a conservé le nom de toutes les villes qui étaient ainsi liées les unes aux autres par une chaîne de somptueux édifices. C'étaient Misène, Baïœ, Dicéarchia ou Putiolos, Néapolis, Herculanium, Pompeï, Stabia, Surrentum. On peut même aujourd'hui juger de leur magnificence. Distantes entre elles de quelques milles seulement, elles avaient toutes, comme on le voit par leurs ruines, des théâtres, des amphithéâtres, des forum et un nombre inconcevable de temples. Chaque fouille découvre des statues de marbre et de bronze : point d'appartement qui ne fût pavé de mosaïque, orné de peintures : les meubles qu'on y trouve sont pour la plûpart très-riches et du meilleur goût.

Telle était la splendeur de ces rivages: mais la nature sembla fatiguée de tout ce faste. Des tremblements de terre assez fréquents en alar-

mèrent les voluptueux habitants. C'étaient les symptômes d'une crise épouvantable.

Le Vésuve, cette montagne qui s'élève sur les bords de la mer, dans une plaine près de Naples, portait bien quelques signes d'un ancien embrâsement; mais rien n'annonçait qu'un jour ses feux se rallumeraient. Ses environs étaient fertiles; il était lui-même cultivé dans toute sa circonférence: son sommet seul était aride et brûlé.

La première année du règne de *Titus*, le volcan s'enflamma tout-à-coup. Il vomit une énorme quantité de laves fondues, de laves boueuses, et des nuages épais de cendres et de pierres ponces. Herculanum, Pompéi, Stabia furent ensevelies sous les cendres et sous les laves. Mais les désastres ne s'étendirent pas dans la partie occidentale du golfe. Ils s'arrêtèrent à Naples qui même en souffrit peu.

Cependant, soit que cette grande éruption eût laissé dans les esprits un vif sentiment de terreur, soit que des signes alarmants annonçassent que le reste du pays était menacé d'un pareil sort, soit enfin que l'air en devînt insalubre, l'affluence des Romains y fut moins grande. Juvénal donne à Cumes l'épithète de déserte. Les bords seuls de la mer continuèrent d'être fréquentés par les riches et les volup-

tueux; et ce fut encore quelque temps un lieu de délices. Quelle est donc l'époque où ce rivage si chéri devint inhabitable? Aucun écrivain ne l'indique. Ce fut sans doute dans les siècles de barbarie qui ont succédé à la gloire de Rome. Les évènements sont certains, mais la date est ignorée.

Toutes ces ruines qui couvrent aujourd'hui le rivage depuis Misène jusqu'à Pouzzole, et au-delà jusqu'au Pausilipe, indiquent, ou plutôt attestent qu'une ou plusieurs grandes catastrophes physiques postérieures à celle que nous avons décrite, ont ravagé cette côte. Le temps lui seul n'a pu causer tant de ravages. Il est visible, par exemple, que la mer a dû monter rapidement sur les terres d'où à-présent elle s'éloigne peu-à-peu. Elle a repris plus de terrain qu'on n'en avait usurpé sur elle. D'un autre côté, les montagnes se sont écroulées, ont obstrué les chemins, et comblé les édifices construits dans leur sein : elles ont repoussé ceux qui étaient appuyés sur leurs flancs. Il en est résulté un désordre complet, une confusion désespérante pour les amateurs des monuments antiques.

Le lac Lucrin, si fameux par ses huîtres, a totalement disparu. Une montagne le remplace. Il y a plus de deux siècles qu'elle s'éleva tout-

à-coup et engloutit un village. Cet évènement avait sans doute été précédé par plusieurs autres du même genre : mais voilà le seul dont on ait conservé une relation, et la date certaine.

Nous avons vu ce qu'était très-anciennement le golfe de Naples, ce qu'il fut ensuite, et dans son état de splendeur, et dans celui de sa décadence : il ne reste plus qu'à le peindre tel qu'il est à présent.

Dans toute la partie de circonférence qui s'étend de Misène à Pouzzoles, on ne voit plus que des monts stériles, un pays presque inhabité. Les vapeurs qui s'exhalent des cratères voisins, sur-tout de la solfatare, des lacs, des sources bouillantes, des marais formés par les eaux des aquéducs brisés, infectent l'athmosphère, et lui ôtent souvent l'éclat qu'elle conserve aux environs. C'est comme un crêpe funèbre qui couvre toute la côte, et semble annoncer au voyageur qu'il ne trouvera plus dans ce lieu si vanté, que des débris et des tombeaux.

On aurait peine à reconnaître la place qu'occupait la voluptueuse Baïa, si quelques ruines de grands monuments n'étaient restées debout sur le rivage; si l'on ne découvrait fort avant dans la mer d'immenses substructions, et même

des voies antiques. Les flots battent continuellement ces imposants débris, sans pouvoir les détruire. C'est là que l'ame est tristement occupée, sans que rien la soulage ou la réjouisse: l'aridité est sur les monts, l'image de la destruction sur la plage. Aucune habitation : l'insalubrité de l'air ne permet pas aux hommes d'y séjourner long-temps. Pouzzoles seule renferme encore des habitants : elle en est redevable à sa position sur une pointe de terre qui s'avance un peu dans la mer.

A peine on a dépassé Pouzzoles, que le spectacle commence à s'embellir, à s'animer. On aperçoit déja la croupe occidentale de ce beau Pausilipe si chanté par les poètes, et la petite île de *Nisita* qui semble s'en être détachée avec peine, et qui s'élève au milieu des flots comme un grand rocher de verdure.

Hâtons-nous de franchir le Pausilipe. Est-ce un monde nouveau qui s'offre à nos regards? Des édifices éclatants de blancheur sont parsemés sur une côte verte et riante. Naples est au milieu, bâtie en amphithéâtre sur une montagne qui s'unit au Pausilipe. Voilà ses dômes, ses palais, ses forteresses, son port rempli de vaisseaux, ses quais bordés de maisons magnifiques, sa rade couverte de barques de pêcheurs.

Au-delà est une vaste plaine bien cultivée. Elle est arrosée par le *Sebeto*, petite rivière qui, se divisant en plusieurs canaux, porte sur un grand espace la fraîcheur et la fécondité.

Le Vésuve s'élève solitaire sur la plaine. Il présente à l'œil un double sommet sur une même base. L'un de ces sommets fume presque toujours : c'est la bouche du volcan. La vue de cette montagne n'a rien de triste, ni de terrible. Elle est cultivée jusqu'aux deux tiers et plus de sa hauteur : sa cîme brûlante seule est stérile. Là cesse toute verdure. Mais souvent couverte de nuages, quelquefois apparaissant au milieu comme s'ils la supportaient, elle ajoute plutôt qu'elle ne nuit à la magnificence du spectacle.

Sur les laves que le volcan vomit autrefois, et qui, comme de grandes racines, se prolongent dans la plaine et dans la mer, sont bâtis de délicieuses maisons de campagne, des villages et des villes. Des jardins, des vignes, de fertiles champs les entourent. Mais un sentiment de tristesse, mêlé d'inquiétude sur l'avenir, saisit l'âme dès qu'on vient à penser que sous un sol si fécond, si riant, gissent engloutis des édifices, des jardins, des villes antiques. Portici repose sur Herculanum, ses environs sur Retina : un peu plus loin est Pompéi, que,

depuis plus de cinquante ans, on s'occupe à exhumer, et dans les rues de laquelle, après dix-sept siècles de non-existence, on se promène avec surprise et ravissement.

Les villes englouties étaient pavées et bâties de laves : en creusant au-dessous de leur sol, on trouve successivement des laves et des couches de terre végétale, dans laquelle on découvre encore des vestiges de plantes. Ainsi il est à croire que, même avant l'établissement de ceux que nous appelons les anciens, des nations absolument inconnues pour nous et même pour eux, avaient habité cette terre, en avaient été chassées par de grandes catastrophes physiques, puis s'y étaient encore rassemblées long-temps après. Les anciens n'avaient conservé aucun souvenir de ces nombreuses éruptions si éloignées d'eux. Quel est donc l'attrait qui ramène sans cesse les hommes sur ces bords si dangereux, autour de cette terrible montagne? Ils avaient bien raison, les poètes qui disaient que toute la côte était habitée par des syrènes.

De hautes montagnes tapissées de verdure jusqu'à leur sommet, et sur le penchant desquelles sont semées de petites villes éclatantes de blancheur, entourent le golfe de l'orient au midi. Comme ces montagnes sont coupées à

pic vers la mer, les rivages, dans cette partie, sont d'une hauteur effrayante. C'est bien là qu'on en peut, pour ainsi dire, anatomiser l'intérieur. Elles sont toutes formées d'un tufa volcanique : mais la couleur des scories, des ponces renfermées dans cette espèce de ciment, varie dans les différents lieux du golfe : elles sont tantôt noires, tantôt grises, quelquefois verdâtres. En jetant seulement les yeux sur ces montagnes, on trouve très-vraisemblable l'hypothèse d'Hamilton et de quelques autres volcanistes, qui pensent qu'elles sont les restes des orles de plusieurs cratères qui brûlaient dans le golfe même. Ces volcans ne différaient point de ceux qui ont brûlé autour des rivages actuels, et qu'on reconnaît à leur forme de cônes renversés.

Le cap de Minerve termine tout ce beau cadre ; il s'élève avec noblesse au-dessus des flots qui, presque toujours agités, blanchissent sa base et les écueils qui semblent le défendre.

A peu de distance du cap est l'île Caprée ; elle apparaît au-dessus de la mer comme une sentinelle placée pour veiller à la sûreté du golfe.

Tel est le tableau de la position du golfe de Naples, qui est aujourd'hui la plus belle et la plus habitée. Il semble que le Vésuve y absorbe

les vapeurs au lieu de les augmenter. L'athmosphère y est si pure, si transparente, que tous les objets paraissent couverts d'un vernis brillant.

Cette terre exige peu de soins, peu de travaux. Comme au temps où écrivait Strabon, elle donne, dans la même année, plusieurs abondantes récoltes. Il y a plus, elle produit en même temps des raisins et d'autres fruits. Des figuiers, des peupliers, quelques autres arbres clair-semés dans les champs présentent l'aspect d'une forêt peu épaisse. Leurs troncs servent à soutenir des guirlandes de vignes, qui vont s'entrelaçant de l'un à l'autre. L'été, toute la campagne semble préparée pour une fête. Sous le feuillage des arbres croissent les moissons : sans ce dôme de verdure, elles seraient dévorées par les rayons d'un soleil trop ardent.

II.

NAPLES.

Vue de la ville, prise du château Saint-Elme.

Le château Saint-Elme, situé sur une pointe de la montagne, qui s'étend en demi-cercle à l'occident de Naples, et se termine par le Pausilype, domine toute la ville, dont il semble être, de ce côté, le dernier édifice. Ouvrage de Charles-Quint, ses hautes murailles, ses larges fossés taillés dans le roc, ont quelque chose d'austère et de sombre; qui contraste avec le riant spectacle dont jouit le voyageur qui parcourt ses hauts remparts.

C'est là que, dans une belle matinée de printemps, j'écrivais la description que j'offre aujourd'hui à mes lecteurs.

La voilà cette cité immense, populeuse, agitée. Elle couvre toute la vallée de la montagne d'où je la considère, et s'étend ensuite sur une vaste plaine que baignent les flots de la mer. D'ici je pourrais dessiner ses palais, ses plus hauts monuments, sur lesquels je plane, comme l'aigle sur une forêt. Quel énorme amas d'édifices !.... Ces longues files de maisons dont les toits sont des terrasses planes, de couleur grisâtre, ressemblent à des rues désertes, placées au-dessus des rues habitées.

Cent dômes bleux, gris, jaunes, parsemés dans l'enceinte, réfléchissent les rayons d'un soleil ardent, rompent l'uniformité du spectacle. Là, sont autant d'églises, de monastères élevés à l'oisiveté par la piété ou les remords.

Mon œil peut suivre, sans peine, les directions, les sinuosités d'un grand nombre de rues qui se confondent ou se croisent en tout sens; je distingue les places et le port, les vaisseaux qu'il renferme, le phare qui l'annonce de loin aux navigateurs.

Dans les rues, dans les places, de nombreux habitants, comme autant de points noirs où d'insectes s'arrêtent, s'agitent dans ces espaces vides..... Voilà donc une fourmillière humaine!

Que d'irrégularités dans le plan de cette ville! jamais les maisons n'y furent construites d'après un plan bien arrêté. Mais quel est le pays où un hasard aveugle n'a pas présidé à l'établissement, à la construction des cités? Les peuples ont fait leurs villes, comme leurs codes, à mesure que le besoin du moment l'exigeait. On n'examinait point si telle maison, dans telle situation, rendrait la ville obscure ou tortueuse, ni si telle loi n'en contrariait pas une autre plus ancienne. Il fallait une maison; il fallait une loi.

Combien de fois cette ville n'a-t-elle pas dû changer de forme et de mœurs; depuis que

des Calcidiens, ou des émigrés d'Athènes ou de Cumes en ont jeté les premiers fondements! Quelle longue série d'évènements se présente à l'esprit!... Homère, Annibal, Virgile, Cicéron, Pompée, César, Tibère, Néron, Sénèque, vous avez tous parcouru ces mêmes lieux : vous y avez les uns chanté ou péroré, les autres intrigué ou combattu. Je ne saurais contempler une ville antique, sans évoquer les ombres des grands hommes qui l'ont visitée. C'est ainsi qu'à Paris j'appelais, j'interrogeais, tantôt les vieux Druides, tantôt César et Julien.....

Mais j'entends les cris confus de toute cette populace napolitaine, si criarde et si bruyante: ils se mêlent au son des cloches. Des tambours grondent. Par-tout où des hommes sont rassemblés, il en faut d'autres pour les contenir....

Tandis que je peins et médite, tranquille sur le sommet de ce mont, comme tout ce peuple s'inquiète, se presse; les uns pour satisfaire de vrais besoins, d'autres des goûts factices, des fantaisies. Oh! que ne puis-je, comme Asmodée, faire sauter, d'un seul mot, toutes les terrasses qui couvrent ces maisons! j'aurais à peindre bien des scènes bizarres, tristes, plaisantes. Dans la société ce n'est point l'homme que l'on voit, mais bien un fantôme imposteur. Il y déguise,

ses vices, ses défauts et même ses vertus. Il compose ses traits, ses gestes, ses paroles : en quittant sa demeure, chacun met son masque. L'homme n'est vraiment lui que lorsqu'il a fermé sa porte, que lorsqu'il est sans témoins. C'est alors que l'avare ouvre sa cassette; que l'hypocrite se redresse; que l'envieux grince des dents; que l'ambitieux se pare d'avance du cordon qu'il espère. Ici je verrais la fausse Artémise se dédommager dans les bras d'un amant, des pleurs qu'elle se croit obligée de répandre; là, quelque imprudente Phryné, réparant, par toutes les ressources de l'art, un corps déja usé par la volupté et la misère.

Mais il n'est pas une maison où je ne visse (tant ils sont nombreux) d'avides et hâves *paglietti* (1), occupés à souiller le candide papier de leurs mensonges, toujours chèrement payés. Naples regorge de ces sangsues publiques : ils pompent la substance des provinces.

Dans tous ces palais dont les toits s'élèvent au-dessus des humbles demeures des simples citoyens, les maîtres sont sans doute encore plongés dans le sommeil, quoique le soleil ait atteint la moitié de sa course diurne. Quelle indolente vie mènent ici tous ces indolents

(1) Des avocats.

seigneurs ! ils ne commencent à agir que le soir; et c'est pour monter en voiture, se faire traîner lentement à la file les uns des autres, sur le quai célèbre que termine le Pausilype. De là on les conduit à un long et ennuyeux spectacle où ils doivent remplir leur rôle de *Cavalieri serventi*, c'est-à-dire visiter dans sa loge quelque femme impérieuse et jalouse, tâcher de la calmer, soupirer, et médire pour lui plaire. C'est tous les jours de l'année la même vie (1).

Dans ces maisons délabrées, je verrais tel musicien affamé, qui termine la messe ou l'opéra qu'on doit lui payer quelques ducats ; tel poète occupé à polir laborieusement un sonnet pour les froides noces d'un prince cacochyme, qu'il compare à Hercule ou à Mars.

Hélas ! que je trouverais, dans cette grande ville, peu d'artisans à l'ouvrage. Il semble qu'on y dédaigne les travaux utiles.... J'y trouverais encore moins d'hommes occupés du bonheur de leurs semblables.

(1) Je dois prévenir le lecteur que ces usages ne sont peut-être pas les mêmes. Depuis quatorze à quinze ans, depuis l'établissement sur-tout d'un gouvernement français à Naples, la manière de vivre et même les mœurs générales ont dû changer. Je retrace ce que j'ai vu ; d'autres diront ce qui est.

Ici, comme dans toutes les grandes cités, les hommes se déchirent, se culbutent pour se procurer un grand nombre de prétendues jouissances. Le bonheur est comme ces cocagnes que l'on offrait jadis à l'avidité du peuple de Naples, et sur lesquelles il se jetait avec une sorte de fureur. L'un arrachait à l'autre les mets que ce dernier avait lui-même ravis. Aucun ne jouissait, parce que tous voulaient jouir en même temps, sans attendre un partage équitable. S'ils s'étaient tous avancés, se tenant par la main, comme un peuple de frères, tous seraient revenus du banquet, satisfaits, rassasiés, sans coups, sans meurtrissures. Ainsi les hommes, s'ils voulaient bien s'entendre, pourraient tous arriver paisiblement à la cocagne du bonheur : il y en aurait assez pour tout le monde.

Naples est toujours la *Mitis, l'otiosa Parthenope*. Les hommes y travaillent peu, exercent peu leur industrie. Mais la pauvreté n'y est pas horrible, comme dans les climats moins favorisés du ciel. On peut n'y rien posséder et jouir encore, ou du moins ne pas souffrir.

Ma vue tombe, s'arrête avec complaisance sur une maison sans faste, que je distingue non loin d'un théâtre..., maison simple qu'habitent l'innocence, la candeur et les graces.— Que fais-tu, à cette heure, ô douce et bonne

Angelina? Noues-tu, d'un simple ruban, l'ébenne de tes cheveux? ou bien as-tu pris tes crayons pour tracer sur le papier la scène que je te racontais hier, le *tableau* que j'avais décrit dans une de mes promenades, et dont la vérité t'émut si vivement.... Il est donc dans cette ville sans mœurs et sans vertus, une femme que Raphaël eût pu prendre pour modèle, lorsqu'il peignait ses vierges si pures, et Rousseau, lorsqu'il traçait l'ame tendre de Julie.... —

Au delà du port, je puis suivre de l'œil le chemin demi-circulaire qui termine la plaine et que baigne la mer. C'est la route de Portici, dont je distingue, dans le lointain, les principaux édifices. Au-dessus s'élève le Vésuve, dont le sommet est presque toujours couvert d'un nuage de fumée.... — Mais j'aurai bien d'autres occasions de retracer cet imposant spectacle.

INTÉRIEUR DE LA VILLE.

Tant d'autres ont décrit les églises, les palais, les théâtres, les places, les fontaines de cette grande ville. Que pourrais-je dire de neuf après eux? Laissons-les s'extasier sur le plan du palais du roi; sur son admirable position; sur la beauté de ses appartements ornés des plus rares tableaux, de statues, de mosaïques, etc. etc.

Laissons-les critiquer aussi, avec assez de justice, tantôt l'architecture lourde de quelques palais renommés, et plus souvent encore l'architecture bizarre des nombreuses églises, le luxe sans goût de leur intérieur, les ornements barroques et tourmentés de la plupart des fontaines et autres monuments publics. Toutes ces descriptions sont inutiles pour qui ne doit jamais voir ces objets, et souvent insipides pour qui les a vus.

Ce que j'aime à décrire, moi, dans une ville d'Italie, ce sont, d'abord, ses *ruines*, les restes de son ancienne splendeur; et, ensuite sa *physionomie* actuelle, celle du peuple qui l'habite, ses mœurs, ses usages.

Antiquités.

Cette *Parthenope* si célèbre, au temps des Grecs et des anciens Romains, n'a conservé, dans son enceinte, presque aucun monument antique. Pour trouver des ruines, il faut sortir de ses murs, parcourir les alentours. Ses édifices modernes ont été construits, comme à Rome, mais avec encore moins de ménagement et de respect, aux dépens des fabriques grecques et romaines.

Le tombeau de cette sirène Parthenope, qui lui a donné son nom, n'a pas laissé de vestiges;

et pourtant il paraît qu'au temps de Strabon, il existait encore. Alors aussi on célébrait, dans ses murs, des jeux gymniques, et sur-tout il y avait de solennels concours, dans lesquels on distribuait des prix à ceux qui s'étaient distingués dans l'art de la musique. On voit que, dès les temps les plus reculés, l'art musical était fort cultivé dans ce pays.

Aussi le divin Apollon avait-il dans Naples un temple magnifique, sur les ruines duquel s'élève aujourd'hui la cathédrale dédiée à Saint-Janvier. Apollon, en cessant d'être le patron de la ville, a cédé à son successeur de beaux lions de marbre, des colonnes de porphyre, des chapitaux d'une excellente sculpture. Si dans ce lieu, de tout temps sacré, des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles ne chantent plus le *Carmen sæculare* d'Horace, on y peut entendre quelquefois, dans les grandes solennités, le *Stabat* de Pergolèse; si le Dieu n'y prophétise plus en style énigmatique, le saint y fait encore, chaque année, un miracle. Les Napolitains n'ont rien perdu.

C'est aussi une église élevée à S. Pierre et à S. Paul dans le VIe siècle, qui couvre les débris d'un autre temple, autrefois consacré à Castor et à Pollux. Il ne reste plus de l'ancien édifice que deux colonnes, plusieurs piédestaux qui

en soutenaient d'autres, et quelques parties de murs. Tout près, et dans l'intérieur d'un couvent de Théatins, sont les ruines du théâtre où Néron, voulant faire un premier essai de ses talents histrioniques, chanta des vers de sa composition. Sénèque, déja vieux, passait devant ce théâtre, comme il le dit lui-même (1), pour aller écouter les leçons d'un autre philosophe. C'était pour prouver, et il ne le dissimule pas, qu'à tout âge on doit chercher à s'instruire.

C'est une chose remarquable que, non-seulement les cérémonies du culte chrétien, mais aussi les noms d'un grand nombre de lieux et d'institutions que nous regardons comme très-modernes, dérivent de la religion, ou de quelques usages des payens. Il y avait autrefois, à Naples, des *fratries*; il y a aujourd'hui des *confréries* qui ne sont guères autre chose. Une vieille tradition donnait pour constant que, parmi ces anciennes fratries, celle des *Eunostides* avait été jadis en grand honneur et vénération. Le dieu *Eunostos*, dont elle tirait son nom, était, il est vrai, peu connu. Tout ce qu'on en savait, c'est qu'il présidait aux moulins; et encore paraît-il qu'on se trompait en

(1) Epist. 76.

cela. Plutarque est le seul écrivain qui parle clairement de cet Eunostos, et qui raconte son apothéose. C'était un très-beau jeune homme : sa cousine en devint amoureuse, et voulut le séduire. Il résista. Nouvelle Phèdre, l'amante irritée l'accusa faussement auprès de ses frères d'avoir voulu lui faire violence; ils le tuèrent. Le repentir succédant bientôt dans l'ame de la jeune fille à la fureur, elle se punit par une mort volontaire. L'innocence fut récompensée : on fit un dieu d'Eunostos; les temples qu'on lui éleva furent toujours placés dans les lieux les plus solitaires ; aucune femme, sous peine de mort, ne devait y pénétrer; et les hommes qui se consacraient à son culte, se résignaient à la plus rigoureuse chasteté.

D'après ces données, le savant Martorelli crut pouvoir avancer, dans un de ses ouvrages, que la fratrie des Eunostides de Naples avait dû résider dans le quartier, que l'on appelle aujourd'hui le faubourg *delle Vergini* (des Vierges), et qui est hors de la porte Saint-Janvier. On se moqua beaucoup, dans le temps, de cette conjecture de notre archæologue ; mais, peu d'années après sa mort, on découvrit, en creusant un puits dans une maison de ce même quartier des Vierges, le tombeau d'un Eunostide, tout couvert d'inscriptions grecques, et

dans lesquelles se trouvait mentionnée la fratrie des Eunostides. — J'ai raconté cette petite anecdote, parce qu'elle est honorable pour la science de l'archæologie.

Je vois, sur la côte de Naples, non loin de la longue promenade qui orne le beau quai de Chiaja, une pointe de terre assez élevée qui s'avance dans la mer. Elle porte un nom antique très-peu défiguré. *Platamone* (1) est un mot tout grec, qui signifie un rocher plat, s'élevant au-dessus des flots. Cette dénomination convient parfaitement au lieu que je veux mentionner ici. Dans tous les temps, ce dut être une promenade délicieuse où l'on respirait un air frais et salubre, et d'où l'œil s'étendait avec ravissement sur tout le contour du golfe. Si, par les yeux de l'imagination, vous croyez le voir couvert de platanes, d'orangers, de chênes-verds, vous retrouverez aussitôt la promenade que décrit Pétrone, et à laquelle il donne le nom de Platanon. Ce fut là, mais non pas dans le platomone napolitain, car la scène se passa à Crotone, que l'un des héros de son roman fit une cruelle injure à une belle courtisane.... Mais ne rappelons point les tableaux licentieux de Pétrone. Tout ce que je voulais

(1) Le peuple prononce *Chiatamone*.

de lui, c'est qu'il m'aidât à prouver ce qu'étaient, et comment étaient situées les promenades publiques, au temps des Romains.

Je n'abandonnerai point encore les anciens; mais après avoir reconnu les traces de leur long séjour dans cette ville sacrée, je les suivrai dans leurs travaux jusques dans les entrailles de la terre. Ici le spectacle va devenir plus grave, plus austère.

Qu'on ne me vante plus les *catacombes* de Rome, celles de Naples sont bien plus imposantes: j'ignore si elles sont plus vastes; car on ne connaît l'étendue des unes ni des autres.

Entrons dans cette ville souterraine, des flambeaux à la main; surmontons, s'il est possible, l'horreur qu'inspirent de tels lieux qui ne sont peuplés que de morts. Les rues de cette grande ville, spacieuses pour la plupart, sont coupées par des rues plus petites. La voûte de tufo qui les couvre, est quelquefois à une si grande hauteur, que le voyageur, en levant les yeux ne distingue au-dessus de sa tête, et à une prodigieuse élévation, qu'un nuage d'air épais, sombre, immobile.

Dans cette ville souterraine, il y a non-seulement des rues, des carrefours, des impasses, et aussi de grands espaces vides ou places de diverses formes, au milieu desquelles s'élève le

plus souvent un large pilier, destiné à soutenir les terres supérieures. Quelquefois ce sont des tables de diverses formes ou des autels, qui occupent ou le centre ou les côtés de ces espaces ou grands carrefours.

Dans tous les murs ou plutôt dans les parois des masses de tufo, qui forment les rues et les places, sont creusés horizontalement, et les unes au-dessus des autres, des fosses qui n'ont que la largeur nécessaire pour recevoir un cadavre. Il y en a jusqu'à cinq ou six rangs, quelquefois plus. Chacune de ces fosses est fermée par une dale bien jointe de tous les côtés, et bien scellée. Dans les places ou ces fosses ont été ouvertes et fouillées, on se croirait dans une bibliothèque dont les rayons sont vides. Mais des os dispersés sur le sol, d'autres qu'on voit encore dans les cavités ou fosses des parois, ne laissent aucun doute sur l'ancienne et triste destination du lieu que l'on parcourt.

Des deux côtés des rues souterraines, on trouve quelquefois des ouvertures qui conduisent à des escaliers très-étroits, par lesquels on monte à des étages supérieurs, où sont aussi des chambres entourées, comme dans les étages inférieurs, de fosses horizontales, et où sont quelquefois aussi des tables et des autels.

J'ai remarqué que dans toutes ces chambres

et places, pour peu qu'elles soient vastes, on trouve un tombeau plus apparent, en forme d'auge, et taillé dans une espèce de niche évidée dans une paroi de l'enceinte.

Des peintures ornent souvent ces niches, et même plusieurs fosses moins considérables. Ces peintures sont d'un style barbare ou gothique. On y voit des figures roides, et grossièrement enluminées, comme des tableaux de village. Elles sont quelquefois allégoriques : j'y ai vu un paon dont la queue était étendue, des vases de fleurs, etc. On y lit aussi quelques sentences morales, soit en grec, soit en latin, et quelques noms propres, tels qu'*Agatha*, *Euphemia*, etc. Rien ne m'a semblé mieux rappeler l'état de la peinture dans la Grèce aux Ve et VIe siècles.

Quittons cet antique labyrinthe où l'on est sans cesse interrompu dans sa course, par des éboulements, qui donnent à réfléchir sur les dangers d'un long séjour en pareil lieu. Dans tout ce qu'on a visité jusqu'à présent, on n'a guères trouvé d'autres objets de curiosité que ceux que j'ai décrits. Mais quand on songe qu'il y a trois rangs ou étages de ces vastes excavations, placés les uns au-dessus des autres, on reste stupéfait d'admiration, et l'on se demande quel peuple a pu exécuter ces éton-

nants travaux, en quel temps, pour quel usage?

Sans discuter toutes les opinions qui ont été émises dans des milliers de volumes, en réponse à ces questions, je dirai la mienne.

Il faut, selon moi, attribuer ces excavations aux premiers peuples, qui ont bâti des villes sur cette côte. Il est donc impossible d'en fixer bien précisément l'origine, puisqu'on ne connaît pas bien ni ces peuples, ni l'époque de leur arrivée. Pendant plusieurs siècles très-reculés, on aura toujours tiré de ces montagnes, voisines du rivage, les matériaux nécessaires à la construction des ports, des remparts, des édifices publics et particuliers. Ces excavations n'ont donc pas été faites d'abord d'après un plan régulier, ni dans un espace de temps qu'on puisse apprécier; mais peu-à-peu, et durant un très-long cours de siècles. Dès-lors on ne doit plus être étonné de l'immensité des travaux.

Je ne croirai jamais, quoique ce soit l'opinion la plus accréditée, qu'on ait, dès le principe, voulu faire des chemins souterrains de communication entre diverses villes. Il n'est pas dans la nature de l'homme de choisir, pour arriver à un but, le moyen le plus pénible. Or, il eût été mille fois plus facile de tracer des chemins sur les montagnes, même quand on

les supposerait plus hautes qu'elles ne sont en effet, que d'en creuser à grands frais dans leur intérieur. Mais lorsqu'après avoir longtemps tiré sans cesse des pierres de la même partie de la même montagne, on se sera aperçu que pour la traverser toute entière, il n'y avait plus que peu de terre à fouiller, on aura achevé l'ouvrage; et bientôt on aura pu se servir pour les communications de villes à villes, d'un chemin souterrain bien plus court, sinon aussi agréable que celui qui existait anciennement sur les flancs et au sommet de la montagne. Telle est, sans doute, l'origine et le premier usage des catacombes, de la grotte de Pausilype, et de cent autres avenues souterraines dont on voit encore les vestiges dans toutes les montagnes des pays volcanisés, qui entourent le golfe de Naples. Dans tous ces pays où les montagnes ne sont que les orles des cratères de quelques volcans, elles n'ont pas, même à leur base, une assez grande épaisseur, pour qu'il fût impossible aux mains de l'homme d'y creuser des chemins souterrains qui les traversent de part en part. Mais, je le répète, l'idée n'en vint que, lorsque l'ouvrage étant très-avancé par des excavations qui avaient eu un tout autre objet, on vit combien il serait utile de les continuer toujours dans la même direction.

Ainsi les catacombes ne furent, dans l'origine, que des carrières dont on fit ensuite des routes de communication avec les villes voisines. Mais, bien plus tard, au temps où le christianisme commençait à s'établir, sur-tout dans les dernières classes de la société, au temps, dis-je, où il était violemment persécuté par les gouvernements, elles devinrent d'une grande utilité pour les propagateurs de la nouvelle religion. En effet, elles avaient alors cessé, depuis long-temps, d'être des chemins publics, soit parce que des éboulements avaient intercepté les passages, soit parce que les peuples, en devenant plus nombreux, plus riches et plus industrieux, avaient trouvé des moyens de pratiquer, à l'extérieur, de grandes routes plus commodes, ou peut-être par ces deux causes réunies. Ces lieux abandonnés, et presque redoutés, devinrent, dis-je, pour les propagateurs, les chefs de la mystérieuse religion, des asyles sûrs et presque impénétrables. Là se réunissaient les évêques, les prêtres; là ils préparaient dans le secret, les mesures à prendre pour tromper la surveillance des empereurs, des préfets, etc., et étendre de plus en plus la naissante doctrine. Ils ne tardèrent pas à appeler dans ces lieux sombres les plus zélés prosélytes; et ce fut alors qu'on y célébra les mystères, et même les *agapes*.

Dès-lors aussi les nouveaux chrétiens s'habituèrent à regarder les catacombes comme des lieux saints ; et pour que leurs restes ne fussent pas confondus avec ceux des payens qu'ils avaient en horreur, et dont ils étaient haïs et méprisés, ils y faisaient transporter secrètement leurs morts, et les faisaient sceller dans les murs de manière à ce qu'on ne découvrît pas même les traces des tombes. On peut voir par-là, et pourquoi l'on trouve des autels et des tables dans les catacombes, et pourquoi les tombes fabriquées dans les murs sont si nombreuses, occupent si peu de place, et sont si peu apparentes.

Lorsque le christianisme fut triomphant, les catacombes devinrent de nouveau désertes, délaissées. On ne se les rappelait plus que pour en retirer les os des premiers martyrs qu'on y avait recueillis et les offrir à la vénération des fidèles, dans les magnifiques églises qui avaient remplacé les temples des payens.

Telle est l'histoire la plus vraisemblable, non-seulement des catacombes de Naples, mais de celles de Rome. J'aurais pu l'appuyer de preuves tirées de divers historiens, et sur-tout, en ce qui regarde le moyen-âge, de plusieurs *Acta sanctorum*. Mais dans un ouvrage du genre de celui-ci, où je ne veux que décrire ou raconter, des citations me sembleraient déplacées.

Aspect général de la ville moderne.

Autrefois Naples était entouré de murs et de fossés. Mais la ville s'est excessivement accrue dans tous les sens; les faubourgs sont devenus partie de la cité, qui n'a plus guère pour défense que ses châteaux-forts.

La plupart de ses rues, sur-tout les plus anciennes, ont peu de largeur, sont tracées sur un terrain inégal, souvent montueux. Elles sont bordées par des bâtiments très-élevés, dont les fenêtres, à tous les étages, ont un balcon formé d'une seule pierre sans ornement, qui s'avance de deux à trois pieds sur la rue, et semble menacer la tête des passants. Plusieurs de ces rues étroites et sombres sont encore obscurcies par un grand nombre de poutres, qui les traversent à une excessive hauteur, et semblent avoir été placées entre les deux files opposées des maisons, pour empêcher leurs étages supérieurs de se rapprocher, si elles éprouvaient quelques violentes commotions. A la vue de ces étranges poutres et de toutes les maisons qui paraissent manquer de toits, tout voyageur s'imagine, le premier jour de son arrivée, que rien n'est terminé dans cette ville, et croit se trouver dans un vaste atelier de construction,

où sont par-tout dressés les échafauds nécessaires aux ouvriers.

Mais il n'éprouve point cette sensation désagréable, celui qui arrive par la longue et magnifique rue de Tolède. Il ne voit de tous côtés que des palais, que des façades d'églises d'une architecture bizarre, il est vrai, et tourmentée, mais qui n'a rien d'austère, ni de gothique; et sa voiture roule sur un pavé formé de dales de lave, uni comme les allées d'un jardin. Son enchantement augmentera encore, soit que parvenu à l'embouchure de cette belle rue, il tourne vers le nord-est, et cotoie toutes les dépendances du palais du roi, au travers de cette place irrégulière, mais vaste (le *largo di castello*), qui le conduira au môle, au phare, au port; soit que, continuant sa route, il passe devant le palais du roi, édifice majestueux, et construit avec sagesse et goût, et que, tournant ensuite vers l'occident, il parcourt les quais de Sainte-Lucie et de Chiaja. Pendant toute cette longue promenade, il peut contempler, à sa gauche, une vaste étendue de mer, couverte de barques presque en tout temps, l'île Caprée dont les montagnes se dessinent sur l'horizon; à sa droite, une côte élevée, couverte de maisons resplendissantes de blancheur, et séparées par des jardins où croissent le laurier,

l'oranger, etc. C'est vraiment là que Naples se montre dans tout son éclat; et c'est alors qu'on ne trouve nulle exagération, dans les éloges qu'en ont faits une foule de voyageurs de tous les pays.

J'avouerai que le charme cesse, ou du moins s'affaiblit, si l'on examine avec plus de soin les objets qui, dans cette ville, causent d'abord de la surprise et même de l'admiration. Là tout est trompeuse apparence; on croirait qu'on n'y a songé qu'au plaisir des yeux, et qu'on n'a rien fait pour se procurer des jouissances réelles, véritables. L'intérieur des maisons est on ne peut plus mal distribué; tout y est ou grossièrement fabriqué ou très-défectueux. Mais ce qui révolte le plus les étrangers, c'est l'excessive malpropreté des vestibules, des escaliers : les yeux et l'odorat en sont également blessés; on ne sait souvent où poser le pied; on hésite à marcher au travers de ces cloaques infects.

La ville est divisée en douze quartiers, qui ont tous reçu leurs noms de quelque monument remarquable; d'une église célèbre, par exemple, d'un palais, d'un marché, etc. Tous ces monuments, quoique très-riches, sont ordinairement d'une architecture détestable. L'or et les marbres de toutes les couleurs, quelques-uns de la plus grande rareté, sont prodigués

dans les églises, mais sans goût, sans raison. L'œil est fatigué du nombre et de l'inutilité des ornements. On chercherait vainement dans ces lieux ce grandiose, cette majesté qui inspirent le respect, et portent à l'adoration.

Mais on trouve sur quelques places de Naples, des monuments qu'on ne saurait comment caractériser, tant ils sont bizarres. Ce sont des espèces d'obélisques, ou, comme on les appelle, d'*aiguilles* en marbres de toutes couleurs, mais tellement recouverts d'ornements contournés de mille façons, que la forme primitive n'existe plus. Ils étaient sûrement en délire les artistes qui ont tracé les plans de ces monuments, dont le type n'existe point dans la nature, et dont on ne trouve pas même d'exemples dans les ouvrages des architectes qui se sont le plus écartés des règles de la simplicité et du bon goût.

Quand on vient de Rome, on ne peut regarder qu'avec dédain, les fontaines de Naples, qui, presque toutes, ne sont pas d'un style plus sage que les autres monuments publics. Elles sont cependant en très-grand nombre : il est peu de places, peu de rues qui n'en aient une ou même plusieurs. Les eaux de la fontaine Médine, la plus considérable de toutes, sont jaillissantes; elles sortent d'un trident que tient à la main un Neptune de bronze : mais

elle est ornée d'une foule d'autres statues, et d'ornements qui, malgré tout le fracas de son architecture, en font un très-médiocre monument.

Mais il est temps de considérer la ville sous un aspect plus intéressant. Que ses édifices cessent de nous occuper ; je veux peindre le peuple qui l'habite: peuple singulier, qui n'a du caractère européen, juste que ce qu'il faut pour être encore classé parmi les peuples de l'Europe.

A l'exemple des anciens, il passe la plus grande partie du jour, hors des maisons, dans les rues, sur les places; non, comme eux, pour s'occuper des affaires publiques, auxquelles il prend très-peu d'intérêt, mais par le besoin d'éprouver quelques émotions, d'échapper à l'ennui, de satisfaire une curiosité vague et sans objet déterminé. C'est dans les rues, c'est en plein air qu'il boit, qu'il mange, qu'il travaille, lorsqu'il veut bien prendre la peine de travailler, qu'il se délasse, qu'il baguenaude et qu'il dort; j'ai failli dire, qu'il y propage son espèce. De là vient que la ville paraît excessivement peuplée, par ce qu'on en juge par la foule immense qui par-tout s'offre aux yeux. Paris et Londres sont presque des déserts, si on

les compare à Naples, telle qu'elle est à certaines heures du jour.

Parcourez, aux approches du soir, la rue Tolède, la place du château, le port, les quais; et, si le spectacle que vous avez sous les yeux est nouveau pour vous, il vous fera naître l'idée d'un soulèvement général de toute la ville, d'une émeute populaire. Des milliers de voix, des cris éclatants frapperont à-la-fois vos oreilles. Quel mélange confus d'hommes de toutes les classes, de tous les âges! des soldats, des prêtres et des moines, des femmes et des enfants; des artisans, des pêcheurs, des valets sans nombre, en livrées de toutes les couleurs, des hommes en haillons ou demi-nus: tous parlent, crient, gesticulent avec action. Et au milieu de cette tourbe que vous croiriez impénétrable, plusieurs centaines de voitures, de formes diverses, vont, viennent, roulent avec la rapidité de l'éclair, sans jamais, par une grace spéciale de la Providence, écraser personne.

Le bruit, le tumulte durent une grande partie de la nuit. On ne vit guères que la nuit dans cette ville. C'est alors que les marchands de comestibles, dont Naples fourmille, et qui établissent dans tous les espaces vides de petites boutiques mobiles ornées de drapeaux, distribuent avec profusion, du vin, des macaroni,

des poissons frits, etc., ou des fruits, des sorbets, de l'eau glacée. C'est alors aussi que la classe aisée, les nobles, les riches remplissent les cinq ou six théâtres de la ville, ou les académies de jeux, bien plus nombreuses que les théâtres. Pour tous les Napolitains, le jeu est la passion dominante; et ils préfèrent les jeux de hasard à tous les autres.

Le bruit, le tumulte ne cessent guères qu'aux approches du jour, pour recommencer quelques heures après. Mais vers midi, après le repas, presque tous les habitants se couchent et dorment jusques vers le soir. C'est le moment où les étrangers peuvent parcourir la ville, à leur aise, et dans le calme si nécessaire à la méditation.

Un jour, à Naples, ressemble à tous les autres jours. L'uniformité dans la manière de vivre, n'est interrompue que par quelques grandes fêtes publiques. Je ferai bientôt connaître et les spectacles dont jouit le peuple dans ces fêtes, et le rôle qu'il y joue.

Dans ses traits, dans ses goûts, dans ses manières, le peuple napolitain a beaucoup de rapport avec les orientaux. Chez lui, la beauté n'est pas une qualité très-rare dans les hommes; on la trouve moins souvent dans les femmes. Celles qui sont obligées de vivre en plein air,

sont bientôt flétries, desséchées; comme dans tous les climats chauds, elles ont une précoce, et courte adolescence. Mais leurs yeux noirs restent long-temps vifs et pleins de feu. Les hommes qui travaillent, les pêcheurs sur-tout, sont grands, fortement musclés et bien faits; les classes oisives, les riches, ont, quoique jeunes, une tendance constante à l'obésité. C'est peut-être le pays d'Europe où il y a le plus d'hommes gras et ventrus.

OBSERVATIONS VARIÉES *sur le caractère, la religion, les mœurs et les usages du peuple napolitain.*

Je rassemble ici, non pas sans ordre, mais en m'épargnant la peine de les lier par des transitions, quelques observations faites en divers temps sur le peuple de Naples.

Humble et fier; sans religion, mais superstitieux; avide, mais paresseux; soupçonneux et confiant; mystérieux et bavard; colère et flegmatique; n'agissant que par habitude, et ami des nouveautés : tel est le peuple napolitain; telles sont les contradictions qu'offre son caractère.

Toujours asservi, et par des nations qui différaient entre elles d'opinions et de mœurs, il est façonné, depuis des siècles, à l'obéissance;

soumis jusqu'à la bassesse, il rend à la puissance une espèce de culte : ce n'est, je crois, qu'à Naples, que l'on voit des hommes toucher, avec respect, l'habit d'un grand, et porter ensuite la main à leur bouche. C'est bien là de *l'adoration*. Vaine apparence! Le Napolitain méprise au fond de l'ame l'être qu'il feint d'adorer. Comme tous les esclaves, il hait ses maîtres, et n'a pour eux nulle reconnaissance du bien qu'ils peuvent lui faire.

Il a de l'orgueil. Avec quelle fierté il vante son pays, la beauté du climat, la fertilité du sol, la magnificence de la capitale! et, comme un enfant, il est fier d'être né dans le plus beau des pays, dans un pays qu'*il faut voir et puis mourir*.

Ne lui parlez point de son gouvernement: il ne vous entendrait pas. Est-il monarchique ou démocratique? c'est ce qu'il ignore : il n'y a jamais pensé. Mais le mot de *liberté* ne lui est pas inconnu, et flatte même son oreille; il croit que c'est le droit de faire tout ce qui plaît, de se livrer, sans frein, à toutes ses passions (1). On chercherait vainement à lui faire comprendre ce qu'a si bien dit J. J. Rousseau,

(1) Je le répète : tout cela peut aujourd'hui n'être plus vrai.

que l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite, est la liberté. Il se réunira donc, avec empressement autour du premier factieux, qui, comme Masaniello, criera *liberté;* mais il l'abandonnera avec autant de promptitude, s'il faut trop d'efforts pour conquérir le bien qu'il envie. Il retombera dans son apathie accoutumée, et reprendra ses chaînes, sans songer même qu'il ait voulu les briser. Un jour, il pourrait tuer, massacrer une partie des habitants de la ville, et le lendemain, lorsque la fièvre de sang serait passée, être aussi calme, dormir aussi bien qu'avant l'évènement.

Je ne considère ici que les dernières classes du peuple. Bientôt je m'occuperai des classes supérieures.

La RELIGION du Napolitain est de l'idolâtrie, rien de plus. Il s'occupe fort peu de Dieu, et ne s'est jamais demandé s'il existe; ni si tel culte est raisonnable et moral. Mais il invoque avec ardeur la Vierge et quelques saints privilégiés. Dans chaque boutique, dans chaque maison, est une figure de Vierge, devant laquelle brûle, jour et nuit, une petite lampe. C'est sans doute là un reste de culte que l'on rendait aux dieux pénates. Comme eux, la Vierge est la gardienne, la protectrice des foyers.

Les églises sont désertes, excepté les jours où l'on fête les saints auxquels elles sont dédiées. Il y a alors quelque nouvelle cérémonie, quelque spectacle qui attire la foule. Le portail de l'église, par exemple, est ordinairement décoré de toiles peintes, qui représentent une magnifique colonnade : le soir, ce portique est illuminé, et l'on tire au-devant un feu d'artifice. Les Napolitains vont à ce spectacle par habitude, mais ne paraissent pas y prendre grand intérêt. Ils sont blasés sur ce genre de spectacle.

J'ai dit qu'il y avait des saints qu'ils adoraient de préférence à Dieu. Ces saints, objets presque uniques de leur culte, sont, après la Vierge, S. Janvier et S. Antoine, mais sur-tout le premier, qui, comme tout le monde sait, opère annuellement un miracle.

Ce miracle que Pascal cite, comme preuve de la vérité de la religion, je l'ai vu s'opérer plusieurs fois, de très-près. Je vais le décrire. Il serait possible que par des évènements quelconques, S. Janvier fût bientôt privé de l'avantage de faire son miracle périodique. Conservons-en du moins, pour l'histoire, une relation authentique (1).

---

(1) Il y a plus d'un siècle qu'Addisson, voyageant en Ita-

C'est dans une superbe chapelle de la cathédrale, que se fait tous les ans, au mois de mai, le célèbre miracle. Là, dans un sanctuaire secret, est conservé le sang miraculeux de S. Janvier. Dès le matin, la chapelle, spacieuse presque autant qu'une église de grandeur ordinaire, se remplit d'une foule immense de curieux. Tout est or et argent dans cette chapelle : les statues qui l'entourent, celle de la Vierge qui est sur l'autel, etc. etc. Une forte et riche balustrade sépare les spectateurs de l'enceinte où le prêtre

---

lie, vit aussi le miracle s'opérer; et il déclare qu'il le regarde comme une insigne jonglerie.

« I had twice an opportunity of seeing the operation of « this pretended miracle, and must confess I think it so far « from being a real miracle, that I look upon it as one of « the most bungling tricks that I ever saw. »

Ce qu'il y a de singulier, c'est que du temps d'Horace, il s'opérait dans une ville, qui est aujourd'hui comprise dans le royaume de Naples, à *Egnatia*, un miracle absolument du même genre. L'encens se liquefiait sur certain autel, sans qu'il fût nécessaire de l'approcher du feu. C'est au sujet de ce prétendu miracle, qu'Horace, qui n'était pas plus crédule qu'Adisson, s'écrie :

Credat Judæus Apella,
Non ego....

On voit que, du moins, le miracle de S. Janvier, est d'origine très-ancienne.

célèbre la messe ; mais les personnes de distinction, et les étrangers que le gouvernement favorise, sont admis dans l'enceinte, au grand dépit du peuple qu'ils empêchent de jouir, comme il le voudrait, du spectacle, et qui s'en plaint quelquefois amèrement, en lançant de grosses invectives contre les privilégiés.

Tout autour et en-dehors de la balustrade sont ordinairement une centaine de femmes du peuple, la tête couverte de réseaux, vêtues d'étoffes éclatantes : leurs traits fortement prononcés, leurs yeux hagards ont l'expression de l'audace et presque de la férocité. Comme elles sont arrivées les premières, elles ont conquis les meilleures places.

A présent que l'on connaît le lieu de la scène, je vais copier mot pour mot ce que j'écrivis un jour à l'instant même où je venais d'être témoin du miracle.

« La messe est finie. Le prêtre qui l'a dite sort de la chapelle, et reparaît bientôt après, suivi de deux ou trois acolytes, qui portent un buste colossal d'argent doré. La tête du buste est cachée dans une espèce de sac de soie rouge. Les prêtres transportent, je ne sais pourquoi, le buste derrière l'autel, en entrant dans le lieu secret par une des portes fabriquées des deux côtés du sanctuaire : le célébrant en sort

presque aussitôt après par l'autre, tenant en main une espèce de boîte d'argent, de forme ronde.

« Il faut décrire cette boîte, c'est la pièce essentielle. Figurez-vous une de ces lanternes de poche dont la forme est ronde, et qui ont un long pied dans lequel s'enfonce la bougie. Cette boîte est surmontée d'une couronne aussi d'argent. Deux verres ronds la ferment des deux côtés, et permettent de voir dans son intérieur. On y distingue assez bien deux petites fioles, dont une ronde est remplie, à plus des deux tiers, d'une matière noire; l'autre, beaucoup plus étroite et plus longue, ne paraît contenir qu'une eau sale, mêlée de quelques filaments ou nuages rougeâtres.

« Le prêtre la montre au peuple, en élevant les bras. Il la renverse de bas en haut; et dans l'intérieur de la boîte, tout est resté dans la même situation : la matière noire de la fiole ronde n'a point changé de place, ce qui serait nécessairement arrivé, si elle eût été liquide. Le prêtre alors pose le pied de la boîte dans un trou pratiqué dans un des ornements de l'autel. Il faut faire revenir le buste de S. Janvier, qui était toujours resté dans le sanctuaire secret où d'abord on l'avait porté. Le buste reparaît; mais au lieu du sac qui couvrait la tête, il porte

une mitre. Les traits de cette figure d'argent ont beaucoup de gravité, de majesté.

« Le prêtre lui ôte sa mitre et lui en met une bien plus riche, ornée de pierres précieuses et de diamants; il lui couvre les épaules d'une chappe non moins brillante, et lui attache au col un collier fort large, qui surpasse tout le reste en magnificence. Enfin, deux autres prêtres ornent les deux côtés de sa poitrine de deux énormes bouquets de toutes sortes de fleurs.

« La toilette du saint est finie. Le prêtre vient reprendre sur l'autel la boîte au sang. Il la tourne, la retourne, la place devant un cierge allumé que tient un autre ecclésiastique. Mais je n'ai point remarqué qu'il la posât sur sa poitrine, comme l'assure le voyageur Lalande.

« En vain, il ne cesse de remuer la boîte; après une demi-heure d'attente, rien ne bouge encore. Il faut entendre les cris des femmes : ce sont de vrais hurlements, au milieu desquels je distingue ces expresssons : *San Gennaro, io credo! — viva li morti! — bella testa!*

« Le prêtre alors entonne une litanie, le peuple répond avec ferveur, mais aussi avec l'accent du désespoir, de la frénésie. Des imprécations contre S. Janvier succèdent quelquefois aux plus ardentes prières : les femmes

de la balustrade l'appellent avec mépris, et avec des gestes menaçants, *faccia gialla* (face jaune).

« Mais, ô prodige! après tant d'efforts de la part du prêtre qui a toujours remué la boîte, et après quarante-trois minutes de la plus cruelle attente de la part des spectateurs, la masse noire commence à se détacher des parois de la fiole ronde : elle a fait un petit mouvement; et bientôt après, lorsque le prêtre renverse la boîte, elle remplit l'espace vide de la fiole. Le miracle est fait. Les chants de joie retentissent dans la chapelle, et l'on porte la boîte à baiser au peuple, qui se presse autour de la balustrade. »

Disons-le à l'honneur des Napolitains, il n'y a guère que les harangères que j'ai mentionnées plus haut, qui jettent ces cris de fureur si scandaleux et effrayants pour les étrangers présents à ce spectacle. J'ai cru même remarquer que, chaque année, c'étaient les mêmes femmes, et que la fureur de bacchante dont elles semblent possédées, n'est pas réelle, qu'elle est de commande. Elles commencent à crier dès qu'on apporte la tête de S. Janvier; leurs yeux étincellent; les veines de leur col sont gonflées et tendues; la sueur et les larmes coulent ensemble de leurs fronts. Mais quelque

curieux vient-il à les presser, elles se retournent brusquement, lui disent des injures, sur un tout autre ton, distribuent des coups de poing fortement assenés; et puis, comme un acteur, un moment interrompu, qui reprend son rôle, elles recommencent à hurler, à répandre de grosses larmes, à pousser des soupirs de feu.

De tout ce que je viens de dire, il résulte qu'il n'y a dans cette cérémonie, ni noblesse, ni décence. Tout y est grotesque et ridicule. — Puisque S. Janvier sait faire des miracles, il devrait bien en opérer un, qui serait plus utile à sa patrie. Que ne rend-il le Napolitain plus actif, plus laborieux, plus ferme dans ses entreprises, d'un caractère moins lâche et moins inconstant! ce miracle vaudrait bien l'autre.

Le pays de Naples est vraiment la terre des prodiges. Pendant que la liquéfaction du sang de S. Janvier s'opère à Naples, à Pouzzoles, quelques gouttes de ce même sang, tombées il y a douze siècles, sur la pierre où il fut décapité, et que l'on conserve précieusement, redeviennent rouges et vermeilles.

Et le sang de S. Jean, que l'on conserve aussi dans je ne sais quelle église de Naples, ne manque jamais de bouillir, aux yeux de tout le monde, à l'instant où on lit l'évangile. Je ne

sais pourquoi ces miracles-là sont moins connus, n'ont pas la même réputation. Tant il est vrai que les miracles sont aussi soumis à une destinée, *habent sua fata!*

Voici encore quelques exemples de pratiques superstitieuses à Naples. Quiconque a la migraine, peut se rendre dans une église dédiée à S. Aspreno, évêque. Il y met la tête dans un trou pratiqué dans le mur; et si, en la retirant il n'est pas entièrement guéri, il n'en est pas du moins plus malade.

S. Antoine, autre patron de la ville de Naples, a toujours eu, comme chacun sait, une touchante bienveillance pour les bêtes. A un certain jour de l'année, on amène près de son église, tous les chevaux, bœufs, porcs, moutons, etc. de la ville et des environs. Toutes ces bêtes ont au col un morceau de pain, qu'un prêtre vient bénir en grande cérémonie. Les maîtres de ces bêtes ont soin de garder précieusement, toute l'année, le morceau de pain. Si l'une d'elles tombe malade, on le lui fait manger; et elle guérit aussitôt. Il n'est pas permis de douter de la vertu de ce remède. On y croit si bien, que le roi lui-même envoie ses chevaux à l'église Saint-Antoine.

Ces preuves d'une superstition puérile, je pourrais les multiplier jusqu'à satiété; mais il

faut s'arrêter. Et pourtant je voudrais dire encore un mot des fêtes religieuses de Naples.

Une des plus brillantes est celle qui a été instituée en l'honneur d'une Vierge qui fit jadis je ne sais quel miracle, et dont la chapelle est près de la grotte du Pausilype. Cette fête se célèbre le 8 septembre : on y accourt de toutes les îles, et des campagnes. En se mariant, les femmes ont soin de faire mettre dans le contrat, que leurs maris seront tenus de les laisser aller, chaque année, à la fête de *Piè di Grota*. Tous ces paysans et paysannes sont dans leurs plus beaux atours : les hommes en habits de velours bleu, galonnés ou brodés en or, la veste et la culotte de satin rouge, mais plusieurs sans bas, sans souliers, et quelquefois sans chemises. Les femmes ont des juste-au-corps aussi de velours, mais tellement surchargés d'or qu'on ne voit plus l'étoffe : elles portent de plus des colliers et des pendants d'oreille d'une largeur démesurée, et à trois et quatre étages. Leur coiffure indique le pays d'où elles viennent ; elle a, le plus souvent, quelque chose d'antique. Tantôt, par exemple, leurs cheveux natés forment une espèce de couronne sur le sommet de la tête ; ils y sont retenus par une longue épingle à très-grosse tête, et telle qu'on en trouve dans les tombeaux des anciens ;

quelquefois, et c'est ainsi que sont coiffées les femmes d'Ischia; elles ont un voile d'une espèce de gaze jaunâtre, qu'elles relèvent sur leur tête en l'agençant avec beaucoup de grace, et qui retombe par derrière jusqu'au milieu du dos. Elles ont bien des souliers, même de très-riches; mais toutes ne les portent pas à leurs pieds, elles les tiennent à la main.

Tout ce qu'il y a de troupes à Naples et dans les environs, viennent se ranger sur le beau quai de Chiaja, qui conduit à la chapelle de la madonne de *Piè di Grota;* et pendant ce temps, les vaisseaux et frégates, richement pavoisés, se rangent dans le golfe, en face du quai. C'est vraiment un magnifique spectacle.

Dans cette fête, se déploie en liberté, le goût de la nation napolitaine pour tout ce qui est faste. Il n'est pas un noble, pas un bourgeois qui ne vienne s'y montrer et dans sa plus belle voiture et dans ses plus beaux habits. On ne voit qu'or, broderie et brillants. Les innombrables voitures se rangent en file pour aller très-lentement à la chapelle, et en revenir; car c'est là tout l'objet de la fête. Il est assez divertissant pour un observateur vulgaire, de voir les princes, les seigneurs de la cour (tous y sont) se pavaner dans leurs voitures dorées, au milieu d'une foule de laquais, vêtus de leurs

plus belles livrées. On ne saurait exprimer leur air dédaigneux et fier; et combien, pour l'ordinaire, leur figure contraste avec tout le superbe attirail qui les entoure! Une fois, je fus frappé de l'éclat d'une voiture qui l'emportait sur toutes en magnificence. Des pierreries sans nombre étaient enchassées dans la caisse à fond d'or; le siége du cocher et toutes ses dépendances étaient d'argent. Dix à douze chevaux harnachés avec le même luxe, traînaient l'incomparable carrosse. Par qui était-il occupé? par une princesse qui n'avait pas trois pieds de haut. Ce n'était pas sans peine qu'on parvenait à découvrir la poupée au milieu de toutes les dentelles et diamants dans lesquels elle était ensevelie.

Le roi, les princes et tous les grands officiers de la cour assistent aussi à cette fête, dans des voitures de gala fort antiques, qui ne sortent guères que ce jour-là. Le carrosse du roi est surmonté d'une énorme couronne d'or, et d'un si grand amas de plumes blanches, qu'en le voyant, on se croit transporté dans l'ancien Mexique ou au Pérou, et assister à un triomphe de Montezume.

Je fais une réflexion : le roi de Naples, dans la petite course qu'il fait ce jour-là à la chapelle de *Piè di Grota*, peut voir, d'un coup-

d'œil tout ce qu'il a de forces de terre et de mer, et, en même temps, plus d'un vingtième de tous ses sujets du continent.

Il est d'autres fêtes religieuses plus simples, mais non moins ridicules. Tous les ans, le lundi de Paques, une immense population se réunit dans le *Vomero*, à quelques milles de Naples. Ce Vomero est le cratère d'un très-ancien volcan, et le lieu le plus délicieux que l'imagination puisse se figurer. La végétation des arbres y est d'une force surprenante. Les monticules qui s'élèvent dans ce vaste espace, sont couverts d'ormes, de vignes, de figuiers, d'oliviers, ni trop rares, ni trop abondants. Ce n'est pas un terrain trop cultivé que l'on a sous les yeux; ce n'est pas non plus une forêt. On ne saurait définir ce joli paysage. Le fond du cratère est le lieu consacré à la bizarre cérémonie que je vais raconter. Elle commence par une procession, dans laquelle des hommes vigoureux portent sur leurs épaules une madonne en pied, la tête couverte d'une large perruque poudrée, et vêtue d'une longue robe. A un signal donné, les jupes de la vierge se lèvent, et il en sort une nuée d'oiseaux sur lesquels les spectateurs tirent à l'envi des coups de fusil. Sans doute ils croient que plus ils en

tuent, plus ils ont de droits aux faveurs du ciel, et plus ils gagnent d'indulgences. J'ai demandé vainement l'origine de cette singulière fête religieuse, on ne m'en a rien appris.

C'est encore un reste de quelque vieille idée superstitieuse, que l'usage où l'on est, à Naples, de construire dans la plupart des églises, et des palais, même dans les riches maisons particulières, des *presepi* (créches), qu'on laisse exposées aux regards des fidèles ou plutôt des curieux pendant une quinzaine de jours aux temps de Noël. Que l'on se figure un théâtre quelquefois assez vaste, et qui, le plus souvent représente un charmant paysage, animé par des groupes de bergers, de bergères, dont les uns font paître leurs troupeaux, les autres dansent et folâtrent. Là sont aussi des animaux de toute espèce, des villes avec des *clochers*, des hommes de toutes les nations, de toutes les professions, habillés à la mode de notre temps, etc. etc. Le but de l'institution avait été sans doute de rappeler dans ces tableaux la naissance de Jésus. Aussi y voit-on souvent l'étable, le bœuf, l'âne, etc.; mais le plus souvent aussi cette scène n'est qu'accessoire. Toutes les figures sont de bois, parfaitement travaillées, et très-bien peintes. Quelques-

unes, les mages, par exemple, quand on les y introduit, sont couvertes de perles et d'ornements précieux. Les points-de-vue, les perspectives sont ménagés avec un art admirable. Ce sont vraiment de fort jolis tableaux, et qui font illusion. Comment les Napolitains qui ne trouvent pas le temps de faire des ouvrages utiles, et qui auraient de la durée, emploient-ils plusieurs mois à fabriquer, avec soin et même avec goût, de telles futilités, qui doivent n'avoir d'existence que pendant quelques jours?... Mais moi qui reproche aux Napolitains de perdre leur temps à faire des crèches, j'en passe trop à les décrire. Je n'ajouterai qu'un mot, c'est qu'il y a telle crèche, dont la construction coûte à l'imbécille qui en est le propriétaire, 60,000 fr. et plus. C'est de l'argent bien employé.

On voit qu'à Naples, fêtes, spectacles, tout tient à la religion, tout a été institué par l'esprit religieux. Voici un usage assez singulier qui a peut-être la même origine. Dans la rue de Tolède, théâtre ordinaire des fêtes et divertissements publics, tous les ans, pendant le carnaval, on voit rouler, en sens opposés, deux files de voitures et de longs chars remplis d'hommes et de femmes en dominos, qui se jettent à la tête en passant des poignées de dragées grosses comme

des œufs de pigeon. Les masques les plus prudents se munissent de boucliers de fer blanc; et la précaution n'est pas inutile; car les yeux au moins courent de grands dangers. La foule qui remplit la rue dans toute sa longueur, et les personnes qui sont aux balcons des palais, se mêlent à ces jeux, lancent et reçoivent des dragées. C'est un amusement assez puéril; mais d'où peut-il venir? Il est d'usage en Sicile comme à Naples. Le roi actuel, lorsqu'il était plus jeune, se distinguait dans cette joûte. J'ai connu un général, suisse de nation, qui en était revenu avec un œil poché de la façon de sa majesté sicilienne.

Toutes ces descriptions de fêtes et de jeux peignent, à ce qu'il me semble, sinon les mœurs, au moins les goûts de la nation; mais passons à des considérations générales.

Dans aucun pays, les trois classes principales d'hommes, qui composent ordinairement un peuple, ne sont si différentes, si fortement tranchées qu'à Naples. Par tout ce qui précède, nous connaissons déja un peu la dernière de ces classes, les prolétaires. Il y a de l'exagération dans tout le mal qu'ont dit de ces hommes, les voyageurs qui ne les ont qu'entrevus. Il les ont cru capables des plus grands

crimes; ils ont écrit qu'ils étaient sans probité, sans foi, etc., toujours portés à la révolte. J'en ai pris une autre idée. Je ne dirai pas qu'ils sont moraux (ils ne savent pas ce que c'est que la morale); mais ils ont un esprit de justice qui s'aperçoit en maintes circonstances : peu querelleurs, ils ont rarement entre eux des rixes fâcheuses; ils s'emportent facilement, crient très-haut, mais ils en viennent rarement aux coups, et vous les voyez, en un instant, aussi calmes que s'ils n'eussent éprouvé aucune contrariété. Ils ne commettent guères de crimes, que lorsqu'ils sont subjugués par une grande passion, par la jalousie, par exemple; et ce qui prouverait une certaine lâcheté de caractère, c'est la femme qu'ils punissent, qu'ils tuent, rarement ils s'adressent à leur rival. Ils dérobent, lorsqu'ils trouvent l'occasion favorable; mais pour voler, ils n'emploient pas la violence. Il en est pourtant qui, malheureusement doués de caractères plus énergiques, ne répugneraient nullement à voler à main armée; mais ceux-là vont se réunir aux nombreuses troupes de brigands qui, de tout temps, ont désolé les Calabres et les Abruzzes. Ils sont ignorants, superstitieux, mais nullement fanatiques, car ils ne sont attachés à la religion, que par les spectacles, les

plaisirs qu'elle leur offre sans cesse, et dont ils se font une habitude. Ils sont indolents, très-peu laborieux, parce qu'ils n'ont que peu de besoins : c'est ou un avantage ou un inconvénient qui résulte du climat. Lorsqu'ils ont gagné de quoi se nourrir eux et leurs familles, pendant quelques jours, il serait fort inutile de les inviter à continuer de travailler.

De cette classe indolente par goût, peut-être par système, il faut excepter les *pêcheurs*. Ce sont à Naples, selon moi, les hommes les plus actifs, les plus laborieux, j'ai presque dit les plus estimables. Habitués, dès l'enfance, aux travaux les plus rudes, ils n'ont aucun des vices que donne la paresse. Ils aiment leurs femmes, leurs enfants qu'ils revoient avec tant de plaisir, après les absences courtes, mais multipliées qu'exige leur profession. Ils vivent dans l'espèce d'aisance que procure toujours le travail; et leur seule ambition est de transmettre en bon état leur barque et leurs filets aux enfants qui doivent leur succéder un jour, et qui les accompagnent, de bonne heure, dans leurs petits voyages à la recherche de côtes poissonneuses(1).

(1) La plupart de ces pêcheurs sont *tatoués*, comme les sauvages des îles océaniques. Ils se font dessiner, d'une

Mais la classe du peuple qui mérite d'être connue, et mieux appréciée qu'elle ne l'a été jusqu'à présent, est la classe mitoyenne, celle qui renferme les *pallietti*, les professeurs de l'université, les banquiers, négociants et bons marchands, enfin une grande partie des individus voués au culte des autels; je dis seulement une partie, car il est beaucoup d'ecclésiastiques à Naples qui, par leurs mœurs et leur ignorance, avilissent le caractère dont ils sont revêtus (1).

---

manière ineffaçable, sur tout le corps, des croix, des soleils, des armoiries, les plus bizarres figures. J'ai vu un pêcheur qui, lorqu'il avait reçu dans sa barque quelque seigneur, se faisait aussitôt appliquer son nom sur quelque partie du corps. C'était un catalogue vivant. On lisait sur ses bras ou sur sa poitrine, les noms d'un ministre, d'un grave magistrat, sur ses cuisses, des noms de duchesses, du côté opposé, des noms d'archevêques et de cardinaux, etc. etc.

(1) La conduite du bas clergé à Naples, est souvent scandaleuse. Bien des ecclésiastiques font le métier d'agents d'intrigues de toute espèce, de proxenètes. C'est la misère qui fait descendre ces hommes à un tel état de dégradation. Le métier de prêtre ne procure pas de quoi vivre à quiconque n'a pas des archevêchés ou évêchés, ou de gros bénéfices. Aussi voit-on dans les rues de Naples, mais sur-tout dans les cafés, des prêtres en habits sales et déchirés, s'approcher des étrangers, et ôtant d'une main leur calotte, demander

Dans cette classe du milieu, on trouve généralement des lumières, point de prétentions, de la franchise, de la probité. Je sais qu'il est là peut-être, plus que dans aucun autre pays, des hommes de loi, avides et peu délicats, des négociants avec lesquels on ne doit traiter qu'en stipulant bien clairement et par écrit les conventions; mais la majorité est bonne et saine.

On peut compter un assez grand nombre de maisons bourgeoises où les mœurs sont telles qu'elles étaient, en France, au temps de Molière. On y retrouve ses Ariste, ses Argante, ses Arnolphe, etc., et aussi ses Léandre et ses Lucile; quelquefois les Scapin, rarement les Sbrigani. Les filles y sont innocentes, les épouses honnêtes, les maris confiants. Ce n'est que dans ces maisons que se forment, à des jours marqués, ces réunions paisibles, amicales, si communes en France, sur-tout dans les provinces. Mais, dans ces sociétés de Naples, peut-être s'asservit-on un peu trop au cérémonial. La froide étiquette n'en est pas assez bannie.

Les mœurs des grands sont tout différentes. On a dit dans plus d'un ouvrage, qu'elles se

---

de l'autre l'aumône. Quelquefois c'est pis encore : ils proposent aux nouveaux débarqués de les conduire dans des maisons de plaisir, etc. etc.

rapprochaient beaucoup de celles de la classe si méprisée de Lazaroni. Cela était plus vrai, il y a quelques années, qu'au moment où j'écris. En effet, ils avaient la même indolence, les mêmes idées supertitieuses, et, à peu de choses près, la même ignorance. Élevés ou dans un cloître, ou par d'ignares précepteurs, qui, dans la maison n'avaient ni le rang, ni même les gages d'un cocher-*major* (1), ils parvenaient à l'adolescence, sans que leur esprit fût même dégrossi, ni leur jugement formé. Dans le monde ils restaient toujours embarrassés, timides, parce qu'ils avaient la conscience de leur incapacité. Ils ne savaient pas diriger leurs propres affaires : ils en laissaient le soin ou à quelque homme de loi qui s'enrichissait à leurs dépens, ou à quelque *abbé* qui, s'insinuant à force de bassesse, dans la confiance des maîtres, devenait l'intendant, le factotum de la famille, et bientôt y régnait sans partage. Et

(1) La place de cocher est, à Naples, très-importante dans les grandes maisons. Le cocher-major a un autre cocher et souvent plusieurs sous ses ordres. Lorsqu'il monte sur son siége, les cochers subalternes lui présentent respectueusement l'un son fouet, l'autre les rênes, l'autre ses gands. Ce cocher-major est beaucoup plus payé que le gouverneur du fils de la maison, que le secrétaire, que le cuisinier.

cependant le véritable maître ne s'occupait que de fêtes, de spectacles, de mille futilités indignes d'un homme.

Sa noble épouse qui, d'un obscur couvent, était passée dans ses bras, s'imaginait qu'une femme ne devait vivre que pour l'amour. Sans instruction aucune, sans talents agréables, sachant à peine lire, elle n'avait d'autre ressource contre l'ennui que les intrigues amoureuses. Il n'était pas une femme noble qui n'eût son sigisbé, et, en outre, quelques autres amants plus favorisés. Les querelles fréquentes avec le sigisbé, toujours jaloux, toujours tyran, occasionnaient journellement des querelles qui, du moins, avaient l'avantage de rompre un peu l'uniformité habituelle de la vie.

J'ai encore été témoin de cette manière de vivre de la classe supérieure à Naples; mais je dois dire que déja il n'était pas difficile de voir qu'un heureux changement se préparait dans ses goûts et dans ses habitudes. J'ai connu des grands d'un vrai mérite, exempts de tous préjugés, très-instruits, soit dans les sciences, soit dans les lettres, et qui rougissaient de voir la caste dans laquelle ils étaient nés, dégradée à ce point. J'ai vu aussi quelques femmes d'un haut rang, qui dédaignaient la *sigisbéature*, montraient dans l'occasion des sentiments no-

bles et élevés, et dont l'esprit n'était pas sans délicatesse et sans graces.

Tels sont, ou du moins tels j'ai vu les Napolitains. Tout examiné, leur plus grand défaut est l'indolence; et, comme le remarquait Adisson, il y a plus d'un siècle, il ne faut en accuser que le climat, qui relâche les fibres de leur corps. Mais cette indolence ne les empêche point d'être d'une rare perspicacité. Leur imagination est vive et abondante; leurs discours pleins d'images. Ils ont autant de pénétration que de finesse dans l'esprit, et savent les cacher sous le masque de la simplicité et de la bonhommie. Dès les premiers mots, ils devinent le caractère, les goûts, les opinions de l'homme avec lequel ils parlent. L'ironie est la figure qu'ils emploient le plus fréquemment dans la conversation. Il faut les bien connaître pour découvrir que les louanges outrées qu'ils prodiguent aux hommes qu'ils ont intérêt de flatter, sont pour l'ordinaire autant de railleries et d'épigrammes.

Malgré ce penchant vers la molesse, qu'on leur reproche avec trop de justice, je suis convaincu qu'un bon gouvernement parviendrait à leur donner de l'émulation, du goût pour les arts, pour les plaisirs de l'esprit, leur inspirerait le desir de prendre un rang honorable

parmi les peuples les plus industrieux et les plus civilisés; et l'on ne pourrait plus dire de Naples avec Ovide :

> .... *In otia natam,*
> *Parthenopen.*

Mais ce bon gouvernement.... — Passons à d'autres objets.

IV.

PARTIE OCCIDENTALE DES ENVIRONS DE NAPLES.

Le Pausilype.

Le nom de Pausilype (παῦσις τῆς λύπης), qu'on pourrait presque traduire par notre mot *sans-souci*, fut donné par les anciens à cette longue colline qui forme la côte occidentale du bassin de Naples. Il indique assez qu'elle était pour eux un lieu de délices et de repos. Il ne reste que peu de vestiges des monuments dont ils l'avaient décorée. On trouve seulement, vers la pointe ou promontoire, les ruines des maisons de Lucullus, de Vedius Pollion, et d'un temple à la Fortune. Le rivage très-exhaussé offre par-tout des grottes où s'engouffrent les eaux de la mer. Quelques-unes ont été creusées par les anciens, et étaient sans doute destinées à des bains, ou formaient des pêcheries.

Sur le sommet, on remarque encore quelques portions de voies antiques, et des restes d'aquéducs souterrains si dégradés, qu'on n'en peut suivre la direction.

Mais le monument antique le plus intéressant, celui que tout voyageur instruit va visiter avec respect, c'est le *tombeau de Virgile*. Le nom seul de ce grand poète pouvait donner quelque célébrité à une masure en forme de tour carrée, et si comblée par les terres, qu'on ne peut plus entrer que dans une petite chambre dont les murs offrent dans leur pourtour ces niches où l'on déposait les urnes cinéraires. Est-ce bien là qu'ont été transportés les restes de celui qui chanta les *Pasteurs et les Guerriers?* Plusieurs auteurs le nient; *Adisson* entre autres. Ce voyageur pense que le tombeau du grand poète était de l'autre côté de Naples, vers le Vésuve : mais cette opinion paraît peu fondée. Des écrivains très-antérieurs au temps où écrivait Adisson, prétendent que les cendres de Virgile furent placées, par ordre d'Auguste, près du chemin de Pouzzoles, *intra lapidem secundum* : il est donc très-raisonnable de croire que le tombeau situé sur le penchant du Pausilype était celui de ce poète. D'ailleurs il paraît qu'il contenait encore dans le seizième siècle, son urne soutenue par neuf colonnes de

marbre. Du moins des auteurs de ce temps assurent l'y avoir vue, ainsi que le distique si connu qui rappelle les trois genres de poésie auxquels il s'était livré.

Ajoutons que c'est le seul monument de ce genre qui soit sur cette colline. Où pouvait-on mieux déposer les cendres de Virgile, que dans ces lieux qu'il avait tant chéris, où il vécut long-temps, où, comme il le dit lui-même, il composa ses Géorgiques? Il est même probable que la terre dans laquelle fut placé son tombeau lui avait appartenu. Silius-Italicus, pénétré de vénération pour la mémoire de ce grand homme, acheta, près d'un siècle après, cette *Villa*, afin de posséder le tombeau. Il n'en approchait que comme d'un temple. Ce même Silius avait précédemment acheté la maison de Cicéron. Aussi Martial lui adresse-t-il ces vers peut-être un peu trop flatteurs :

Hæredem, dominumque sui, tumulique, Larisque
Non alium mallet nec Maro, nec Cicero.

Presque au-dessous du tombeau de Virgile est l'entrée de cette grotte, ou plutôt de ce chemin souterrain qui conduit de l'autre côté du Pausilype, dans la campagne de Pouzzoles. C'est un ouvrage qui, à mon avis, jouit d'une célébrité qu'il mérite assez peu. Lorsqu'on a

parcouru ces vastes *catacombes* qui sont sous Naples et ses environs, on ne saurait trouver bien admirable un souterrain de mille pas environ de longueur. Sans doute il fallut employer beaucoup de temps pour le creuser; Mais où était la difficulté? La montagne est composée d'un *tufo*, très-tendre, qu'on peut percer sans effort.

On ignore l'époque de cette entreprise. Elle remonte probablement, comme toutes celles de ce genre, à la plus haute antiquité. Strabon l'attribue à un certain *Coccejus :* mais il ne dit ni ce qu'il était, ni dans quel temps il vivait.

Quoique cette grotte ait été, en différents temps, exhaussée, élargie, elle n'en est pas moins un passage très-incommode. Un sentiment pénible saisit lorsqu'on y entre pour la première fois. Ce n'est pas sans quelque effroi que l'on se trouve ainsi enseveli pendant assez long-temps dans une avenue noire, longue, retentissante. On n'aperçoit qu'au loin, comme une fente étroite, l'ouverture par où l'on doit sortir. On desire d'y arriver; mais il semble que le chemin s'allonge sous les pas : et cependant l'air qu'on respire est humide et chaud; on est plongé dans un nuage épais de poussière; tous les objets éclairés par des jours faux paraissent gigantesques; les cris des nombreux

passants qui s'avertissent mutuellement du côté qu'ils prennent, sont doublés par les échos de la voûte; le bruit des voitures ressemble à celui de la foudre.... La description que Sénèque fait de ce passage est encore exacte aujourd'hui: l'on y éprouve les mêmes sensations que ce philosophe : on s'y livre à des réflexions aussi graves que les siennes. (Voyez sa lettre 57.) Tel est le seul chemin qui unit le territoire de Naples à celui de Pouzzoles.

Les Camaldules.

Veut-on découvrir, presque à vol d'oiseau et de manière à en pouvoir lever la carte, tous les environs de Naples, c'est au monastère des Camaldules qu'il faut monter. Il est bâti sur la plus haute des montagnes qui forment l'enceinte de cette capitale. On n'y parvient qu'après avoir long-temps gravi par des chemins dont on oublie l'aspérité, dès que l'on jette les yeux autour de soi. Quelquefois on se trouve comme enseveli au milieu de montagnes revêtues de genêts, de myrthes, de lauriers, d'arbousiers; sur leurs pentes rapides sont des pins, des châtaigniers, des oliviers, qui semblent tombés des sommets; car on ne peut concevoir que des hommes aient pu les planter à cette

hauteur et dans de tels précipices. Plus loin, on voit sous ses pieds des vallées sombres, dont l'œil n'ose mesurer la profondeur; plus loin encore, au travers de deux monts qui semblent s'être divisés avec effort, on découvre la vaste plaine de la mer; les rochers, les vaisseaux qui ne paraissent que comme des points noirs semés sur sa surface. Vient ensuite un bois taillis de châtaigniers, percé de petites routes verdoyantes qui invitent à s'égarer dans leurs détours. Enfin, sans cesser de toujours monter, on arrive à une plate-forme, plantée d'arbres très-élevés, et qui est comme le portique extérieur du monastère.

C'est dans le jardin des moines, au bout d'une allée solitaire qui occupe le dernier sommet de la montagne, qu'il faut se placer pour jouir du plus magnifique des spectacles. On domine sur toutes les montagnes, les vallées, les plaines qui les terminent; on suit de l'œil tous les contours des rivages de la mer, jusques dans les états romains. Si l'on reporte les yeux au-dessous de soi, les montagnes environnantes qui, d'en-bas, paraissent si élevées, si arides, ne sont plus, de là, que comme de gros sillons qui s'élèvent sur une plaine; et tous les anciens cratères de volcans, aujourd'hui couverts de forêts, de champs cultivés et de vignes, se montrent comme des points ronds, dissé-

minés sur une étoffe brodée. Vous avez à votre droite, presque sous vos pieds, la petite ville de *Pianura*, vous en compteriez les maisons; de l'autre côté, le lac d'Aguano, et les autres lacs de la côte vous paraîtront de petits étangs ronds, creusés par l'art. Puis viennent la colline où était Bayes, la plaine qu'occupait Cumes, les prétendus Champs-Élysées, le célèbre cap de Misène, qui semble ne tenir au rivage que par une étroite langue de terre.

Cette monstrueuse montagne des Camaldules, est nécessairement une production volcanique. Dans les déchirures de ses flancs, on peut facilement compter diverses couches, plus ou moins larges, de scories vitrifiées, de pierres ponces, de cendres; puis, des couches de terre végétale, et de nouveau des laves et de la pouzzolane. Ainsi elle a reçu, en différents temps, des accroissements successifs. Après avoir été long-temps, peut-être, couverte de végétaux, d'autres laves, vomies en d'autres temps, auront rendu inutiles les efforts d'une nature toujours productive; et, après des milliers de siècles écoulés, ces laves plus récentes ont offert aux hommes un nouveau sol propre à la culture.

Quel est de tous ces volcans celui qui a vomi la montagne des Camaldules, dans un temps

dont il serait impossible d'assigner l'époque? Je serais porté à croire qu'elle doit son origine au volcan qui brûlait dans le vaste cratère du *Vomero*, qu'il faut traverser pour la gravir, et qui est aujourd'hui un des sites les plus agréables de tout le pays.... Mais abandonnons de vaines conjectures que je ne pourrais appuyer que de faibles raisonnements.

CHAMPS PHLÉGRÉENS.

Les lacs d'Agnano, d'Astruni; la Solfatare; l'Averne, etc.

Lorsque du sommet d'une montagne élevée (de celle des Camaldules, par exemple, que je viens de décrire), on jette les yeux sur les *Champs Phlégréens*, sur cet amas de cratères dont les uns sont devenus des lacs, d'autres des plaines arides et fumantes, d'autres des forêts ou des champs fertiles, ce spectacle, unique peut-être au monde, frappe d'admiration et d'effroi. Quelle affreuse époque que celle où des torrents embrâsés sortaient à-la-fois par toutes ces bouches! Et cette fumée qui ne cesse de s'exhaler de quelques-unes, n'annonce-t-elle point que dans des cavernes souterraines et profondes l'incendie dure encore!

Le cratère, que remplit en partie le lac

d'*Agnano*, mérite quelque attention. On a dit que les eaux de ce lac semblaient bouillonner, quoiqu'on n'éprouvât, en les touchant, aucun sentiment de chaleur. Ce phénomène, décrit par tant de voyageurs, ne se fait plus remarquer aujourd'hui.

A l'est du cratère, près du chemin qui a été coupé dans une partie des orles qui l'environnent, on sent une forte odeur de souffre : mais à quelques pas au-delà on n'éprouve plus rien. Ce n'est donc que de ce côté seul que la fermentation intérieure semble encore exister. A droite s'élèvent les vapeurs si dangereuses de la grotte du Chien, à gauche celles qui remplissent les étuves de *San-Germano*, dont on vante les salutaires effets. Le reste de la circonférence n'offre plus rien de semblable.

Malgré la beauté du site, l'œil ne découvre, même au loin, presque aucune maison. Cette terre ne souffre point d'habitants : ou ils y vivent malades, languissants. L'aspect de cette nature sauvage a quelque chose d'intéressant. Souvent le poète et le peintre aiment mieux trouver la terre inculte, inhabitée, que couverte de palais et de jardins.

Autrefois une ville était située près d'Agnano. A peine on en trouve quelque trace : cependant entre l'est et le sud, à l'extérieur de la

circonférence, les champs sont pleins de décombres, et de restes de ces mosaïques grossières dont tous les appartements des anciens étaient pavés. C'est aussi de ce côté, mais dans le cratère même, que sont des ruines d'étuves qui devaient avoir été bâties avec intelligence et soin. Des tuyaux de terre cuite qui traversaient les murs, et qui existent encore, allaient chercher la chaleur dans la partie des bords du cratère sur lequel l'édifice était adossé.

Au milieu des ronces et des broussailles, est un trou où, si l'on veut, un petit antre creusé dans une des collines qui entourent le lac d'*Agnano*. On n'y remarque ni plan, ni régularité; et il a si peu d'étendue qu'on en voit, dès l'entrée, tout l'intérieur. Telle est cette *grotte du Chien*, si célèbre parmi les naturalistes.

Il serait assez curieux, mais il est impossible, de fixer le temps où l'on découvrit les terribles effets de la vapeur qui couvre le sol de cette grotte. Les anciens les ont-ils connus? C'est ce qui ne nous paraît nullement prouvé. Pline dit seulement qu'il y avait dans la campagne de Pouzzoles, des soupiraux ou *fosses*, d'où s'exhalaient des vapeurs funestes pour l'homme et les animaux. Mais il ne nomme, ni ne décrit aucune de ces excavations. *Spiritus lethales alibi*,

aut scrobibus emissi, aut ipso loci situ mortiferi, alibi volucribus tantum, ut Soracte vicino urbi tractu : alibi præter hominem cæteris animantibus : nonnunquam et homini, ut in sinuessano agro et Puteolano : *spiracula vocant, alii charoneas scrobes , mortiferum spiritum exhalantes....* (Plin. Hist. Mundi, lib. II, ch. 93.)

Non loin du lac d'Agnano est *Astruni*, autre cratère, tout planté d'arbres grands et majestueux, dans lesquels on tient renfermées, pour les *plaisirs du roi*, des bêtes fauves de différentes espèces. C'est autour de Naples, le seul lieu qui rappelle nos forêts du nord. Pour en faire un parc bien défendu, il n'a fallu que couper un peu plus verticalement les collines de la circonférence. Deux ou trois petits lacs sont dans la plaine intérieure. On reconnaît, en les considérant, ces bouches plus ou moins profondes, qui s'ouvrent quelquefois dans le principal cratère des volcans. Hamilton a fait sur ce lieu des observations intéressantes pour la science volcanique ; mais il n'est pas de mon sujet de les rapporter, encore moins de les discuter.

La *Solfatare*, autre ancien cratère, est située à quelques milles du Pausilype, tout près de Pouzzoles. Les anciens l'appelaient *Forum Vul-*

cani, et les environs *Colles Leucogœi*. Le premier de ces noms annonce que déja, dans ce temps, la Solfatare devait avoir cet aspect aride, ces indices du plus terrible embrâsement, qu'elle a conservés jusqu'à nos jours. Mais était-elle aussi menaçante? Entendait-on, comme à-présent, sous la voûte où l'on marche, le bouillonnement des eaux, le bruissement d'un vent violent? le terrain y était-il brûlant en divers endroits, et en voyait-on s'élever d'épaisses vapeurs sous la forme de fumée? C'est ce qu'on peut croire, d'après la description poétique qu'on trouve dans Pétrone, d'une grande partie de ces phénomènes. Pline aussi nous apprend que, de son temps, on y recueillait du soufre.

Une moitié à-peu-près de la Solfatare est aujourd'hui couverte d'un petit bois de châtaigniers et de broussailles. Les plantes croissent vigoureusement par-tout où la châleur du sol ne détruit pas leur racine. Mais le reste du cratère n'offre qu'une plaine blanche, et qui retentit sous les pieds. C'est là qu'est le principal soupirail du gouffre intérieur. Il en sort continuellement, avec violence, une fumée chaude et épaisse. De ce côté de la circonférence, les orles sont aussi arides, aussi blancs que la plaine; mais ils sont de plus sillonnés par des bandes couleur de soufre.

Derrière la Solfatare, sur une colline aride qui semble faire partie de ses parois extérieures, on trouve cette source fameuse dans le pays, connue sous le nom d'*Acqua de' Pisciarelli:* l'eau chaude et fumante est poussée du sein de la terre, par intervalles presque égaux, et avec de pénibles efforts. Une grande partie retombe dans le réservoir intérieur, pour être de nouveau revomie. Ce n'est qu'avec peine qu'une faible portion arrive jusqu'à un trou peu profond d'où elle s'épanche ensuite en ruisseaux sur la colline. Long-temps encore elle conserve sa chaleur et son odeur sulfureuse. Tout ce lieu est sauvage et désert. Nulle végétation : il semble que les animaux mêmes craignent d'en approcher ; on n'y entend d'autre bruit que celui de la source qui gémit.

Le lac d'*Averne* n'a plus cet aspect sombre et lugubre, sous lequel nous le peignent les historiens et les poètes de l'antiquité : ses eaux ne sont plus malfaisantes : les oiseaux peuvent sans danger voler au-dessus, et même jouer sur leur surface. Ces vieilles forêts qui couvraient ses bords escarpés, et que fit couper Agrippa, gendre d'Auguste, sont remplacées par des taillis et des buissons. Au milieu de ces arbustes qui conservent leur verdure presque

toute l'année, s'élèvent, de divers côtés, des ruines d'édifices bâtis en briques. Rien de plus romantique, de plus pittoresque.

Une grotte semblable à celle du Pausilype, formait une voie publique au travers des montagnes qui entourent, à l'orient, le lac d'Averne. Vers le milieu de cette grotte, s'ouvre une allée qui n'a guère que la largeur d'un homme. Elle conduit à des étuves et bains antiques pratiqués dans l'intérieur de la montagne. Les éboulements des terres ont rempli une partie de ces édifices souterrains : mais on peut encore parcourir plusieurs corridors et chambres, dont quelques-unes sont ornées de mosaïques grossières, et de baignoires placées sur les côtés.

Une eau très-claire couvre leur pavé et s'élève jusqu'à la hauteur de deux pieds et plus : il y a des chambres dans lesquelles on ne pourrait pénétrer sans danger de s'y noyer. Cette inondation provient de la rupture de quelques-uns des tuyaux qui apportaient l'eau dans ces bains.

Tel est le lieu qu'on appelle aujourd'hui *la grotte de la sibylle de Cumes :* mais ce ne peut être là que des bains, des thermes souterrains. Ils avaient sans doute une ou plusieurs issues

sur la montagne. C'est ce que semble indiquer une grande porte en brique que l'on trouve dans un des ténébreux corridors, et qui est fermé par des terres éboulées.

L'avenue longue et étroite, qui sert à-présent d'entrée, aura été creusée dans des temps plus modernes pour retrouver les bains dont le souvenir s'était sans doute conservé parmi les colons : peut-être aussi cette entrée existait-elle à l'époque même où ces bains étaient fréquentés : elle évitait aux passants qui traversaient la grotte, la peine de se détourner pour aller chercher sur la montagné la véritable et grande porte.

Aujourd'hui, l'eau qui s'est extravasée dans ces bains est presque sans chaleur; et l'on n'y remarque des vapeurs d'aucune espèce. Ainsi les qualités du sol ont dû bien changer : car on n'avait sans doute construit des édifices dans l'intérieur des terres, que pour y rassembler plus facilement les eaux chaudes et les vapeurs.

La plupart de ces édifices, dont on trouve les ruines dans l'intérieur des montagnes et sur le rivage de la mer; ces vastes rotondes, que l'on regarde dans le pays comme des temples, et que l'on assure, sans aucun motif plausible, avoir été consacrés à tel Dieu, à telle Déesse, ne sont évidemment que des restes de thermes antiques.

Ils prouvent que le pays était alors plus abondant encore qu'aujourd'hui, en sources thermales.

Mais toutes les parties de la côte n'ont pas éprouvé ce refroidissement. Il est vraisemblable, par exemple, que les étuves antiques, que l'on appelle *bains de Néron*, avaient, au temps des anciens, un bien moindre degré de chaleur. Les avenues ténébreuses de ces étuves sont toujours remplies d'une vapeur si chaude, qu'on ne peut guère y avancer sans danger. Au pied de la colline dans laquelle elles sont pratiquées, le sable est brûlant, quoiqu'il soit continuellement rafraîchi par les flots de la mer.

Ce lieu, voisin du lac Lucrin, aujourd'hui le *Monte Nuovo*, participe sans doute à la fermentation qui se fait encore remarquer dans l'intérieur de ce volcan d'une date si récente.

Le cap de *Misène* n'est plus aujourd'hui couvert que de ruines et de quelques champs cultivés. Il défendait de la fureur des vents un port célèbre dont on aperçoit encore les piles à fleur d'eau. La ville qui portait son nom, ne devait pas être très-considérable, où le local à bien changé. On n'y voit plus que les ruines de quelques monuments, et celles d'un théâtre dans lequel on pouvait parvenir du côté de

Pouzzoles, par un corridor pratiqué sous le cap même.

L'intérieur du cap est percé de tous côtés, et en divers sens. On y voit d'énormes cavernes, des espèces de rues. Était-ce encore là des bains, des conserves d'eau (telles que la *Piscina Mirabile*), ou des magasins pour les vins et autres provisions destinées aux flottes romaines? Je penche pour cette dernière opinion.

Mais quelques grottes semblent avoir été creusées sans aucune vue d'utilité, uniquement pour former des lieux de délices : en effet, les ouvertures sont pratiquées du côté où l'on devait jouir de la plus belle vue; et dans l'intérieur, il reste encore quelques vestiges de leur ancienne décoration.

De Misène on distingue, à quelque distance, les îles de Procida et d'Ischia. Dans quelques autres tableaux, nous arrêterons un moment nos regards sur ces lieux intéresants.

Pouzzoles, — Bayes, — Cumes, — Misène.

Sur toute cette côte, la seule ville habitée et habitable est *Pouzzoles.* Mais combien elle est déchue de son ancienne splendeur! Ce n'est plus cette *Dicearchia* (ville de la puissance juste), dont le gouvernement était cité pour modèle:

ce n'est plus même cette *Puteoli* des Romains, si célèbre par ses temples, son amphithéâtre, son port, ses sources minérales.

Construite sur une pointe de terre, ou petit cap, qui a résisté aux violentes commotions qui ont bouleversé toutes les autres parties du rivage, elle se montre sans faste, sans gloire, pauvre, habitée seulement par quelques milliers de pêcheurs, et des moines, qui tous vivent au milieu d'un amas de ruines. On y arrive, ou plutôt on y monte, en venant de Naples, par un chemin roide, tracé dans le tuf; mais, de l'autre côté, la petite colline qu'elle couvre, n'offre plus qu'une pente douce jusqu'au rivage qui conduit à Bayes.

Au-dehors de la ville du côté du nord, sont les tombeaux ruinés des anciens habitants; tombeaux dont quelques-uns présentent des restes d'une grande magnificence. Mais sa plus belle ruine est l'amphithéâtre dont on voit encore des parties bien conservées. Presque aussi grand que le colysée de Rome, il a la même forme, et, comme il était plus ancien, son architecture est plus simple et plus noble. Combien devait être peuplée et opulente, une ville à qui il fallait, pour ses fêtes et ses spectacles, des monuments aussi vastes que ceux dont s'énorgueillit long-temps après elle, la superbe Rome !

De tous les temples qui l'embellissaient dans les temps de sa prospérité, on ne peut guère citer que les ruines de deux seulement, dont l'un dédié à Auguste, l'autre à Jupiter Sérapis (1).

---

(1) Il y avait à Pouzzoles un bien plus grand nombre de temples; un, par exemple, dédié à Neptune, et que Cicéron désigne positivement dans une de ses lettres. Apollon aussi en avait un autre, si j'en juge par l'inscription suivante :

APOLLINI. SACRUM.
Otrebellius. Restitutus.
Fecit.

Il n'est sans doute question ici que d'un *sacrifice* solennel fait par *Otrebellius* dans le temple d'Apollon. Cette inscription je la copiai, parmi beaucoup d'autres, qui ont servi à construire un des piliers d'une galerie extérieure de la principale auberge de Pouzzoles. Les caractères en sont hauts de près d'une palme, et gravés avec pureté et soin. Je me souviens d'avoir lu sur ce même pilier, et copié une autre inscription, qui avait orné le tombeau élevé par nne certaine *Valentina* à son père *Valens*, vétéran de la flotte de Misène, *Veterano ex classe Miseniensi;* (ce sont les termes mêmes de l'inscription). Presque toute les maisons de la moderne Pouzzoles sont construites des débris des temples, des monuments publics de l'ancienne ville. Dans les murs on voit encastrés, tant bien que mal, des fragments de chapiteaux, de frises, d'inscriptions ou grecques ou latines, de bas-reliefs de toute grandeur.

La cathédrale est bâtie sur l'emplacement du temple dédié à Auguste, dont il ne reste guère qu'un petit nombre de colonnes d'ordre corinthien, et l'inscription qui était gravée sur la frise; elle porte : *L. Calfurnius, L. F. Templum Augusto cum ornamentis D. D.* Ainsi un particulier possédait assez de richesses pour élever un temple à Auguste! ainsi le nouveau dieu Auguste avait un culte et des prêtres à Pouzzoles. Que dis-je! un monument dont les ruines sont sur la place de Pouzzoles, tout près du temple, et dont l'inscription subsiste, prouve que ces prêtres d'Auguste élevèrent à l'empereur Tibère, une statue, qui devait être équestre, si l'on en juge par la forme du piédestal encore existant! Quelle défavorable idée de tels monuments ne nous donnent-ils pas des hommes de ces temps-là, de leur caractère, de leurs opinions? Ce monument fut ensuite restauré et embelli par douze villes d'Afrique, qui, ayant été ravagées par un tremblement de terre, furent rétablies par les soins de cet empereur. On les voit encore personnifiées sur un piédestal qui porte leurs noms.

Sans doute Néron avait aussi des monuments dans Pouzzoles; car il avait accordé à cette ville le droit de colonnie. C'est ce que nous apprend Tacite. (Hist. l. XIV): *In Italiâ vetus oppidum*

Puteoli, jus coloniæ et cognomentum a Nerone adipiscuntur.

Le temple de Sérapis n'est pas, comme ceux-ci, un monument de bassesse; mais c'en était un de la plus insigne superstition. Cet édifice, situé au bas de la colline semi-circulaire qui joignait, pour ainsi dire, Pouzzoles à Bayes, avait été construit d'après un plan très-régulier, et devait être d'une grande magnificence. Je n'en ferai point la description; elle se trouve par-tout (1). On sait que si trois de ses colonnes seulement sont sur pied, on distingue très-bien l'emplacement de toutes les autres. Mais ce qui est plus rare dans les ruines antiques, l'*aire*, lieu où se faisaient des sacrifices, est parfaitement conservée et entière. Elle est pavée de belles dales de marbre blanc, et l'on y trouve même encore les anneaux auxquels on attachait les victimes avant de les immoler. Malheureusement la Cella ou sanctuaire est encore cachée sous la montagne (2). Un très-grand nombre de chambres carrées formant l'enceinte, sont ouvertes sur le por-

(1) Voyez, entre autres, le voyage de Saint-Nom. On y trouve un plan très-bien fait de ce temple.

(2) Elle a été découverte depuis quelques années; mais on n'y a rien trouvé de fort intéressant.

tique qui regnait des quatre côtés de l'aire. De ces chambres, il y en a deux beaucoup plus grandes que les autres, une de chaque côté du lieu qu'occupe la Cella; elles paraissent avoir servi d'étuves ou de chambres pour les ablutions. En effet, on voit tout autour un siége creux de marbre percé à des distances égales d'assez grands trous, d'où s'échappaient sans doute les vapeurs. C'est là que s'asséyaient peut-être les malades qui venaient demander la santé au Dieu. Les dévots passaient ordinairement la nuit dans les temples. On en voit un exemple dans le *Curculion* de Plaute: tandis que Cappadox, marchand d'esclaves, est allé dormir dans un temple, pour tâcher d'obtenir la guérison de l'hydropisie qui le tourmente, l'amoureux Phédrome vient courtiser la jeune Planésie que le marchand avait laissée dans sa maison sous la garde d'une vieille. À Pouzzoles, du moins, les dévots malades pouvaient espérer de retirer plus de fruit qu'à Épidaure même, de leur séjour dans le temple de Sérapis; et les fortes rétributions qu'ils payaient à ses prêtres n'étaient pas en pure perte: en effet, le temple était bâti de manière que l'on y pouvait facilement recueillir toutes les vapeurs chaudes qui s'exhalaient de la montagne à laquelle il était adossé; or, ces vapeurs réunies dans les deux

grandes chambres attenantes à la Cella, devaient, en certains cas, contribuer au rétablissement de la santé.

Le temple de Sérapis était resté inconnu jusqu'au milieu du siècle dernier. Trois colonnes dont on n'apercevait qu'une partie du fût hors du sol, indiquaient seules l'existence d'un grand monument. On le déblaya, et la fouille procura un nombre incroyable de statues, de vases du plus beau travail, de colonnes, etc. Tout cela fut transporté à Naples, et a été employé à l'ornement de diverses maisons royales. Les colonnes restées sur pied, malgré le renversement du reste du temple, et qui s'élèvent encore aujourd'hui au-dessus de cette belle ruine, ont été nécessairement baignées, pendant plusieurs siècles peut-être, par les eaux de la mer. La preuve en est dans les innombrables trous que les pholades ou dactylides (espèce de coquillage de mer qui s'insinue dans les pierres) ont pratiqués dans toute leur circonférence, mais seulement dans un espace de quelques pieds, et vers les deux tiers de leur hauteur. On ne trouve point de vestiges du travail de ces pholades, pour se former des habitations, ni dans la partie inférieure du fût des colonnes, ni dans la partie qui soutenait les chapiteaux. C'est que la partie inférieure a

été préservée par les décombres du milieu desquelles s'élèvent les colonnes, et que la partie supérieure se trouvant au-dessus des flots, la mer n'a pu y causer aucun dommage (1).

Le rivage de la mer est aujourd'hui de dix pieds pour le moins au-dessous de la portion des colonnes qu'elle a si long-temps couverte. Et certes, elle n'est point encore rentrée dans le lit qu'elle occupait au temps des Romains, puisqu'on voit souvent sous ses flots, des voies

(1) Il y a peut-être une meilleure explication à donner du phénomène qui nous occupe ici. On peut croire que les eaux de la mer portées à une élévation extraordinaire par quelque grande commotion de la nature, ne sont restées que peu de temps à une telle hauteur ; mais qu'en se retirant, la mer aura laissé une petite portion de ses eaux sur les débris du temple de Sérapis où elles auront formé un lac. Les pholades auront pu vivre dans ce petit réservoir d'eau salée, et laisser sur les colonnes les traces que nous y trouvons de leur séjour. Ce que le lac perdait d'eau par l'évaporation, était sans doute réparé par la mer qui, dans les grands orages, lançait quelques flots sur l'emplacement du temple. Cette explication me paraît la mieux fondée en raison. En effet, dans l'autre hypothèse, il faut supposer que la mer est restée, pendant des siècles, à une si prodigieuse hauteur, que presque toute la ville de Pouzzoles en eût été couverte, et que, de l'autre côté de la pointe que la ville occupe, tout le pays eût été submergé, même au-delà de l'entrée du golfe du Pausylipe. C'est ce que rien n'autorise à croire.

antiques, des fabriques de toute espèce. D'après cela, on ne doit pas être étonné de la difficulté que l'on éprouve, lorsqu'on veut replacer en idée sur ce rivage, les monuments dans les lieux qu'ils ont dû y occuper, si l'on s'en rapporte aux descriptions que nous en ont laissées les anciens auteurs; on ne doit pas plus s'étonner de l'état de dégradation de ceux dont on ne peut méconnaître les restes.

Considérons, par exemple, les treize massifs ou *piles* qui, de Pouzzoles, s'avancent presque en ligne droite vers le milieu du golphe. Ce sont indubitablement les restes du môle où Suétone nous apprend (1) que Caligula fit attacher un pont de bateaux, sur lequel, pendant deux jours, il alla triomphalement de Pouzzoles à Bayes, et revint de Bayes à Pouzzoles. Supposons la mer plus basse de neuf à dix pieds seulement, c'est-à-dire telle qu'elle devait être au temps des Romains, il est à croire que l'on verrait sortir des eaux un bien plus grand nombre de piles et d'arcades, aujourd'hui couvertes par la mer, et que, d'un autre côté, le rivage opposé de Bayes, devenu plus large, se montrerait plus rapproché du môle. L'espace où dut se construire le pont formé par des navires à

(1) L. IV, n° 19.

l'ancre, serait dès-lors moins considérable; et l'entreprise de Caligula paraîtrait moins difficile, sans être ni moins puérile, ni moins extravagante.

Les piles du môle de Pouzzoles peuvent donner lieu à une observation importante. Les anciens construisaient leurs môles de manière que les flots pouvaient sortir librement du port; aujourd'hui nous en faisons des digues qui n'ont aucune ouverture. Il en résulte peut-être que les eaux dans les ports sont plus tranquilles; mais ils se remplissent plus facilement des sables que la mer y apporte; et, d'un autre côté, les môles pleins, opposant dans toute leur étendue un obstacle aux flots dans l'orage, sont plus fréquemment renversés ou au moins dégradés. Je ne sais si la méthode des anciens n'était pas préférable.

Lorsque l'on côtoie le rivage de Pouzzoles à Bayes, ville qui, comme je l'ai expliqué, était placée précisément à l'opposite, on voit, à droite, sur le penchant des collines et à leur sommet, des ruines informes, à qui l'on donne les noms de *villæ* de Sylla, de Cicéron, de Cluvius, de Pilius, de Lentulus, etc. On leur impose ces noms, parce qu'on sait qu'en effet tous ces personnages avaient là de superbes maisons

de plaisance. Mais il est tout-à-fait impossible, tant les lieux sont changés et les édifices dégradés, d'assigner à chacune la place qu'elle a dû occuper.

On arrive bientôt, en suivant le rivage, aux pieds de ce funeste *Monte Nuovo*, qui remplit, comme je l'ai déja rappelé, tout le lac Lucrin, dont il ne reste plus que quelques vestiges vers l'ouverture par laquelle il comuniquait avec la mer. Bientôt après, en gravissant la colline qui est en face de Pouzzoles, et conduit immédiatement à celle que couvrait la ville de Bayes, on trouve, à mi-côte, une grotte ou caverne où paraissent aboutir diverses routes creusées dans la montagne. C'est principalement par l'ouverture de l'une de ces routes ou avenues, que s'exhale une vapeur épaisse et excessivement chaude. Ce n'est pas sans peine et sans danger qu'on y pénètre, tant le chemin, qui a une pente très-rapide, est étroit et glissant, et tant la chaleur devient insupportable, plus on descend vers la source ou bain dont l'eau est toujours bouillante. Je soupçonne que ces thermes, dont la source brûlante doit être au niveau de l'ancien rivage de la mer, avaient une entrée par ce même rivage. Ils ressemblaient certainement aux autres thermes que l'on voyait le long de cette côte ; mais je suis

très-tenté de croire que, depuis l'éruption qui produisit, il y a plus de deux siècles, le *Monte Nuovo*, ceux-ci ont acquis un bien plus violent degré de chaleur. Il est tel dans toute la partie du rivage qui, comme ces thermes, avoisine le nouveau volcan, que là le sable de la mer est brûlant, et que l'eau même qui le baigne est très-sensiblement tiède, quoique sans cesse renouvelée.

On appelle les thermes que je viens de décrire, *bains de Néron*. C'est parce que cet empereur avait tout près de là une *villa*. Mais, du reste, rien ne prouve qu'ils en fussent une dépendance. Et pourtant ne serait-ce point de ces bains, sans doute alors bien plus agréables qu'ils ne le sont aujourd'hui, que Martial a dit :

Quid Nerone pejùs?
Quid thermis meliùs neronianis?

Du haut de la colline qui renferme dans son sein les bains de Néron, on découvre tout près de soi la plaine où fut la plus ancienne ville grecque de l'Italie, *Cumes*. Qu'en reste-t-il? Une porte, les débris d'un temple, ceux d'un amphithéâtre, l'antre prétendu de sa sybille, antre qui ressemble à ceux qu'offrent par-tout les flancs de ces montagnes (1).

(1) Je crains de n'avoir pas fait assez connaître l'état

Cette plaine vient se confondre avec les *Champs-Élysées*, qui ne sont qu'un lieu désert,

---

actuel de l'antique Cumes. J'y suppléerai dans cette note. Une très-grande porte construite en briques, conduit dans une vaste plaine circulaire entourée de montagnes, excepté vers l'occident. Cette porte est assez bien conservée. Elle est toute de briques, ou du moins elle en est revêtue; car le dedans des murs très-épais est composé de ciment, mêlé de quelques pierres, à la manière des anciens; les deux côtés de la porte sont adossés à deux montagnes, qu'elle semble destinée à réunir. Elle n'offre, du reste, aucune décoration en sculpture, ni inscription. A peine l'a-t-on dépassée que l'on reconnaît les traces d'une voie antique, aux gros blocs de pierre dont elle est pavée. Des deux côtés sont des murs formés ou de briques, ou de petites pierres placées en losange, (c'est l'*opus reticulatum*). Ces murs, ces maisons, tout est recouvert de terres, de ronces, de champs, de vignes. La ville était-elle entre toutes ces montagnes? Je le croirais. Cependant on la place plus loin vers la mer, parce qu'on sait qu'elle avait un port. Mais il se pouvait faire qu'un de ses faubourgs conduisît jusqu'à la mer, et qu'elle fût placée dans l'espèce de cratère que forment tous ces monts. C'était sans doute la plus agréable des positions. Au reste, les ruines que l'on aperçoit aussitôt après que l'on a passé l'*arco felice*, ou porte, semblent, à mon avis, démontrer que la ville suivait immédiatement. *Le Guide des étrangers* dit que l'on a fait de fort belles découvertes en statues, dans une seule petite fouille que l'on a entreprise à Cumes. Je ne sais pourquoi l'on n'a pas continué de fouiller. Il est vrai qu'on ne peut guère espérer de trouver que des statues et des co-

occupé presque entièrement par les tombeaux des anciens Cuméens, et peut-être aussi par ceux des habitants de Bayes; car cette ville était de l'autre côté de la colline, d'où nous

---

lonnes? Car on sait que l'on cessa peu-à-peu d'habiter cette ville, parce que l'air s'y corrompit. Les habitants en retirèrent donc leurs plus précieux effets, lorsqu'ils émigrèrent, et ne laissèrent que ce qu'il était difficile ou impossible d'emporter.

Vers l'orient on voit les ruines d'un amphithéâtre. Il m'a paru un peu moins grand que celui de Pouzzoles. Je ne sais si l'on peut encore aller dans ses corridors. Mais je n'ai trouvé aucune issue pour y pénétrer. Je n'ai vu que l'arène, et les gradins, mais si ruinés, qu'à peine on distingue leur forme circulaire.

Sur une hauteur du côté de l'occident, sont des ruines d'un temple, ou du moins d'un monument, bâti en grosses pierres de taille. Tout près de là sont des fûts de colonnes et de grands chapiteaux. Je n'ai point vu l'arc de triomphe en blocs de marbre, dont parle l'abbé Richard, mais bien une espèce de porte entièrement construite de blocs d'un tuf jaunâtre.

La terre de tous ces pays ne contient que des briques, que du ciment devenu aussi dur que la pierre, que des morceaux de marbre poli, même quelquefois orné de moulures ou de quelques autres ornements. Des tombeaux sans nombre entourent la ville, ainsi qu'à Bayes.

Carmen euboicum, rupes euboica, sibylla euboica, etc. Par tous ces mots, les anciens poètes ont distingué la ville de Cumes, sa sibylle, ses rochers, etc. C'était une colonie des habitants de l'île d'Eubée qui avait fondé Cumes.

avons considéré tout ce vaste tableau, et sur laquelle nous allons reporter nos regards.

Bayes, la délicieuse Bayes vers laquelle nous descendons, n'offre plus que des restes de grandes fabriques, épars sur le rivage. La plus grande partie de la ville aura, sans doute, disparu dans la mer, et est encore couverte de ses flots. Ces fabriques ruinées on les a long-temps considérées comme des temples dédiés à diverses divinités : on reconnaît aujourd'hui qu'elles ne sont, pour la plupart, que de grandes dépendances des nombreux thermes construits sur le rivage. L'édifice circulaire à qui l'on a donné le nom de *tombeau d'Agrippine*, n'est aussi, selon moi, qu'un très-petit théâtre construit dans une des nombreuses *villæ* qui couvraient tout le penchant de la colline, jusqu'au promontoire de Misène (1).

---

(1) Ce fut à Bayes que mourut le tendre, le beau Marcellus, le fils d'Octavie, sœur d'Auguste, l'espérance de Rome :

Tot bona tam parvo clausit in orbe dies. Prop.

Il n'avait que vingt ans, lorsqu'il fut attaqué d'un mal de poitrine : on lui conseilla d'aller à Bayes prendre les eaux. Il y périt. Tous les poètes romains pleurèrent sa mort. On connaît le *Tu Marcellus eris*, de Virgile.

Properce a dit :

Un peu après avoir quitté l'emplacement de Bayes, on se trouve dans le petit village de *Bauli*. Ses habitants, peu nombreux, ne sont que de pauvres paysans, qui logent, eux et leurs bêtes, soit dans des tombeaux antiques, soit dans les ruines des pompeuses *Villæ* de Marius, de Pompée, de César, des Pisons, des Lucullus, etc.; car il est bien prouvé que tous ces hommes célèbres avaient sur cette côte des habitations et des jardins, où ils étalaient tout le luxe, toute la magnificence des maîtres du monde. Ce village même de Bauli paraît occuper la place de la Villa, que désigne Tacite, lorsqu'il dit: *Baulos,... id Villæ nomen est quæ promontorium Misenum inter et bajanum lacum flexo mari alluitur*(1). Il n'est guerre possible

---

At nunc invisæ magno cum crimine Baiæ,
Quis Deus in vestrâ constitit hostis aquâ?

PROP. liv. 3, élég. 16. 7.

On soupçonna *Livie*, cette épouse adroite et politique d'Auguste, d'avoir contribué à la mort du jeune prince. Elle craignait de voir son fils Tibère exclu du trône par ce jeune héros, qui avait réuni sur lui seul l'amour de la nation. Sa mère Octavie le pleura jusqu'à sa mort. Le peuple romain fit alors une grande perte: peut-être eût-il empêché qu'un monstre succédât à Auguste.

(1) Historiar., l. XIV.

d'indiquer plus clairement l'espace qu'occupe encore le village de Bauli.

Parmi les ruines qui couvrent le reste de la colline jusqu'à Misène, il est deux fabriques qui méritent principalement l'attention : c'est cette vaste citerne, à laquelle on a donné le nom de *Piscina mirabile*, et que l'on dit avoir été construite pour fournir à l'approvisionnement en eau, des flottes qui séjournaient quelquefois dans le port de Misène (1).

---

(1) Tous les voyageurs ont décrit les larges piliers qui soutiennent cet édifice souterrain, leur forme, leur nombre, l'enduit dont ils sont couverts. Mais les uns disent que cet enduit est formé par les eaux qui ont séjourné dans l'édifice ; d'autres, et Winkelman entre autres, que c'est un enduit fait par les anciens, et de la composition duquel eux seuls avaient le secret. Je reviendrai sur cela; mais je crois devoir donner d'abord ici, et comme un supplément au texte, une description du monument en général.

La *piscine* est située au-dessus du petit village de Bauli. Elle est sur une hauteur, mais s'élève peu au-dessus du niveau du sol. Elle est toute entourée et couverte de ronces, de broussailles. Un sentier dans ces ronces conduit à l'ouverture, et l'on descend dans l'intérieur par un petit escalier rapide, qui n'a de rampe que dans le haut. La première vue de tous ces piliers qui soutiennent la voûte, formée en arcades, rappelle nos anciennes églises, bâties à-peu-près dans ce style. Le bâtiment est éclairé par quelques ouvertures qui se trouvent sur les côtés de la

Cette fabrique souterraine est assez bien conservée, et d'un aspect imposant.

---

voûte. On voit au fond, mais à l'angle opposé à celui par où l'on est descendu, un autre petit escalier tout semblable. Au milieu de la piscine, ou plutôt citerne, est une espèce de fossé de trois ou quatre pieds de large, et d'un pied ou deux de profondeur. C'est là, je crois que, par une pente qu'avait le sol de la piscine, le sédiment des eaux se réunissait, ce qui contribuait à rendre plus pure celle que l'on venait y puiser.

Les piliers sont en partie dégarnis de ce stuc précieux, dont j'ai parlé plus haut. Non-seulement les voyageurs en emportent de petits morceaux par curiosité, mais les ouvriers de Naples, qui en font des boutons, des tabatières, d'autres ouvrages encore viennent en enlever chaque jour: bientôt on en cherchera envain quelque vestige. Je le croirais un produit des eaux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le stuc du haut des piliers n'est point aussi dur que celui de toute la partie qui était baignée par l'eau.

Ce stuc s'étend, mais en diminuant d'épaisseur, jusqu'au haut des piliers, à la naissance des arcs: ainsi les eaux montaient jusques-là ou à-peu-près, ce qui fait une hauteur très-considérable. Sous cette concrétion des eaux, est un autre stuc, le stuc véritable et primitif, fort dur et fort uni aussi, mais beaucoup moins que l'autre.

La voûte de la piscine était plate, mais un peu arquée à l'extérieur; de sorte que les eaux de la pluie se rassemblaient dans des canaux qui régnaient sans doute autour, et débouchaient ensuite dans la piscine par plusieurs petites ouvertures, que l'on voit encore (entre autres une très-remarquable, près de l'escalier), et servaient ainsi à ali-

L'autre monument est plus surprenant encore. C'est un amas de petites chambres, aussi souterraines, solidement construites, mais sur la destination desquelles on n'est pas d'accord (1). Je passe rapidement sur tous ces ob-

---

menter la piscine, qui d'ailleurs était tout autrement alimentée par de nombreux aquéducs, que peut-être on retrouverait près de là si l'on se donnait la peine de chercher.

(1) Non loin du village de Bauli, on trouve ces *Cento Camerelle*, monument singulier dont on ne sait point encore l'usage. On entre, par une grande ouverture, dans une vaste salle, soutenue par des piliers, comme la piscine ou citerne. Dans cette salle, vers le fond, est un trou qui conduit à des chambres souterraines. On descend quelques marches et l'on se trouve dans une chambre oblongue, qui communique par plusieurs portes à différentes autres chambres de la même forme. Le mur est enduit d'un stuc lisse, mais qui ne paraît pas avoir été peint. Les murs de division des chambres ne montent point jusqu'à la voûte, mais se terminent, si je m'en souviens bien, à quelques pieds au-dessus de la porte, à-peu-près à la naissance des arcs qui forment la voûte. Les portes de ces chambres sont toutes extrêmement étroites, et se terminent en angles; elles se rétrécissent encore vers le milieu pour s'élargir de nouveau vers le seuil. On ne saurait deviner le motif d'une forme de porte si bizarre. Toutes les chambres communiquent les unes dans les autres. Mais après en avoir traversé sept ou huit dans un sens, on est arrêté par les terres éboulées qui bouchent la porte. Il faut revenir sur ses pas, et l'on marche d'un autre côté, dans d'autres chambres, jusqu'à ce

jets ; il faudrait des volumes pour les décrire en détail.

Toujours en suivant la colline, nous arri-

---

qu'on soit arrêté de nouveau par la même cause. On ne sait donc point l'étendue de cette espèce de labyrinthe. Dans une des chambres, notre *Cicerone* nous fit remarquer cinq ou six entailles de trois ou quatre pouces, faites dans le mur, à quelque distance l'une de l'autre, et nous dit que dans l'une d'elles on avait trouvé une lampe ; ce qui ferait croire que c'était là où l'on mettait les lampes destinées à éclairer ces cachots. Mais aucune des autres chambres n'a, je crois, de ces petites niches ; et toutes en auraient eu certainement un égal besoin. Il ne faut pas croire aux contes de tous ces paysans qui servent de guide.

Il serait, en vérité, très-à craindre que, dans ce souterrain, les flambeaux ne vinssent à s'éteindre, car il serait à-peu-près impossible de retrouver le chemin par où l'on est entré.

Était-ce une conserve d'eau ? Si près de la piscine, cela ne me paraît guère vraisemblable. D'ailleurs, pourquoi toutes ces petites chambres, ces petites portes ? Était-ce une prison ? cela pourrait être. Mais je pencherais plutôt à croire que quelque citoyen puissant qui avait sa maison tout près, logeait là dedans ses nombreux esclaves. Je me souviens que, près de Tivoli, dans les ruines de la villa *Adriani*, on montre aussi de petites chambres, différentes, il est vrai à plusieurs égards, de celles que je viens de décrire, mais qui communiquent toutes également les unes dans les autres ; et les antiquaires de Rome assurent que c'était là le logement des gardes de l'empereur, lorsqu'il séjournait à la villa.

vons à Misène, terme de notre course, de ce côté des environs de Naples. J'ai déja parlé de Misène, lorsque, presque uniquement occupé des ravages que les feux souterrains ont produits dans tout ce territoire, j'y faisais avec le lecteur, une première incursion. J'ai dit aussi que, dans le port de Misène, on distinguait, comme à Pouzzoles, des piles ou massifs qui formaient autrefois un môle. Mais ces piles du port de Misène sont bien moins élevées sur la surface de la mer. Et le port et la ville devaient être d'une bien petite étendue, si l'on en juge par l'espace qu'on leur assigne au pied du promontoire. Mais il ne faut pas oublier que la mer, quoiqu'elle s'éloigne aujourd'hui du rivage, est beaucoup plus élevée qu'elle ne l'était au temps de l'existence de la ville et du port. Il est donc très-vraisemblable qu'une partie, tant de l'une que de l'autre, est cachée aux yeux, sous les flots.

Au reste, le promontoire est percé de tous côtés de grottes, de cavernes, de chemins souterrains. Il y a, comme dans les catacombes, de vastes grottes où s'élèvent de hauts piliers qui paraissent avoir été décorés. Sur le promontoire est un ancien théâtre d'où les spectateurs, assis sur des gradins creusés dans le tuf même de l'intérieur du promontoire, pouvaient

voir en perspective, au-delà de la scène, la vaste étendue de la mer.

Tous ces antiques lieux, depuis le Pausilype, mais sur-tout depuis Pouzzoles jusqu'à Misène, sont devenus si insalubres aujourd'hui, qu'ils dévorent le peu d'habitants qui ont le courage d'y rester toute l'année. On ne peut guère y séjourner que l'hiver. Mais qu'ils offrent d'intérêt par les grands souvenirs qu'ils réveillent!...

V.

PARTIE SEPTENTRIONALE DES ENVIRONS DE NAPLES.

Capo di Monte (1).

Ce vaste palais domine toute la ville. Son architecture est défectueuse; mais il offre du moins dans son plan une régularité qu'il est très-rare de trouver ici dans les grands édifices. Posé sur le sommet de la haute montagne qui défend Naples des vents du nord, s'il avait des tourelles et des creneaux, on le prendrait poür un de ces châteaux que l'on rencontre fréquemment en Allemagne, et qui rappellent

(1) J'ai déja dit quelque chose de ce palais dans une note du second volume de ces Mémoires, p. 341. J'y indique l'époque de sa fondation, l'architecte qui le bâtit, etc.

si bien les siècles de la féodalité. Toutes les routes qui y conduisent sont difficiles, escarpées, mais pittoresques (1).

L'aspect du palais est majestueux. Tout y annonce qu'il a été fait par un roi, et pour des rois. Et cependant il est inhabité, délaissé : peut-être le sera-t-il toujours. C'est un de ces monuments qui imposent le respect par leur grandeur, leur magnificence, que l'on peut admirer un moment, comme notre Louvre; mais où l'on ne voudrait pas être condamné à vivre. L'homme que la nature a fait si petit, n'a pas besoin de tant d'espace pour se reposer et jouir.

Entrons, parcourons cette longue file de salles, grandes et désertes. Les murs, du moins, parlent à l'imagination. Ils sont couverts de tableaux de tout genre, de toute grandeur, et de tous les maîtres (2), à commencer par les

(1) Ces routes ne sont plus ni *escarpées*, ni *difficiles*. Les deux rois français qui ont dernièrement occupé le trône de Naples, pendant dix années, ont fait construire une superbe route qui conduit du haut de la route de Tolède au palais. Comme on y a planté beaucoup d'arbres, c'est une délicieuse promenade pour les habitants de Naples.

(2) Les tableaux qui étaient dans ce palais, ainsi que les médailles et les antiquités, ont été transportés, ceux-là dans d'autres palais, celles-ci aux *Studi* de Naples. Puisque

plus anciens, les Giotto, les Perrugin, etc. etc. Quelle immense distance de ces maîtres à Raphaël! et cependant il leur a succédé sans intervalle. Voyez cette Madonne, surnommée *del Gatto*, à cause du chat que l'on voit dans un coin du tableau : vous y trouverez naturel, grace, expression. Et la Danaë du Titien, et la Madelaine du Guerchin, et tous ces charmants *Corrèges!* Mais sur-tout arrêtez-vous devant les tableaux d'un maître qui mériterait d'être plus connu, de ce Schidone, élève du Corrège, qui peut-être l'égalait en graces, et, à mon avis, le surpassait pour la naïveté. Mais il a peu produit; la mort l'enleva trop tôt aux arts.

Les antiques m'appellent. C'est pour ces vieilles reliques que je suis venu visiter ce palais. Je ne suis bien qu'au milieu des monuments de la vénérable antiquité.

Où trouverait-on en aussi grand nombre ces vases que l'on ne doit pas certainement nommer *étrusques*, mais que l'on ne sait comment qualifier? Quelle diversité, et, dans la plupart, quelle pureté de formes! Une fois que l'œil est accoutumé à ces fonds sombres sur lesquels

---

cette capitale possède toujours ces objets, je n'ai pas cru devoir supprimer la très-courte mention que j'en avais faite en décrivant le palais ou château de *Capo di Monte*.

tranchent des ornements et des figures extrêmement variés, il admire et le mouvement et la grace de ces figures, et le goût de ces ornements. Mais, pour l'antiquaire, ils ont encore bien plus de charmes. Les scènes qu'il y voit peintes, ou éclaircissent quelque point obscur de la mythologie, ou l'initient dans la connaissance des mœurs des anciens, de leurs costumes, de leurs procédés dans les arts.

Cette collection serait immense, si un ministre anglais près de la cour de Naples, très-adroit et avide spéculateur, comme le sont presque tous ses compatriotes, si Hamilton enfin n'eût obtenu du roi la permission d'y puiser avec profusion. C'est ainsi qu'une grande partie des plus beaux vases de la collection passèrent à Londres où ils ont servi de modèles dans les manufactures de faïence. Et que donna en échange le ministre marchand? quelques armes, quelques ustensiles des sauvages d'Otahiti et de la Nouvelle-Hollande... Ainsi avec les grossiers essais de l'art dans la barbarie, que Coock avait payés avec des clous et des miroirs, l'Angleterre a acquis les plus rares productions du génie des Grecs, ou du moins des peuples dont ils avaient été les maîtres.

Si véritablement certaines peintures que j'ai vues dans ce palais ont été trouvées, comme

on me l'a affirmé, en Étrurie, dans des tombeaux, on peut juger de ce qu'était l'art chez les Étrusques. Le dessin, dans ces peintures, qui à la vérité seraient plus anciennes que celles mêmes des vases dont je viens de parler, a je ne sais quoi de roide, de sec, de demi-barbare que l'on ne retrouve point sur les vases. Elles n'en sont pas moins intéressantes pour l'archæologue. On y voit des hommes bizarrement vêtus, montés sur des chevaux, et tenant à la main des espèces de petits drapeaux carrés. J'ai cru, au premier coup-d'œil, que c'étaient des guerriers du temps des croisades; de ces temps où l'art était dans une décadence entière. Un de ces guerriers portait des espèces de culottes ou *braccæ.* N'était-ce point un guerrier gaulois?

Mais des antiques qui doivent exciter bien plus l'intérêt des amateurs de l'art, ce sont ces belles pierres gravées, si souvent citées, et si dignes de l'être. J'ai long-temps examiné le *Cicéron*, l'*Auguste.* Plusieurs pierres portent le nom des graveurs; les autres ne contiennent que des inscriptions. J'ai admiré, mais surtout à cause de la difficulté du travail, cette belle coupe d'agathe où l'on a représenté, d'un côté, le triomphe de Trajan, de l'autre, une tête de Méduse..... Mais je répète ici ce

que l'on trouve dans vingt voyageurs. Abrégeons.

Je conseille à quiconque voudra se former un médailler, de prendre pour modèle celui que je trouve ici. Toutes les médailles (et elles sont en très-grand nombre), sont encastrées, suivant un ordre méthodique, dans des tringles de bois que l'on peut faire tourner à volonté, de sorte que, sans toucher aux médailles, on peut examiner tour-à-tour l'une et l'autre face.

Noterai-je ici, décrirai-je minutieusement les bas-reliefs antiques, les inscriptions, etc. ? Non, c'est un tableau général que je trace : laissons à d'autres les détails.

J'ai le pressentiment que ces monuments ne resteront point dans ce palais trop éloigné du centre de la ville, et que tous les étrangers ne viennent pas visiter. Mais alors que fera-t-on du palais ? Le laissera-t-on se dégrader, périr, quoiqu'il ne soit ni ancien, ni même achevé? S'écroulera-t-il un jour dans les catacombes au-dessus desquelles on eut l'imprudence de le construire? En vain a-t-on fait d'immenses substructions pour soutenir cette masse énorme. Dans quelque tremblement de terre, le palais souterrain engloutira le palais qui aujourd'hui s'élève avec tant d'orgueil dans les airs... Prophète de malheur, descends de l'autre côté de la

móntagne; et quitte un intant Naples, ses palais et son golfe. Parcours la plaine la plus fertile de l'univers : cherches-y là délicieuse Capoue, ou du moins va rêver sur ses ruines.

Un chemin, *près de Capo di Monte.*

Le printemps commençait. Déja les ormeaux avaient repris leurs nouvelles feuilles : la terre parée de verdure, mais pour quelques jours seulement (l'ardeur du climat dessèche bientôt les herbes dans les campagnes), me rappelait un peu les fraîches contrées où je suis né.

Descendu du triste palais des rois, j'erre maintenant dans un chemin qui, à chaque pas, m'offre quelque nouveau sujet d'intérêt et de surprise. A ma gauche sont des ruines d'anciens tombeaux. Ce sont toujours des tombeaux que l'on trouve ici dans les campagnes. Tant de générations ont successivement habité cette vieille terre ! Il a bien fallu qu'elles laissassent quelques traces de leur séjour. Voici un tombeau de forme ronde à sa large base ; une autre tourelle plus petite s'élève au-dessus. Ce monument entièrement dégradé, est tout couvert de ronces et de plantes sauvages : ce n'est qu'un monceau de verdure et de pierres. Il me semble voir plus loin, dans la campagne, d'au-

tres tertres à-peu-près semblables. Passait-il là une voie antique ? et était-elle bordée de tombeaux, comme elles l'étaient toutes dans le voisinage des villes?

Le chemin où je marche s'enfonce, se précipite au travers d'une colline de jaune pouzzolane. Les arbres pendent sur ma tête; on dirait qu'ils s'apprêtent à descendre. Plus j'avance, plus la pente du chemin est rapide, et plus je pénètre dans les entrailles de la terre. Il me semble quelquefois que je suis enfermé dans une grotte; mais des ronces de toute espèce couronnent les parois élevées du chemin, par une frise élégante de verdure, par des guirlandes de feuillages. Les lierres retombent des deux côtés en longs festons, qui se balancent dans l'air. Chacun de mes pas retentit, est répété par l'écho.

Des aquéducs souterrains traversaient cette colline; j'en vois les restes au-dessus de ma tête. Une grotte s'ouvre près de moi. Le fond en est profondément obscur : sans doute elle se plonge au loin sous la montagne. Serait-ce encore là une entrée des catacombes?

Ces tombeaux, ces aquéducs appartiennent à l'antique Naples, s'ils ne sont ceux de cette autre ville qui l'a précédée; de cette *Paléopolis* dont parlent Tite-Live et quelques autres écri-

vains, mais que Strabon n'a point comptée parmi celles qui décoraient les rivages célèbres qu'habitèrent jadis les sirènes, et où s'élevait le tombeau de Parthénope.

Que je plaindrais l'étranger qui pourrait parcourir cette terre si féconde en souvenirs, sans éprouver ni le desir de chercher la place où fut Paléopolis, ni ce sentiment de respect qu'inspirent les traces d'un peuple qui n'est plus ; l'homme insensible qui ne verrait dans ces monuments dégradés que des masses informes de pierres !...

Capoue.

Un jour (j'étais alors en France), je vis ouvrir le tombeau d'Abélard. Quelques os brisés, vermoulus, voilà tout ce qui restait de cet homme si célèbre par sa beauté, son esprit, sur-tout par ses amours et par ses malheurs; de celui que des milliers d'élèves venaient entendre et admirer, à qui les plus belles femmes cherchaient à plaire; de celui dont la moitié de la vie fut si fortunée et si glorieuse, l'autre moitié si tourmentée et si triste. Le sentiment que j'avais éprouvé en plongeant les yeux dans ce tombeau presque vide, je le retrouvai plus pénible encore à l'aspect de l'informe squelette

de l'antique *Capoue*. Elle avait eu aussi son époque de gloire et de bonheur; mais les Romains, pour la punir de l'accueil qu'elle avait fait au victorieux Annibal, la mutilèrent dans son sénat, vendirent ses citoyens à l'encan. Depuis lors ses destinées déclinèrent sans cesse, jusqu'à ce qu'enfin les Vandales, au Ve siècle, vinrent y porter le fer et la flamme. Elle cessa d'exister; et ses décombres n'exhaussent pas d'une manière très-sensible, le sol de l'immense plaine qu'elle occupait, et que parcourt aujourd'hui la charrue du laboureur :

E chi per quegli orror volge gli aratri,
Dice : qui stè
La gran città, che per rio fuoco arde' (1).

On voit encore dans la plupart des talus qui divisent les champs, des restes de ces mosaïques de toutes couleurs, dont les anciens formaient le pavé de leurs appartements.

La position de cette cité dans une vaste plaine, défendue des vents du nord par de hautes montagnes, devait être, en effet, délicieuse. Il faut supposer pourtant que ces montagnes étaient moins arides, qu'elles étaient

(1) Camil. Pelegrini. Istor. de' princip. Longob.

couvertes de forêts. Aujourd'hui rien de plus triste que leurs sommets grisâtres, sur lesquels ne croissent pas même des bruyères, ni des mousses.

Quelques tombeaux excessivement ruinés que l'on trouve sur le chemin qui, en traversant la plaine, conduit à Caserte, indiquent avec assez de certitude, que c'était aussi une des routes de l'ancienne Capoue. L'un de ces tombeaux est en forme de tour carrée, et est composé de trois assises ou étages qui diminuent toujours de largeur, et dont le dernier est recouvert par une petite coupole. Aux quatre angles sont des espèces de colonnes, un peu engagées dans l'édifice, et formées de petites pierres. L'intérieur du tombeau n'est pas très-vaste; dans les murs latéraux, on voit, comme dans tous les tombeaux antiques, de petites niches destinées à recevoir des urnes.

Un peu plus loin, mais du côté opposé du chemin, j'ai remarqué une fabrique plus considérable de forme ronde, et ornée même de niches à l'extérieur, ce qui n'est pas ordinaire. Il n'y avait point de porte pour entrer dans ce monument; mais une ouverture qui s'est faite dans le mur, permet de pénétrer dans un corridor étroit, revêtu d'un stuc très-épais, et qui, en quelques endroits, conserve des traces

de la couleur rouge dont il avait été peint. Après y avoir fait dix à douze pas, j'ai été arrêté par un éboulement de la voûte : en gravissant sur ces décombres amoncelés, j'ai pu parvenir sur la voûte même de tout le monument. J'en ai fait le tour, et n'y ai remarqué que deux ouvertures oblongues ou fentes, par où le jour pénétrait dans l'intérieur. Je regardai en vain par ces fentes ; mon œil ne put distinguer rien de ce qui peut être dans le monument. Je suppose cependant qu'il a été anciennement fouillé, quoique je n'ai pu découvrir aucune ouverture dans le monument principal qu'entoure le corridor dont j'ai parlé, lequel paraît n'avoir été construit que pour donner au monument une double enceinte.

Un auteur anglais (1) parle, dans la relation de son voyage en Grèce, d'un tombeau de la forme de ceux que les anciens appelaient *distega*, ou à double étage, dans la voûte duquel il avait remarqué un trou qui servait à verser les libations de miel, de lait et de vin qu'on offrait aux mânes ou esprits des morts. Le tombeau de Capoue que je décris, ne serait-il point du genre de ces tombeaux Grecs? Si, comme je le crois, il n'y avait point de porte à ce tombeau,

(1) Chandler, *Voyage dans l'Asie mineure*, tome II.

les deux fentes pratiquées dans la voûte ont pu servir à jeter les offrandes que l'on destinait aux mânes du mort.

A la suite de ces tombeaux, on trouve un arc de triomphe ou plutôt la porte de la ville antique. Elle est composée, comme presque toutes les portes des anciennes cités, de trois arcades, celle du milieu plus large que les deux autres. Cette porte, qui n'était pas très-grande, a beaucoup souffert du temps et des barbares; mais, par ce qui en reste, on peut encore juger de la solidité de l'ouvrage.

Tout près, sont les ruines de l'amphithéâtre de Capoue. Il n'est pas si grand que ceux de Pouzzoles et de Rome; mais peut-être était-il mieux construit encore. J'ai admiré avec quel soin avaient été exécutées ces hautes voûtes en briques qui couvrent les corridors. Je crois, d'après quelques restes, que le premier mur de l'enceinte était tout formé de gros blocs de pierre parfaitement taillés. Deux têtes de femmes, en marbre blanc, sont aux deux côtés de l'une des portes, et sans être très-bien scuptées, elles ont un grand caractère. Quoique les gradins soient très-ruinés, on peut encore monter jusques sur le haut de l'édifice; et l'on y jouit de l'intéressante vue de toute la plaine. C'est de là que j'ai cherché vainement des yeux,

par-tout où mon œil pouvait atteindre, d'autres ruines de la délicieuse Capoue.

La moderne Capoue, qui est à deux milles au plus, ne mérite guère de nous occuper. Ainsi que toutes les villes et villages circonvoisins, elle a été bâtie aux dépens de l'ancienne. On retrouve enclavés dans les murs des plus mesquines maisons, même des chaumières, divers fragments de fûts ou de chapitaux de colonnes, et de figures sculptées. Ces matériaux, que l'on peut appeler étrangers, loin d'ajouter à la solidité ou à la décoration des édifices modernes, les déparent et leur sont quelquefois très-nuisibles, parce qu'ils peuvent rarement se lier, faire corps avec les matériaux qui les entourent. Où l'on peut les employer avec le plus de succès, c'est dans les portes, comme seuils, ou près des portes, comme siéges. Avec quel intérêt j'ai vu quelquefois des enfants ou des vieillards assis à l'entrée de leur cabanne, les uns sur un débris de quelque frise de temple, les autres sur l'urne renversée d'un tombeau!

Ici finit la région des volcans. Si le sol est encore composé de cendres, elles y ont été transportées par les vents; mais on n'y trouve plus du moins, ni ces énormes cratères, ni ces

torrents de laves qui, s'accumulant les uns sur les autres, ont formé, par la suite des siècles, d'énormes montagnes. La fureur des volcans semble ne s'exercer que dans de certaines limites, et tout près des rivages de la mer. A quelques milles plus loin on en trouve rarement des traces.

Cazerte.

Charles III, le Louis XIV de Naples, voulut avoir aussi son Versailles; et, comme son illustre devancier, il se fit un palais dans le lieu le moins agréable et le plus insalubre de tous les environs de sa capitale.

Quand Vanvitelli conçut le plan de ce gigantesque palais de Cazerte, son imagination s'était sans doute allumée à la lecture de quelque conte oriental, et il ne craignit point d'entreprendre tout ce que, dans le conte, le magicien avait exécuté d'un coup de baguette. Il prodigua les marbres les plus rares dans les vastes escaliers, dans les galeries, dans les nombreuses salles de son palais. On y marche enseveli, pour ainsi dire, dans des carrières de jaspe, d'albâtre, de porphyre.

Un des plus grands défauts de ce grand édifice, c'est la symétrie trop scrupuleuse qui

règne entre toutes ses parties. On est sûr de trouver, d'un côté, les escaliers, les galeries, les appartements que l'on a vus de l'autre. Rien ne devient à la longue si fastidieux. Dans un édifice, comme dans un drame, comme dans tous les grands ouvrages sortis de la main des hommes, on aime à marcher de surprise en surprise.

Je ne décrirai point ce palais; tant d'autres l'ont décrit (1). Pour donner seulement une idée de son étendue, je me contenterai de dire qu'il renferme quatre mille deux cent trente-deux pièces ou chambres, sans compter une chapelle et un théâtre.

Mais ce qui m'intéressait dans ce magnifique palais, ce n'était ni ses nobles vestibules, ni ses larges escaliers, ni ses riches galeries; c'est le goût avec lequel on a su employer les monuments antiques tirés de villes aujourd'hui détruites. Lorsque je m'extasiais sur la beauté de telle colonne, la pureté de tel ornement, le goût de tel pavé, on me répondait que tout cela venait ou de Cumes, ou de Capoue, ou de Pouzzoles, sur-tout du temple de Sérapis; et je pardonnais presque aux violateurs sacri-

(1) J'en ai dit moi-même quelque chose dans mes notes sur le tome II de ces Mémoires, p. 343.

léges des monuments antiques de ne les avoir pas laissés à la place qu'ils occupaient, d'avoir ôté ainsi aux ruines une partie de l'intérêt qu'elles inspirent.

On a dit que le petit cheval de l'abbé Chaupy(1), non-seulement s'arrêtait court dès qu'il voyait sur son chemin une fabrique ruinée, mais que, devenu lui-même antiquaire, il conduisait toujours son maître, endormi sur la selle, vers de vieux monuments. Hé bien, ce cheval connaisseur ne m'eût pas été d'une grande utilité. J'aurais bien, sans son secours, découvert dans un pays quelconque, tout ce qu'il contenait d'antiques. Je ne sais quel instinct me les indiquait. C'est ainsi qu'à Cazerte je cherchai et trouvai le dépôt des monuments dont on faisait, dans le palais, une si prodigieuse consommation. La vue de ce vaste magasin, que l'on ne montre point aux étrangers, m'intéressa beaucoup plus, et me laissera plus de souvenirs que le miraculeux palais, que ses immenses parcs et jardins, que ses nombreuses, mais factices cascades. Là, je vis réuni pêle-mêle tout ce que l'art antique a produit; des

(1) Antiquaire qui a passé toute sa vie à parcourir à cheval l'Italie, pour explorer des ruines. Il est auteur de trois gros volumes sur *la maison de campagne d'Horace*.

statues sans nombre, d'hommes et de femmes, nues, vêtues, des bas-reliefs de tous temps, de tous les pays environnants, des colonnes, des chapiteaux, etc. Mais dans quel état, grands dieux, étaient tous ces monuments? ce n'était par-tout que monceaux de bras, de jambes, de têtes, de torses, qui attendaient qu'on leur trouvât des membres correspondants. Je remarquai un beau corps de Venus, mais sans tête et sans bras; une Agrippine assise, absolument semblable à celle de la galerie de Florence, non moins belle, mais plus mutilée; une grande femme à demi-drappée, que mon guide assurait être *la maîtresse d'Annibal* (je devinai pourquoi: elle avait été trouvée dans l'antique Capoue); la moitié d'un superbe corps de Venus couchée; une statue de *Pompée*, du moins on la qualifiait de ce nom, et je suis porté à croire qu'on ne se trompait pas; etc. etc.

Il y a à Portici un autre dépôt de ce genre; et je ne l'ai pas visité avec moins d'intérêt que celui de Cazerte. J'aime à examiner les monuments de l'art antique, tels qu'ils sont sortis des décombres. Mon imagination les restaure à son gré. Dans nos musées, au contraire, il faut laisser de côté son goût et ses lumières propres, pour s'en rapporter, se soumettre, pour ainsi dire, aux idées, au goût des artistes modernes,

qui ont ajouté leur travail à celui des anciens maîtres.

Derrière le palais, sont de beaux jardins, l'un planté d'après l'ancienne méthode française, l'autre dans le genre anglais, et couvert d'arbres rares, qui végètent avec vigueur. Un gros volume d'eau qui descend d'une montagne aride, alimente, dans les deux jardins, des canaux, des bassins et des fontaines, qui répandent par-tout la fraîcheur et la vie. Tout cela est beau et triste. Il n'y a pas, je crois, au monde de séjour plus ennuyeux que le superbe palais de Cazerte.

Les *aquéducs* qu'il a fallu construire pour amener de l'eau sur l'affreuse montagne qui borne au nord l'horizon, sont admirables, et, comme on l'a souvent répété, égalent tout ce qu'ont fait de mieux en ce genre les anciens Romains. Mais je ne perdrai pas mon temps à décrire de belles arcades, posées les unes sur les autres. Qu'est-ce qu'un aquéduc moderne dit à l'âme, à l'imagination (1)?

---

(1) On en trouvera, au reste, une description abrégée dans mes notes sur le second volume des Mémoires sur Naples. Voyez p. 344.

VI.

PARTIE ORIENTALE DES ENVIRONS DE NAPLES.

Fête de village à la Madonna dell' Arco ; — La Tarentelle.

Reposons-nous de l'aspect fatiguant des palais, par le spectacle d'une fête de village. Ces sortes de fêtes ont, dans le pays de Naples, un caractère tout particulier. J'ai cherché dans quelques tableaux précédents, à peindre les mœurs, les usages du peuple napolitain : voici un accessoire à ces tableaux.

C'était le lendemain de la Pentecôte. Ce jour-là le peuple de Naples et des environs se rend à six milles de la cité, assez près du Vésuve, dans un hameau où l'on fête la madone *dell' Arco*. Je ne sais pas précisément d'où vient le nom de cette vierge; et pourtant je connais assez bien sa miraculeuse histoire. Sur le mur d'une maison devant laquelle des jeunes gens s'amusaient à jouer à la balle, était peinte une madone. Un des joueurs, fâché d'un coup qui lui faisait perdre la partie, lance la balle à la figure de la vierge. Aussitôt parut une marque

livide à l'endroit du visage où la balle avait frappé. Un comte de *Sarno*, dont j'ignore les fonctions, vint à passer en ce moment, et de sa pleine autorité, fit pendre à un arbre voisin le joueur coupable. A l'instant même l'arbre sécha sur pied. L'histoire ne dit pas si ce fut à cause du crime du joueur, ou de la barbarie du comte de Sarno. Quoi qu'il en soit, on se hâta d'élever une église en l'honneur de la vierge, et d'y transporter l'image, qui, depuis lors, n'a cessé de faire des miracles. Tout cela se passait au commencement du XVIIe siècle; et c'est l'origine de l'église de la *madonna dell' Arco*, et de la fête que je vais décrire.

Toute l'église, depuis la voûte jusqu'au sol, est tapissée de petits tableaux qui représentent des accidents arrivés à des personnes de tout âge et de tout sexe. Dans un coin, on voit toujours la vierge dans un nuage, qui guérit un estropié, aide une femme à accoucher, sauve une barque balottée par les flots, etc. etc. Autour des autels sont des béquilles, des bras en bois, des seins de femme, des membres de toute espèce, et un nombre incroyable de petites boîtes, bien closes, qui renferment apparemment des objets qu'il n'eût pas été décent d'exposer. Je ne vis jamais tant d'*ex-voto*. Au milieu, dans une enceinte formée par des colonnes de marbre,

est l'image miraculeuse ; et c'est là qu'on a réuni les plus riches *ex-voto*. Là, les petits tableaux qui représentent les perils d'où sont échappés les donateurs, sont des bas-reliefs d'argent. On peut les compter par milliers.

Tout le jour de la fète, une foule qui se renouvelle sans cesse, fait le tour de l'église. Les moines qui la desservent sont au milieu, et jettent sur cette foule des poignées de feuilles de rose blanche ; les fidèles se pressent, se culbuttent pour les ramasser, pour n'en pas perdre une seule. C'est un tumulte, un brouhaha continuel.

Mais pour jouir d'un charmant spectacle, il faut sortir de l'église. Téniers a peint, avec une grande vérité, des fêtes champêtres ; mais ce sont des fêtes flamandes : elles n'ont aucun rapport avec celle que je décris. La campagne, le peuple, tout est différent. Sous ces peupliers élancés, plantés avec une espèce de symétrie, voyez tous ces groupes d'hommes, de femmes, d'enfants, tous vêtus, non pas élégamment peut-être, mais très-richement. L'or couvre, surcharge leurs habits, leurs justaucorps de velours, vêtements héréditaires qui ont déjà vu plusieurs générations, et dont pourtant les couleurs tranchantes ne sont pas trop passées, parce qu'ils ne sortent que peu de jours, chaque année, du coffre

où ils sont soigneusement conservés. Là on ne voit point de haillons, mais par-tout des rubans et des fleurs.

Toute cette population brillante est assise sur la terre, par familles ou sociétés de douze ou quinze individus : je dis sur la terre, et non sur l'herbe, car il n'y a point de gazon; le sol est une cendre fine, noirâtre et parsemée de micas étincelants. Il n'y a de verdure que dans l'air : mais si vous levez les yeux, vous voyez toujours, au-dessus de votre tête, un dôme formé de guirlandes de vignes, soutenus par de hauts peupliers, dôme qui se prolonge de tous côtés aussi loin que la vue peut s'étendre.

Qu'il est pittoresque le tableau de ces milliers de groupes dont chacun s'est établi autour d'un peuplier! On les y voit manger à un même plat, des macaronis, que chacun prend avec les doigts. Ils ne rient point, se parlent à peine, et peut-être n'en sont pas moins heureux. A côté du large plat de macaronis, est la grosse bouteille de verre blanc, au col long et étroit, rempli d'un gros vin noir. Qui a soif la prend et boit; les verres y sont inconnus.

On ne voit point, comme chez nous, une épaisse fumée s'élever sur le lieu de l'assemblée. On n'est point non plus incommodé de l'odeur des viandes; on ne trouverait pas à en acheter,

mais bien des macaronis, des gâteaux sucrés, des fruits de toute espèce confits; enfin des friandises. Le Napolitain, comme l'a remarqué J.-J. Rousseau, consomme peu de viande ; sa table n'est ordinairement couverte que de pâtes, de fruits et de fleurs.

Autour de ces groupes circulent et des marchands d'eau à la glace, toujours imprégnée de jus de citron, et des marchands de sorbets, portant chacun deux grands seaux d'étain. Veut-on un sorbet bien sucré, bien glacé, ils plongent dans le seau une grande cuiller de cuivre, et pour un sol, l'on se régale de tout ce que contient la cuiller, qui, lorsqu'elle a été bien sucée, est aussitôt replongée dans le seau, et en rapporte quelque autre portion pour quelque autre gourmand.

Les Napolitaines sont des mères excellentes. Elles ne vont point à une fête sans y porter leurs enfants à la mamelle ; aussi de tous côtés on les voit donner à tetter avec beaucoup de grâces. Elles étalent avec une espèce d'orgueil leurs gros mamelons, qui vont être sucés, ou qui sortent, encore humides, de la bouche des enfants.

Là on danse aussi. Par-tout où les arbres, plus clair-semés, laissent un espace vide, s'établissent cinq à six joueuses de tambour de

basque : c'est tout l'orchestre. Et aussitôt dix à douze hommes et femmes se détachent des groupes pour danser la *tarentelle*. Les femmes dansent les yeux baissés, sans regarder leurs danseurs. En général, les hommes ne paraissent pas avoir un grand désir de plaire aux femmes, et celles-ci montrent peu de coquetterie. Cependant je vois là, dans cette danse, un homme d'une quarantaine d'années, un peu échauffé par le vin, qui tourmente une jeune et charmante danseuse. Un beau jeune homme fait tous ses efforts pour danser avec la jeune femme qui, de son côté, sans paraître le faire exprès, se trouve toujours tournée vers lui; mais le vieux Silène vient s'interposer entre eux, et repousse le jeune ami. La femme jette au danseur supplanté, par-dessous ses longues paupières, un coup-d'œil de regret. Que j'ai bien compris ce regard!... Le jeune homme ressemblait à l'Antinoüs, à l'Apollon du Belvédère. C'étaient la même taille, la même forme, les mêmes traits. Ses cheveux bruns-foncés retombaient en longues boucles sur son col. Au milieu de cette chevelure sombre, sa figure ressortait fraîche et animée; des sourcils noirs ajoutaient à la vivacité de ses yeux; et il avait des dents si blanches, si pures sous des lèvres fortement colorées!... Je le considérais avec

extase. Pour la première fois dans ma vie, je compris la passion des Grecs, des Romains, pour.... Oh! pardonne, Angelina; ce fut l'erreur d'un moment.

La *tarentelle*, danse nationale et la seule qui soit en usage dans ces fêtes, est très-probablement une danse antique qui se sera conservée dans le pays. Elle consistait, sans doute, en un plus grand nombre de figures et de gestes; mais, telle qu'elle est, je ne la trouve pas sans expression, ainsi que l'air qui lui est consacré. Ce n'est aujourd'hui qu'une scène detachée d'un drame qui, peut-être, représentait l'entrevue de deux amants, l'ardeur de l'un, la timidité de l'autre, et, pour conclusion, leur accord mutuel. On voit encore un peu de tout cela dans la danse moderne; mais il faut l'y chercher. Quelques mouvements, quelques postures peu décentes sembleraient indiquer que l'on n'a pas conservé de l'action antique ce qu'elle pouvait avoir de plus gracieux et de plus délicat.

Ce n'est pas la tarentelle, c'est la sarabande ou chacone, que Marini a décrite dans son poëme d'*Adonis ;* mais il n'y a pas un vers de ce tableau qui ne soit applicable à la tarentelle. Sans doute le poète napolitain avait présente à l'esprit la danse ordinaire de son pays,

lorsqu'il a écrit les deux strophes que je vais citer. Elles me dispenseront d'entrer dans de plus longs détails sur une danse qui fait le plus grand charme des fêtes de village, dans tout le royaume de Naples.

Due castagnette di sonoro Bosso
Tien ne le man la giovinetta arpita,
Ch' accompagnando il piè con gratia mosso
Fan forte adhor'adhor scroccar le dita.
Regge un timpano l'altro, il qual percosso
Con sonagletti ad attegiar l'invita;
Et alternando un bel concetto doppio
Al suono a tempo accordano lo scoppio.

Quanti moti a lascivia, et quanti gesti
Provocar ponno i più pudici affetti,
Quanto corromper può gli animi honesti
Rappresentano agli occhi i vivi oggetti.
Cenni, e Bacci disegna hor quella, hor questi,
Fanno i fianchi ondeggiar, scontrar i petti,
Socchiudon gli occhi, e quasi infra se stessi
Vengon danzando agli ultimi complessi.

L'Adone. *Cant.* 20, *stroph.* 35 *e* 36.

Honneur au peuple napolitain ! Dans toutes ces fêtes de village, il n'y a ni soldats, ni sbires, ni hommes armés, ni même d'*espions*, ou si l'on veut d'observateurs ; et tout s'y passe sans désordres, et souvent même sans qu'il s'élève

la plus légère rixe. Tous retournent paisiblement chez eux, sur les ânes qui les ont amenés. On ne voit point au retour, comme en d'autres pays, nombre d'hommes blessés ou ivres. Si, par hasard, vous en rencontrez un pris de vin, qui chancelle en marchant, vous pouvez être sûr que c'est un étranger. Les Napolitains regardent ce malheureux avec pitié, et vous les entendez dire, d'un ton de mépris : *è un Tedesco.*

Côte de Sorrento.

Je ne sais pourquoi les voyageurs, dans leurs relations, s'arrêtent assez peu sur la description de la longue colline, ou plutôt de la longue suite de montagnes qui entourent, de l'est au sud, le golfe de Naples. Est-il en Europe un séjour plus délicieux; en est-il un plus fécond en souvenirs! On oublie trop, que dès la plus haute antiquité, ce fut là les véritables états des mémorables sirènes : elles y avaient un temple, comme nous l'apprend Strabon; elles y avaient habité les grottes qui sont creusées dans les collines de ces hauts rivages, et les petites îles ou rochers qui sont dans le golfe de Salerne (1), de l'autre côté du promontoire

(1) Les *Sirénuses*, aujourd'hui *i Galli.*

de Sorrento. Il est inutile d'observer que ces sirènes, et leurs chants et leurs séductions, sont un ingénieux emblême des attraits qu'offrent ces lieux, que l'on ne quitte jamais sans peine dès qu'on y est abordé.

Toute cette côte est encore, à présent, comme du temps des anciens, couverte d'orangers, de citronniers, qui produisent des fruits d'une grosseur prodigieuse; de figuiers, de superbes châtaigniers, de vignes, etc. Ces arbres divers forment, comme une longue forêt parsemée de petites villes, et d'un nombre presque incalculable de maisons de campagne, de toutes formes, de toutes grandeurs, et construites dans les positions les plus pittoresques. On y respire un air vif et sain, qu'embaument, vers le soir, les émanations des plantes odorantes qui y croissent de toutes parts.

A l'endroit où, de la plaine que domine le Vésuve, on commence à monter vers le long plateau parsemé de monticules qui forme la côte à laquelle la ville des sirènes a donné son nom, on trouve d'abord la petite ville de Castellamare. Son port est à l'abri de presque tous les vents : aussi la mer y est toujours tranquille; et c'est le lieu où l'on a très-judicieusement placé les ateliers de construction des vaisseaux du royaume de Naples.

Tout près de Castellamare était la ville antique de Stabia, qui fut détruite ou du moins couverte, comme Pompéi, par les cendres du Vésuve. On n'y a fait que peu de fouilles : on savait qu'avant la terrible éruption de l'an 79, elle avait été saccagée, et presque rasée par Sylla (1) ; on ne pouvait donc guère s'attendre à y faire d'intéressantes découvertes. D'ailleurs Herculanum et Pompéi ont, jusqu'à ce jour, presque exclusivement absorbé l'attention des amateurs de l'antiquité. Le petit fleuve Sarno baignait les murs de Stabia, et ajoutait à la fertilité de ses environs.

Près de Stabia est un petit cap qui fut jadis consacré à Hercule, du moins à en juger par ces mots de Pline : *in Stabiâ campaniæ promontorium Herculis.* C'est une remarque à faire que tout ce pays, à commencer par Herculanum, qui se trouve dans la plaine au-dessous du Vésuve, jusqu'à la dernière pointe des montagnes circulaires qui finissent au promontoire de Minerve, tout ce pays, dis-je, qui avait

(1) Pline dit que la ville ne formait plus, depuis cet évènement, qu'un amas de maisons de campagne : *in campano autem agro* Stabiæ *oppidum fuere usque ad Cn. Pompeium, et L. Carbonem consules, pridiè calendas maii, quo die L. Sylla legatus bello sociali id delevit, quod nunc in* villas *abiit.* Plin., natur. hist., liv. III, cap. 5.

d'abord été consacré aux sirènes, le fut ensuite, ou peut-être en même temps, à Hercule. En continuant notre course sur ce rivage, nous retrouverons plus d'un de ses temples, et plusieurs noms de lieux qui nous rappelleront son culte.

Vient ensuite la petite ville de *Vico*, à laquelle on ne parvient que par des routes difficiles, presque impraticables, même pour les chevaux. Cette ville s'est formée au-dessus d'une autre plus ancienne, *Equa*, qui est sur le rivage, et dont elle n'était qu'un faubourg, qu'une dépendance. Equa n'est à présent que l'asyle de quelques pêcheurs, tandis que l'autre devient, sur-tout dans la belle saison, le séjour des hommes opulents de Naples, qui aiment à jouir du repos, au milieu de tous les plaisirs que procurent un beau ciel, et une terre féconde.

C'est à Equa que commencent ces rivages élevés, comme de hauts murs, au-dessus de la mer, qui se prolongent jusqu'à la dernière pointe du promontoire de Minerve.

Lorsqu'on arrive, par la mer, sur cette côte, on ne voit point sans étonnement ce vaste rideau de laves parsemées de pierres ponces, de scories de diverses couleurs, qui en font une véritable mosaïque. Ce rideau a pour cadre ou bordure, dans sa partie supérieure, des arbres,

des maisons. Mais il serait impossible d'y parvenir, si la nature ou la main des hommes n'avait, en quelques endroits, taillé dans la lave de petites anses, ordinairement bordées de grèves étroites. C'est de là que, par des escaliers tortueux, creusés dans le rivage, on parvient, après bien des détours et des fatigues, sur le plateau de la côte de Sorrento; et l'on est bien dédommagé de ses peines par le spectacle enchanteur qui se développe sous les yeux. On peut voir deux mers à-la-fois, celle de Naples et celle de Salerne, plusieurs îles, et les montagnes, les villes, les villages qui ornent les contours de ces deux larges et célèbres golfes.

De profondes et larges scissures dans le terrain forment, presque sous vos pieds, des collines plus ou moins rapides, mais toujours couvertes d'arbres et de maisons. De là une extrême variété de sites et d'aspects. Tout est pittoresque dans ces lieux; et cependant tout est cultivé et habité. C'est au milieu d'une petite plaine, terminée par ces singulières scissures du sol, qu'a été construite Sorrento (*Surrentum*, ainsi que l'appelle Pline (1), *cum promontorio Minervæ*, *Sirenum quondam sedes*). Les murs qui la défendent de toutes parts, semblent assez

(1) *Hist. nat. loc. citat.*

inutiles ; car elle domine sur d'immenses fossés, creusés par la nature elle-même, et auxquels aucune main humaine n'aurait pu donner leur énorme profondeur. D'un côté, elle couvre aussi une pointe de ces hauts rivages que j'ai décrits ; et lorsque de là on jette les yeux dans la mer, on voit bien profondément sous les flots un quai et une voie antiques. Ainsi la mer a encore empiété de ce côté du golfe. Et ce rivage, dont la hauteur épouvante pour ainsit dire, était encore plus élevé dans les temps anciens.

C'est au milieu de toutes ces merveilles de la nature et de l'art, que le plus grand poète de l'Italie passa les premières années de son enfance auprès d'un père instruit, qui lui-même était sensible à tout ce qui est beau, sublime. Le Tasse, par le spectacle continuel de tant d'admirables objets, sentit de bonne heure son imagination s'exalter ; il sentit le besoin de retracer les sentiments qu'il éprouvait. Il fut poète, comme il eût été peintre, si ses mains eussent appris à manier le pinceau. Toujours le souvenir du lieu de sa naissance resta gravé dans sa mémoire ; c'est toujours son pays que l'on retrouve dans mille descriptions suaves, enchanteresses qu'offrent ses nombreux poëmes.

La maison où naquit le Tasse est en grande

vénération à Sorrento. Le poète qui fut si malheureux pendant tout le cours de sa vie, reçoit, après sa mort, des hommages, est presque honoré comme un Dieu. C'est la destinée de quiconque se distingue par d'éminentes qualités.

Cette ville fut grande et riche autrefois : elle n'est plus guère qu'un lieu de délices. Mais on voit encore sur ses places, dans les murs des maisons, des fragments de ses monuments anciens.

La mer, tant au-dessous de Sorrento que sur presque tout le rivage de cette partie du golfe, défendue des vents par la hauteur des montagnes et de la côte, est presque toujours calme, et ses eaux sont limpides. Aussi est-elle fréquentée continuellement par les pêcheurs. La nuit, ils allument de grands brasiers à l'un des bouts de leurs barques. Les poissons, attirés par la lumière, viennent se jouer autour d'eux. C'est alors qu'armés d'une espèce de trident, qu'ils lancent dans les eaux à une grande profondeur, les pêcheurs punissent de leur curiosité les hôtes imprudents de ces mers. Cette pêche est une véritable chasse. C'est un spectacle intéressant de voir, dans la nuit, des milliers de phares mobiles courir, en tout sens, sur la mer. La lance ou trident dont se servent les pêcheurs, est d'une forme très-antique : j'en ai vu d'entièrement

semblables dans quelques peintures tirées de Pompéi.

Avant d'arriver à la pointe du promontoire, on trouve encore la petite ville de *Massa*, remarquable par ses jardins, et la supériorité des fruits que produisent ses environs. Le reste du promontoire est presque entièrement occupé par des ruines d'anciens édifices, tellement dégradés, qu'il est impossible d'en reconnaître le plan et la destination.

Dans l'intérieur du promontoire sont des grottes, comme on en trouve dans toutes ces contrées; plus loin et sur le sol, un très-grand nombre de citernes et de conserves d'eau. Mais celles-ci ne sont point desséchées, comme ailleurs : les anciens aquéducs ne cessent de les alimenter; et les eaux qu'ils fournissent sont aussi fraîches que pures.

Entre Surrentum et Massa était la villa de *Pollius Felix*, que Stace a célébrée en si beaux vers. C'est sans doute à cette villa que le lieu appelé aujourd'hui *Polo* doit son nom; mais on ne pourrait pas fixer avec précision la place qu'elle occupait.

Ce Pollius Felix était un particulier très-riche, très-instruit, originaire de Pouzzoles. D'abord, emporté par l'ambition, il avait brigué à Naples les dignités, les honneurs; mais bientôt, de-

venu plus sage, il choisit près de sa patrie un séjour paisible, où il cultivait avec succès la poésie, et qu'il embellissait de tous les chefs-d'œuvre des arts. Outre sa superbe villa, il bâtit un grand temple à Hercule sur ce même promontoire. C'est encore Stace qui nous donne l'histoire et la description de ce temple. Un jour de fête de la déesse Trivia, Pollius avait fait préparer, sous les arbres, un banquet pour son ami Stace, qu'il possédait alors à Surrentum, et pour de nombreux convives. Un orage survint, qui força la troupe joyeuse à se réfugier dans un petit temple d'Hercule. Mais la place était trop petite pour contenir la multitude; et aussitôt Pollius se promit de métamorphoser cette obscure chapelle en un temple splendide. Un si grand ouvrage ne demanda qu'une année de travail. On y employa les marbres les plus rares; et la Grèce avait fourni les nombreuses statues, et les tableaux dont il était orné. Pollius fit plus, il institua des jeux gympiques, sur le modèle de ceux qui étaient célébrés à Naples.

Sur toute la pointe du promontoire, il y avait des temples, un entre autres consacré à Apollon, et qui pourrait bien avoir laissé son nom à la chapelle nommée *S. Pietro d'Acrapolla*. (ἄκρα Ἀπόλλωνος). Ce qu'il y a de singulier,

c'est que le jour de Pâques, à Sorrento, une procession de divers villages va, en parcourant les monts sirénéens, à cette chapelle d'Acrapolla, visite ensuite les petites îles sirénuses (*i galli*), et ne revient que le soir. Ne serait-ce point un vestige d'un très-ancien usage? Il y a beaucoup de rapport entre cette procession dont on ne connaît ni l'origine, ni la cause, et ces antiques *théories*, si souvent mentionnées dans les anciens auteurs.

Les autres temples du promontoire étaient consacrés à Diane, à Junon, aux sirènes, etc.; mais le plus célèbre de tous était celui de Minerve, placé sur la dernière pointe du promontoire, qui lui devait son nom. La tradition voulait qu'il eût été bâti par Ulysse. De celui-ci, il reste encore quelques traces.

Combien de fois j'ai reconstruit en idée toutes ces *villæ* et tous ces temples! Dans les beaux soirs de l'été, me promenant à Naples sur les belles rives de Chiaja, je regardais au loin le demi-cercle que forme la côte de Sorrento, et sur-tout son pittoresque promontoire, qui, avec l'île voisine de Caprée, borne de ce côté l'horizon: je me représentais le grand, le majestueux spectacle qui devait autrefois se développer sous les yeux du spectateur, lorsque le soleil couchant dorait de ses derniers rayons,

et les hautes colonnes du temple de Minerve, et les dômes des superbes palais que les empereurs avaient construits sur les sommets des trois hautes montagnes de l'île.

Le Vésuve.

De tous les quartiers de Naples, de presque toutes les maisons, on a toujours sous les yeux le Vésuve se dessinant sur l'horizon; on le voit, sur la vaste plaine qui borde de ce côté la mer, s'élever comme un géant au front majestueux, mais quelquefois menaçant. Sa large base est couverte dans toute sa circonférence, de villages, de bois, de vignobles; mais son sommet conique est noir et aride. La fumée qu'il ne cesse d'exhaler, ou s'unit aux nuages qui l'entourent, ou lorsque l'air est calme et le ciel pur, retombe doucement et roule sur ses flancs brûlés en voiles blanchâtres.

Tel est l'aspect que présente le Vésuve lorsqu'il est tranquille; il reste quelquefois des années entières dans cet état de paix. Mais tout-à-coup, et sans que rien ait annoncé la crise, une colonne de fumée, mêlée de feu, s'élance de sa cime à une hauteur prodigieuse, où elle forme ensuite un large nuage noir, qui ressemble à la tête d'un haut pin: des éclairs

brillants et multipliés sillonnent ce nuage, qui va toujours s'aggrandissant; et l'on entend, dans les profondeurs de la montagne, de sourds mugissements, d'effrayantes détonations. Bientôt, au milieu de la colonne de fumée, on voit s'élancer, à des intervalles presque égaux, des flammes rougeâtres, et le nuage noir qui termine la colonne paraît parsemé d'étincelles. Ces flammes indiquent des jets de matières fondues; ces étincelles sont autant de pierres embrâsées, dont quelques-unes sont d'une énorme grosseur. C'est alors que, pendant les nuits, on voit couler sur les flancs de la montagne de longs torrents de feu; ils sont quelquefois en si grand nombre et si rapprochés que, vus de Naples, ils semblent ne former qu'une large nappe de feu, étendue sur toute la montagne. La mer qui en répète l'image, paraît aussi toute de feu; et Naples est au milieu, comme un grand vaisseau voguant sur un fleuve de l'enfer.

Cette terrible montagne n'avait jamais inspiré d'effroi jusqu'au Ier siècle de notre ère. A peine s'apercevait-on qu'elle avait été un volcan. Cependant quelques auteurs, et entre autres Strabon et Pline, avaient cru remarquer à son sommet quelques signes d'un ancien embrâsement.

On sait comment, l'an 79 de J. C. et la première année du règne de Titus, la fureur du volcan oublié, soudainement se réveilla. Là seulement commence pour nous son histoire. Pline le neveu, qui fut témoin de ce funeste évènement, nous en a laissé, dans deux lettres adressées à Tacite, une description détaillée. Il y raconte aussi la mort de son oncle, l'admirable auteur de l'histoire du monde, le plus étonnant ouvrage peut-être qui nous soit parvenu des anciens. Ce fut dans cette éruption que périt ce grand homme. Il était alors à Misène, commandant de la flotte romaine. Curieux d'observer de près un aussi terrible phénomène, mais desirant encore plus de porter des secours aux malheureux qui étaient menacés d'une mort prochaine, il se hâta de monter sur un vaisseau, de traverser le golfe : il descend sur la côte. Par-tout règnent la terreur, la confusion : on fuit de tous côtés; il ne peut lui-même continuer sa marche pénible : il demande de l'eau et se couche sur un drap qu'il fait étendre. Bientôt des flammes qui parurent plus grandes, et une odeur de soufre qui annonçait leur approche, mirent en fuite ceux qui l'accompagnaient. Il se lève, appuyé sur deux serviteurs qui ne l'avaient point abandonné, et dans le moment même il tombe mort. On

retrouva le lendemain, au même endroit, près du rivage de la mer, son corps entier et sans blessures, couvert de la même robe qu'il portait quand il mourut, et dans l'attitude d'un homme qui repose. Victime de son humanité et de son amour pour les sciences, il vivra long temps dans la mémoire des hommes. On ne parlera jamais du Vésuve sans rappeler la mort de Pline, avec attendrissement et regrets.

Depuis cette mémorable époque, le Vésuve n'a presque jamais cessé de jeter ou des flammes, ou des laves, ou de la fumée ; mais, dans le cours de ces dix-sept siècles, on compte une trentaine d'éruptions bien plus violentes que les autres, et où se renouvelèrent presque tous les phénomènes qui avaient accompagné celle de l'an 79. Depuis quelques années, les grandes éruptions semblent même devenir plus fréquentes. Dans le seul espace de quatre ans, j'ai été témoin de trois éruptions au moins, dont chacune menaçait toute la contrée environnante d'une prompte destruction : plus d'une fois, j'ai vu s'enfuir au loin dans la campagne les habitants de Portici. Et alors, à Naples même, une cendre fine tombait en abondance dans les rues, couvrait les terrasses des maisons, et pénétrait dans les appartements et dans les lieux les plus étroitement fermés :

elle saupoudrait toutes les plantes, toutes les feuilles des arbres; la nature entière paraissait couverte d'un voile funèbre.

Lorsque l'éruption est terminée, rien de plus intéressant que de voir l'intérieur du Vésuve. On descend alors sans grandes difficultés, je ne dis pas sans danger, dans son vaste cratère; on se promène sur la voûte blanche, sulfureuse, chaude, qui recouvre l'abîme dont quelques crevasses, quelques petites bouches fumantes, révèlent seules l'existence. On peut s'approcher de très-près de ces bouches, y jeter même des pierres que l'on entend rouler dans l'abîme.

Toutes les fois que je suis descendu dans ce cratère, j'y ai toujours trouvé une image fidèle de la solfatare. Ce serait donc une grande erreur de croire que ce dernier volcan s'éteint, qu'il ne se réveillera jamais. S'il n'est pas, comme le Vésuve, dans une continuelle activité, sa première explosion n'en sera peut-être que plus terrible.

Ainsi Naples se trouve placée presque à une égale distance de deux formidables volcans; mais du moins, elle n'occupe pas l'aire même d'un de ces cratères, qui, tels que l'intérieur du Vomero, du parc d'Astruni, et vingt autres lieux semblables sur cette côte, ont été visi-

blement d'immenses foyers, qui ont vomi toutes les montagnes environnantes. Mais je pense que cette grande ville a été bâtie sur les orles d'un grand volcan éteint, qui brûlait dans le golfe même. Le Pausilype, le rivage où s'élève Naples et la côte de Sorrento formaient, en grande partie, la circonférence de son cratère; l'autre partie qui la terminait vers le sud-ouest, aura été renversée par la mer, lorsqu'après bien des efforts, elle aura fait une irruption dans l'intérieur du gouffre. Naples, construite sur les bords d'un volcan probablement éteint à jamais, et que couvrent les eaux de la mer, ne me paraît pas devoir craindre d'être engloutie par une éruption. Elle n'a guère à redouter que les tremblements de terre et les pluies de cendres.

Herculanum. — Pompéi.

Portici est un grand et beau village, que l'on peut regarder comme un faubourg de Naples, quoiqu'il en soit à deux lieues. On s'y rend par uu chemin superbe, pavé dans toute sa longueur de larges dales de laves, et tracé sur le rivage circulaire de la mer. Il est presque continuellement bordé au nord par des maisons de plaisance et des jardins. On sait que

c'est à Portici que les rois de Naples ont un de leurs palais, non le plus fastueux, mais, sans aucun doute, le plus agréable. Au-devant de ce palais sont des jardins qui s'étendent sur le rivage de la mer; du côté opposé, c'est-à-dire vers le nord, d'autres jardins encore plus vates s'étendent, en montant toujours, sur la montagne qui est la base même du Vésuve.

Ce village et celui de *Resina*, qui en est une continuation, car rien ne les sépare, le palais et ses jardins couvrent une ville antique, qui fut autrefois grande, riche et excessivement populeuse : c'était *Herculanum*. On a retrouvé, à près de cent pieds sous la terre, son théâtre, son forum, ses temples, et d'autres édifices publics; des statues sans nombre de marbre, de bronze; des rues bien alignées, ornées, des deux côtés, de trottoirs; des maisons particulières, décorées de peintures gracieuses; les meubles, les ustensiles de cuisine dont se servaient les anciens habitants, etc. etc.

L'histoire de cette importante découverte est par-tout; je ne la répéterai point (1).

Ce fut le Vésuve qui, comme on sait, ensevelit cette ville, ainsi que deux autres, Pompéi et

---

(1) Voyez, au reste, ce qui en a été dit, dans le tome II de ces Memoires, page 345.

Stabia, sous les cendres et les laves, qu'il vomit dans l'éruption décrite par Pline le jeune.

Cette grande catastrophe avait été, pour ainsi dire, annoncée seize ans auparavant, par d'affreux tremblements de terre qui avaient désolé toute cette contrée. Sénèque en parle dans ses *Questions naturelles*. A l'eu croire même, Herculanum aurait été dès-lors presque entièrement détruite. Mais sans doute que, dans les seize années qui suivirent ce désastre, les habitants purent rétablir, au moins en grande partie, les édifices renversés, puisque tous ceux que l'on a jusqu'à présent retrouvés, n'étaient nullement détruits de fond en comble, et ne semblent avoir souffert que du poids des laves boueuses dont les a couverts et remplis l'éruption postérieure de l'an 79.

Il est bien reconnu que, près d'Herculanum, toute la côte était ornée de villages, de maisons de campagne, qui n'en faisaient, pour ainsi dire, qu'une seule cité avec Naples, Pompéi et Stabia. Que de richesses sont enfouies sous cette terre que couvrent de nouveaux villages et de nouvelles maisons de plaisance! Quelque jour les neveux des possesseurs actuels se feront peut-être un plaisir, une gloire de fouiller aussi dans le sol de leurs propriétés; et, alors, de quel nombre prodigieux de monuments an-

tiques de tout genre ils enrichiront nos collections, déja si riches par la découverte d'Herculanum et de Pompéi!

Pour rendre à la lumière Herculanum, il aurait fallu renverser Portici et Resina : je conçois que l'on n'ait pu se résoudre à un pareil sacrifice. Mais le Vésuve fera peut-être ce que l'on n'a osé entreprendre : plus d'une fois, ces deux villages ont été avertis du sort qui les attend; plus d'une fois la lave s'est répandue en masses énormes, et dans les jardins du roi, et jusques sur le chemin qui conduit à Naples. C'est donc une prophétie que contient l'inscription moderne, gravée près du lieu où fut Herculanum, et dans laquelle, après avoir lu comment cette ville fut détruite, on trouve ces terribles mots : *Posteri ! posteri, vestra res agitur.*

On ne peut visiter Herculanum qu'à la lueur des flambeaux; et l'on n'y voit qu'un grand théâtre, dont les gradins et la scène sont très-bien conservés, le commencement d'une rue, et quelques chambres de maisons particulières. On a fouillé beaucoup d'autres monuments; mais l'obligation où l'on était de mettre la terre que l'on tirait des lieux que l'on déblayait dans ceux qui avaient déja été fouillés, n'a pas permis de laisser plus d'espace à parcourir aux amateurs de l'antiquité. Cela est fâcheux. Mais,

au reste, puisqu'il aurait été toujours impossible de voir les édifices, les monuments dans leur entier, et à la clarté du jour (et sans cela, comment les bien juger, en prendre une idée complète?), on n'a guerre à regretter de ne pouvoir faire que peu de pas dans les caves souterraines et humides où l'on montre quelques débris d'Herculanum. Mais il est certain que plusieurs autres quartiers de l'antique cité sont enfouis sous des vignes, sous des jardins des environs de Portici; il est même vraisemblabe que le port et les édifices qui l'entouraient se trouvent sous l'un des jardins du roi. Ne serait-il point possible de rendre à la lumière au moins ce quartier qui devait être le plus beau, le plus riche de la ville? Le déblai, j'en conviens, exigerait des frais immenses. Et ce ne sont pas ordinairement aux dépenses de ce genre que les souverains se livrent avec le plus d'empressement.

Ce n'est donc point à Herculanum que nous pourrons prendre une idée juste de ce qu'était une ville antique : pour en bien connaître une, parcourons quelques milles de plus. Voici *Pompeï*.

Après être restée ensevelie dans les cendres, pendant dix-sept siècles, cette antique cité est,

sortie du tombeau; et le soleil éclaire, une autre fois, ses rues, ses temples, ses édifices.

Était-ce une grande ville ? Les avis sont partagés. Elle avait, il est vrai, un amphithéâtre, plus vaste peut-être que celui d'Herculanum, et même un Capitole dont parle Vitruve (liv. III, ch. 2.); mais certainement Herculanum était plus riche, plus peuplée; les monuments qu'on en a tirés le prouvent. D'ailleurs on sait, par les auteurs qui en ont fait mention, qu'il y avait, dans cette dernière ville, neuf cents maisons publiques où l'on donnait à boire et à manger. Cela seul suppose une grand population.

Pompéi était plus ancienne à ce qu'il paraît. Les auteurs en parlent souvent sans nommer Herculanum.

Plusieurs grands personnages y avaient des maisons de campagne. Cicéron, dans ses lettres à Atticus, parle souvent de son *Pompeianum*.

La découverte d'Herculanum, due uniquement au hasard, donna l'idée de chercher Pompéi. Elle ne fut pas difficile à trouver. Les restes d'un amphithéâtre qui avaient toujours laissé sur le sol des traces très-apparentes, indiquèrent sa situation. D'ailleurs, en quelques endroits, les toits de ses maisons percent, pour ainsi dire, la cendre sous laquelle elles

sont cachées. Cette cendre, très-légère et mêlée de pierres ponces et de scories vitreuses, s'enlève sans efforts et sans grands frais.

On a peine à concevoir qu'on ait été si longtemps sans chercher à la rendre au jour; car, dès le milieu du XVIIe siècle (en 1663), on y avait découvert un édifice. Mais alors les études de l'antiquité étaient négligées; ou, du moins, elles n'attiraient point, comme aujourd'hui, l'attention publique.

On n'a encore découvert qu'une très-petite partie de cette ville. Peu d'ouvriers sont occupés aux déblais; l'ouvrage avance lentement (1).

Nous allons parcourir les lieux découverts dans le même ordre que les guides (*Ciceroni*) les montrent aux étrangers.

Ils vous conduisent d'abord à ce qu'ils appellent le *quartier des soldats*, lequel est placé sur le bord même du grand chemin qui conduit de Naples à Salerne (2). C'est un bâtiment carré, de 23 toises de long, orné intérieurement

(1) Peu après l'époque où j'écrivais, et sur-tout lorsque les Français étaient maîtres du pays, les travaux furent poussés avec une rare activité. Je rendrai compte plus tard des nouvelles découvertes qui y ont été faites.

(2) Ce n'est plus par là que l'on visite Pompéi. On y entre par la porte occidentale de la ville.

d'un portique ou colonnade d'ordre dorique sans base. Tout le milieu n'était qu'une place qu'on n'a pas déblayée; mais on a percé la lave jusqu'au centre, afin de s'assurer s'il n'y avait point une statue. On n'a rien trouvé.

Les colonnes du portique sont de briques, revêtues d'un stuc peint en rouge. Elles sont cannelées, mais seulement vers le haut.

Au pied des colonnes est une petite rigole en pierre pour l'écoulement des eaux. Il y avait, d'espace en espace, des trous creusés dans la même pierre, et qui servaient à retenir une certaine quantité d'eau. Dans ce climat ardent, on ne négligeait aucun moyen propre à conserver les eaux pluviales : nous en aurons bientôt des preuves plus convaincantes.

Tout autour de ce portique sont des habitations composées de petites chambres qui ouvraient sous le portique même. Toutes carrées, toutes revêtues d'un stuc peint, elles ne sont pas toutes de la même étendue ; mais il n'y en a point de très-grandes. Les murs sont construits par lits à-peu-près égaux, formés de pierres taillées, de trois pouces environ de haut, et ensuite de deux briques liées avec du ciment.

Si l'on en voulait croire les guides, ce serait là une espèce de caserne. On y a trouvé, di-

sent-ils, des casques, des cuirasses, une trompette guerrière, composée de six tuyaux ou flûtes d'ivoire, qui aboutissaient à un seul. Dans une des chambres on découvrit sept ou huit squelettes de soldats, tous retenus par un pied dans deux barres de fer attachées aux murs. C'était sans doute la prison. Qu'on se peigne la situation de ces malheureux au moment où ils virent, sans pouvoir l'éviter, la lave brûlante enfoncer la porte et remplir lentement leur demeure (1).

Un théâtre était presque attenant à cet édifice. On voit les murs qui formaient la scène *fixe* de tous les théâtres antiques. Mais comme on avait laissé, pendant nombre d'années, cette intéressante partie de théâtre découverte, sans continuer le déblaiement, elle est aujourd'hui toute dégradée, et peut, beaucoup moins que

(1) J'ignore si l'histoire de la découverte de ces squelettes enchaînés, que l'on trouve répétée dans toutes les relations des voyageurs, a quelque vérité. Mais, depuis que l'on a fait en ce lieu des fouilles plus étendues, on a peine à croire que ce fût vraiment là le *quartier des soldats*. Ces petites cellules ou chambres, pourraient bien avoir été des boutiques. Il est vrai que, sur les colonnes du portique, on voit des soldats qui combattent, grossièrement dessinés avec quelque instrument aigu, qui a laissé dans le stuc une empreinte visible. On suppose que ces figures ont été tracées par des guerriers oisifs et ennuyés.

le théâtre d'Herculanum, nous fournir des lumières sur ce qu'on appelait *la scène*. Peut-être aussi la scène de Pompéi n'avait jamais été achevée. En effet, en jetant les yeux sur le reste du théâtre qui est actuellement découvert tout entier, on ne peut douter qu'on ne fût occupé à le restaurer à l'époque de l'éruption. Une partie des dales nécessaires pour le pavement sont encore rangées en monceau dans un corridor; et il n'y a que les premiers gradins qui soient en place : ils sont d'un beau marbre blanc. Ce théâtre m'a paru beaucoup plus petit que celui d'Herculanum.

Un autre théâtre est tout près, à la droite de celui-là. Mais on ne l'a point encore fouillé (1); on ne peut guère avancer de plus d'une vingtaine de pas dans un des corridors. L'inscription *theatrum tectum*, gravée sur un marbre enclavé dans le mur, paraît indiquer qu'il avait un toit. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette inscription ne se trouve ni sur une porte, ni sur le fronton de l'édifice, ni même au milieu du mur. Ne pourrait-on pas supposer qu'elle a été tirée d'un autre bâtiment, et qu'elle n'a point été faite pour celui-ci?

L'auteur du *Voyage pittoresque* donne à cet

(1) Il a été depuis entièrement déblayé.

édifice le nom d'*Odeum*, et prétend que c'était un de ces théâtres si superbes dans Athènes, où l'on distribuait des prix aux musiciens. Mais il ne dit pas sur quoi il fonde une telle opinion. Il est vrai que sa proximité d'un autre théâtre sans toit donne lieu de présumer qu'il pouvait servir aux exercices des danseurs et musiciens, à des espèces de répétitions.

Devant ce théâtre est le temple d'*Isis*, dont la description est par-tout. Il a extérieurement quinze toises de long sur dix de largeur : on voit que c'était un assez petit temple. Comme la plupart des temples antiques, il était sans toit. Il n'y avait de couvert que la *cella* ou sanctuaire, et peut-être le portique en colonnes qui règne des quatre côtés. Cette *cella* est la partie principale du temple. C'est une espèce de chapelle, précédée d'un vestibule, et à laquelle on monte par des gradins de marbre. Là, était la statue de la déesse. On voit au fond un autel creux, dans lequel on peut entrer par deux petites portes latérales. Il est vraisemblable que cet autel est de construction moderne. La plupart des antiquaires sont en cela d'accord.

L'enceinte du temple renferme encore une autre petite *case* ou édicule, bâtie en pierre, et haute de cinq ou six pieds au plus. Dans l'intérieur est un petit escalier qui conduit dans

une chambre basse, où sans doute on faisait les ablutions et l'on se préparait aux sacrifices. On vous prévient toujours qu'il s'élève dans ce petit souterrain une vapeur très-dangereuse : je n'y ai rien éprouvé.

Les murs de la *cella* et de cette petite case sont couverts ou d'ornements, ou de bas-reliefs en stuc, travaillés avec beaucoup de légèreté et de goût.

Le temple contient plusieurs autels, grands et petits, situés au-dessous du sanctuaire. Ils sont presque tous de forme carrée. Des chambres voisines, que l'on dit avoir été celles des prêtres, n'ont rien de remarquable, et ressemblent assez aux cellules ou boutiques que nous avons déja décrites; mais elles sont mieux peintes, et pavées en mosaïque. On voit sur le pavé, écrit avec de petits cubes de marbre blanc, plusieurs noms qui étaient sans doute ceux des personnes qui les habitaient, ou des bienfaiteurs du temple, si réellement elles en étaient une dépendance.

Presque tous les voyageurs rapportent, et les guides vous disent, en effet, que l'on a trouvé, dans l'une de ces chambres, le squelette d'un prêtre mangeant un poisson. Il était assis près d'une table, sur laquelle étaient et les ustensiles qui avaient servi à réchauffer son

souper, et l'arête même du poisson. Je n'ai jamais ajouté foi à cette histoire. Les habitants qui, malgré la pluie de cendres qui tombait sur la ville, eurent le courage ou l'imprudence de rester dans leurs maisons, ne sentirent certainement nulle envie de s'asseoir à table pour y souper, comme si tout eût été tranquille autour d'eux. J'admire la crédulité des voyageurs qui chargent leurs journaux de pareilles notes.

Une inscription apprend qu'un certain *Popidius* rebâtit à ses frais ce temple, qu'un tremblement de terre avait renversé, et qu'à cause de sa libéralité, les *décurions* l'admirent dans leur ordre, quoiqu'il eût plus de 60 ans (1).

A une petite distance, et sur une hauteur, on montre les ruines d'un petit temple dont l'architecture devait être bien plus pure, bien plus *grecque*, s'il est permis de s'exprimer ainsi : mais il ne reste que les bases des colonnes et les traces de l'enceinte. Sa situation, sur le

(1) Ce fut sans doute après les tremblements de terre de l'an 63, que Popidius fit reconstruire ce temple, consacré à des divinités d'Égypte. Ainsi les grands monuments seuls avaient souffert dans cette première crise ; ainsi les habitants d'Herculanum et de Pompéi avaient continué d'occuper leurs villes, ou n'avaient pas tardé à y revenir. Il y a donc de l'exagération dans ce que rapporte Sénèque, qu'elles avaient été entièrement détruites.

haut d'un monticule, l'aura empêché d'être entièrement couvert, et conservé par les cendres.

Voilà cinq édifices publics qui, pour ainsi dire, se touchent; une prétendue caserne, deux théâtres, deux temples. Où sont les villes modernes, même de la première grandeur, où l'on trouve tant de monuments rassemblés dans un si petit espace?

En sortant du temple, on se trouve dans une rue médiocrement large, mais dont on n'a déblayé qu'une soixantaine de toises au plus. Elle communique à de petites rues très-étroites; à peine y a-t-il une distance de six pieds entre les maisons. On n'y voit que très-peu de fenêtres, et ce ne sont, pour ainsi dire, que des lucarnes : quelques-unes sont défendues par des grilles de fer, dont les barreaux sont à-peu-près croisés comme dans les nôtres.

On n'a pas poussé les fouilles plus loin de ce côté (1). Mais les guides vous conduisent au travers de plusieurs vignes et champs, vers une autre extrémité de la ville, où les travaux ont été plus considérables.

C'est là qu'on voit la principale rue de la

(1) Ceci n'est plus vrai. Voyez la Notice qui suit cette description.

ville, et probablement la plus large, celle qui aboutit à la porte de l'ouest. Elle a des trottoirs élevés d'environ deux pieds, mais très-peu commodes, parce qu'ils sont mal pavés; que les pierres du seuil des maisons sont trop saillantes, et qu'ils ne sont pas par-tout de la même largeur. Cette largeur des trottoirs n'est jamais de plus de trois pieds, et celle de la rue entière, de douze au plus. La rue est pavée de blocs de lave très-dure, d'inégale grandeur, mais placés en losange, comme dans la voie *Appia*, dont elle est une suite. Les roues des chars l'ont sillonnée, et y ont formé des ornières assez profondes.

L'aspect de cette rue déserte étonne, inspire de la tristesse. On y cherche, on y voudrait des habitants, du bruit. Les boutiques sont à-peu-près comme les nôtres, mais le plus souvent bien moins grandes. Elles ont aussi une petite porte sur le côté, et un comptoir sur le devant, formé le plus souvent d'une grande dale de marbre blanc. Par les divers ustensiles qu'on y a trouvés, on a deviné quels objets on y vendait, quel métier exerçaient ceux par qui elles étaient occupées. On distingue, par exemple, parfaitement la boutique d'un marchand de liqueurs, ou de décoctions, ou simplement d'eau chaude (car les anciens en faisaient un grand usage).

On voit le foyer où il chauffait ses potions, et même les traces qu'ont faites sur le marbre du comptoir les tasses qu'il y posait pour les distribuer aux passants.

La rue est coupée obliquement par une autre un peu moins large, qui vient d'être dernièrement découverte. Au point de section, c'est-à-dire au milieu du carrefour, est une petite fontaine formée d'une auge, surmontée d'une pierre posée perpendiculairement, au milieu de laquelle est un petit tuyau de plomb, par où coulait l'eau. Rien de moins orné, de plus simple que cette fontaine.

Derrière, sur le mur de la maison qui termine les deux rues, sont des inscriptions peintes confusément sur des fonds de différentes couleurs. Ces inscriptions sont des affiches qui annoncent des ventes ou des locations. On en distingue plusieurs les unes sur les autres. Il paraît que celui qui voulait annoncer quelque chose, couvrait l'ancienne affiche d'un fond noir ou rouge, et écrivait ensuite sur ce fond nouveau, en lettres d'une autre couleur. Ces lettres sont très-allongées, et au premier coup d'œil paraissent toutes se ressembler ; mais on aperçoit bientôt les différences, et l'art de lire cette écriture ne m'a pas paru même demander une grande application.

J'avais copié une inscription entière, dans laquelle un certain *Marcellus* proposait des bains à louer; mais je l'ai perdue. Comme ce mur est très-exposé au soleil et à la poussière, on ne peut sans doute plus à-présent distinguer d'inscriptions, ni même de lettres (1).

(1) Les nouvelles fouilles en ont fait découvrir beaucoup d'autres, en écriture cursive, sur les murs des maisons. Il y en a de très-curieuses. Celle-ci, par exemple, semblerait annoncer quelque licence dans les mœurs. Trois hommes (que l'on suppose des soldats) y disent qu'ils ont emmené la femme Tyché en *certain lieu*, et que leurs plaisirs, pendant trois jours (depuis le 17 au 21 novembre), leur ont coûté à chacun VIII as. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'ils relatent gravement le consulat sous lequel s'est passé ce grand évènement. Voici textuellement cette bizarre inscription :

Ad XI. K. decemb. A. XV.
Epapra. Acutus. Auctus.
Ad locum duxerunt.
Mulierem Tichen, et pretium
In singulos A. VIII (asses octo)
M. Messala. L. Lentulus. Cos.

Le consulat de Messala et de Lentulus remonte à l'an 3 avant J. C. L'éruption qui couvrit de cendres Pompéi étant arrivée l'an 79 de l'ère chrétienne, il s'ensuit qu'à cette époque l'inscription existait sur le mur, et sans qu'on l'eût effacée, depuis 82 ans. Ses auteurs ne s'attendaient guère que leur plaisanterie ferait encore rire, deux mille ans après eux, des hommes de toutes les nations, et que leurs noms obscurs passeraient à la postérité la plus reculée.

Il paraît que plusieurs des maisons étaient peintes en dehors ; mais je n'oserais assurer qu'elles le fussent toutes. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on voit souvent sur les murs extérieurs des lambeaux de stucs colorés.

En avançant dans la grande rue, on vous fait observer (presque vis-à-vis de la boutique du marchand d'eau chaude), une pierre, incrustée dans le mur d'une maison, sur laquelle est représenté un *phallus*, ou Priape, entouré d'une espèce de niche (aussi en bas-relief), et même peint en couleur. Cette singulière représentation, offerte au milieu d'une ville aux yeux des passants, a donné lieu à trois conjectures. C'était, a-t-on dit, ou l'indication d'un *venerium*, ou l'enseigne d'un marchand de ces *phallus*, qui avaient, comme on sait, un objet religieux, et que les femmes portaient comme ornement; ou c'était enfin le symbole du dieu des jardins, que l'on plaçait par-tout, et souvent aux portes. Si l'on a trouvé dans l'intérieur de la maison des peintures et des mosaïques obscènes, comme l'assurent les guides, nul doute que ce ne fût un *venerium*. Mais comme je n'ai pu vérifier le fait, cette maison étant une de celles qui ont été le plus dépouillées, je pencherais pour la dernière des conjectures.

Parcourons les maisons de cette ville antique.

Elles sont situées en amphithéâtre sur une colline, de sorte que souvent le troisième étage ne devait se trouver qu'au niveau d'une rue supérieure. Les parties les plus élevées des maisons ont été très-endommagées; mais les plans inférieurs n'ont pas souffert. Je ne crois pas qu'il y eût plus de deux étages sur la rue : mais il y en avait au moins deux, puisque dans plusieurs boutiques on trouve un petit escalier qui conduisait à un étage qui n'existe plus. Du côté droit, en marchant vers la porte, le terrain étant plus uni, les maisons n'étaient pas bâties en amphithéâtre, comme du côté opposé. Mais, hors cette différence, elles leur ressemblaient parfaitement.

On voit des portes de maison plus larges que les autres. J'en ai sur-tout remarqué une qui semble annoncer une maison opulente. Le seuil de la porte, qui s'étend sur presque tout le trottoir, est orné d'une mosaïque, représentant un grand lion couché, ce qui produit de loin beaucoup d'effet. A d'autres maisons, on lit sur le seuil, écrit également avec de petits cubes de marbre, et en grandes majuscules, le mot SALVE.

Toutes les maisons sont bâties dans le même goût. On entre toujours dans une cour où le pavé est remplacé par une épaisse couche de

ce ciment impénétrable à l'eau, dont on couvre encore les maisons à Naples. Elle est ordinairement entourée d'une galerie formée par des colonnes qui soutenaient un toit. Au milieu est un réservoir d'eau de forme carrée, plus ou moins grand, et d'un pied au plus de profondeur. Il servait probablement à fournir de l'eau aux appartements inférieurs, lorsqu'il y avait plusieurs étages. Du moins un trou pratiqué près de ces réservoirs semble indiquer que par là s'échappait leur trop-plein.

Les chambres sont sur les côtés de la cour, et n'ont guère d'autre ouverture que la porte, qui est assez étroite. Elles sont toutes voûtées, et ressemblent assez à des cellules de moines. Très-rarement elles communiquent de l'une à l'autre. On a peine à concevoir, d'après la petitesse de la plupart des chambres, qu'on ait pu y loger : plusieurs n'ont de largeur que la taille ordinaire d'un homme, et même ne l'ont pas. Mais elles sont toujours ornées de haut en bas de petits bas-reliefs en stucs, ou de peintures. Je parlerai bientôt de ces peintures.

Le pavé est le plus souvent en mosaïque, représentant des fleurs, des ornements d'architecture, des figures d'êtres vivants ou inanimés. Quelquefois ce sont de vrais tableaux : telles sont les deux mosaïques du sculpteur *Diosco-*

rides, qui y a mis son nom, et qui ont été transportées au muséum de *Portici* (1). Elles offrent deux scènes de comédie, très-bien rendues; et *Winkelmann* les préfère à la belle mosaïque antique de Rome (les *colombes*), qui a tant de réputation. Le sujet de quelques-unes de ces mosaïques est analogue à l'état de celui qui habitait la maison, ou à l'usage auquel la chambre était destinée. Je me rappelle avoir vu une mosaïque où était représenté un squelette. C'était peut-être la maison d'un chirurgien : on y a trouvé, m'a-t-on dit, un étui de chirurgie, qui est à-présent au *Muséum*.

La ville, de ce côté, étant bâtie en amphithéâtre, comme je l'ai observé, la cour dans laquelle on entre de la rue, sert souvent de voûte, au moins en partie, aux appartements inférieurs, lesquels ont aussi leurs portes sur une seconde cour, qui sert elle-même de voûte aux appartements du rez-de-chaussée. Il n'est pas nécessaire d'avertir que ces cours étaient ouvertes d'un côté, et que les trois autres seulement étaient occupés par les portiques ou galeries d'où l'on pénétrait dans les appartements. Ce devait être de loin un coup d'œil bien im-

(1) Toutes les collections que renfermait ce musée ont été transportées depuis aux *studj* de Naples.

posant, que celui de cette ville dont toutes les maisons, du moins dans cette position, offraient trois étages de colonnes placées en amphithéâtre les unes sur les autres. Le terrain se prêtait, il est vrai, à cette manière de bâtir. Mais il semble aussi que c'était là le goût des anciens, et que même sur des terrains planes, ils cherchaient à s'en rapprocher. J'en juge par presque toutes les vues de villes ou de maisons de campagne qui sont peintes sur leurs murs. Ce sont toujours des maisons à plusieurs étages, lesquels forment amphithéâtre. Et, en effet, leurs maisons se trouvant ainsi entièrement ouvertes d'un côté, ils jouissaient d'une vue plus étendue, d'un air plus pur, d'une plus grande liberté, puisqu'ils pouvaient se promener, parler dans leurs cours, dans leur intérieur sans être vus ni entendus. D'ailleurs, sous les galeries ou portiques de ces cours, ils dressaient probablement leurs tables, et mangeaient en respirant un air frais; ce qui est, dans ces climats brûlants, un plaisir, un besoin.

Dans plusieurs maisons on trouve des bains très-commodes. Ils sont ordinairement creusés dans le pavé de l'appartement : quelquefois c'est toute une chambre qui sert de bains, ou peut-être d'étuves. On voit encore les lieux où

l'on faisait chauffer l'eau, et les tuyaux qui la portaient dans le bain.

Je n'ai rien vu qui prouve que les anciens connussent nos cheminées. Il m'a paru qu'ils faisaient leur cuisine dans des espèces de forges exhaussées, entièrement semblables à nos foyers. La fumée s'échappait par un trou pratiqué en côté; au-dessous est un espace vide pour mettre le bois et le charbon. Mais quant aux conduits pour la fumée, j'en ai cherché inutilement. J'ai seulement observé dans une boutique un long et large tuyau de terre, qui pouvait bien avoir été employé à cet usage.

Les fenêtres sont, comme je l'ai déja remarqué, très-petites et en petit nombre. On savait que les anciens employaient pour vitres des feuilles minces de gypse; mais on n'était pas si sûr qu'ils eussent des vitres de verre. L'annotateur de Vinkelmann assure qu'on a trouvé dans une maison, exposée au midi, une fenêtre avec un beau vitrage de trois palmes en carré. Si le fait est vrai, je ne sais où ce beau vitrage aura passé : je ne l'ai vu dans aucun des muséum de Naples. Cependant je ne doute point que les anciens ne connussent les vitres de verre; mais ce devait être un objet de luxe. On ne doit pas être étonné d'en trouver rarement aux fenêtres de Pompéi; il n'y a

pas plus d'un siècle que les vitres, et sur-tout les grandes vitres, étaient encore rares en Italie, même dans les palais.

Les maisons que l'on découvre sont le plus souvent sans meubles. Il semble que les habitants eurent le temps d'emporter au moins ce qu'ils avaient de plus précieux et de plus léger. Mais pourquoi, dans quelques maisons trouve-t-on plus de meubles que dans les autres? Deux espèces de personnes les laissèrent, sans doute : les timides qui crurent devoir fuir à la moindre apparence de danger; les avares, qui aimèrent mieux périr au milieu de ce qu'ils possédaient, que de s'en dessaisir. Ce sont les squelettes de ces derniers seulement que l'on trouve; et voilà pourquoi on en trouve assez peu (1).

On pense bien que tous les meubles qui étaient en bois ont été entièrement consumés; le fer a aussi beaucoup souffert de la rouille. J'ai vu découvrir, au milieu d'une rue, un char

(1) Dans les dernières découvertes, sur-tout dans celles qui ont été faites hors de la ville, on a trouvé un très-grand nombre de squelettes, sur-tout sur les routes. C'étaient sans doute des malheureux qui fuyaient des lieux encore plus voisins du Vésuve, vers la ville où ils espéraient trouver un asyle.

dont les roues, entièrement de fer, étaient si rongées par la rouille, qu'il fallut user de la plus grande précaution pour les empêcher de tomber en mille pièces, en les transportant à *Portici*. Mais tous les ornements, statues, meubles, qui étaient de bronze, de marbre, d'ivoire même, ont été parfaitement conservés par la lave, n'ont éprouvé aucune altération. J'observe qu'on ne peut guère empêcher que les ouvriers occupés au déblaiement, ne s'approprient beaucoup de petits objets qu'ils vendent ensuite aux étrangers.

Pour compléter la description des maisons de Pompéi, je vais m'arrêter quelque temps sur ces peintures qui couvrent les murailles de toutes les chambres, et dont je n'ai dit, en passant, que peu de mots.

Les principaux ornements, peints sur les murs des chambres, sont des *arabesques*. On voit le plus souvent, vers les angles des murs, s'élever de longues et minces colonnes qui soutiennent des frises formées par des guirlandes de fleurs ou par une foule de ces figures bizarres que croit apercevoir une imagination en délire. Quelquefois ces arabesques couvrent en totalité les parois de la chambre; mais plus souvent il n'y a sur le mur qu'un fond, ou rouge, ou jaune, ou bleu, ou même noir, au

milieu duquel ressort un petit tableau rond, carré ou ovale, représentant des figures qui portent des vases, des fruits, des femmes qui dansent ou qui déroulent des papyrus : quelquefois enfin ce tableau contient une vraie action, une scène, souvent des paysages. En un mot, tout ce qu'on peut inventer d'agréable, de gracieux, de touchant, se trouve dans ces tableaux; on y rencontre aussi du bizarre, mais jamais rien de mauvais goût. Tout est symétrique dans ces peintures, mais d'une symétrie nécessaire et nullement fatigante. On ne voit point, par exemple, pour pendant d'une figure, un paysage, mais toujours une autre figure dans une autre attitude.

L'avant-dernière fois que j'ai visité Pompéi, on finissait de découvrir, près de la porte de la ville, une maison qui me parut avoir été considérable. Tout y était peint avec un peu plus de recherche que dans les autres. Les murs de la cour intérieure étaient peints avec goût, ainsi que la colonnade même qui forme cette espèce de portique ou galerie intérieure que l'on retrouve dans toutes les maisons. On voyait au bas de ces murs, des têtes de cerfs, de chèvres, etc.; plus haut, des soldats nus, dessinés sur un beau fond jaune; plus haut encore, c'étaient des tableaux de fruits de la plus grande

beauté. J'en admirai sur-tout un représentant des raisins et un plat de figues ; un autre encore non moins beau, représentant deux canards, dont l'un mort; rien de plus vrai que le canard mort. Il semblait que le peintre venait de donner la dernière touche à tous ces tableaux, tant le coloris en était vif et frais. Ils représentaient tous, comme on peut voir par ce que j'ai dit, des objets consacrés aux repas, à la bonne chère; ce qui me confirme dans l'idée qu'on mangeait pendant l'été sous ces galeries.

Dans une chambre voisine, les figures des tableaux avaient deux et trois pieds de haut. C'étaient, ou des danseuses, ou des femmes et des hommes assis sur des lits. Assez ordinairement les hommes sont représentés nus; mais presque toujours les femmes ont sur elles quelque draperie.

Je n'ai vu dans aucune chambre, ni les mêmes tableaux, ni les mêmes ornements. Je ne crois pas qu'on en ait trouvé, dans toutes les maisons de Pompéi, deux seuls entièrement semblables pour le sujet ou la manière dont il est rendu; et c'est du moins une preuve de la fécondité des peintres de ce temps-là.

Quant à leur talent, les avis sont partagés. Les uns pensent qu'aucun artiste moderne ne

pourrait mettre dans ses compositions le goût, la délicatesse qu'offrent ces ouvrages antiques. En effet, à Naples, où l'usage de peindre les murs s'est conservé jusqu'à nos jours, on ne pourrait comparer le sallon le mieux peint du particulier le plus riche, avec ces petites chambres si gaies, si légèrement peintes, ornées avec tant de grace et de goût. On est donc forcé de convenir qu'au moins nos *barbouilleurs* modernes n'approchent pas des *barbouilleurs* anciens, et ce sera un grand préjugé en faveur de l'opinion qui accorde de la supériorité à leurs grands peintres sur les nôtres. Si l'on avait de telles peintures dans la petite ville de Pompéi, quelles devaient être celles qui décoraient les appartements des maîtres du monde à Rome?

Ajournons cependant notre jugement définitif sur la supériorité de leurs peintres, jusqu'à ce qu'on ait trouvé dans Pompéi ou à Stabia de vrais chefs-d'œuvre : c'est ce qui n'est point encore arrivé. Il paraît même que les anciens ne cherchaient point à *finir* leurs compositions, qu'ils se contentaient seulement de *faire effet*. Pourvu qu'une figure fût bien jetée, drapée avec grace, que les draperies accusassent bien le nu, que les mouvements fussent gracieux; et dans les paysages, pourvu qu'à une

certaine distance leur tableau fût *vrai*, que les arbres, l'eau, les maisons s'offrissent aux yeux du spectateur, comme ces objets paraissent à qui les regarde de loin, ils croyaient avoir atteint le but de la peinture. Quant aux paysages, je crois qu'ils avaient raison. Il est impossible de distinguer les détails, dans un paysage, aussi clairement que nos peintres nous les représentent. On ne voit guère de loin que des masses, et c'est ce qu'ils rendaient. Aussi faut-il s'éloigner de leurs tableaux, même les plus petits, pour pouvoir en juger. C'est alors qu'on y aperçoit, qu'on y reconnaît des objets qui, de près, ne ressemblent à rien, ou paraissent n'avoir été que grossièrement ébauchés.

Leurs couleurs ont le plus grand éclat; les fonds, par exemple, sont d'une couleur si forte, si foncée, que vous croiriez qu'ils sont fortement empreints dans le stuc. Rien de tout cela. Détachez un peu de ce stuc, vous ne verrez qu'une espèce de chaux très-blanche, sur laquelle la couleur n'a guère plus d'épaisseur que l'encre sur le papier. Comment une couleur si légèrement appliquée a-t-elle pu résister tant de siècles? Comment a-t-on perdu l'admirable moyen d'appliquer ainsi des couleurs ineffaçables?

Il est temps de sortir des ruines de Pompéi: des objets non moins intéressants nous appellent hors de ses murs. Mais jetons auparavant un coup d'œil sur la porte de la ville.

Elle est, comme presque toute les portes des villes antiques, composée de trois arcades, dont une pour les chars, et deux plus petites pour les gens à pied. Cette porte fut sans doute plus ornée qu'elle ne l'est aujourd'hui. On voit tout près, des fûts de colonnes, des chapiteaux, même des corniches d'un très-bon travail, renversées sur la terre.

A quelques pas plus loin, on trouve de grands siéges de pierre, en demi-cercle, soutenus par des pieds en forme de griffes de lion. Là, les vieillards pouvaient venir le soir converser sur les affaires publiques. C'est ainsi que, dans Homère, nous voyons le vieux Priam s'asseoir avec d'autres vieillards à la porte de Troie pour observer le combat qui se livrait dans la plaine.

Sur le dossier de l'un des siéges, on lit, gravée en beaux caractères, d'une palm et demi de haut, cette inscription : *Mammiæ P. F. sacerdoti publicæ locus sepulturæ datus decuriorum decreto.* Cette Mammia doit avoir été célèbre dans la ville. Son tombeau, qui est près de ce siége, à quelques pieds au-dessous de la rue,

était vaste, entouré d'une enceinte, et avait si j'ai bien observé, deux étages (1). Autour du tombeau, un grand nombre de masques de terre, assez semblabes aux masques tragiques, font une grimace larmoyante.

Plusieurs autres tombeaux bordent la route des deux côtés : sur quelques-uns, on lit des inscriptions ; sur d'autres, on avait peint de gros serpents, ou comme simboles de l'éternité, ou parce que les anciens donnaient toujours les tombeaux pour habitation à ces reptiles.

Le déblaiement n'a pas été poussé fort loin sur la voie publique (2). Il faut une seconde fois remonter sur les terres cultivées, et on ne tarde pas de la retrouver, et de reconnaître la file des tombeaux, qui continue toujours.

Là, on a découvert en entier une *villa* ou

(1) M. Mazois, jeune architecte du plus grand mérite, et dont j'aurai bientôt occasion de parler, prétend, avec raison, dans le grand ouvrage qu'il publie sur les ruines de Pompéi, que ce tombeau n'est point celui de la prêtresse *Mammia*. Il fait, à ce sujet, des observations dont la justesse est incontestable.

(2) Toute la portion de la voie publique, depuis la porte de la ville jusqu'à la *villa*, dont je vais parler, et même au-delà, est aujourd'hui découverte. Voyez, à ce sujet, l'ouvrage de M. Mazois, intitulé *Ruines de Pompéi*, dont il a déja paru quatorze livraisons.

maison de campagne. Maison, caves, jardin, on peut tout visiter, se promener par-tout. Une de ses portes est sur la grande route, en face de plusieurs tombeaux. Dans nos mœurs, cette situation paraîtrait triste, rebutante; chez les anciens, elle n'avait d'autre effet que d'inviter à jouir de la vie.

Cette maison suburbaine est, comme celles de la ville, bâtie sur la colline et en amphithéâtre. Elle a, comme elles, sa cour intérieure, et autour, le portique en colonnes et les petites chambres. Mais on y remarque un peu plus de recherche et de luxe. J'y ai observé, par exemple, une chambre demi-circulaire, percée de plusieurs fenêtres, qui devait être très-agréable. On y voit très-distinctement un alcove et la place d'un lit. Derrière cette chambre est celle du bain. C'est un espace carré, assez profond, creusé dans la terre, et enduit de pouzzolane. A l'un des angles il y a des degrés pour y descendre et s'y asseoir. L'eau, chauffée ailleurs, s'y rendait par des tuyaux de plomb qui passaient, sans qu'on les vît, sous le plancher, et dans les murs des autres chambres.

De l'étage qui donne sur la voie publique, on descend par un très-petit escalier à un autre étage à-peu-près semblable, et de là dans le

jardin qui est carré; et autour duquel régnait un portique en colonnes.

Sous ce portique est la cave. C'est une des parties les plus curieuses de cette *villa*. Figurez-vous un vaste corridor, orné d'ornements en stuc, et même de peintures. Il était éclairé par de petits trous ou lucarnes pratiquées sur les côtés. Il fait tout le tour du jardin. Sans doute on venait s'y promener et y chercher un air frais, dans le moment des grandes chaleurs. On y a laissé telles qu'elles étaient placées, ces vastes *amphores* de terre cuite, qui contenaient le vin des anciens. Terminées en pointe, elles s'enfonçaient facilement dans le sable. Celles qui restent sont un peu inclinées : l'intérieur en est plein de cendres.

Dans l'angle de la cave, le plus voisin de l'une des portes, on trouva les squelettes de vingt-sept hommes et femmes, tous renversés les uns sur les autres. C'était sans doute la famille qui habitait cette villa. Tous s'étaient réfugiés dans cette cave. On a placé sur une tablette leurs ossements au-dessus de l'endroit même où on les avait trouvés. L'auteur du *Voyage pittoresque* dit que, du nombre de ces vingt-sept personnes, était cette femme dont on montre l'empreinte du corps dans le muséum de Portici. Je ne le crois pas. Avec un peu d'attention

on distingue sans peine l'endroit de la cave où la lave s'arrêta : la cave ne fut point entièrement remplie; ainsi les malheureux qui s'y étaient retirés ne furent point engloutis, mais suffoqués, desséchés par la vapeur brûlante de la lave. Tous les voyageurs s'accordent à dire aussi qu'on trouva le maître de la maison, tenant à la main une bourse pleine et une clef, ainsi que son esclave, avec un coffre rempli d'effets précieux, tous deux ensevelis dans la cendre près de la porte du jardin. Ils furent sans doute arrêtés dans leur fuite par la pluie de cendres; ils avaient trop différé. Mais je doute de cette histoire que l'on raconte avec des variantes. Elle est probablement de l'invention des *ciceroni*.

On assure qu'on a distribué le jardin actuel précisément comme il était autrefois; qu'on a même planté des arbres où l'on en a trouvé des traces. Si cela est, le plan en était fort simple. Ce ne sont que de longues platebandes, sans ornements, sans contours. Au milieu est un réservoir d'eau, carré, enduit de pouzzolane, dont la face qui regarde la maison est interrompue par une espèce de demi-cercle, du centre duquel s'élève une colonne isolée dont je ne devine pas l'usage. A deux ou trois pieds de distance de ce réservoir, on voit aussi une

plate-forme carrée, un peu au-dessus du niveau du jardin, et presque de la grandeur du réservoir. Aux quatre angles sont quatre colonnes. C'était ou un lieu pour mettre à l'abri quelques plantes délicates, ou plutôt une de ces *treilles* où l'on venait boire à l'ombre, et qui, si l'on en juge par plusieurs inscriptions, n'étaient pas moins en honneur chez les anciens que chez nous.

On a reconnu, par des inscriptions, que cette villa appartenait à un certain *Diomèdes*, affranchi, et sans doute Grec d'origine, si j'en juge par son nom.

Là je finirai la description des monuments que l'on observe à Pompéi. On voit la gravure de la plus grande partie dans le *Voyage pittoresque* : les dessinateurs ont cru, d'après les ruines, pouvoir les rétablir, et les offrir tels que, selon eux, ils devaient être. Mais il ne faut point se lasser de prévenir les lecteurs, que très-certainement ces monuments n'ont jamais eu cette physionomie fière, grande, que les artistes français leur ont prêtée. Les dessinateurs se sont laissés emporter à leur génie; la vérité en a souffert. Disons franchement qu'à Pompéi tout est joli, que rien n'est beau; qu'on y trouve souvent le goût, la grace, jamais le grand, le

majestueux : et leurs estampes donneraient à penser qu'il n'y a jamais rien eu de plus vaste, de plus magnifique (1).

On peut croire, il est vrai, que dans la suite on découvrira des édifices plus considérables. Plusieurs grands hommes de l'antiquité y avaient des maisons de campagne. En cherchant on trouvera, par exemple, le *Pompeianum* de Cicéron. On connaît dans quelles mains il passa après lui ; il est possible qu'on retrouve encore une partie des objets curieux qu'il s'était plu à y accumuler, et que les possesseurs qui lui succédèrent avaient peut-être conservés par respect pour sa mémoire.

Mais pour trouver des choses de prix, il faudrait, tout en découvrant la ville, continuer de déblayer la grande route, en avançant vers le Vésuve. C'est là qu'on exhumerait ces maisons de campagne, que les anciens, comme on sait, ornaient avec tant de goût, où ils déposaient ce qu'ils avaient de plus précieux et de plus rare. Celles du territoire de Pompéi, qui se trouvaient aux pieds du Vésuve, étaient plus près du danger ; leurs habitants ne durent pas avoir le temps d'emporter leurs meubles, ni même les choses les plus précieuses. En suivant

(1) Il y a bien plus de vérité, ou plutôt tout est juste et vrai dans l'ouvrage de M. Mazois.

par aperçu le cours de la grande route encore enfouie, l'œil découvre, de temps en temps, des éminences très-marquées, qui sont sans doute formées par les immenses bâtiments qu'elles cachent. Encore une fois, c'est là qu'il faudrait chercher.

Des voyageurs, *Lalande* entre autres, pensent qu'on aurait dû laisser les peintures dans les chambres mêmes où on les a trouvées. Sans doute on les aurait vues là avec plus d'intérêt : mais elles n'existeraient déja plus. Il en reste assez sur les lieux pour juger de l'effet qu'elles y devaient produire. La poussière, et l'eau qu'on jette dessus pour les faire voir aux étrangers, finissent par en ternir l'éclat, par les détruire entièrement. On a donc raison de conserver les plus belles, dans les musées. Il faut aussi songer aux plaisirs de nos neveux.

Les voyageurs sont différemment affectés en voyant les ruines de Pompéi. Il en est qui sont presque fâchés d'avoir eu une si haute idée des anciens, et qui ne voient en cela rien de beau, de merveilleux. D'autres, au contraire, étonnés de l'agrément, de la propreté, de la commodité de chaque maison, de la beauté, de l'éclat des peintures, après dix-sept siècles écoulés; de la solidité des bâtiments en général, et sur-

tout de leur élégance dans une ville aussi petite, admirent tout avec enthousiasme, et trouvent, dans le moindre ouvrage des anciens, un sujet de honte et d'abaissement pour nous. Je serais bien tenté de me ranger parmi ces derniers. Si j'eusse vécu au temps de madame Dacier, je me serais enrôlé sous ses drapeaux; et j'aurais soutenu, comme elle, avec moins de véhémence peut-être et plus de politesse, que les anciens avaient la prééminence sur les modernes, non-seulement dans les lettres, mais, ce qu'elle ne pouvait dire alors, dans les arts.

Je regarderais comme oiseuse la science des antiquités, et comme perdu le temps que l'on passe à visiter les monuments des anciens, si l'on ne se proposait pour but presque unique, dans cette science et dans ces voyages, de rechercher ce qui peut être utile aux hommes d'aujourd'hui; si l'on ne s'efforçait d'augmenter nos découvertes des découvertes de ceux qui nous ont précédés dans la route de la vie, et de procurer enfin aux générations à venir, graces à l'observation et à l'expérience, une plus grande somme de bonheur. Je dirai donc, en peu de mots, ce que, parmi beaucoup d'autres choses, je croirais que les modernes feraient sagement d'imiter dans les maisons des anciens.

D'abord, je l'avouerai, ces petites cellules qui leur servaient d'habitation, ne conviennent nullement, ni à notre climat, ni à notre manière de vivre. La disposition de nos appartements est donc infiniment préférable. Mais je desirerais bien qu'on adoptât l'usage de ces cours intérieures, que l'on pratiquait souvent à tous les étages d'une maison; de ces réservoirs placés au milieu des cours, où l'on pourrait rassembler l'eau du ciel pour l'usage commun; mais sur-tout de ces galeries couvertes, où, sans sortir de sa maison, on pourrait se promener à l'abri, respirer un air frais et pur.

La manière dont les *Pompéiens* construisaient leurs colonnes, devrait aussi nous servir de modèle, chez nous où les marbres, les granits sont rares; ou du moins nous ne prenons pas la peine d'en chercher, d'en exploiter les carrières. Ils faisaient ces colonnes, comme je l'ai observé, avec des briques seulement, qu'ils recouvraient de stuc. Or, cette opération n'a rien de coûteux ni de difficile.

Des auteurs (entre autres celui du *Tableau de Paris*) s'élèvent contre l'usage des colonnes. Il est vrai que lorsqu'on ne les fait servir à rien, qu'à décorer la façade d'un palais, le philosophe aimerait autant ne les y pas voir. Mais quand on leur donnera (comme elles avaient

toujours chez les anciens) un usage véritablement utile, il faudra bien, comme eux, en mettre par-tout. Car, comment les suppléer? Certainement alors elles ne choqueront plus personne, parce que tous en sentiront la nécessité. Comment trouver, en effet, un appui plus simple, plus solide, plus durable, plus flatteur aux yeux?

La manière de peindre des anciens pourrait aussi nous fournir bien des réflexions; et je conseillerais bien à nos peintres de découvrir ce qu'elle était vraiment, et de chercher à l'imiter. Des peintures en *détrempe* couvriraient alors nos murs, au lieu de ces insipides papiers où l'on voit se répéter mille fois les mêmes fleurs, les mêmes oiseaux, les mêmes scènes. Si l'on pouvait trouver le moyen d'empêcher le plâtre dont on se sert à Paris, de se fendre et de se détacher aussi facilement, il deviendrait peut-être plus propre que le stuc antique à la peinture en *détrempe*. Au reste, ce stuc peut facilement s'imiter: c'est presque uniquement de la chaux; et je suis persuadé qu'à la seule inspection, il n'y a point de maçon qui ne se crût capable d'en faire de pareil.

Dans cette description de Pompéi, j'ai parlé des meubles trouvés dans les maisons, et qui sont en très-grand nombre. On les connaît suf-

fisamment par les heureuses imitations qu'en ont faites, depuis quelque temps, les Français et les Anglais. Mais, je l'avouerai, nous n'avons point encore égalé le goût et l'élégance de la plupart des meubles des anciens. Quelle variété, par exemple, dans leurs lampes, leurs candélabres, dans leurs ustensiles de cuisine! mais pour décrire tout cela, un volume ne suffirait pas; et il faut savoir s'arrêter. Au reste, la gravure seule en peut donner une juste idée; et c'est ce qu'elle a fait dans plusieurs ouvrages qui sont dans les mains de tout le monde.

Nouvelles découvertes (1).

« Jusqu'à l'arrivée des Français à Naples, on avait travaillé lentement aux fouilles commencées à Pompéi depuis 1763, lorsqu'en 1811 le gouvernement résolut de leur donner une plus grande activité. On commença par déblayer la partie de la voie publique, entre la maison de campagne et la porte de la ville. On trouva, comme dans les autres parties de la même

(1) L'auteur des *Ruines de Pompéi*, M. Mazois, dont j'ai parlé dans plusieurs notes, et qui revient en ce moment de Naples, où il a réuni tous les matériaux nécessaires pour terminer son grand et bel ouvrage, a bien voulu me communiquer cet aperçu des travaux nouvellement exécutés pour le déblayement de Pompéi.

voie, une superbe chaussée pavée de larges pierres, de lave de deux à trois pieds de diamètre, établies sur plusieurs couches de maçonnerie en petits blocages. En beaucoup d'endroits, les pierres étaient fixées dans leur juxta-position, par des espèces de coins en cailloux, en granit, en fer, enfoncés dans les vides que laissait la rencontre des angles opposés des polygones que forment chacun des pavés. La chaussée est bordée de trottoirs, le long desquels on voit des tombeaux très-bien conservés. Presque toutes ces sépultures avaient été accordées par le peuple à des personnes qui avaient possédé les magistratures : tels sont les tombeaux de *Lucius Libella*, de *Munatius Faustus*, de *Scaurus*, de *Calventius Quietus*, etc. etc.; on a trouvé aussi un *triclinium* pour les repas funèbres, et une autre maison de campagne dont les *Ciceroni* ont fait une *villa de Cicéron*. Tous ces monuments se trouvent gravés, détaillés, expliqués avec soin dans le 1er volume de mon ouvrage sur les *Ruines de Pompéi*. (Voyez l'article *Nouvelles découvertes*, où je rends compte des squelettes nouvellement trouvés, de leur position, des objets découverts près d'eux, etc.).

« Ces découvertes, excessivement intéressantes, engagèrent le gouvernement à donner toute l'activité possible à ces travaux. Six cents sapeurs furent employés, en 1812, à déblayer les murailles de la ville, qui sont aujourd'hui à découvert dans tout leur périmètre, excepté vers l'endroit appelé *il Bottaro*, où était l'ancien port, et où les murailles furent démolies anciennement pour construire des habitations que

l'on retrouve appuyées sur les ruines des anciens murs, bâtis par les Osques et les Campaniens. Ces fouilles, autour de la ville, firent connaître le système de ses fortifications, plusieurs portes nouvelles, et indiquent une haute antiquité. (Voyez, dans le tome 1[er] de mon ouvrage, l'explication des murailles de Pompéi.)

« Dans l'intérieur de la ville, on fit aussi des découvertes importantes. On acheva de déterrer le portique triangulaire, derrière le théâtre, dont un des côtés avait plus de 60 à 70 colonnes. On ouvrit plusieurs rues ; on reprit aussi les fouilles de l'amphithéâtre, qui avaient été entamées une fois, et abandonnées ensuite, depuis si long-temps que l'emplacement sous lequel se trouvait l'amphithéâtre était entièrement couvert d'arbres très-élevés. Ce monument, dont l'arène a dans son grand diamètre 210 pieds, et dans son petit diamètre 108 (grand diamètre total de l'édifice, hors œuvre : 454 pieds), est d'une forme et d'une disposition différentes de ceux que l'on voit dans différentes villes d'Italie. Il était entièrement peint à l'intérieur ; même le *podium* sur lequel étaient représentés les différents combats d'hommes et d'animaux qui servaient de divertissement au peuple. Une particularité remarquable, c'est qu'il renfermait un rang de loges. On y a trouvé les ossements d'un lion, et plusieurs inscriptions. (On trouvera plus tard tous ces détails dans mon ouvrage.)

« D'autres fouilles ont fait retrouver le *forum*, vaste place publique, entièrement entourée de portiques

formés par des colonnes; il a 460 pieds de longueur. On y remarque trois arcs de triomphe, plusieurs piédestaux pour des statues équestres, et un plus grand nombre pour des statues pédestres. Au pourtour des portiques, on voit, sur un des petits côtés, trois temples, et au côté opposé, un grand temple corinthien, élevé sur 19 marches, et dont le frontispice formé de colonnes corinthiennes de 30 pieds de haut, devait produire l'effet le plus majestueux. Du côté gauche, en regardant le temple, on trouve une vaste basilique, un temple entouré de portiques décorés d'hermès en marbre, et de peintures délicieuses. On y remarquait sur-tout un grand nombre de tableaux dont les sujets étaient tirés de l'Iliade; mais les peintures sont aujourd'hui très-dégradées. Dans une niche, pratiquée dans le mur d'enceinte de ce monument, on voit, sous les portiques du forum, les *étalons* des mesures de capacité.

« De l'autre côté du forum, on remarque un beau monument, décoré d'une statue de la prêtresse *Eumachia*. Cet édifice était le lieu de réunion des ouvriers en laine. Des temples, des édicules, des boutiques occupent le reste de ce côté du forum, et achèvent de former l'ensemble le plus intéressant.

« Graces à tant de travaux que l'on poursuivait encore depuis le retour du roi Ferdinand, on peut maintenant parcourir une grande partie de la ville de rue en rue. Chaque rue est bordée de boutiques, d'habitations plus ou moins intéressantes, de fontaines et de monuments.

« Le fruit de tant de fouilles a été des peintures, des ustensiles, de beaux fragments de statues, et d'ornements en terre cuite, en marbre, en bronze, etc.; de vases de verre, de bronze, d'argent, de toutes les formes, du pain, des œufs, des olives, des figues, du bois, de la tuile, des médailles, des bijoux, des instruments de chirurgie, des couleurs, des cosmétiques, renfermés dans de petites boîtes de différentes matières, etc. etc. etc., et enfin des notions qui complètent le tableau le plus intéressant pour l'histoire de l'art, et de la vie privée des anciens. »

A cette interessante notice, je crois devoir joindre l'extrait d'un ouvrage qu'a publié M. de Clarac, il y a quelques années, sur les fouilles faites à Pompéi en 1812 et 1813.

A l'exemple de feu Millin, qui avait donné à Naples, en 1813, une intéressante description des tombeaux de Pompéi, M. de Clarac s'occupe beaucoup de ce genre de monuments. Il rapporte que, dans plusieurs, on a trouvé des vases de verre, qu'il décrit avec soin. Deux de ces vases étaient renfermés dans du plomb; dans l'un se trouvait une eau limpide et sans goût, l'autre contenait une liqueur brunâtre, qui avait le goût d'eau de lessive. Peut-être est-ce un résidu d'essences parfumées, qui auront perdu leur saveur et leur odeur; peut-être aussi les cendres des morts et partie de leurs os non brûlés avaient-ils été déposés dans ces vases que l'on avait ensuite remplis d'eau.

Un de ces tombeaux, nouvellement découverts, était fermé par une porte de marbre.

On lit avec bien de l'intérêt ce que l'auteur dit des squelettes trouvés dans les rues; et, d'après ce qu'il

raconte, le nombre des victimes de l'éruption fut bien plus considérable qu'on ne l'avait supposé jusqu'à présent.

Dans des fouilles faites en novembre 1812, on trouva un squelette dans la cendre, et auprès de lui son petit trésor, consistant en 360 médailles d'argent, 42 de bronze, 8 jolies médailles impériales d'or, du petit module, à fleur de coin. Tout cela était enveloppé dans un morceau d'étoffe qui était entièrement décomposée, mais dont on voyait encore le tissu qui était gros et serré. Le squelette a été trouvé à dix pieds au-dessus du sol de la rue; ce qui prouve que le malheureux, dont c'était la charpente osseuse, n'avait songé à fuir qu'après que les cendres s'étaient élevées à cette hauteur. Il se pourrait aussi que ce ne soit point là une victime de l'éruption de l'an 79, mais bien de quelque éruption postérieure. Je regrette que l'auteur n'ait pas indiqué quelle était la médaille la moins ancienne de toutes celles qui ont été trouvées près du squelette. Si l'on eût trouvé une seule médaille postérieure au règne de Titus, la question était décidée.

« Le jour même où l'on découvrit ce corps près du théâtre, ajoute M. de Clarac, on en découvrit plusieurs autres sous un grand portique de la rue des tombeaux. Une mère fuyait entraînant après elle une partie de sa famille, ses deux jeunes filles, et un enfant qu'elle serrait inutilement contre son sein... Leurs ossements étaient les uns près des autres, et presque confondus... Trois anneaux d'or, des boucles d'oreilles ornées de perles annonçaient de l'aisance et même de l'élégance. »

M. de Clarac nous apprend ensuite que l'on a trouvé beaucoup de vases d'argent qui, d'après leur forme et l'espèce d'ornements dont ils sont enrichis, semblent avoir servi au culte d'Isis. Ils n'ont pas été cependant trouvés dans le temple même qui était consacré à cette déesse,

mais assez près de là. Sans doute on avait tenté de les emporter, et puis on s'était vu forcé de les abandonner.

L'auteur ayant remarqué qu'un assez grand nombre de maisons particulières sont plus dégradées qu'elles ne devraient l'être, si elles eussent été seulement couvertes par les cendres du Vésuve; que, d'un autre côté, les restaurations de plusieurs édifices publics, anciennement commencées, paraissent n'avoir jamais été terminées, en induit avec raison qu'un grand tremblement de terre, qui avait précédé de quelques années la grande éruption (probablement le tremblement de terre de l'an 63 de J. C., dont parle Sénèque), avait excessivement endommagé la ville, en avait même dès-lors détruit peut-être une moitié. C'est, en effet, ce dont on ne saurait douter en parcourant la ville; mais, au reste, plusieurs inscriptions trouvées à Pompéi prouvent et que ce tremblement de terre fut très-violent, et aussi que plusieurs monuments venaient d'être ou rétablis ou restanrés.

M. de Clarac vit de plus découvrir l'amphithéâtre; et il observa que ce grand édifice avait déja été antérieurement fouillé, puisqu'on n'y trouvait pas les gradins. Il est hors de doute qu'un si vaste édifice, dont l'intérieur formait un large vide circulaire, avait dû nécessairement laisser, à l'extérieur des traces, même après l'ensevelissement du reste de la ville dans les cendres. Sannazar en parle dans son Arcadie. Ce qui fait que l'on ne trouve pas de gradins à l'amphithéâtre, c'est qu'au besoin on y aura pris des matériaux pour les employer à des constructions modernes.

Notre voyageur put voir aussi la basilique qui venait d'être déblayée. Il y observa que les colonnes du portique, qui avaient trois pieds de diamètre, étaient recouvertes d'un stuc dont la dureté égalait celle du marbre.

M. Mazois, dans son grand ouvrage, décrit avec soin ce stuc, et en donne la composition.

Enfin l'auteur rapporte une inscription en langue *osque*, trouvée dans Pompéi. Il suppose que cette langue y était parlée par le peuple. Pour l'en croire, j'aurais besoin de plus de preuves. Il a cru remarquer aussi des rapports entre cette langue et le napolitain moderne : ce ne sont encore là que des conjectures. Le napolitain, comme je l'ai démontré dans une autre note de ce même volume, n'est que de l'italien incorrect, auquel il a fallu donner une orthographe particulière, parce que la prononciation s'éloiguait beaucoup de celle qui est en usage dans les autres contrées de l'Italie; parce qu'il fallait peindre cette prononciation, qui est, pour quelques mots, forte, rauque et gutturale à l'excès, et qui, en d'autres mots, est à peine articulée.

Cette note est déja longue, et je crois devoir l'étendre encore. Il me reste quelques observations à présenter pour terminer ma notice descriptive de Pompéi.

Je ne vois pas qu'après la première découverte, à Herculanum, d'un assez grand nombre de *volumina*, ou manuscrits roulés, on en ait trouvé d'autres ailleurs. C'est que ces manuscrits étant encore, au premier siècle de notre ère et bien plus tard, des objets très-précieux, les habitants qui en possédaient se seront décidés à les emporter, en s'enfuyant, d'autant plus volontiers qu'ils n'étaient pas d'un grand poids. Où l'on peut espérer d'en trouver, c'est dans les *villæ* que l'on découvrira autour des villes englouties, et surtout dans les *villæ* qui étaient placées près du Vésuve, et d'où, dès les premiers moments de l'éruption, on aura senti le besoin de fuir sans délai.

M. le comte Orloff ayant donné, dans cette dernière partie de ses Mémoires, assez de détails sur ces manuscrits, et indiqué les ouvrages ou plutôt les fragments d'ouvrages que l'on est parvenu jusqu'à ce jour à dérouler, je supprime les renseignements que j'avais recueillis à ce sujet. Je témoignerai seulement le regret que j'éprouve que l'on ne se conforme pas, à Naples, au conseil donné depuis si long-temps, de ne dérouler entièrement que les manuscrits qui, par le sujet qui y est traité, peuvent promettre de l'intérêt ou des lumières nouvelles. Le temps que l'on perd sur des manuscrits qui, tels que les ouvrages de Philodémus sur la musique, ou ceux d'Épicure sur la nature des choses, et autres de cette espèce, qui ne peuvent rien nous apprendre d'utile, serait plus avantageusement employé au déroulement de tant d'autres manuscrits, qui contiennent peut-être les parties qui nous manquent de Cicéron, de Tite-Live, etc., etc. Il faudrait donc ne dérouler que les premières pages de tous les manuscrits, mettre à part ceux dont le sujet paraîtrait le plus important, pour les dérouler ensuite entièrement et avec soin.

On s'occupe beaucoup aujourd'hui de diverses méthodes à employer pour le déroulement des manuscrits d'Herculanum. Des Allemands, des Anglais sont venus tour-à-tour proposer de nouveaux moyens. Aucun n'a réussi. Je doute que l'on trouve une meilleure manière que celle qui est en usage, et dont on est redevable à un moine, le père Paggi. Les feuilles de ces manuscrits sont composées de bandes très-minces de papyrus ou, si l'on veut, d'écorce de roseaux, collées les unes aux autres, et ensuite roulées : elles ont été desséchées, noircies par la vapeur des cendres brûlantes; elles ressemblent à du papier brûlé, et l'on y distingue, non sans peine, des traces

d'écriture. Comment se flatter de rendre à ces bandes, presque consumées par le feu, leur consistance première, leur solidité, et à l'encre sa première couleur? J'ose prédire que les essais que l'on se propose encore de faire seront aussi infructueux que tous ceux qui ont été tentés jusqu'à ce jour.

Je n'ai plus à parler que d'nne opinion fort singulière qui a été émise par un savant, M. Ignarra, sur l'époque où Herculanum et Pompéi furent détruites et ensevelies sous les cendres du Vésuve. A l'en croire, ces villes existaient long-temps après l'éruption de l'an 79, et même dans le cinquième siècle. Voici la principale preuve qu'il en donne : On trouve leurs noms dans la carte de Peuttinger, qni, selon lui, n'a pu être tracée avant la fin du quatrième siècle; mais on ne les trouve plus dans l'itinéraire d'Antonin, qui n'a pu être rédigé avant l'an 471. Ainsi c'est seulement entre ces deux époques qu'il faudrait, selon lui, placer celle de la destruction des deux villes.

Est-ce vraiment là un bon raisonnement? La carte, dite de Peuttinger, est vraisemblablement une copie d'une plus ancienne carte, copie faite par quelque ignorant, qui n'aura pas su que telle ou telle ville n'existait plus, ou qui n'aura osé rien supprimer dans l'original qu'il imitait. D'ailleurs, il est possible que les lieux qu'ont occupés Herculanum et Pompéi aient conservé les noms de ces villes long-temps après leur destruction. Stabia n'a-t-il pas jusqu'à nos jours conservé le sien, quoiqu'il ne soit pas resté de la ville un seul monument?

Tant qn'on ne trouvera ni à Herculanum ni à Pompéi aucun monument, ni inscription, ni médaille, qui rappelle des temps postérieurs au règne de Titus (et l'on n'en trouvera point), on ne pourra raisonnablement soutenir

que ces deux cités n'ont pas été détruites dans l'éruption que Pline le jeune a décrite avec tant d'exactitude et d'intérêt.

C'est avec plus de raison que ce même Ignarra prétend que l'on voyait encore au quinzième siècle quelques restes de la ville d'Herculanum. Les vers suivants de Sannazar ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet :

> Rupe sub hâc mecum sedit Galatea : videbam
> Et Capreas, et quæ sirenum nomina servant
> Rura procul ; *veteres* aliâ de parte *ruinas*
> *Herculis* ambustâ signabat ab arce Vesevus.

Mais qu'est-ce que cela nous apprend? Rien, si ce n'est que l'on voyait encore quelques ruines d'Herculanum, il y a trois siècles environ ; peut-être quelque portique qui, ayant été construit sur une hauteur de la ville, n'avait pas été couvert, du moins totalement, par les laves. C'est sans doute de ce portique que le village de *Portici* aura pris son nom. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ayant sous les yeux des ruines qui ne leur permettaient pas de douter que, sous le sol même, ils trouveraient Herculanum, les habitants de ce pays n'aient pas eu plus tôt le desir d'y fouiller ; que cette ville ait été complettement oubliée, et qu'il ait fallu qu'un heureux hasard vint de nos jours seulement en révéler l'existence.

Pæstum.

L'antique Pæstum ou *Possidonia*, dont les environs produisaient des roses très-recherchées par les dames romaines, et que Virgile a célé-

brées dans un vers des Géorgiques (1); Pæstum, autrefois le séjour de voluptueux sybarites, n'a plus pour habitants que des corbeaux, des serpents et des buffles hideux.

Ce n'est point cette fois à quelque grande crise de la nature qu'il faut attribuer la destruction de cette ville : les volcans n'ont jamais exercé leur fureur sur la vaste plaine au milieu de laquelle elle s'élevait majestueusement; les montagnes qui l'environnent au loin n'ont jamais vomi de flammes ni de cendres; de leurs flancs paisibles descendent, au contraire, des sources nombreuses, de limpides ruisseaux qui parcourent inutilement une terre sans culture, sans forêts, sans habitations.

Les dissentions des hommes, la guerre : voilà les seules causes de ses malheurs. Elle existait encore au commencement du Xe siècle; mais alors les Sarrasins la saccagèrent, et à la fin du XIe les Normands achevèrent de la renverser. Comment ces dévots guerriers laissèrent-ils debout les grands monuments profanes que

---

(1) Virgile dit, dans le quatrième livre des Géorgiques, que s'il ne voyait pas déja le terme de son ouvrage, il entreprendrait de chanter les jardins, et les rosiers de Pæstum, qui fleurissent deux fois l'an.

.... *Biferique rosaria Pæsti.*

l'on y voit encore? C'est ce je que ne puis m'expliquer.

Quoi qu'il en soit, il paraît que dès-lors elle perdit pour toujours sa splendeur et ses habitants. Ses euvirons abandonnés se couvrirent de marais fangeux; l'air y devint insalubre. Située à 60 milles de Naples, dans l'antique Lucanie, et assez loin des routes fréquentées, elle ne fut visitée par aucun voyageur; et on l'avait totalement oubliée, lorsque, vers le milieu du dernier siècle, ses ruines furent comme découvertes par des artistes qui les dessinèrent avec enthousiasme; et Pæstum, quoique ses environs n'offrissent plus, au lieu de roses, que des ronces, redevint l'objet de l'intérêt, de la curiosité générale.

Qu'il est agréable, pendant une quarantaine de milles au moins, le chemin qui conduit à cette cité déserte! On traverse tout le beau pays de *la Cava*, dont les collines ombragées ont tant de fraîcheur et de vie, où tout est gai et riant, la terre, les habitations, les colons eux-mêmes, et bientôt on arrive à l'antique Salerne, qui n'a pas, il faut en convenir, un aspect bien pittoresque, mais dont le nom, cher aux sciences et sur-tout à la médecine, attire sur elle un regard d'intérêt. Peu après le spectacle change; l'aridité se montre sur la

terre ; des vapeurs humides troublent l'atmosphère ; on entre dans le désert. Après avoir franchi une espèce de fleuve (1), dont les larges bords sont couverts de joncs et de roseaux, on voit la plaine de Pæstum, et, au milieu, trois majestueux groupes de colonnes, qui indiquent la place que la ville occupait.

Tout près de l'ouverture ou porte par où l'on entre dans la ville, est une source ou ruisseau dont les eaux changent assez promptement en pierre les plantes et tous les objets qui y sont plongés. Ce n'est point là, comme on sait, une merveille. Mille autres fleuves produisent les mêmes effets.

On peut faire eucore le tour entier de la ville. Par-tout on reconnaît les traces de ses murailles, qui étaient formées de gros blocs de travertin; en quelques endroits elles sont assez élevées, et l'on distingue même, d'espace en espace, les ruines de grosses tours carrées. Une porte est restée sur pied, et a conservé sa voûte ; au milieu de l'arcade de cette porte, à l'extérieur, est sculpté un dragon ailé, et du côté de la ville une autre figure également fantastique.

La ville ne paraît pas avoir été d'une grande

(1) Le *Silaris*, aujourd'hui le *Sele*.

étendue ; en moins d'une heure on en peut faire tout le tour. Vers le sud, tout près d'une porte ruinée, coule avec assez de rapidité, sur un lit de sable et de gravier, le petit fleuve *Salsum*, qui forme en cet endroit un détour, comme pour s'approcher de la ville, puis s'en éloigne pour se diviser en diverses branches et s'aller jeter dans la mer, dont on voit, non loin de là, la vaste étendue. Au temps de la splendeur du pays, rien ne devait être plus délicieux que ce lieu arrosé par les belles et fraîches eaux du Salsum ; mais il faut le supposer couvert de temples, de bois sacrés et de charmantes habitations.

Nous avons parcouru l'enceinte extérieure; entrons dans la cité.

Qu'ils sont imposants ces trois grands temples carrés, qui s'élèvent solitaires sur le sol! Approchons. Le charme diminue. Leur architecture d'ordre dorique est lourde, sans graces, mais majestueuse. Les colonnes, sans base, posent sur d'assez hauts degrés, par lesquels on monte dans l'intérieur du temple, dont l'aire n'a jamais été entourée de murs; ces colonnes, qui ont à peine de hauteur cinq fois leur diamètre, sont formées de larges blocs arrondis ; très-grosses par le bas, elles diminuent rapidement vers le chapiteau rond et sans orne-

ment. Leur fût est toujours sillonné de bas en haut par de larges et profondes canelures. L'architrave, quelquefois ornée de triglyphes, est ordinairement d'une seule pierre. Deux des temples ont conservé leurs frontons.

L'architecture de ces trois fabriques est uniforme; elle est extrêmement simple, et presque grossière. Tout y paraît plutôt ébauché que fini : on croirait voir les premiers essais de l'art dans son enfance. Eh bien ! ces colonnes sans proportions, ces massives fabriques produisent de loin un effet admirable. Mais, je le répète, on ne peut les admirer que de loin.

La plus vaste de ces fabriques n'est certainement pas un temple, mais bien plutôt une basilique. Dans les autres, on voit encore la place qu'occupait dans l'aire la Cella; mais nul autel, nulle statue.

L'intérieur de toutes ces fabriques, ainsi que l'intervalle qui les sépare dans la plaine, est parsemé de tronçons de colonnes, de fragments d'architraves; et tous ces débris sont ensevelis dans une herbe rude, et haute de plusieurs pieds, asyle des scorpions, des vipères, et d'autres reptiles venimeux. On n'y marche point sans danger.

On ne remarque aucun autre monument dans l'enceinte de la ville. Il y a pourtant,

presque au milieu, un enfoncement de forme ovale, qui semblerait indiquer un amphithéâtre. Qu'il paraît petit, mesquin, si on le compare à ceux de Pouzzoles, de Capoue, et même à celui de Pompéi ! Mais il faut se rappeler que la ville n'était pas grande, et qu'elle était assez éloignée de toute riche et puissante cité. Cependant elle était située de manière à pouvoir prospérer par le commerce. Ses environs devaient être d'une extrême fécondité, et elle pouvait facilement communiquer par le golfe de Salerne avec les nombreuses villes qui couvraient ces rivages.

Mais il est temps de quitter cette triste plaine, où l'on ne voit que des ruines, où l'on n'entend que le croassement des grenouilles, le sifflement des reptiles, les cris des oiseaux de proie, et le bruissement du vent dans de hautes plantes desséchées par un soleil ardent.

VII.

ILES VOISINES DE NAPLES.

Ne quittons point les rivages de la belle Parthénope, sans jeter un coup d'œil sur les îles qui les avoisinent, et qui semblent ne s'en être détachées qu'à regret. Toutes sont célèbres

ou par de curieux phénomènes de la nature, ou par les évènements historiques dont elles ont été le théâtre.

Caprée.

Je décrirai cette île d'après Tacite : le tableau est encore vrai. « Elle n'a aucun port dans tout son circuit, et les plus petites barques n'y abordent qu'avec peine... L'hiver y est fort doux, à cause d'une montagne qui la défend des vents froids; et les chaleurs de l'été y sont fort tempérées par les zéphirs qui ne cessent d'y souffler. De toutes les parties de l'île la vue est délicieuse : d'un côté, c'est la vaste étendue d'une mer sans bornes; du côté de la terre, elle était plus intéressante encore, lorsque les flammes du Vésuve n'avaient point changé l'aspect de ces rivages. » Tacite, par ces derniers mots, signale l'éruption de l'an 79, dont Pline le jeune lui avait fourni une si véridique description.

Ce n'est guère que du côté de l'intérieur du golfe que l'on peut encore aujourd'hui aborder dans la montueuse Caprée. Toutes les autres parties de ses rivages, continuellement battus par les flots d'une mer orageuse, sont très-élevés, coupés à pic, et hérissés d'écueils.

Deux montagnes plus hautes que les autres sont à ses deux extrémités : de Naples, elle présente l'image d'une grande couronne, emblême du sort qui lui était réservé, d'être long-temps l'asyle des maîtres du monde.

A peine est-on descendu sur son rivage, qu'on est surpris de ne plus trouver ces laves, ces tufs mêlés de scories qui composent le sol de tous les environs de Naples. On ne découvre plus aucune trace de volcans : c'est toute une autre terre. Les montagnes y sont formées de pierre calcaire; son sol, comme l'a fort bien remarqué un voyageur, rappelle celui de la Provence; et, comme dans cette province française, des arbustes amis de la chaleur, des plantes odorantes couvrent de toutes parts le penchant des collines. L'air y est toujours pur, transparent; les eaux saines et abondantes, les fruits délicieux. Aussi ai-je appris sans étonnement que je ne sais quel Anglais y avait passé trente années de sa vie dans une profonde solitude.

Deux villages, *Capri* et *Anacapri*, les seuls de l'île, situés l'un près du rivage, l'autre presque sur le sommet d'une montagne, contiennent les huit à neuf mille habitans que peut nourrir ce petit coin de terre. C'est là toute sa population. Ces colons sont pauvres,

mais ne sont pas malheureux; car ils vivent dans un beau pays, et n'ont presque aucun besoin. Eh bien! la discorde agite quelquefois les habitants de ces deux villages; ils se méprisent, s'injurient; chacun veut avoir la prééminence sur l'autre. Plaisante ambition! Mais les prétentions des souverains, causes de tant de guerres, sont-elles souvent plus fondées, plus raisonnables?

Auguste, lorsqu'il était vieux, aima le séjour de cette île. Il y fit bâtir un palais, y donna des fêtes splendides, y célébra des jeux.

Mais elle est sur-tout célèbre par le long séjour qu'y fit le monstre Tibère. Il vint s'y cacher, se dérober à la haine publique. *Capreas se insulâ abdidit*, dit le sévère historien des fautes et des crimes des princes. Il ajoute que Tibère y avait douze *villæ* ou palais, tous bien fortifiés, qu'il habitait l'un après l'autre, et sans doute d'après leur situation et les diverses saisons de l'année. « Là il s'abandonnait au repos et à ses plaisirs secrets avec autant d'ardeur qu'il en avait autrefois montré pour les affaires; car il était encore plus soupçonneux et plus crédule dans sa retraite qu'il ne l'avait été à Rome (1). » Tous les jours partaient

(1) Tacit. Annal., l. IV, c. 67.

de l'île ces sanglants édits qui faisaient périr à Rome tant d'estimables citoyens.

Les inconcevables débauches auxquelles se livrait dans sa retraite l'insensé Tibère, ont été décrites avec une rare énergie par un autre historien, Suétone. Mais je ne saurais répéter ici ses expressions, elles saliraient ces pages (1).

Après sept années d'existence dans ce repaire, le tigre y mourut. Des temples, des grottes, des galeries de toute espèce dont il avait orné l'île, il ne reste plus que d'informes ruines. A sa mort, les Romains indignés envoyèrent à Caprée une multitude de pioniers chargés de démolir tout ce qui avait été son ouvrage. On voit bien encore quelques grottes sur le rivage, des escaliers taillés dans le roc des montagnes, quelques conserves d'eau, enfin quelques substructions de ses nombreux palais. Mais ces derniers édifices, sur-tout, ont à peine laissé des traces: on ne peut ni les reconstruire en idée, ni encore moins en dessiner le plan.

(1) Suétone; *Tiber. Nero*, n°s 43, 44, 45.

Nisida.

Tout près de la pointe du Pausilype s'élève au-dessus de la mer, qui l'environne de toutes parts, un dôme de verdure. C'est Nisida. Son nom tout grec (νησίδιον, petite île) exprime bien son peu d'étendue. Et, en effet, Nisida n'a qu'un mille et demi (une demi-lieue) de circonférence.

En considérant sa position si voisine du Pausilype, la première idée qui se présente à l'esprit est qu'elle faisait autrefois partie de cette longue colline, et qu'elle la terminait. Et l'on est d'autant plus confirmé dans cette opinion, qu'entre l'île et le cap il reste comme un témoignage de leur ancienne union; un gros morceau de tuf volcanique, ou écueil (la cage), qui, je crois, s'est appelé autrefois *Euplea*, et dont parle Stace, lorsqu'il dit :

Indè vagis omen felix Euplea carinis.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Nisida était une île dès le temps de Cicéron, qui lui donne le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Nous tenons de lui que Lucullus en était propriétaire. C'était sans doute une dépendance de la

belle maison qu'il possédait à la pointe du Pausilype.

Quelque petite que soit cette île, elle a deux petites baies ou ports, dans l'un desquels, qui a la forme d'une queue de paon, et qui en a pris le nom de *porto Pavone*, quelques vaisseaux peuvent entrer et séjourner. Au sommet de l'île est un château fort; près du port, une petite église, une auberge et quelques habitations particulières : tout le reste est couvert d'oliviers et de vignes.

Nisida offre de tous côtés l'aspect le plus agréable, le plus riant : et c'est avec raison que l'on a gravé sur un marbre, à l'entrée de l'un des ports, ces deux vers :

Navita siste ratem, temonem hìc, velaque fige :
Meta laborum hæc est, læta quies animo.

Procida et Ischia.

Les anciens pensaient que les îles de Procida et d'Ischia avaient été séparées du continent par quelque catastrophe physique. Cette opinion n'a rien d'invraisemblable; mais les preuves manqueront toujours. Ce ne sont là que des conjectures.

Procida, la plus petite de ces deux îles, est peu distante des rivages de Cumes. Pline a écrit

qu'elle avait été vomie dans la mer par un des plus terribles volcans d'Ischia. Il fait de cet évènement prétendu une description plus poétique que juste et raisonnable. Croyons plutôt, avec Hamilton et plusieurs autres observateurs, que cette île est un reste des orles de quelques cratères actuellement submergés. En effet, presque tous ses bords offrent des enfoncements de forme circulaire. On en distingue un qui a conservé cette figure encore mieux que les autres. C'est un petit port situé au midi de l'île.

Cette île n'est qu'une fertile plaine, semée de hameaux, de maisons de campagne, et toute couverte de vignes, de figuiers et d'orangers.

Ses habitants ressemblent assez peu aux Napolitains, dont ils sont pourtant les voisins les plus proches. Ils ont d'autres mœurs, d'autres habillements, et même d'autres physionomies. Les hommes y ont plus d'expression dans les traits, plus de fierté dans le caractère; les femmes possèdent quelque chose de la beauté des statues grecques, un ovale de tête parfait, de longs sourcils noirs, de grands yeux. Leur sang pur et vivement coloré coule sous une peau brune, mais fine et sans taches. Elles ont conservé quelque chose des costumes antiques, le voile, par exemple.

L'île d'Ischia était bien plus célèbre dans l'antiquité. On l'appelait *Ænaria*, parce que les vaisseaux d'Énée y abordèrent. Homère lui donne le nom d'*Inarime*. Elle avait aussi, dans la langue grecque, celui de *Pithécuse*; et ce n'est pas, dit Pline, à cause de la multitude de singes qu'on y trouvait, suivant quelques auteurs, mais parce qu'on y fabriquait de grands vases de terre, en forme de tonneaux, qui s'appelaient πίθους. *Ænaria a statione navium Æneæ, Homero Inarime dicta, Græcis Pithecusa, non a simiarum multitudine (ut aliqui existimavêre), sed a figlinis doliarium.* Plin. *naturalis Hist.*, lib. XI, cap. 5.

Strabon donne une histoire assez complète d'Ischia. Il commence par des réflexions sur son sol volcanique, et cite un passage d'un auteur très-ancien *(Timée)*, qui décrit une grande éruption du mont Époрon (aujourd'hui le mont *Epopéo*), arrivée peu de temps avant lui.

Les Érithréens furent probablement le premier peuple qui s'établit dans cette île; mais ils en furent chassés par les fréquentes éruptions de ses volcans. Des Syracusains, que le tyran Hiéron avait envoyés au secours des habitants de Cumes, attaqués par les Tyrrhéniens, s'y arrêtèrent, et voulurent même s'y fixer. Mais bientôt de nouvelles crises de la

nature les obligèrent de fuir avec tant de précipitation, qu'ils ne purent achever les murs qui devaient défendre leur nouvelle ville. *Ob quas (eructationes) missi ab Hierone tyranno Syracusanorum, paratum jam a se murum deserere coacti sunt.* Strabo, lib. V.

Mais, sans doute, les habitants des rivages voisins oublièrent par la suite (comme il arrive toujours) les malheurs éprouvés par les anciens colons, et ne craignirent point d'habiter cette terre toujours menaçante.

Il ne reste dans l'île, si l'on en excepte quelques vestiges de vieux murs, aucun monument d'antiquité. Et l'on n'en sera pas surpris, puisque des éruptions et de fréquents tremblements de terre ont dû les détruire. La dernière éruption dont on ait connaissance est même assez récente; elle date du XIV[e] siècle de l'ère chrétienne : et peut-être, depuis lors, l'île aura éprouvé plusieurs autres commotions dont on n'aura pas conservé la mémoire.

Une opinion généralement répandue parmi les anciens, et qui subsiste encore chez les modernes, c'est que l'île contient d'abondantes mines d'or. Le docteur Andria, dans son *Traité des eaux minérales*, combat victorieusement cette absurde tradition. Comment supposer, en effet, qu'un terrain qui, pendant un long

espace de temps, a été remué plusieurs fois, bouleversé dans toutes ses parties, puisse encore renfermer des minéraux en grande masse?

Le mont *Epopeo* s'élève au milieu de tous ceux dont l'île est couverte. Il leur sert d'appui. Nés presque tous des éjections de volcans secondaires, ils couvrent les flancs de ce grand mont, qui est visiblement lui-même quelque fragment d'un cratère immense, dont les autres côtés se seront écroulés dans la mer. Il n'est pas nécessaire de dire qu'il n'y a dans l'île d'autres plaines que celles qui se trouvent dans le fond de ses nombreux cratères.

La terre en quelques endroits, et sur-tout entre les collines, conserve une chaleur très-sensible. Il s'en échappe souvent, par plusieurs fentes, des vapeurs brûlantes et humides que l'on rassemble dans des étuves. On trouve aussi, presque à chaque pas, sur-tout du côté de l'orient d'été, des sources d'eaux minérales, à chacune desquelles on attribue différentes vertus.

Il n'est peut-être pas sur tout le globe un séjour plus délicieux. L'athmosphère n'y est point obscurcie, comme on pourrait le croire, par les vapeurs qui sortent continuellement du sol: la végétation n'en souffre point : les myrthes, les aloès croissent et fleurissent au milieu de

ces vapeurs. Elles s'attachent à leurs rameaux sous la forme d'une rosée brillante.

L'île est toujours tapissée de verdure. Des taillis de châtaigniers sont plantés dans les lieux les plus ardueux : plus bas, le figuier, l'olivier, le grenadier, la vigne entrelacent leurs rameaux, et défendent de l'ardeur du soleil les moissons et les légumes qui croissent à leurs pieds.

Sur le plus haut de l'Epopeo, et dans un lieu que l'on croirait inaccessible, est un ermitage creusé dans le tuf même. Des cellules, des galeries, une chapelle occupent l'intérieur de la dernière pointe de la montagne, la traversent de part en part. D'un côté l'ermitage est placé perpendiculairement sur la mer, que de cette hauteur prodigieuse, on ne considère point sans un frémissement involontaire. Mais qu'il est beau le spectacle, lorsque des nuages que dorent le soleil, et sur lesquels on domine, couvrent cette immense nappe d'eau ! Ils s'entrouvent, et laissent voir, par échappées, sa surface verdâtre. Ce sont deux mers de couleurs différentes, sur lesquelles on croit planer. De l'autre côté de l'ermitage, à l'autre bout de la même galerie souterraine, on a sous les yeux l'île entière d'Ischia, tout le littoral de Naples, les autres îles, les montagnes, les villes, les hameaux, les forêts..... C'est un véritable enchantement.

Que j'aurais une belle histoire à dire sur l'ermitage de Saint-Nicolas (c'est son nom)! Que ne m'a-t-on pas raconté sur sa fondation, sur son premier ermite, les amours du saint homme, ses malheurs! mais je réserve tout cela pour en faire, quelque jour, un pathétique roman.

L'île contient nombre de petites villes, de villages dont toutes les maisons sont propres et blanches, toutes couvertes de toits plats, où l'on fait sécher les raisins et d'autres fruits, où l'on se promène, où l'on mange, où l'on travaille, où l'on dort : c'est le lieu le plus habité de la maison. Ces toits m'ont rappelé les cours intérieures des maisons de Pompéi, lesquelles étaient aussi les emplacements les plus utiles dans toutes les habitations.

Quelques maisons isolées sont parsemées sur les collines et quelquefois sur les montagnes.

Tel est le séjour où, tous les étés, les Napolitains viennent chercher, les uns, le calme et de tranquilles jouissances, d'autres, la santé.



Ma longue promenade est terminée. J'ai tâché de peindre des lieux où les arts des anciens étalaient autrefois leurs merveilles,

où la nature prodigue encore ses bienfaits, mais qu'elle désole aussi par d'effrayants phénomènes.

Adieu rives chéries du Sebeto. Pour prix de la douce hospitalité que vous m'avez offerte, mon cœur reconnaissant souhaite que la paix dont vous jouissez ne soit jamais troublée ni par la folle exaltation des peuples, ni par l'implacable colère des rois. Moi, je retrouverai ma patrie glorieuse, triomphante, mais agitée, malheureuse, ensanglantée..... Parthenope ! et toi tu voudras peut-être un jour, à l'exemple des Français, te donner de justes lois et la liberté. Oh! puisse la Providence te réserver un meilleur sort.

Mes vœux n'ont point été exaucés.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE
DES CHAPITRES
DU CINQUIÈME VOLUME.

SUITE DU CHAPITRE VII.

TROISIÈME ÉPOQUE. — *Règne de Ferdinand IV.* — *Progrès de l'esprit philosophique.* — *Jurisconsultes et Politiques :* Cavallaro; Maffei; Guarano; Pagano; Conforti; Filangieri; Valletta; Lupoli; — l'abbé Galiani; le marquis Palmieri; de Gennaro; Torcia; Delfico; Galanti. — *Agronomes :* Presta; Moschettini; Giovine; Columella. — *Théologiens :* le P. Mason; l'archevêque Rossi. — *Mathématiciens*, *Physiciens*, *Naturalistes :* Caravelli, Vincenzo Porta; Guidi; Fiore; Casella; Rosati; Majo; Messia; de Filippis; Fiorentino; Fergola; Bisculo; Adamucci; Forte; Angeloni; Poli; de Bottis; Fasano; Pacifico; le P. Minasi. — *Médecins et Chirurgiens :* Cirillo; Cotugno; Lapacchini; Sementini; Vairo; Villari; d'Andria; Pollio; de Donno; Ferrara; Amantea; Boccanera; Troja. — *Érudits, etc. :* Ignarra; Diodati; Mattei; Radente; Ancora. — *Historiens et Biographes :* Grimaldi, de Meo; Vivenzio; Pecchia; Sarno; Fasano; Murena; Panzini; Secondo. — *Littérateurs et Poètes :* Carcani; Daniele; Migliore; Coregliani; Signorelli; Astore; Valera; Finamore; Zarretti; Rugio; le duc de Belforte; Gargiuli; Campilongo; Jerocades; Filomarino; de Rogatis; Tiberi;

Serio; le duc de Lusciano; Quattromani; Rosi; de Martino; Tommasso........................ page 1

CHAP. VIII. — *Auteurs vivants.* — *I. Jurisprudence, Théologie, Philosophie, Histoire :* MM. Francesco Riccardi, comte de' Camaldoli; David Winspeare; Liberatore; Tomassi; Draganetti; Melchiorre Delfico; Cagnazzi; Cuoco; Giustiniani; Galdi; Salfi; Semola; Maruggi; monsignor Capecelatro. — *II. Mathématiques :* MM. le général Parisi; Giordano; Fergola; Flauti; Tucci; Massa; Muizele; Eschamard; Farias; Colecchi; Alfaro; Rodriguez; Luca; Visconti; Fazio. — *III. Physique, Histoire naturelle et Médecine :* MM. Cotugno; Troja; Cerulli d'Onofrio; Ruggieri; Miglietta; Suvaresi; Vulpes; Grillo; Chiaverini; Maruncelli; Scatigna; Stellati; Petruccelli; Postiglione; Lanza; Folinea; del Forno; Lancellotti; Vincenti; Linguiti; Barba; Perugini; Macri; Sementini; Scotti; Poli; Gagliardo; Giovine; Onorati; Moschettini; Maniconc; Tondi; Melograni; Monticelli; Tenore; Gussone; Briganti. — *IV. Philologie, Antiquités et Histoire :* MM. Rossini; Arditi; Carelli; Ciampitti; Pelliccia; Cassito; Avellino; Jorio; Mazzarella; Quaranta; Rossi; Scotti; Romanelli; de Cesare; Ponticelli; Genovesi; Marudgea; Mugnoni. — *V. Poésies et Belles-lettres :* MM. Genoino; Montrone; de Rogatis; Lusciano; Ricci; Rossetti; Ruffo; Sperduti; Ventignano.......... 73

Notes et additions à la IIIe *partie des Mémoires sur le royaume de Naples.*

NOTE I. (Chap. I, page 3 du tome IV des Mémoires.)

De la philosophie et des lettres dans la grande Grèce, avant sa conquête par les Romains.......... 139

NOTE II. (Chap. II, page 32 du tome IV.)

État de la littérature de l'Italie méridionale sous la domination des Romains. — Citation de fragments de quelques auteurs de cette période 146

NOTE III. (Chap. III, page 76 du tome IV.)

Recherches sur la véritable période d'ignorance et de barbarie, dans le moyen âge 155

NOTE IV. (Chap. IV, page 132 du tome IV.)

Renaissance des lettres en Italie. — Observations sur quelques ouvrages d'écrivains des 11e, 12e, 13e, 14e *et* 15e *siècles. — Discussion sur la langue italienne.* 174

NOTE V. (Chap. V, page 177 du tome IV.)

Sur quelques poètes napolitains du XVIe siècle... 196

NOTE VI. (Chap. VI, page 284 du tome IV.)

Révolution dans la littérature au XVIIe siècle. — École de Marini.............................. 214

NOTE VII (Ch. VII, p. 383 du tome IV, et Ier du tome V.)

Diverses vicissitudes de la littérature italienne dans le XVIIIe siècle............................ 222

NOTE VIII. (Chap. VIII, page 73 du tome V.)

Additions aux notices sur les auteurs napolitains, vivants. — Supplément à la liste des ouvrages de quelques auteurs cités dans ce chapitre................. 226

TABLEAUX DE NAPLES ET DE SES ENVIRONS,

PAR L'ÉDITEUR DES MÉMOIRES SUR NAPLES.

Avertissement 249

I. Coup d'oeil général *sur le golfe*.............. 251

II. Naples. *Vue de la ville, prise du château S.-Elme.* 267

Intérieur de la ville..................... 272

Antiquités............................. 273

Aspect général de la ville moderne......... 284

III. Observations variées *sur le caractère, la religion, les mœurs et les usages du peuple napolitain*.. 292

IV. Partie occidentale des environs de Naples... 317

Le Pausilype.......................... *ibid.*

Les Camaldules........................ 321

Champs Phlégréens. *Les lacs d'Agnano, d'Astruni, la Solfatare, l'Averne, etc*.............. 324

Pouzzoles, — Bayes, — Cumes, — Misène.. 333

V. Partie septentrionale des environs de Naples.. 354

Capo di Monte......................... *ibid.*

Un chemin près de Capo di Monte......... 360

Capoue............................... 362

Cazerte............................... 366

VI. Partie orientale des environs de Naples..... 373

Fête de village à la Madonna dell' Arco. — *La Tarentelle*.......................... *ibid.*

Côte de Sorrento....................... 381

Le Vésuve............................. 391

Herculanum. — Pompéi.................. 396

Nouvelles découvertes.................... 436
Pæstum............................... 446

VII. Iles voisines de Naples.................... 452
Caprée............................... 453
Nisida............................... 456
Procida et Ischia..................... 458

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.



Errata pour les trois derniers volumes.

TOME TROISIÈME.

Page 148, ligne 19 : Charles IV, *lisez :* Charles III.
325, ligne 23 : *scrivaneria*, lisez : *scrivania*.

TOME QUATRIÈME.

Page 22, dernière ligne : Hyela, *lisez :* Hélée.
132, ligne 7 : *Hapodano*, lisez : *Nyodano*.
141, ligne 2 : *idem*. *idem*.
183, ligne 25 : Granville, *lisez :* Granvelle.
185, ligne 26 : *Sireni*, lisez : *Sereni*.
186, ligne 9 : S. B. Porta, *lisez :* J. B. Porta.
234, ligne 11 : se trouvent, *lisez :* se trouvaient.
240, ligne 13 : musuée, *lisez :* musée.

TOME CINQUIÈME.

Page 294, ligne 25 : de culte, *lisez :* du culte.

CATALOGUE

DES LIVRES DE FONDS ET EN NOMBRE,

FRANÇAIS, ITALIENS, ANGLAIS, LATINS ET GRECS,

Qui se trouvent chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, à PARIS, rue de Bourbon, n° 17, ancien hôtel de Lauraguais; à STRASBOURG, rue des Serruriers; et à LONDRES, 30 Soho-Square.

(*Août* 1825.)

Nota. Les frais de reliure ne sont pas compris dans les prix de ce Catalogue; on les paye séparément.

ABRÉGÉ des ouvrages d'Emmanuel Swédenborg. Un gros vol. in-8. 1788.......... 5 fr.
Abrégé des principes de Géométrie, par Clavel. 1 vol. gr. in-8. fig 1796.......... 1 fr. 50 c.
Abrégé de l'Histoire de l'Eglise chrétienne, depuis sa naissance jusqu'à l'époque de la réformation; (par M. Boissard.) In-12. 1817.......... 40 c.
Actes du second Concile national de France, tenu en 1801. 3 vol. in-8.......... 10 fr. 50 c.
Administration (de l') de la Justice et de l'Ordre judiciaire en France, par M. d'E ***. 2 vol. in-8. 1824.......... 12 fr.

Dans l'ouvrage que nous annonçons, l'auteur expose en trente-six chapitres les principales théories de la législation nouvelle, les parties criminelle et civile et l'organisation personnelle proprement dite, en ayant soin de rattacher à chacune des parties de son ouvrage les analogies que lui présentent l'histoire et la législation des peuples modernes. Ami sincère de tout ce qui est conservateur, juste et légitime, l'auteur s'élève avec force contre les fausses applications que l'esprit de système ou de parti peut avoir fait des principes; sans jamais confondre les personnes avec les choses, il sait toujours allier l'intérêt de la vérité avec le respect dû aux institutions, et la sévérité des observations avec les égards personnels.

Agrostographie des départemens du nord de la France, par Desmazières In-8. 1812.......... * 3 fr.
Allemagne (de l'), par madame la baronne de Staël-Holstein; nouvelle édition revue et corrigée. 2 vol. in-8. 1820.......... 12 fr.
— Le même. 2 vol. in-12.......... 6 fr.
Almanach des Dames, pour l'année 1825 1 vol. in-16, avec 8 gravures.......... 5 fr.
— Le même, pour les années précédentes, chaque volume.......... 5 fr.

Ce joli Almanach, qui paraît depuis vingt-trois ans, se recommande par le bon choix des pièces qui le composent. Il se vend aussi relié avec goût, dans les prix de 7 jusqu'à 36 fr.

Almanach de Saxe-Gotha, pour 1825. 1 vol. pet. in-18. fig. relié, avec étui.......... * 5 fr.
Alphabet Mantchou, par L. Langlès, troisième édition augmentée. Vol. in-8. 1807.......... * 12 fr.
Amours (les) de Psyché et de Cupidon, par Apulée; traduction nouvelle, ornée des figures de Raphaël, et publiée par Landon. 1 vol. in-fol. sur papier vélin, 1809.......... 36 fr.
Anecdotes curieuses relatives à la Révolution de France. Gr. in-18. 1791.......... 1 fr. 50 c.
Anecdotes de la vie de Frédéric II, roi de Prusse, avec portrait. In 8. 1788.......... 1 fr.
Anecdotes originales de Pierre-le-Grand, recueillies par M. de Staehlin. In-8. 1787.......... 5 fr.
Animali (gli) parlanti, poema epico in venti sei Canti, di Giambatista Casti. 3 vol. grand in-8. sur papier vélin superfin. Edition originale.......... * 39 fr.
Annales de l'Empire français, contenant un Précis de l'Histoire des Français depuis leur établissement dans les Gaules en 481 jusqu'en 1804, par M. Dampmartin. 1 fort vol. in-8. 1805.......... 3 fr.
— Sur papier vélin.......... 6 fr.
Annales des mines, ou Recueil de Mémoires sur l'Exploitation et sur les sciences qui s'y rapportent; rédigées par le Conseil général des Mines. Tome Ier (année 1816), in-8.......... * 8 fr.
— Le même Recueil pour les années 1817 à 1824. In-8. Chaque année.......... * 12 fr.
Annales du Musée et de l'Ecole moderne des Beaux-Arts, Recueil de Gravures au trait, d'après les tableaux des anciens maîtres et les monuments antiques exposés successivement dans la grande galerie du Musée de France, depuis sa formation jusqu'à ce jour; les principaux ouvrages de Peinture, Sculpture ou projets d'Architecture qui, aux expositions des artistes vivants, ont remporté le prix, etc. par Landon. *Prem. collection.* 21 vol. in-8.......... 322 fr. 50 c.
— *Idem. Seconde collection.* 4 vol. in-8.......... 60 fr.
— *Idem.* Galerie Giustiniani, 1 vol. in-8.......... 15 fr.
— *Idem.* Galerie de Massias, 1 vol. in-8.......... 15 fr.
— — Salon de 1808, 2 vol.; de 1810, 1 vol.; de 1812, 2 vol.; de 1814, 1 vol.; de 1817, 1 vol.; de 1819, 2 vol. de 1822, 2 vol. Chaque volume.......... 18 fr.
Annales du Musée et de l'École moderne des beaux-arts. Recueil de Gravures au trait d'après les tableaux, statues et antiquités du Musée royal, aux différentes époques de son établissement et dans son état actuel, accompagné de descriptions, d'observations critiques et historiques, et

d'un abrégé de la vie des Artistes, par C. P. Landon; seconde édition, entièrement refondue et mise en ordre. Tom. 1, 2, 3, 4 et 5; prix de chaque volume .... 15 fr.

L'avantage de cette seconde édition sur la première est de réunir et de présenter, en trois classes distinctes et spéciales, toutes les productions de l'art que les divers Musées de France possèdent et ont possédées, tels que celui du Louvre, de Versailles, du Luxembourg, des Petits-Augustins, etc. La peinture, la sculpture, l'architecture ne sont plus confondues; les maîtres des differentes écoles sont séparés, classés méthodiquement, ainsi que leurs ouvrages; outre la mesure des tableaux et statues qui n'ont point été données dans la première édition, on y trouve l'estimation approximative de leur valeur pécuniaire d'après l'opinion des connaisseurs accrédités.

— — Choix de Tableaux et Statues des plus célèbres Musées et Cabinets étrangers. (*Voyez* Choix, etc.)

Anthologie arabe, ou Choix de poésies arabes inédites, trad. en français, avec le texte en regard, et accompagné d'une version latine littérale, par J. Humbert 1 vol. in-8. 1819..... * 10 fr.

Annuaire diplomatique, par M. le baron Charles de Martens, pour l'année 1823. In-18. .* 5 fr.

Antimachiavel, ou Examen du Prince de Machiavel. 1789.......... 2 fr. 25 c.

Arabesques (nouvelle collection d') propres à la décoration des appartemens, dessinés à Rome par Lavallée-Poussin, et gravés par Guyot, avec une Explication raisonnée des planches, qui sont au nombre de quarante, par M. Alex. Lenoir. 1 vol. grand in-4.......... 25 fr.

Architecture hydraulique et civile de Wiebekiog. — (*Voyez Œuvres.*)

Archives de l'Histoire des Insectes, par Fuessly. In-4. avec fig. col. Winterthur, 1794.. * 45 fr.

Archives des Découvertes et des Inventions nouvelles faites dans les sciences, les arts et les manufactures, tant en France que dans les pays étrangers, pendant les années 1809, 1810, 1811, 1812, 1813, 1814, 1815, 1816, 1817, 1818, 1819, 1820, 1821, 1822, 1823, 1824. 16 vol. in-8. *Paris*, 1810 à 1825. Chaque volume.......... 7 fr.

Les rapides progrès qu'ont faits, depuis quelques années, les sciences et les arts, et le nouvel essor qu'a pris l'industrie humaine, ont rendu nécessaire la publication d'un ouvrage qui pût offrir dans leur ensemble les résultats des travaux et des recherches de chaque nation. Les Archives que nous publions sont destinées à remplir cette tâche, et à fournir chaque année un répertoire aussi complet que possible des découvertes et des inventions qui ont été faites dans le cours de l'année révolue, tant en France que dans les divers pays étrangers. Les articles y sont classés par ordre de matières, et sont accompagnés d'une notice succincte, mais satisfaisante, avec l'indication des sources où l'on peut, si on le désire, puiser de plus grands détails.

Il en paraît un volume au commencement de chaque année.

Argus, Dogue d'Eadlip, ou Correspondance de famille, trad. de l'angl. 4 vol. in-12. 1815.. 8 fr.

Ariosto (*G. L.*) *l'Orlando furioso* 5 vol. in-8. *Milano*, 1813.......... 32 fr. 50 c.

Aristippe, par Wieland; trad. par Coiffier, avec portraits. 7 vol. in-12. 1805.......... 12 fr.

Arithmétique (l') enseignée par des moyens clairs et simples, par V***. In-8. 1807. 2 fr. 50 c.

Art (l') du blanchiment des Toiles, Fils et Cotons. In-8. fig. An VI.......... 6 fr.

Art (l') de la Lithographie, ou Instruction pratique contenant la description des différens procédés à suivre pour dessiner, graver et imprimer sur pierre; précédée d'une Histoire de la Lithographie et de ses divers progrès, par M. Aloys Senefelder, inventeur de l'art lithographique. 1 vol. in-4. orné du portrait de l'auteur, et un Recueil de planches gr. in-4. offrant un modèle des différens genres auxquels la lithographie est applicable. 1819.......... 36 fr.

— Le même, avec les planches in-folio.......... 48 fr.

Art (supplément à l') du serrurier, ou Essai sur les Combinaisons mécaniques, etc. par J. Bottermann, trad. du hollandais. In-fol. avec fig.......... 6 fr.

Atlas d'Histoire naturelle, ou Collection de Tableaux relatifs aux trois règnes de la Nature, par Chaisneau. 1 vol. in-4.......... 15 fr.

Bas-reliefs antiques de Rome, gravés par Piroli, avec des explications en italien, par G. Zoega. 19 livraisons formant 2 vol. petit in-fol. 1809.......... 95 fr.

Bible (la Sainte), ou le Vieux et le Nouveau Testament, trad. nouvellement en français sur les textes hébreu et grec par les pasteurs et les professeurs de l'Eglise et de l'Académie de Genève, 2 tomes en 1 vol. in-fol. *Genève*, 1805.......... 24 fr.

— *Idem.* gr. in-fol. gros caractère.......... 36 fr.

— *Idem.* fort vol in-12. *Paris*, 1805.......... 5 fr.

Bible (la Sainte), contenant l'ancien et le nouveau Testament, et les livres dits *apocryphes*; revue sur les originaux, et retouchée dans le langage, par David Martin; avec l'indication des passages parallèles. Edition stéréotype d'Herhan, d'après son procédé perfectionné. Gr. in-8., pap. grand raisin. 1 fort vol. de 1600 pages, pouvant se relier en deux volumes. 1820... 10 fr.

— Sur papier grand raisin vélin.......... 20 fr.

— La même version, édition petit in-12 *Genève*, 1820.......... 5 fr. 50 c.

Bible (la sainte) Ancien et Nouveau Testament, traduite sur la Vulgate par Lemaître de Sacy. Grand in-8. papier fin.......... * 10 fr.

Bibliographie générale de la France, ou Indicateur raisonné des Livres nouveaux en tous genres, cartes géographiques, estampes, œuvres de musique, etc., publiés en France, et classés par ordre de matières; années 1799 à 1824. 26 vol. in-8. à doubles colonnes.......... 590 fr.

Cet ouvrage bibliographique, le seul en ce genre qui ait été publié en France depuis le commencement du siècle, réunit dans un même cadre tous les travaux des écrivains français, soit qu'ils se rapportent aux sciences, aux belles-lettres et aux arts utiles; il fournit de bonnes et courtes notices de tout ce qui se publie en France, en offre

une collection complète, peu coûteuse, et commode à consulter, en rangeant les articles par ordre des matières. Il en paraît un volume tous les ans. — Prix de chaque année, au volume.......................... 15 fr.

On peut aussi se procurer cet ouvrage par cahiers mensuels, sous le titre de *Journal général de la Littérature de France*, etc. etc. Prix de l'année, franc de port.......................... 15 fr.

Bibliographie étrangère, ou Indicateur raisonné et analytique des Ouvrages intéressans en tous genres; publiés en langues anciennes et modernes dans les divers pays étrangers à la France, pendant les années 1801 à 1824. 24 vol., dont les six premiers d'un cadre plus étendu, gr. in-8.......................... 396 fr.

Ce second Recueil, créé pour les ouvrages étrangers, sur le même plan que la Bibliographie générale de la France pour les ouvrages français, lui sert, en quelque sorte, de complément.

On peut aussi se le procurer par cahiers mensuels, sous le titre de *Journal général de la Littérature étrangère*, etc. etc. Prix de l'année, franc de port.......................... 15 fr.

— De la dite Collection, la Table générale séparément, ou Catalogue systématique des ouvrages qui ont paru dans l'étranger pendant les années 1801 à 1820. 3 vol. in-8...... 16 fr. 20 c.

Bibliothèque classique latine, ou Collection des auteurs classiques latins, avec des Commentaires anciens et nouveaux, des Index complets, le Portrait de chaque auteur, des Cartes géographiques, etc.; par Lemaire:

Le prix de chaque volume, grand in-8, en papier fin satiné, est de.......... * 6 fr.
quand il est au-dessous de 500 pages; — De.......................... * 10 fr.
quand il ne passe pas 544 pages; — De.......................... * 12 fr.
quand il ne passe pas 640 pages; — Et de.......................... * 15 fr.
au-delà de ce nombre. Le prix du papier vélin est double.

Les cartes, plans et figures se paient à part, excepté les portraits. Prix des 30 livraisons, ou 60 vol. publiés, y compris 10 fr. qu'on paie à l'avance à compte du dernier volume.......................... * 799 fr. 50 c.

Bibliothèque universelle des Voyages, ou Notice complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes dans les quatre parties du Monde, publiés tant en langue française qu'en langues étrangères, avec des extraits étendus de ceux d'entre eux qui sont le plus estimés sur chaque pays; par G. Boucher de la Richarderie. 6 forts vol. in-8. 1808.......... 36 fr.

— Le même ouvrage sur papier vélin.......................... 72 fr.

Le grand nombre de Relations de Voyages qui nous ont fait connaître successivement toutes les parties du Monde, a fait désirer depuis long-temps une *Bibliothèque universelle des Voyages*, soigneusement classée par ordre de pays et dans une série chronologique.

L'auteur a consacré dix années de sa vie à exécuter ce grand travail; et tout en faisant la nomenclature de tous les ouvrages publiés sur chaque contrée, il a eu l'ingénieuse idée de faire connaître ce que chaque pays offre de plus remarquable, en donnant l'extrait plus ou moins étendu du meilleur ouvrage qui en traite.

Botanique pour les Femmes, par Batsch. In-8. avec 101 figures coloriées. An IX...... 6 fr.

Brumaire (sur le dix-huit), par Lacretelle aîné. In-8. An VIII.......................... 2 fr.

Byron (lord) en Italie et en Grèce, ou Aperçu de sa vie et de ses ouvrages, par le marquis de Salvo. 1 vol. in-8. papier vélin, avec le portrait de lord Byron, 1825.......... 12 fr.

Campagnes de Napoléon, ou Tableaux historiques des campagnes d'Italie depuis l'an IV jusqu'à la bataille de Marengo, suivis du Précis des opérations de l'armée d'Orient et de la campagne d'Allemagne, terminée par la bataille d'Austerlitz et la paix de Presbourg. 1 vol. gr. in-fol. avec gravures d'après C. Vernet. Sur papier vélin.......................... 250 fr.

Campaign (the) of Waterloo, ou Histoire de la Campagne de Waterloo; ouvrage enrichi d'estampes en couleurs représentant les Quatre-Bras, la Belle-Alliance, Hougoumont, la Haie-Sainte, et plusieurs autres des principales scènes de l'action; avec un plan militaire de la bataille, une grande vue du terrain sur lequel elle a été livrée, et deux planches de portraits, en médaillon, de souverains et généraux qui y ont pris part; le texte en anglais, les estampes en couleurs. 1 vol. gr. in-fol. *Londres*, 1816, sur pap. vél.......................... 75 fr.

Catalogue d'une Collection d'Empreintes de Médailles antiques. In-8. An VIII..... 1 fr. 50 c.

Catalogue des Livres de la Bibliothèque de feu M. P. Ginguené, composée de 2686 articles en français, latin, grec, et d'un choix de livres *italiens*, 1817, 1 vol. in-8.......... 2 fr.

Catalogue raisonné des Livres nouveaux en tous genres; Cartes géographiques, etc. etc. publiés en France dans les années 1800 à 1824. 25 parties in-8. (Se continue tous les ans.) 20 fr. 25 c.

Champs phlégréens, ou Observations sur les volcans des Deux-Siciles, par Hamilton. Nouvelle édition, revue et augmentée. Ouvrage destiné à faire suite à la Collection des Voyages pittoresques, notamment à ceux de Sicile, de l'abbé de Saint-Non et de M. Houel. Grand in-fol. livraisons 1 à 11, pap. ordinaire, figures en noir. An VII.......................... 200 fr.

— Le même, sur papier vélin, à planches doubles, les unes en noir, premières épreuves, les autres sur papier d'Hollande, coloriées.......................... 825 fr.

— Sur papier grand-aigle d'Hollande, tiré seulement à 25 exemplaires, en couleur...... 825 fr.

Charte constitutionnelle (la) du 4 juin 1814, précédée du discours du Roi et de celui de M. le chancelier de France. Édition stéréotype d'Herhan, d'après son procédé perfectionné; in-18. Paris, 1820. 15 cent. — Cinquante exemplaires pour.......................... 5 fr.

— La même Charte constitutionnelle, sur papier vélin, prix double.

Choix de Biographie ancienne et moderne, à l'usage de la Jeunesse; ou Notice sur les Hom-

illustres des diverses nations, avec leurs portraits gravés au trait; publié par Landon. 2 vol. in-12. avec 144 gravures. 1810........ 12 fr. — Sur papier vélin............... 24 fr.

Ce recueil, qui est admis dans plusieurs maisons d'éducation, a le double mérite d'instruire et d'amuser. C'est un des ouvrages les plus propres à être offerts en présent à la jeunesse.

Choix des plus belles peintures antiques. Recueil classique rédnit et gravé au trait d'après les estampes de la Bibliothèque du Roi et des plus riches collections particulières; avec une Notice des peintres de l'antiquité dont il est fait une mention quelconque dans les auteurs grecs et romains, par C. P. Landon; trois livraisons formant un vol. grand in-4, enrichi de 145 planches. Ouvrage complet. Paris, 1820.. 75 fr.

— Le même ouvrage, format in-fol., sur papier vélin superfin.................. 150 fr.

Cet ouvrage forme les livraisons 20, 21 et 22, des Vies et Œuvres des peintres les plus célèbres, par Landon, dont chaque section se vend séparément.

Choix de Tableaux et Statues des plus célèbres Musées et Cabinets étrangers, ou Recueil de Gravures au trait, d'après les tableaux des grands-maîtres de toutes les Écoles; et les Monumens de Sculpture ancienne et moderne le plus remarquables, sous le rapport de l'art, conservés dans les divers musées étrangers, et les plus célèbres collections particulières, avec des notices historiques et critiques; Ouvrage classique destiné à servir de suite et de complément aux Annales du Musée de France, par C. P. Landon. Livraisons 1 à 7........ 65 fr.

Cet ouvrage formera 6 volumes in-8. et sera distribué en 12 livraisons de 36 planches chaque, et d'environ 80 pages de texte historique et critique.

On y indique autant que possible les dimensions exactes des diverses peintures et sculptures, leur état de conservation, de quelle collection elles font partie, et les meilleures gravures, tant anciennes que modernes, exécutées d'après ces mêmes tableaux et statues.

Le prix de chaque livraison est de 9 fr. pour Paris et de 9 fr. 75 c. franc de port pour les départemens.

Code civil, édition stéréotype; suivi des Lois transitoires et d'une Table. In-8. Papier ordinaire.................................. 5 fr. — Sur papier vélin............. 10 fr.

— Le même, format in-18, sur papier vélin .... 3 fr. 50 c.

— Ledit Code, traduit en latin, 1 vol in-8. 1808.............................. 5 fr.

Code civil, conforme à l'édition origiaale, *avec la traduction allemande*, faite par une société de Jurisconsultes, et accompag. de Notes explicatives par L. Spielmann. 1 fort v. in-8. 1808. 9 fr.

Code civil, avec des Notes indicatives des Lois romaines, etc. ou Conférence du Code civil avec les Lois anciennes; par H. J. B. Dard. 1 fort vol. in-4. 1807........................ 10 fr.

Code de commerce, édition stéréotype; suivi de l'Exposé des Motifs et d'une Table analytique et raisonnée, 1 vol. in-8............ 2 fr. 50 c. — Sur papier vélin............... 5 fr.

— Le même, format in-18,.. 1 fr. 50 c.

Code ecclésiastique, ou Recueil complet des dispositions des Codes civil et pénal, relatives aux ministres des cultes chrétiens, etc. in-12, 1811.................................. 1 fr.

Codes français (les cinq), complétés conformément à l'ordonnance du 17 juillet 1816, par l'addition des Lois postérieures, des Ordonnances royales, des Décrets, des Avis du Conseil d'état, des Instructions ministérielles, et généralement de tous les Actes de l'autorité publique qui les étendent, les modifient, les développent, les interprètent et en règlent l'application expliqués, savoir: les Codes, par la conférence avec le texte, sans morcellement et au moyen de simples notes indicatives, 1°. des procès-verbaux du Conseil d'état contenant la discussion du Code civil, qui sont *en partie inédits*, des procès-verbaux *entièrement inédits*, de la discussion du Code de commerce, du Code de procédure civile, du Code d'instruction criminelle, et du Code pénal; 2°. des procès-verbaux *également inédits*, des sections du tribunat, contenant leurs observations sur le Code civil, le Code de commerce et le Code de procédure, et de la commission du corps législatif sur le Code d'instruction criminelle et sur le Code pénal; 3°. des exposés de motifs, rapports et discours, *même inédits ou peu connus*, auxquels la confection des Codes a donné lieu; et les lois subséquentes, par une conférence de la même nature avec les exposés des motifs et les discussions dans les deux Chambres. Le tout précédé de prolégomènes, où l'on rappelle le système, trop imparfaitement connu, de la formation de la loi qui existait en France lors de la confection des Codes, les attributions respectives des différentes autorités qui concouraient alors à l'exercice de la puissance législative, ainsi que les formes dans lesquelles elles procédaient; où l'on présente l'histoire de chaque Code; où l'on détermine l'autorité virtuelle et respective des divers élémens dont se compose ce livre; où l'on donne des règles pour les étudier avec fruit, s'en servir utilement dans la pratique, éviter ou combattre l'abus qu'il est possible d'en faire. Par le baron LOCRÉ, ancien secrétaire-général du conseil d'état, et chargé, en cette qualité, de recueillir et de rédiger les discussions du conseil auxquelles les Codes ont donné lieu; avocat à la cour royale de Paris, officier de l'ordre royal de la légion d'honneur, auteur de *l'Esprit du Code civil*, de *l'Esprit du Code de Commerce*, de *l'Esprit du Code de Procédure*, etc. etc. 20 vol. in-8, qui seront publiés par souscription, et par volumes de mois en mois. (Sous presse.)

L'ouvrage dont nous venons de détailler le titre présentera tout à la fois le Complément, l'Histoire et le Commentaire *officiel* de nos Codes, commentaire fait par le législateur lui-même, et dont, par cette raison, l'autorité n'est pas inférieure à celle de la loi, de laquelle il révèle l'esprit.

Si le nom qu'on rencontre à la tête d'un livre de la nature de celui-ci pouvait ajouter à son importance, aucun

ne se recommanderait davantage à l'attention publique. On sait que M. le baron Locré, formé dès sa plus tendre jeunesse par des études profondes à l'éminente science de la législation, en a fait l'occupation de sa vie entière. On n'oubliera jamais avec quelle distinction il a exercé la charge, alors si importante, de secrétaire-général au Conseil d'Etat. On connaît généralement les savans ouvrages sur la Législation française, qui, aussi répandus dans l'étranger qu'en France, lui ont acquis une réputation vraiment européenne.

La nouvel ouvrage que nous annonçons paraîtra par volumes d'environ 35 feuilles d'impression, grande justification, dont le prix est fixé à 7 fr. pour les souscripteurs. Lorsque la souscription sera fermée, le prix de l'ouvrage sera porté à 9 fr. le volume.

Un Prospectus détaillé de l'ouvrage se distribue gratuitement.

Collection d'Auteurs classiques, latins et grecs, dite de Deux-Ponts, en 189 vol. in-8. d'un format uniforme. (*Voyez-en la notice détaillée à la fin du présent Catalogue.*)

Collection des auteurs classiques italiens, publiée à Milan, d'un format uniforme, 260 vol. in-8. (*Voyez-en le détail à la fin du présent Catalogue.*)

Collection de 196 estampes de la plus belle exécution, représentant des sujets de l'Histoire d'Angleterre, gravées en taille-douce par les artistes les plus distingués du pays, et accompagnées d'une explication historique de chaque sujet; (en anglais). Un vol. grand in-fol. *Londres*, 1812; sur pap. vél........ 720 fr.

Collection de Gravures, au nombre de 16, représentant les principaux événemens de la révolution française, soigneusement exécutées au burin, pour l'*Histoire de la Révolution française*, de M. Ch. Lacretelle, ainsi que pour son *Histoire de France pendant le 18e siècle*.. .. 8 fr.

— La même Collection, épreuves avant la lettre et eaux fortes........ 16 fr.

Collection des Portraits des grands Hommes, Femmes illustres et sujets mémorables de la France, gravés au lavis et imprimés en couleurs, par Blin. 48 livraisons avec explication. In-4 384 fr.

Collection des Vases grecs de M. le comte de Lamberg, expliquée et publiée par M. Alexandre de Laborde. Livraisons 1 à x in-fol. atlantique, papier vélin, les planches imprimées en couleur. Chaque livraison........ * 50 fr.

— Le même ouvrage avant la lettre; chaque livraison........ * 50 fr.

Collection choisie de pierres gravées antiques, tirées de plusieurs cabinets particuliers d'Angleterre, dessinées et gravées à la manière de Rembrandt, par Worlidge, avec leur explication en anglais. 1 vol. in-4. avec 180 planches........ 250 fr.

Collection de 24 Vues coloriées représentant des lieux célèbres dans l'Histoire-Sainte, tels que Jérusalem, Sion, Béthléem, Bethsaïde, fontaine de Siloam, sépulcres des rois de Juda, sépulcres des juges d'Israël, tombeau d'Absalon, Béthanie, sépulcre de Rachel, Corinthe, Rhodes, Samos, Ephèse, Laudicea, Josaphat, Gnide, tombeau d'Arimathie, etc. etc.: choisies de la Collection de Rob. Ainslie, et accompagnées d'une explication géographique et historique de chaque Vue; (en angl.). Vol. grand in-4. publié à Londres. Fort pap. vélin........ 88 fr.

Confession (la) d'Augsbourg, présentée à l'empereur Charles V par plusieurs princes, états et villes d'Allemagne; nouvelle traduction, suivie de notes critiques; et précédée d'un Précis historique sur cette présentation, composé par feu Charles de Villers, (auteur de l'*Essai sur l'Esprit et l'Influence de la réformation de Luther.*) vol. in-12. 1817........ 1 fr. 25 c.

Conseil de Guerre privé sur l'événement de Gibraltar, en 1792 (par le chevalier d'Arçon), 1 vol. in-8. fig. 1785. Ouvrage rare........ * 12 fr.

Considérations sur l'Influence des mœurs dans l'état militaire des nations In-8. 1790.... 4 fr.

Corinne, ou l'Italie, par mad. de Staël; nouv. édition revue et corrigée. 2 vol. in-8, 1820. 12 fr.

— Le même ouvrage, 2 vol. in-12........ 6 fr.

Correspondance choisie de Benjamin Franklin, trad. de l'anglais d'après l'édition publiée par W. T. Franklin son petit-fils. Vol. in-8. 1817........ * 6 fr.

A la suite de ce volume, le même éditeur a publié depuis les *Mémoires sur la Vie politique et privée du Docteur Franklin*, en 2 vol. in-8. 1818........ * 12 fr.

Correspondance inédite de l'abbé Ferd. Galiani avec madame d'Epinay, le baron d'Holbach, Grimm, etc. pendant les années 1765 à 1781; édition imprimée sur les lettres autographes de l'auteur, et accompagnée de notes par M***.; précédée d'une Notice sur la Vie et les Ecrits de l'abbé Galiani, par feu M. Ginguené, avec des Notes additionnelles, par M. Salfi, et accompagnée du Dialogue de l'abbé Galiani sur les Femmes. 2 vol. in-8. 1818........ 12 fr.

Costantini *Nuova Scelta di Prose italiane*, (Nouveau Choix de Prose italienne, extrait des meilleurs auteurs, pour servir à l'étude de cette langue.) 2 vol. in 12. *Paris*, de l'imprimerie de P. Didot. 1822........ 6 fr.

— *Morale Poetica italiana.* Vol. in-12. *Londres*, 1821........ 4 fr. 20 c.

Costume (le) ancien et moderne, ou Histoire du Gouvernement, de la Milice, de la Religion, des Arts, Sciences et Usages de tous les peuples anciens et modernes, d'après les monumens de l'antiquité, et accompagné de dessins analogues au sujet; par le Doct. Jules Ferrario. Ouvrage grand in-4. ou petit in-fol., distribué en 4 divisions ou parties du monde, et publié par livraisons d'environ 10 planches coloriées, avec un texte explicatif fort étendu. *Milan*, 1818. Il en paraît 74 livraisons. Chaque livraison........ 20 fr.

Coup d'œil sur les démêlés des Cours de Bavière et de Bade, par M. Bignon. In-8. 1818. 2 fr. 50 c.

Cours d'Agriculture pratique, divisé par ordre des matières, par Pflüger. 2 vol. in-8. 1809. 12 fr.
Curieuse (la) impertinente, 2 vol. pet. in-8. 1789. . . . . 5 fr.
Delphine, roman; nouvelle édition, revue et corrigée, terminée par un nouveau dénoûment, et précédée de réflexions sur le but moral de l'ouvrage, par mad. de Staël. 5 v. in-8. 1820. 18 fr.
— Le même ouvrage, 3 vol. in-12. . . . . 9 fr.
Description de l'Egypte. Ouvrage publié par ordre du Gouvernement. Seconde édition. 25 vol. in-8. et 900 gravures format in-fol. atlantique; ces dernières, distribuées en livraisons de cinq planches chaque. Il en paraît 155 livraisons de planches, à raison de * 10 fr. chaque livraison, et 13 volumes de texte, à raison de * 7 fr.
Description générale et particulière de la France, ou Voyage pittoresque de la France, ouvrage national, orné d'estampes, au nombre de 828, dessinées et gravées par les artistes les plus distingués de la capitale. 12 vol. gr. in-fol. (publiés en 86 livraisons, dont 6 de discours et 78 de planches; plus, les livraisons 52 et 60 *bis*.) *Paris*, 1781 à 1796. . . . . 1200 fr.

Ce grand et magnifique ouvrage a été publié immédiatement après les Tableaux ou Voyages pittoresques de la Suisse, du même format, et exécuté par les mêmes artistes.

Les personnes qui n'ont pas la totalité des 12 volumes ou 86 livraisons publiées, pourront, en pressant leur demande, se procurer séparément les livraisons qui leur manquent.

Description de Paris et de ses Edifices, avec un Précis historique et des observations sur le caractère de leur architecture, et sur les principaux objets d'art et de curiosité qu'ils renferment; par J.-G. Legrand, architecte, et Landon, peintre. Ouvrage divisé en 4 parties, savoir: la première, Eglises et Monumens religieux; la seconde, Palais; la troisième, Places, Fontaines, Marchés, Théâtres, Hôpitaux, et autres édifices d'utilité publique; la quatrième partie, Hôtels et Edifices particuliers. Seconde édition, corrigée avec soin dans toutes ses parties, et considérablement augmentée en texte et en planches. 2 vol. gr. in-8. enrichis de 120 planches, avec un plan de Paris et de ses embellissemens. 1818. . . . . 36 fr.

Pour donner une juste idée des monumens les plus remarquables de Paris, l'éditeur a pensé que des plans et des élévations géométriques qui détaillent à la fois l'étendue, la distribution et les justes proportions des édifices, étaient préférables à des vues perspectives, qui ne donnent qu'un seul aspect, et où l'on est obligé souvent de sacrifier à l'effet pittoresque les parties les plus précieuses de l'ensemble.

Cet ouvrage doit beaucoup intéresser les artistes, les amateurs, ainsi que les étrangers qui visitent la capitale; et qui, familiarisés d'avance avec les beaux monumens dont Paris offre un ensemble surprenant, les verront avec plus de fruit, et en conserveront mieux le souvenir.

Description des environs de Paris, considérés sous les rapports topographique, historique et monumental, par Al. Donnet, ingénieur; avec une jolie carte gravée par Michel, et 62 gravures en taille-douce, représentant les principaux Edifices et les Vues pittoresques des Sites les plus remarquables. 1 vol. grand in-8. *Paris*, 1824. . . . . 20 fr.
— Le même ouvrage, sur papier vélin superfin satiné. . . . . 40 fr.

Beaucoup d'auteurs ont écrit sur Paris; mais personne n'avait encore décrit avec exactitude les environs de cette capitale, de cette reine des cités. Paris est, pour ainsi dire, enveloppé d'une ceinture de monumens de tous genres qui, placés à distance inégale, et souvent groupés ensemble dans un rayon de quelques lieues, présentent le spectacle le plus varié et le plus intéressant pour toutes les classes de curieux.

En cinq excursions qui ont pour but un monument d'une haute importance, comme *Fontainebleau, Compiègne, Versailles*, etc. etc., l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons conduit le voyageur dans tous les lieux qui méritent de fixer son attention, soit sous le rapport historique, pittoresque, manufacturier, soit par les monumens des arts qu'ils offrent à l'étude et à la curiosité. L'auteur a visité tous les lieux qu'il a décrits, mesuré et dessiné tous les monumens, tous les sites qu'il a représentés.

Les planches ont été dessinées et gravées avec un talent remarquable par M. Clémence, architecte, et par M. Beaugean.

Description de Londres et de ses édifices, par Barjaud et Landon. Ouvrage faisant suite à la Description de Paris. Un fort vol. in-8 avec 42 planches. 1810. . . . . 18 fr.
Description des Maladies de la Peau, observées à l'hôpital Saint-Louis, et Exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement; par M. Alibert, médecin en chef, etc. 10 livraisons in-fol. fig. coloriées. * 500 fr.
Description des Médailles chinoises du cabinet impérial de France, précédée d'un Essai de numismatique chinoise, avec des Eclaircissemens sur le commerce des Grecs avec la Chine; par G. Hager. 1 vol. in-4. papier grand raisin vélin, avec gravures. 1805. . . . . . . 36 fr.
Description de l'Art de fabriquer les Canons, par Monge; imprimée par ordre du Gouvernement. 1 gros vol. in-4. avec beaucoup de planches. An II. . . . . 30 fr.
Description d'une suite d'Expériences sur la compression de la chaleur, par J. Hall; trad. par Pictet. In-8. 1807. . . . . 4 fr.
Description du Pachalik de Bagdad, suivie d'une Notice historique sur les Wahabis, etc. par M. ***, et publiée par M. Silvestre de Sacy. 1 vol. in-8. 1809. . . . . 4 fr. 50 c.
Dialogues français, italiens, allemands et anglais. 1 fort vol. in-12. *Milan*, 1818. . . . . . . 4 fr.
Dictionnaire des Artistes dont nous avons des Estampes, avec une Notice détaillée de leurs ouvrages gravés. Tomes 1 à 4. Grand in-8. *Leipzic*, 1788 à 1790. . . . . * 50 fr.
Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises et des Etrangères natura-

lisées en France, connues par leurs écrits depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours, par madame F. Briquet. In-8. .... 6 fr.
Dictionnaire chinois, français et latin, publié par ordre du Gouvernement français, par M. de Guigues. 1 très gros vol. grand in-fol. 1813.......... 75 fr.
— *Idem*, un très petit nombre d'exemplaires sur papier vélin.......... 120 fr.
Dictionnaire (nouveau) français-allemand et allemand-français, à l'usage des deux nations. 7e édit. 2 très-gros vol. in 8. imprimé sur bon papier.......... * 24 fr.
— Le même Ouvrage, en 2 vol. in-4.; *idem*.......... * 24 fr.
Dictionnaire (nouveau) de poche, allemand-français et français-allemand, par Martin, 7e édition, in-16. *Leipsick* 1821.......... 5 fr.
Dictionnaire (nouveau) de poche, français-allemand et allemand-français, rédigé par Thibault. 3e édition, in-8. *Leipzig*, 1821, bon papier.......... 11 fr.
Dictionnaire italien-français et français-italien, par B. Cormon. 4e édition. 2 vol. in-8. *Paris*, 1823.......... 18 fr.
Dictionnaire portatif français-italien et italien-français. 2 vol. in-16. 1812.......... 7 fr. 50 c.
Dictionnaire portatif français-italien-anglais, et italien français-anglais, et anglais-français-italien, soigneusement compilé des Dictionnaires de l'Académie française, de la Crusca, du docteur Johnson et autres, par *Botarelli*. 3 vol. in-8. *Venise*.......... 15 fr.
Dictionnaire français-grec (Λεξικον της γαλλικης Γλωσσης), par Grégoire Zalikoglon, Tessalonieu. Vol. in-8. 1809.......... * 12 fr.
Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français, avec interprétation latine de chaque mot, par Gattel. 2 vol. in-4. 1803.......... 38 fr.
Dictionnaire anglais-espagnol et espagnol-anglais de Baretti. Nouvelle édition revue et corrigée. 2 vol. grand in-4. *Londres*, 1786.......... 24 fr.
Dissertation sur l'Extraction des corps étrangers des plaies, et spécialement de celles faites par des armes à feu; par Thomassin. In-8. fig. 1788.......... 2 fr. 50 c.
Dissertation de Maxime de Tyr, trad. du grec: 2 vol. in-8. 1802.......... 9 fr.
Don (dernier) de Lavater à ses amis. In-18. La douzaine.......... 3 fr.
Education (de l') physique de l'Homme, par M. le docteur Friedlaender. 1 vol. in-8. 1815. 6 fr.
— *Idem*, sur papier vélin.......... 12 fr.
Elémens de la Grammaire Turke, à l'usage des élèves de l'école royale et spéciale des Langues orientales vivantes; par M. Am. Jaubert. 1 vol. in 4. *Paris*, de l'imprimerie royale.... * 20 fr.
Elémens de la langue chinoise, ou Principes généraux du style antique et de la langue commune; par Abel Remusat. gr. in-8. Imprimerie royale, 1822.......... * 20 fr.
Elizabeth, par madame Cottin, avec des notes. Vol. in-18 sur papier vélin satiné, avec le portrait de mad. Cottin et une jolie gravure. *Londres*, 1823.......... 4 fr.
Encyclopédie des enfans, ou Abrégé de toutes les sciences à l'usage des jeunes personnes, par Formey. In-12. *Genève*, 1787.......... 1 fr. 50 c.
Enlèvement d'Hélène, poëme de Coluthus, trad. en français avec le texte grec, des notes, etc. par St. Julien. In-8. *Paris*, 1823.......... * 15 fr.
Ensaio sobre o homem de Alex. Pope, traduzido, verso por verso, por Franc. Bento Maria Targini Visconde de Saõ Lourenço, etc. — Essai sur l'Homme, d'Alexandre Pope, traduite vers pour vers, en langue portugaise, accompagné d'un grand nombre de notes. Très-belle édition publiée par une société privée. 3 v. in-4, pap. vél., avec grav. *Londres*, 1819. * 170 fr.
Entomologie ou Histoire naturelle des Insectes, par Olivier, 30 livraisons, formant 6 vol. grand in-4. avec planches enluminées. 1789 à 1797. Ouvrage complet.......... * 750 fr.
Espagne (l') en 1808. Recherches sur l'état de l'Administration, des Sciences, des Lettres, des Arts, etc. etc. faites dans un voyage à Madrid en l'année 1808, par M. Rehfues. 2 vol. in-8, 1811.......... 10 fr.
— *Idem*, sur papier vélin.......... 20 fr.
Esprit (l') dupe du cœur, ou Histoire du philosophe Towler, 2 vol. in-12. 1790.... 4 fr. 50 c.
Esprit (de l') de l'Instruction publique, par Lanth. In-18. *Strasbourg*, 1816.......... * 3 fr.
Esprit (l') de l'Eglise, par de Potter. 8 vol. in-8. 1821.......... 48 fr.
Essai sur l'Administration des Finances et la richesse nationale de la Grande-Bretagne, par Gentz. In-8. an IX.......... 3 fr.
Essai d'un Art de fusion, à l'aide de l'air du feu, ou air vital, par Ehrmann; suivi des Mémoires de Lavoisier, sur le même sujet. In-8. avec fig. 1787.......... 4 fr. 50 c.
Essai sur l'Art d'observer et de faire des Expériences, par Sénébier. 3 vol. in-8. 1802.... 10 fr.
Essai sur les Causes de la supériorité des Grecs dans les arts d'imagination, par Leuliette. (Ouvrage couronné.) In-8. 1805.......... 1 fr. 80 c. — Pap. vél.......... 3 fr. 60 c.
Essai sur le Commerce des Nations de l'Europe, par Scrofani. In-8. an X.......... 1 fr. 50 c.
Essai sur la connaissance de soi-même, trad. de l'anglais de Mason. In-12. 1817. * 2 fr 25 c.
Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, par Humboldt. 5 vol. in-8. 1821. * 40 fr.
Essai sur la Fièvre puerpérale, par P. Denman, trad. de l'angl. In-12. *Lyon*, au XII... 1 fr. 50 c.

Essai sur l'esprit et le but de l'Institution Biblique, par M. G. de Félice; ouvrage couronné par le Comité de la société Biblique protestante de Paris. 1 vol in-8. *Paris*, 1824....... * 6 fr.
— Le même ouvrage sur papier vélin superfin satiné. * 12 fr.

Cet ouvrage n'est pas un simple mémoire académique; c'est un travail complet et très remarquable sur la grande et importante question des Sociétés Bibliques. Après avoir, dans un style simple, sévère et élégant, exposé l'influence salutaire de la lecture des saintes Ecritures sur la *foi*, sur l'*intelligence*, sur les *mœurs*, sur l'*ordre social*, sur la *paix et le bonheur domestiques*; l'auteur considère les Sociétés Bibliques qui tendent à propager la connaissance des livres saints, comme l'institution philantropique la plus essentielle aux sociétés, dont elle cimente la base ébranlée par l'incrédulité et l'indifférence. Il termine son ouvrage par l'énumération des immenses services que l'Institution Biblique a déjà rendus à la religion, à la morale et aux lumières.

Essai sur la nature, le but et les moyens de l'imitation dans les Beaux-Arts, par M. Quatremère de Quincy, membre de l'Institut. 1 vol. grand in 8. sur beau papier. *Paris*, de l'imprimerie de P. Didot, 1823.... 8 fr.

Essai politique sur le revenu public des peuples de l'antiquité, du moyen âge, des siècles modernes, et spécialement de la France et de l'Angleterre, depuis le milieu du quinzième siècle jusqu'en 1823, par Ganilh (auteur de la *Théorie* et des *Systèmes de l'Economie politique.*) Seconde édition, considérablement revue, corrigée et augmentée. 2 vol. in-8. *Paris*, 1823. 12 fr.

Essai philosophique sur la nature morale et intellectuelle de l'Homme, par G. Spurzheim. 1 vol. in-8. 1820.... 4 fr.

Essai sur les principes élémentaires de l'Education, par le même. 1 vol in-8. 1822... 3 fr. 60 c.

Essai sur l'Esprit et l'Influence de la Réformation de Luther; ouvrage qui a remporté le prix décerné par l'Institut de France, par Ch. Villers. Édition in-8. sur pap. vélin..... 10 fr.
— Le même ouvrage, format in-12. *Paris*, 1820.... 3 fr.

Essai sur l'Etat civil et politique des Peuples d'Italie sous le gouvernement des Goths; Mémoire qui a remporté le prix proposé par l'Institut de France, par Sartorius, professeur à l'université de Goettingue. 1 vol. in-8. 1811........ 5 fr. — Papier vélin.... 10 fr.

Essai historique et expérimental sur le Galvanisme, par Aldini. 2 vol in-8. avec fig. 1804.. 15 fr.

Essai sur l'Influence des Croisades; ouvrage qui a partagé le prix décerné par l'Institut de France; par A. H. L. Heeren, professeur d'Histoire à l'université de Goettingue, etc. trad. de l'allemand par Ch. Villers, 1 vol. in-8. 1808..... 6 fr. — Pap. vél.... 12 fr.

Essai sur l'instruction des aveugles, par Guillié. 2e édition, in-8. fig. 1819.... * 10 fr.

Essai sur les Jardins, par Curten aîné. Vol in-8. fig. *Lyon*, 1807.... 1 fr.

Essai sur la Langue et la Littérature chinoises, par Rémusat. In-8. 1811.... 6 fr.

Essai sur la Littérature espagnole. 1 vol. in-8. 1810.... 3 fr.

Essai sur les Médailles antiques des Iles de Céphalonie et d'Ithaque, par C P. de Bosset. Petit vol. in-4. avec 3 planches et 2 vignettes. *Londres*, 1815; pap. vél.... 15 fr.

Essai sur les Montres à répétition, dans lequel on traite toutes les parties qui ont rapport à cet art, etc. par Crespe. In-12. *Genève*, 1804.... 3 fr.

Essai sur le Paysage, dans lequel on traite des diverses méthodes pour se conduire dans l'étude du Paysage; suivi de courtes Notices sur les plus habiles peintres en ce genre, par Le Carpentier, peintre. In-8. fig. 1817.... * 4 fr.

Essai sur le plan formé par le Fondateur de la Religion chrétienne, pour le bonheur du genre humain, par Reinhard, trad. de l'allemand par Dumas. Vol. in-12. *Dresde*, 1809..... 4 fr.

Essais politiques, économiques et philosophiques, par Benj., comte de Rumford. Dixième essai; sur la construction des cuisines, etc. 2 vol. in-8. *Paris*, 1802 et 1804.... 9 fr.

Essai sur la Vie, les Ecrits et les Opinions de M. de Malesherbes, suivi de Notes, de Lettres et de Pièces inédites, par M. le comte de Boissy-d'Anglas, pair de France. 2 vol. in-8., et un petit vol. de supplément. 1819 à 1821... 13 fr. 80 c. — Le même, sur papier vélin.... 27 fr. 60 c.

Etat du Commerce de la Grande-Bretagne avec toutes les parties du monde, depuis 1697 jusqu'en 1822, de son commerce séparé avec chacune d'elles, de la valeur officielle du commerce d'importation et d'exportation, etc. etc. par Moreau, vice-consul de France à Londres. Grande feuille in-fol. *Londres*, 1824.... * 7 fr.

Etat commercial de la France au commencement du dix-neuvième siècle, par Blanc-de-Volx. 3 vol. in-8. An XI.... 12 fr.

Etat (de l') civil des personnes et de la condition des terres dans les Gaules, par Perreciot. 2 vol. in-4. *Besançon*, 1786.... 24 fr.

Evangile (le Saint) de N. S. Jésus-Christ, selon les quatre évangélistes, trad. par Le Maistre de Sacy. Nouv. édition, ornée de 51 planches d'après les tableaux de Raphaël, de Paul Véronèse, du Poussin, etc. publié par Landon. Grand in-4. 1818.... 36 fr.

Examen maritime, théorique et pratique, ou Traité de Mécanique, appliqué à la construction et à la manœuvre des vaisseaux, etc., par Juan; trad. de l'espagnol, avec des additions par Lévêque. 2 vol. in-4. *Nantes*, 1783.... 26 fr.

Examen impartial des nouvelles vues de M. Rob. Owen et de ses établissemens à New-Lanarck en Ecosse, pour le soulagement et l'emploi le plus utile des classes ouvrières et des pauvres, et

pour l'éducation de leurs enfans, avec des observations par H. S. Macnab; traduit de l'anglais, avec une préface, par M. Laffon de Ladebat. Vol. in-8. fig. 1821 .... * 5 fr.
Exercices de Piété, par Croiset. 2 vol. in-12. *Lyon*, 1804 .... 5 fr.
Expédition (l') des Argonautes, ou la Conquête de la Toison d'or; poëme par Apollonius de Rhodes, traduit du grec par Caussin. In-8. An v .... 5 fr. 50 c.
Explication de la Fable par l'histoire et les hiéroglyphes des Egyptiens, par Lionnois. 3 vol. in-12. avec fig. 1804 .... 5 fr.
Explication (nouvelle) des Hiéroglyphes, par Alex. Lennir 3 vol. in-8. fig. 1809 .... * 36 fr.
Exposition des Familles naturelles et de la Germination des Plantes, par Jaume-Saint-Hilaire, contenant 1°. la description de 2337 genres de botanique, et d'environ 4000 espèces les plus utiles et les plus intéressantes; 2°. 117 planches, dont les figures dessinées par l'auteur et gravées par Sellier, représentent les caractères des familles naturelles et les différens modes de germination. 4 vol. grand in-8. pap. grand raisin, fig. en noir. 1805 .... 36 fr.
— Le même, 2 vol. in-4. planches en couleur, papier ordinaire .... 96 fr.
— Le même, 2 vol. in-4. les planches en couleur, papier vélin .... 192 fr.
Exposition d'une nouvelle Théorie de l'organisation végétale, par M. Brisseau-Mirbel. 1 gros vol. in-8. imprimé sur papier d'Hollande, avec 3 grandes planches. 1808 .... 7 fr. 50 c.
Extraits sur la nécessité et l'utilité de la lecture de la Sainte Bible, par Van Ess. (trad. de l'allemand.) In-8. *Bruxelles* .... * 5 fr. 50 c.
Fables de Lessing (en allemand.) In-12. 1821 .... 1 fr.
Fabliaux et Contes des Poètes français des XI, XII, XIII, XIV et XVe siècles, tirés des meilleurs Auteurs; publiés par Barbazan. Nouvelle édition, augmentée et revue par Méon. 4 vol. in 8. ornés de figures. 1808 .... 36 fr.
— *Idem*, sur papier fin .... 40 fr.
— *Idem*, sur papier vélin ou d'Hollande .... * 108 fr.
— *Idem*, les tomes III et IV séparément, contenant l'*Ordène de Chevalerie* et le *Castoiement*, papier ordinaire .... 18 fr.
Fièvre (de la) en général, de la Rage, de la Fièvre jaune et de la Peste, du traitement de ces maladies, par le docteur Reich; trad. de l'allemand. In-12. 1800 .... 1 fr.
Figures coloriées des espèces rares des Champignons décrits dans l'ouvrage intitulé: *Synopsis methodica fungorum*, par Persoon. 4 livraisons in 4. 1803 .... 36 fr.
— Les mêmes, sur papier vélin .... 48 fr.
Florence Macarthy, nouvelle irlandaise, de lady Morgan, traduite de l'anglais sous les yeux de l'auteur, enrichie de notes et d'une préface de sa main, qui ne se trouvent point dans l'édition originale, et ornée de son portrait gravé par Mecon. 4 vol. in-12. 1819 .... 12 fr.
Fragmens de Lettres originales de madame Charlotte-Elisabeth de Bavière, veuve de MONSIEUR, frère unique de Louis XIV, écrites de 1715 à 1720. 2 vol. in-12. 1788 (*épuisé*.) .... * 5 fr.
Fragmens d'un Voyage en Afrique, fait en 1785, 1786 et 1787, dans les contrées occidentales de ce continent, par Golberry. 2 vol. in 8. cartes et fig. An x .... 15 fr.
— Sur papier vélin .... 30 fr.
Français (les) justifiés du reproche de légèreté; par J.-J. Lemoine. Ouvrage couronné par l'Académie de Dijon. 1 vol. in-8. 1815 .... 4 fr.
— *Idem*, sur papier vélin .... 8 fr.
France (la), par lady Morgan, ci-devant miss Owenson; 3e édition. 2 vol. in-8. 1818 .... 11 fr.
France (la) littéraire, contenant les Auteurs franç. de 1771 à 1805, par Ersch. 5 v. in-8. .... 40 fr.
Galerie antique, ou Collection des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture antiques. Première division, *la Grèce*. 12 livraisons in-fol. sur papier ordinaire .... 96 fr.
— Le même ouvrage, les planches sur papier d'Hollande .... 144 fr.
— Du même ouvrage, un très-petit nombre d'exemplaires sur papier vélin, les planches terminées au lavis à l'encre de la Chine .... 480 fr.

Cet ouvrage est particulièrement destiné aux études des architectes, peintres, sculpteurs et amateurs des beaux-arts et de l'antiquité.

On s'est proposé, en le formant, de leur offrir un choix de ce que les beaux siècles de la Grèce ont produit de plus pur et de plus élégant, et de leur épargner les grands prix d'acquisition qu'occasionne la collection des ouvrages de luxe qui ont les arts de la Grèce pour objet.

Les douze livraisons publiées, qui forment un volume, renferment le Parthenon, les Propylées, l'Erechtéum, les temples de Minerve-Poliade et de Pandrose, les monumens choragiques de Thrasillus et de Lysicrates, le plan de l'Acropolis, la tour des Vents, enfin le portique d'Auguste. L'importance de ces monumens, types originaux de l'architecture grecque, rend ce volume infiniment recommandable. L'on peut dire que seul il compose un cours complet, où les trois ordres grecs, dorique, ionique et corinthien sont démontrés par les plus beaux et les plus riches exemples.

Galerie de S. A. R. Madame la duchesse de Berry. Ecole française. Peintres modernes. Publiée par M. le chevalier Bonnemaison, en 25 livraisons de 4 planches avec texte. Il paraît présentement 15 livraisons. Prix de la souscription pour chaque livraison .... 15 fr.
Galerie historique des Hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations,

contenant leurs portraits gravés au trait, avec un Abrégé de leurs vies, etc.; publiée par Landon. 13 vol. in-12. 1805 à 1811..... 117 fr. — *Idem*, sur papier vélin........ 234 fr.

La galerie historique peut tenir lieu de Dictionnaire historique. Elle en présente les principaux avantages sans en offrir les inconvéniens. La plupart de ces Dictionnaires sont ou trop volumineux, et contiennent une foule de personnages dont on n'a guère le désir de consulter l'histoire; ou trop abrégés, et ne présentent qu'une réunion, toujours trop nombreuse, d'articles arides, qui ne contiennent ordinairement que des dates ou des titres. La Galerie historique, au contraire, est un recueil de portraits graphiques et historiques des personnages les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations. Chaque notice est de 2, 4, 6 ou 8 pages et plus, suivant l'importance des articles. Pour justifier l'accueil que le public a fait à cet ouvrage, il suffit de nommer les principaux collaborateurs, MM. Auger, de Barante, Biot, Bourlois, Cuvier, Durdent, Feuillet, Landon, le Breton, Quatremère de Quincy, etc. etc. Les portraits qui accompagnent chaque notice ont été gravés au trait d'après les meilleurs originaux et les plus authentiques. Cet ouvrage se compose de 936 portraits et d'autant de notices, qui ont été distribuées aux souscripteurs en 26 livraisons, formant 13 volumes. Les personnes qui ne possèdent pas la collection complète peuvent encore se procurer ce qui leur manque.

Galerie mythologique, Recueil de monumens pour servir à l'étude de la mythologie, de l'histoire de l'art, de l'antiquité, etc. par A. L. Millin. 2 vol. in-8. avec 200 planches gravées au trait. 1811........* 36 fr. — Sur papier vélin..............................* 72 fr.

Galerie des peintres célèbres, avec des remarques sur le genre de chaque maître; par A. Lecarpentier. 2 vol. in-8, 1821..* 12 fr.

Galerie des peintres flamands, hollandais et allemands, ouvrage enrichi de 201 planches gravées d'après les meilleurs tableaux de ces maîtres, par les plus habiles artistes de France, de Hollande et d'Allemagne, etc.; par J. B. P. Lebrun, peintre. 3 volumes grand in-folio. 1792 à 1796.. 300 fr.

Cet ouvrage, composé des seules productions d'une école distincte et séparée, est accompagné d'un texte, dans lequel M. Lebrun a développé toute l'étendue des connaissances qu'une étude particulière de la peinture, une longue expérience et de fréquens voyages dans les pays étrangers lui ont fait acquérir. — Quoique commencé en 1776, il n'a été terminé qu'en 1796, et se trouvait, par la mort de l'auteur, sous le scellé depuis plusieurs années. Il consiste en : 1°. Douze livraisons, de 12 planches chaque, un premier supplément de 50 planches; un second supplément de 7 planches.

2°. Trois volumes de texte; savoir : le tome I, de 77 feuilles d'impression; II, de 29 feuilles; III, de 19 feuilles.

Les personnes qui n'ont pas la totalité de l'ouvrage, pourront le compléter pendant six mois.

Galerie de Saint-Bruno, par Lesueur, gravée au trait, avec une description analytique et raisonnée de chaque tableau, par M. L. R. F. 1 vol. in-8. avec 26 gravures............ 9 fr.

Géographie de Büsching, nouv. édit. originale revue et augmentée. 16 vol. in-8......... 60 fr.

Géographie de la France, par Büsching, séparément de son grand ouvrage. 2 vol. in-8... 8 fr.

Géralwood, ou le voleur et l'Enfant trouvé; trad. de l'anglais. 4 vol. in-12. 1804.... 7 fr. 50 c.

Germaine (nouvelle), par l'auteur des Orphelins de Flower-Garden. In-12. 1804..... 1 fr. 50 c.

Glossaire de la Langue romane, contenant l'étymologie et la signification des mots usités dans les XI, XII, XIII, XIV, XV et XVIe siècles, etc. Ouvrage utile à ceux qui voudront consulter ou connaître les écrits des premiers Auteurs français, par Roquefort. 2 forts vol. grand in-8. avec gravure. 1808................ 24 fr. — *Idem*, sur papier fin.................. 30 fr.

— *Idem*, sur papier vélin ou d'Hollande..* 72 fr.

Grammaire analytique et pratique de la langue allemande, par Goebel. In 8.............. 3 fr.

— *Idem*, ou Nouveaux principes de la Langue allemande, par Junker. 2e édit. In 8. 1802.. 4 fr.

Grammaire allemande (Abrégée de la), d'après les principes de Gottsched et Junker, avec un petit Dictionnaire de mots les plus nécessaires. In-12. en parch............... 1 fr. 80 c.

— *Idem*, allemande, à l'usage des Français, par Meidinger. 9e édit. orig. In-8. 1818.. 4 fr. 50 c.

— *Idem*, par Mozin. In-8... 4 fr. 50 c.

— *Idem*, par Oger. 3e édit. in-12.. 2 fr.

Grammaire espagnole, composée par l'Académie royale, et publiée par Chalumeau de Verneuil. 2 vol. in-8. 1821.. 12 fr. 75 c.

Grammaire française, à l'usage des Allemands, par Meidinger. 29 édit. orig. in-8. 1813.. 4 fr. 50 c.

— *Idem*, par Mozin. In-8... 4 fr. 50 c.

Grammaire italienne, à l'usage des Français, par Meidinger. Edition originale. In-8... 4 fr. 50 c.

Guide aux Droits civils et commerciaux des étrangers en Espagne, ou Recueil des traités, pactes, etc. depuis le XVIIe siècle jusqu'en octobre 1819, par G. Lobé. In-8. 1821.* 7 fr. 50 c.

Guide des Voyageurs en Europe, par Reichard. Nouvelle édition originale. 4 vol. petit in-8. dont un de cartes *Weimar*, 1818...* 36 fr.

Gumal et Lina, ou les Enfans africains; histoire religieuse, instructive et amusante, imitée de l'allemand du prof. Lossius, par M. Dumas 3 vol. in-12. avec 3 fig. Nouv. édit. 1818... 6 fr.

Cet utile ouvrage a pour principal but d'inspirer à la jeunesse, sous une forme agréable, et dans un conte plein d'intérêt, dont la scène est en Afrique, des idées saines et pures, sur la religion chrétienne. L'ingénieux auteur, après avoir développé à son élève les principes de la religion naturelle, le conduit insensiblement à connaître et à goûter les sublimes vérités de la religion révélée, et les douces jouissances qu'elle procure. Il a eu soin de ne pas toucher au dogme, en sorte que son livre convient également à toutes les communions chrétiennes, puisqu'il ne contient rien qui blesse les préceptes d'aucune d'elles.

Héloïse (la Nouvelle), par J.-J. Rousseau. 4 vol. in-8. fig. *Paris*, 1808................ 16 fr.

Herman et Dorothée, de Goethe, traduit par Bitaubé. In-18. fig. an IX.......... 1 fr. 50 c.
— *Idem*, sur papier grand raisin vélin, fig. avant la lettre.......................... 5 fr.
Heures de Garde. (quarante-huit) *Voyez Quarante.*
Histoire de l'Anatomie, par Thomas Lauth, professeur, in-4. tome 1 *Strasbourg*, 1815. * 18 fr.
Histoire naturelle des Aranéides, par C. A. Walckenaer. In-12. oblong, avec figures coloriées. Livraisons 1 à 5.. 25 fr.
Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, et des Juifs, pour servir d'introduction à l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury. par Calmet. 5 vol. in-12 avec cartes. 1770.. . 12 fr. 50 c.
Histoire de l'Art par les Monumens, depuis sa décadence au quatrième siècle, jusqu'à son renouvellement au seizième; par M. Séroux d'Agincourt. 6 vol. in-fol avec 325 planches. *Paris*, de l'imprimerie de Didot l'aîné, 1823. (Ouvrage complet)........................ 720 fr.

L'ouvrage de M. d'Agincourt sert à combler, dans l'histoire de l'esprit humain, un vide de douze siècles. L'entreprise était de longue haleine, hérissées de difficultés de toute espèce; M. d'Agincourt s'y est livré tout entier, avec ce zèle persévérant qui finit par triompher des plus grands obstacles. Fixé à Rome depuis l'époque où il lui fut permis de quitter les affaires, il a employé les trente dernières années de sa vie, à recueillir et à ordonner les matériaux du grand ouvrage dont il avait depuis long-temps conçu et arrêté le plan. L'ardeur qui l'animait s'est communiquée à un grand nombre de savans et d'artistes, avec lesquels ses goûts et ses études le mettaient en relation, et ils ont répondu à son appel, en lui adressant de toutes parts les résultats des recherches qu'il avait provoquées. De cette longue succession de travaux constamment dirigés vers un même but, de cette longue accumulation de documens puisés partout aux meilleures sources; enfin de ce rare concours des plus vives lumières, habilement réfléchies sur tous les points du plus vaste sujet, est enfin résultée l'*Histoire de l'Art pendant le moyen âge*, dont la publication a été vivement désirée et si long-temps attendue dans le monde littéraire.

Ici, nous ne pouvons mieux faire que de laisser l'auteur exposer lui-même le plan de son ouvrage :

« Je l'ai commencé, dit-il dans sa préface, par un *Tableau historique de l'état civil et politique de la Grèce et de l'Italie, depuis la première époque de la décadence de l'Art, jusqu'à celle de son renouvellement complet.*

« Après ce tableau général du moyen âge, j'entre en matière, et parcourant mon sujet dans ses trois grandes divisions, j'offre successivement l'histoire de l'*Architecture*, celle de la *Sculpture*, et celle de la *Peinture*.

« Le titre de mon ouvrage, *Histoire de l'Art par les Monumens*, indique assez clairement le but que je me suis proposé d'atteindre, pour faire prévoir la marche que j'ai suivie. Ce que les historiens des beaux-arts se sont contentés de dire, je voulais le montrer dans mon livre : ici, c'étaient surtout les monumens qui devaient parler..... Trente années des études les plus assidues, des recherches les plus actives, et les secours abondans que j'ai reçus de toutes parts, ont à peine suffi pour rassembler ces immenses matériaux, et pour les ordonner convenablement entre eux sur les planches de mon ouvrage. Celles-ci sont au nombre de *trois cent vingt-cinq*, dont *soixante-treize* appartiennent à l'Architecture, *quarante-huit* à la Sculpture, et *deux cent quatre* à la Peinture. Les monumens dont elles offrent une représentation soit entière soit partielle, excèdent le nombre de *quatorze cents*, et plus de *sept cents* sont inédits : gravées sous mes yeux par les plus habiles artistes, elles sont exécutées avec une fidélité dont il y a peu d'exemples.

« Il était indispensable de les accompagner d'une notice détaillée de tous les objets qu'elles présentent : c'est ce que j'ai fait, en rédigeant, avec l'attention la plus scrupuleuse, une *table analytique des planches*, qui contient, outre l'indication précise de tout ce qu'il importe de savoir sur chaque monument, une foule de documens précieux qui ne pouvaient entrer dans le tissu des Discours historiques..... Cet inventaire détaillé des plus intéressantes productions de l'art pendant douze siècles, forme à lui seul plus d'un tiers du texte de l'ouvrage; et j'ose penser qu'il offre, sur le sujet que j'ai traité, la collection de faits la plus nombreuse et la plus soigneusement vérifiée qui existe en aucune langue. »

Pour donner une juste idée du mérite de l'ouvrage de M. d'Agincourt, nous transcrirons ici le jugement qu'en porte dans le *Journal des Savans*, M. Quatremère de Quincy, membre de l'Institut, qui, depuis long-temps fait autorité en pareille matière par la profondeur de ses connaissances et par la sûreté de son goût. — « *L'ouvrage de M. d'Agincourt*, dit-il, *a d'autant plus de droits à la reconnaissance publique, qu'il est du nombre de ceux qu'on ne devait guère espérer de voir entreprendre, et que très probablement on ne refera jamais.....*

« *Il a fallu qu'il se rencontrât un homme qui fît d'un tel ouvrage sa passion unique, qui, indifférent aux jouissances habituelles de la société, employât son revenu de trente années, à des dépenses sans nombre de voyages, de correspondances, de dessins et de gravures; enfin, qui, heureusement placé dans un centre où aboutissent les curieux, les savans, les artistes de toute l'Europe, fût à même de recueillir des documens et des matériaux, dont la recherche personnelle aurait consumé la vie entière d'un homme.*

« *On peut comparer l'ouvrage de M. d'Agincourt, pour le travail et l'utilité, à ces grandes collections de matériaux pour l'histoire, que le zèle des savans bénédictins n'eut pas le temps d'achever. C'est un de ces ouvrages féconds en d'autres ouvrages; et aucun écrivain, qui voudra remonter au-delà du seizième siècle, ne pourra se passer de le consulter.*

« *Il n'est donc point de bibliothèque qui ne doive le ranger au nombre des collections historiques les plus indispensables.* »

Cet important ouvrage, publié par livraisons successives au nombre de vingt-quatre, est aujourd'hui entièrement terminé. Les personnes qui n'auraient pas encore fait retirer les dernières livraisons, pourront se compléter pendant six mois.

Histoires de la Bible, ou Récits tirés des Saintes-Ecritures, à l'usage de la jeunesse chrétienne; par M. le pasteur Boissard. 2e édition. 1 vol. in-12. 1816.......................... * 2 fr.
Histoire critique de l'Etablissement des Colonies grecques. Ouvrage qui a remporté le prix proposé par la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut en 1813; par M. Raoul-Rochette. 4 vol. in-8. 1815.. 30 fr.
— *Idem*, sur papier vélin.. 60 fr.
Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne, depuis l'époque de son établissement par Ferdinand V, jusqu'au règne de Ferdinand VII; tirée des pièces originales des Archives du conseil

de la *Suprême*, et de celles des tribunaux subalternes du Saint-Office; par D. Jean Ant. Llorente, ancien secrétaire de l'Inquisition de la Cour; dignitaire-écolâtre et chanoine de l'église primatiale de Tolède; chancelier de l'Université de cette ville; chevalier de l'ordre de Charles III; membre des Académies de l'histoire et de la langue espagnole de Madrid, de celle des Belles-lettres de Séville, etc. Seconde édition, revue. 4 forts vol. in-8. 1818...... 26 fr.

Histoire de l'Assemblée constituante, par M. Ch. Lacretelle, 2 vol. in-8. *Paris*, 1821... 12 fr.

Cet ouvrage, qui forme un travail complet sur une des époques les plus mémorables des temps modernes, n'a aucun rapport avec celui de J. P. Rabant. Il forme aussi les tomes I et II de l'*Histoire de la Révolution française*, par M. Ch. Lacretelle, et les tomes VII et VIII de son *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*. On peut ajouter à cet ouvrage la collection ci-après:

— Collection de Portraits de députés à l'Assemblée nationale constituante, au nombre de 216, gravés par Le Vachez, formant 2 vol. in-4....... 75 fr.

Histoire des plus importants événemens dans les Annales de l'Europe durant les quatre dernières années, rédigée d'après les documens les plus authentiques (en anglais), avec une Collection de 19 Vues, dont 4 doubles, très-soigneusement exécutées en couleur, et représentant *Moscou*, le *Kremlin*, *Smolensk*, *Dantzick*, *Hambourg*, *Berlin*, *Dresde*, *Leipzig*, *Hanau*, *Francfort*, *Amsterdam*, *Lahaye*, *Rosière*, *Paris* et l'*île d'Elbe*, plus une Carte, une planche de Portraits et le *fac simile* des principaux personnages qui ont joué un rôle pendant lesdits événemens. 1 vol. in-fol. sur papier vélin. *Londres*, 1816....... 264 fr.

— Le même ouvrage, sur grand papier vélin, format atlantique....... 518 fr.

Histoire de l'Enfant prodigue, en douze Tableaux, tirée du Nouveau Testament, dessinée et gravée par Duplessis-Bertaux, en 1815, accompagnée d'un texte historique, imprimé sur papier vélin par Didot aîné. In-4....... 12 fr.

Histoire de l'Expédition française en Egypte pendant les années 1798 à 1804, par P. Martin. 2 vol. in-8. 1815....... 10 fr.

Histoire de France, depuis la Révolution de 1789, écrite d'après les Mémoires et Manuscrits contemporains, recueillis dans les dépôts civils et militaires, par F. E. Toulongeon, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, avec cartes et plans. 7 vol. in-8. de l'imprimerie de Didot jeune, 1801 à 1818. Ouvrage terminé....... 45 fr.

— Le même ouvrage en 4 vol in-4. avec cartes et plans....... 66 fr.

N. B. Il a été tiré un très petit nombre d'exemplaires sur papier vélin de l'un et de l'autre format.

Histoire de France pendant le dix-huitième siècle, par M. Charles Lacretelle, de l'Académie française. Tomes 1 à 12. in-8. 1819 à 1825....... 66 fr.

— Sur papier vélin....... 132 fr.

N. B. Les tomes 7 à 12 de l'ouvrage ci-dessus, qu'on peut se procurer séparément, paraissent aussi sous le titre de:

Histoire de la Révolution française, par Ch. Lacretelle, de l'Académie française. Tomes 1 à 6. (L'ouvrage entier formera 8 vol. Les deux derniers sont sous presse.) Prix de chaque volume....... 6 fr.

— Pour lesdits ouvrages, une Collection de 16 gravures soigneusement exécutées au burin, et représentant les principaux événemens de la révolution....... 8 fr.

— La même Collection de gravures, avant la lettre et avec les eaux fortes....... 16 fr.

Histoire générale et raisonnée de la Diplomatie française, ou de la Politique de la France, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à la fin du règne de Louis XVI, avec des tables chronologiques de tous les Traités conclus par la France, par M. de Flassan. Seconde édition, corrigée et considérablement augmentée. 7 forts vol. in-8. 1811....... 45 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin....... 90 fr.

Histoire des Français, par M. Simonde de Sismondi (auteur de l'*Histoire des Républiques italiennes*, de la *Littérature du midi de l'Europe*, de *Julia Severa*, etc.) in-8. tomes 1 à 6. 45 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin superfin satiné....... 90 fr.

Après avoir présenté l'Histoire de l'Italie sous un jour absolument nouveau, M. de Sismondi a entrepris de même de faire sortir de ses antiques monumens une véritable Histoire des Français, exempte de toute prévention nationale et de tout esprit de parti. Les peuples éprouvent le besoin de connaître l'influence qu'exerça sur eux, aux diverses époques de leur histoire, le gouvernement auquel ils obéissaient; quelles circonstances accélérèrent ou retardèrent le développement de leur intelligence, favorisèrent ou détruisirent leur industrie, leur moralité et leur repos; quelles furent les révolutions de la condition privée; par quelles calamités des troupeaux d'hommes avaient été réduits à n'être plus que la propriété de maîtres souvent barbares; par quels progrès réguliers, ou par quelles secousses, ces mêmes esclaves s'élevèrent graduellement à la condition de serfs, de vassaux, de sujets, de citoyens. M. de Sismondi a tracé le tableau de ces vicissitudes de la nation française. Six volumes, déjà publiés, conduisent cette Histoire nationale au travers de huit siècles; ainsi l'auteur a déjà parcouru plus de la moitié de la durée de la monarchie. Les divisions chronologiques par dynastie et par règne, qui s'adaptent si bien à l'Histoire des rois, n'ont point autant de vérité pour l'Histoire des peuples: celle-ci ne se divise proprement qu'en périodes morales. Déjà M. de Sismondi a présenté deux invasions des Gaules par les Barbares, sous les Mérovingiens et les Carlovingiens, et la fusion de ces conquérans avec les anciens habitans; il a montré ensuite la France, pendant les règnes des premiers Capétiens, partagée entre un nombre infini de chefs indépendans, et unie seulement par le lien fédéral de la féodalité. Il lui reste à faire voir d'abord le pouvoir monarchique constitué au milieu d'elle, au treizième siècle, avec l'aide des hommes de loi; le pouvoir absolu ne se fut pas plus tôt étendu sur la nation, que trois systèmes de guerre, qui caractérisent trois époques différentes, résultèrent de son établissement. La possession de ce pouvoir causa les premières: ce furent les guerres de succession avec les Anglais; les prétentions au dehors de ceux qui l'exerçaient, causèrent les secondes: ce furent les guerres de

succession des trônes étrangers, de Naples et de Milan; les prérogatives auxquelles ils prétendaient au-dedans, causèrent les troisièmes : ce furent les guerres de religion. Le pouvoir absolu se reposa ensuite dans ce qu'il croyait sa force. Cette force n'était que faiblesse; elle amena la révolution. Telle est la suite des périodes morales que M. Sismondi a encore à parcourir; il ne marche qu'appuyé sur des preuves puisées aux sources originales, et tout ce qu'il dit est le résultat d'une étude approfondie et consciencieuse.

Histoire généalogique de la maison souveraine de Hesse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (par M. le baron de Türckheim, ancien ministre de la cour de Hesse-Darmstadt.) 2 forts vol. in-8. avec tableaux. *Strasbourg*, 1820 .... * 18 fr.

Histoire générale des Sciences et de la Littérature, depuis les temps antérieurs à l'Histoire grecque jusqu'à nos jours, par l'abbé. Andrès Tome Ier, in-8. *Paris*, 1805 .... * 5 fr.

Histoire de la Législation, par M. le marquis de Pastoret. In-8. Tomes 1 à 7, de l'Imprimerie Royale, 1817 à 1824 .... * 45 fr.

Histoire métallique de Napoléon Bonaparte, ou Recueil des Médailles et Monnaies qui ont été frappées depuis la première campagne de l'armée d'Italie jusqu'à son abdication en 1815, par Millin, conservateur des médailles et antiquités à la Bibliothèque du Roi : ouvrage servant de complément à son Histoire métallique de la Révolution française 1 vol. gr. in-4. avec 60 planch. *Londres*, 1819 .... * 110 fr.

— *Idem*, supplément, 1821 .... * 18 fr. 50 c.

Histoire littéraire de la France. Ouvrage commencé par les Religieux bénédictins de la congrégation de saint Maur, et continué par des membres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Tomes XIII, XIV, XV et XVI. 4 forts vol. in-4. 1814 à 1824. Chaque vol .... * 21 fr.

Histoire de l'origine et des dix premières années de la société biblique britannique et étrangère, traduite de l'anglais du Rév. J. Owen. 2 vol. in-8. 1820 .... 12 fr.

Histoire des troubles des Cévennes ou de la guerre des Camisards, sous le règne de Louis XIV, par M. Court. 3 vol. in-12, nouvelle édition, 1819 .... 10 fr.

Histoire de l'occupation de la Bavière par les Autrichiens, en 1778 et 1779, par N. François de Neufchâteau. An XIV .... 5 fr.

Histoire de l'Origine, des Progrès et de la Décadence des Sciences dans la Grèce, trad. de l'allemand de Meiners, par Ch. Lavaux. 5 vol. in-8. an VII (1799) .... * 25 fr.

Histoire de la Maison de Bade, par M. V.***. 2 vol. in-8. 1807 .... 7 fr. 50 c.

Histoire naturelle des Oiseaux, par MM. de Buffon et Guéneau de Montbéliard. 10 vol. in-folio. très grand papier (Imprimerie royale.) 1783 à 1786 .... 720 fr.

— Collection de 1008 planches d'Oiseaux enluminés, pour servir à l'intelligence de l'Histoire naturelle des Oiseaux, par Buffon; format grand in-folio .... 1008 fr.

— La même Collection, format grand in-4 .... 756 fr.

« Cette Collection de planches enluminées de Buffon, dit M. le baron Cuvier, est devenue la Collection fondamentale et classique de figures pour l'étude de l'Ornithologie, celle qui comprend le plus d'espèces et les fait mieux connaître, celle que les naturalistes sont toujours obligés de consulter et de citer, malgré les ouvrages infiniment plus magnifiques dont cette branche de la science a été enrichie dans ces derniers temps. »

M. le baron Cuvier ajoute : « Aucune des Collections existantes n'est plus complète à beaucoup près; on pourrait dire même qu'en ayant égard à tout ce qu'un pareil ouvrage exige, aucune n'est aussi parfaite; car il n'en est aucune où les détails des formes du bec et des pieds, ces parties si essentielles à la détermination des genres, aient été exprimés avec autant de soins. »

Histoire de Pierre III, empereur de Russie, imprimée sur un manuscrit trouvé dans les papiers de M. de Montmorin, et composée par un agent secret de Louis XV à la cour de Pétersbourg. 3 vol. in-8. avec fig. 1799 .... 12 fr.

Histoire raisonnée des Maladies observées à Naples pendant l'année 1764, par Sarcone, trad. de l'italien par Bellay. 2 vol. in-8. *Lyon*, 1805 .... 9 fr.

Histoire des Républiques italiennes du moyen âge; par J. C. L. Simonde de Sismondi. 16 vol in-8. Nouvelle édition. (Sous presse.)

Un petit nombre d'exemplaires sur pap. vélin .... 192 fr.

— Du même ouvrage, les tomes IX à XVI séparément, sur papier ordinaire. 1818 .... 48 fr.

Histoire des principaux Lazarets de l'Europe, par J. Howard, trad. de l'anglais par Bertin; suivi d'un Traité sur la Peste, par Mead. In-8. 1801 .... 5 fr.

Histoire de la Rivalité de Carthage et de Rome, par Dampmartin. 2 vol. in-8. 1789 .... 8 fr.

Histoire du Siége de Gibraltar (en 1782) In 8. *Cadix*, 1783 .... 2 fr. 50 c.

Histoire de la Secte des Amis, par madame Adèle de Thon. in-12. *Londres*, 1821. * 6 fr. 50 c.

Homme (l') physique et moral, par Ganne, médecin. in-8. grand pap. 1791 .... 5 fr.

Hygrologie, ou Exposé chimico-physiologique des Humeurs contenues dans le corps humain, par Plenck; trad. du latin par Pitt. In-8. *Lyon*, an VIII .... 2 fr.

Iconographie grecque, avec des Notices chronologiques et historiques, par E. Q. Visconti membre de l'Institut. 3 vol. in-4. avec un Atlas de 59 gr. planch. in-fol. atlant. 1811.* 240 fr.

Iconographie romaine, tome Ier, Hommes illustres. Plus une planche et 12 articles de supplément

à l'Iconographie grecque, par E. Q. Visconti. Vol. in-4. de texte, et un Atlas de 17 planches in-fol. 1818. .... * 72 fr.
— Le même, continué par Mongez, tome 2, format in-4, et un Atlas gr. in-fol. de 21 pl. * 100 fr.
Iliade (l') d'Homère, traduite en vers français, suivie de Notes critiques, etc.; par E. Aignan, membre de l'Institut. 2ᵉ édit. 2 vol. in-8. 1812.......... 12 fr.
Imitation de Jésus Christ, traduction nouvelle faite d'après une édition latine, revue sur les textes les plus authentiques, et principalement sur le plus ancien manuscrit en quatre livres, inédit, et conservé à la Bibliothèque du Roi; par M. J. B. M. Gence. Edition stéréotype d'Herhan d'après son procédé perfectionné en matrices mobiles de cuivre. 1 vol. in-18 de 426 pages, 1820. 2 fr.
Sur papier vélin.......... 4 fr.
— Le même ouvrage, format in-12. Pap. ordin....... 2 fr. 50 c. — Papier fin.......... 3 fr.
Sur papier vélin.......... 5 fr.
Importance (de l') dont Paris est à la France, et du soin que l'on doit prendre de sa conservation. Mémoire inédit du maréchal de Vauban. In-8, fig. *Londres*, 1821.......... 2 fr. 25 c.
Improvisateur (l') français, par S...... (Recueil de pensées, d'anecdotes, de bons mots, d'épigrammes, etc., appliqués à presque chaque mot de la langue française, et classés en forme de dictionnaire). 21 vol. in-12, 1804 à 1806.......... 63 fr.
Ce curieux ouvrage, pendant long-temps sous le scellé, manquait dans le commerce. Il n'en reste plus qu'un petit nombre d'exemplaires.
Influence (de l') des Passions sur le bonheur des individus et des nations, par madame de Staël. Nouvelle édition, revue et corrigée. 1 vol. in-12. 1820.......... 3 fr.
Institution des Enfans, ou Conseils d'un père à son fils, traduction libre du latin de Muret, en vers français, par François de Neufchâteau; accompagnée d'une traduction en vers allemands, à pages de regard, et suivie de l'original latin. Petit vol. in-12. à l'usage des maisons d'éducation. La douzaine.......... 4 fr. 50 c.
Intérêt (de l') de la France à l'égard de la traite des Nègres, par M. de Sismondi. In-8. 1 fr. 50 c.
Introduction à l'étude de l'Art de la Guerre, par le comte de la Roche-Aymon. 4 vol. in-8. et 3 cahiers in-fol de cartes et plans. 1802 à 1804.......... * 66 fr.
Italie (l') avant la domination des Romains, par M. Jos. Micali; ouvrage traduit sur la seconde édition italienne, par MM. ***, et accompagné d'un Discours préliminaire et de Notes, par M. Raoul Rochette, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 4 vol. in-8. et un Atlas in-fol. de 67 planches gravées en taille-douce, avec une carte de l'Italie ancienne. *Paris*, 1824.......... 75 fr.
Itinéraire de poche de l'Allemagne et de la Suisse, avec les routes de Paris et de Pétersbourg. Ouvrage extrait du *Passager allemand* de Reichard, avec une carte des postes. 1 vol. in-12. imprimé en petit caractère, sur papier vélin.......... * 9 fr.
Journal des Observations minéralogiques dans une partie des Vosges et de l'Alsace, par de Sivry. In-8. 1792.......... 1 fr. 80 c.
Journal d'un Voyage en Prusse et en Allemagne, par le comte de Guibert (de l'Académie française.) 2 vol. in-8. fig. an XII.......... 7 fr 50 c.
Julia Sévéra, ou l'an quatre cent quatre-vingt-douze (tableau des mœurs et des usages lors de l'établissement de Clovis dans les Gaules), par M. Simonde de Sismondi (auteur de l'*Histoire des Républiques italiennes*, de l'*Histoire des Français*, etc. etc.) 3 vol. in-12. *Paris*, 1822.......... 7 fr. 50 c.
Langue hébraïque (la) restituée, et le véritable sens des mots hébreux, rétabli et prouvé, par Fabre d'Olivet. 2 vol. in-4. 1805.......... * 40 fr.
Leçons (les) de la Parole de Dieu, sur l'étendue et l'origine du mal dans l'homme, par Mouliuié. In-8. *Genève*, 1821.......... * 5 fr. 50 c.
Leçons de Belles-Lettres, par M. Mermet. 3 vol. in-12. 1802.......... 6 fr.
Lettre sur la Campagne du général Macdonald dans les Grisons, en 1800 et 1801, par Ph. Ségur. In-8. an X.......... 1 fr. 50 c.
Lettres inédites de Voltaire. 1 vol. in-8. 1818.......... 4 fr.
Lettres sur Paris, ou Correspondance de M. *** pendant son séjour à Paris, dans les années 1806 et 1807. 1 vol. petit in-8. 1809.......... 3 fr. 60 c.
Lettres particulières du baron de Vioménil, sur les affaires de Pologne en 1771 et 1772; précédées d'une Notice historique, et de Souvenirs contenant des faits inconnus jusqu'ici, sur le démembrement de la Pologne en 1772. 1 vol. in-8.......... 4 fr.
— Le même ouvrage, sur papier vélin.......... 8 fr.
Lettres de la Vendée, roman historique (par mad. E. de Toulongeon.) 2 vol. in-12. An IX. 3 fr.
Lettres sur la Vie et le Règne de Frédéric II. 3 vol. in-8. 1789.......... 10 fr. 50 c.
— Le même, en 5 vol. pet. in-8. ou in-12.......... 7 fr. 50 c.
Lettres de madame du Deffand à Horace Walpole, de 1766 à 1780. 4 vol. in-8. 1812. pap. vél. 48 fr.
Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau, par mad. de Staël. Nouvelle édition, revue et corrigée. Petit vol. in-12. 1820.......... 1 fr. 20 c.
Lettres sur l'Angleterre, par M. le baron de Staël. 1 vol. in-8. 1825..........

Liliacées (les), par J. P. Redouté. 80 livraisons, formant 8 vol. grand in-fol. pap. vél. avec fig. coloriées. Ouvrage terminé.. 2400 fr.
— Le même ouvrage, grand in-fol. atlantique, les planches retouchées par l'auteur. Edition tirée à un très petit nombre d'exemplaires.. 4500 fr.
Liste alphabétique (nouvelle) des Postes, dressée en faveur des Voyageurs qui partent de Strasbourg pour l'Allemagne. Nouvelle édition 1809.. 1 fr.
Littérature (de la) du Midi de l'Europe, par J. C. L. Simonde de Sismondi (auteur de l'*Histoire des Républiques italiennes*). Nouv. édit. revue et corrigée. 4 vol. in-8. 1819.................. 24 fr.
Littérature (de la) considérée dans ses rapports avec les institutions sociales; par madame de Staël. Nouvelle édition, revue et corrigée. Fort vol. in-12. 1820.. 4 fr.
Livre élémentaire de morale, par M. le professeur Saltzmann 2 vol. petit in 8. 1785...... 8 fr.
Livre de Prières et de Méditations religieuses, à l'usage des Chrétiens éclairés de l'église catholique; ouvrage traduit de l'allemand du docteur Brunner, curé catholique, et revu par M. Geoce. 1 vol. in-12. *Paris*, 1822.. 3 fr.
Lusiadas (os), poema do grande Luis di Camoës. 2 vol. gr. in-18. 1818.................. 6 fr.
Machiavelli (Nic.) Opere. 10 vol. in-8. *Milano*, 1804.. 60 fr.
Magazin (historisches,) ou Magasin historique pour l'esprit et le cœur. Ouvrage de lecture agréable en langue allemande, approprié aux besoins de ceux qui étudient cette langue, et adopté dans les Lycées et Pensionnats. 8e édition, avec un Vocabulaire explicatif des mots et des phrases difficiles à traduire. 3 parties in-8. 1823.. 4 fr. 50 c.
Magasin des Enfans, par mad. Leprince de Beaumont. 4 part. in-12. 1808.......... 6 fr. 50 c.
Magnétisme animal. — Annales de la Société harmonique des Amis-Réunis de Strasbourg, ou Cures que les membres de cette Société ont opérées par le magnétisme animal. Tome 3e. In-8. 1789.. 6 fr.
— Aphorismes de M. Mesmer, ou Détails servant de suite aux Aphorismes de Mesmer, publ. par M. Caulet de Veaumont. Tome 2e. In-12, 1786.. 1 fr. 50 c.
— Essai sur la Théorie du Somnambulisme magnétique, par M. T. in-8. 1785....... 2 fr. 50 c.
— Lettres pour servir de suite à l'Essai sur la Théorie du Somnambulisme, par M. T. In-8. 1787.. 2 fr.
— Mémoire de F. A. Mesmer, sur ses découvertes. Petit in-8. *Paris*, an VII.......... 2 fr.
— Observations adressées aux commissaires chargés par le Roi de l'examen du Magnétisme animal, etc. par un médecin de province. In-8. 1784.. 2 fr.
— *Idem.* Par un médecin de Paris, in-8.. 1 fr. 50 c.
— Exposé des différentes Cures opérées par différens membres de la Société harmonique à Strasbourg. Deuxième édition grand in-8. 1788.. 3 fr.
— Extrait du Journal d'une Cure magnétique. In-8. 1787.. 1 f. 50 c.
— Journal du Traitement magnétique de la demoiselle N., par T. de N. 2 vol. grand in-8. 1786.. 6 fr.
— Journal du Traitement magnétique de madame B., par T. de M. In-8. 1787.......... 3 fr.
— Lettres sur la seule explication satisfaisante des phénomènes du magnétisme animal et du Somnambulisme, déduite des vrais principes fondés dans la connaissance du Créateur de l'homme et de la nature, et confirmées par l'expérience. In-8. 1788.. 1 fr.
— Lettre adressée à M. le marquis de Puységur, sur une observation faite à la lune, précédée d'un Système nouveau sur le Mécanisme de la Vue, par M. M***. In-8. 1787..... 1 fr. 80 c.
— Mémoires pour servir à l'Histoire et à l'Etablissement du magnétisme animal, par le marquis de Puységur. In-8. 1786.. 6 fr.
— Prospectus d'un nouveau Cours théorique et pratique du magnétisme animal, par le docteur Würtz In 8. 1789.. 1 fr. 20 c.
Maître espagnol (le), à l'usage des Français; cinquième édition, entièrement refondue par Cormon. In-8, 1820.. 5 fr.
Manuel de l'Amateur d'Estampes, faisant suite au Manuel du Libraire, par F. E. Joubert père, 3 vol. in-8, 1820 et 1821.. * 30 fr.
Manuel diplomatique, ou Précis des agens diplomatiques, par M. le baron de Martens. 1 fort vol. gr. in-8. *Paris*, 1822.. * 9 fr.
Manuel du Muséum français, contenant une description analytique et raisonnée, avec une gravure au trait de chaque tableau, tous classés par écoles et par œuvres des grands maîtres. Par F. E. T., membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur. Format in-8. — 1re livraison, OEuvre du Poussin, avec 19 gravures, 3 fr. — IIe. OEuvre du Dominiquin, avec 20 gravures, 3 fr. — IIIe. OEuvre de Rubens, avec 48 gravures, 9 fr. — IVe. OEuvre de Raphaël, avec 39 gravures, 9 fr. — Ve. OEuvre de Lebrun, avec 35 gravures, 9 fr. — VIe. OEuvre de Van Ostade, Gérard-Dow et Vandyck, avec 49 gravures, 9 fr. — VIIe. OEuvre de Vernet, avec 30 gravures, 7 fr. 50. — VIIIe. OEuvre du Titien, avec 24 gravures, 6 fr. — IXe. OEuvre de P. Véronèse, avec 17 gravures, 6 fr. — Xe. OEuvre de Lesueur, avec 26 gravures, 9 fr. — La collection des 10 livraisons, publiée de 1802 à 1808.. 70 fr. 50 c.

— Le même ouvrage, sur pap. vélin et d'Hollande.................. 141 fr.

Cet ouvrage donne une description historique et raisonnée des tableaux des grands maîtres composant le Muséum français. On a pensé que ce serait rendre un service réel aux arts que d'indiquer dans chacune de leurs productions les beautés qui les rendent supérieures, et les négligences qui rentrent dans le médiocre.

L'ouvrage est divisé par livraisons de plus ou moins d'etendue, chaque livraison donnant l'œuvre d'un grand maître, avec une notice sur sa vie, et une copie au trait de chaque tableau. La copie gravée d'un tableau ne rend jamais la peinture; elle ne peut rendre que la composition, et pour cela un trait nettement esquissé nous a paru suffire.

Le Manuel du Muséum français sera un guide précieux pour ceux qui voudront voir avec fruit cette immense réunion de chefs-d'œuvre. Chaque volume se vend séparément.

Manuel de Religion et de Morale, en forme de livre de prières, ou Réflexions et Sentimens, rédigés selon le véritable esprit de la religion de Jésus-Christ, par M. Oegger, premier vicaire de l'église de Notre-Dame à Paris. 1 gros vol. *in*-12 1822.................. 4 fr.

Manuel du Voyageur en Italie. 1 fort vol. in-12 avec une carte. *Milan*, 1818......... * 12 fr.

Manuel du Voyageur en Suisse, par Ebel. 3 vol. in-8. fig. Nouv. édit. *Zuric*, 1818. ... * 50 fr.

Maximes et Réflexions morales du duc de La Rochefoucault, avec son portrait écrit par lui-même, et une Notice sur sa vie. Edition stéréotype d'Herhan, d'après son procédé perfectionné. 1 vol. in-18, 1820.............. 1 fr. — Sur papier vélin.................. 2 fr.

— Le même ouvrage, format in-12....... 1 fr. 50 c. — Sur papier vélin.............. 3 fr.

Médecine perfective, ou Code des bonnes Mères, par J. A. Millot. 2 vol in-8. 1809...... 12 fr.

Medjnoun et Leila, poëme traduit du persan de Djamy, par Chezy. 2 vol. in-16. 1807... * 3 fr.

Mélanges historiques et politiques, par M. A. H. L. Heeren, professeur d'histoire à l'Université de Gœttingue (auteur de l'*Essai sur l'influence des Croisades*). 1 vol. in-8. 1817... ..... 4 fr.

Mémoire adressé au Consistoire de l'Eglise évangélique luthérienne de Paris, sur une institution pieuse, etc., par le docteur Würtz. In-8. 1811...................... 1 fr. 50 c.

Mémoire sur l'amélioration du Commerce maritime de la France, par la colonisation de la Guyanne française, présenté au Roi par le docteur Würtz. In-8. *Paris*, 1822............. 2 fr. 50 c.

Mémoires sur diverses antiquités du département de la Drôme, et sur les différens peuples qui l'habitaient avant la conquête des Romains; ouvrage posth. de l'abbé de Chalieu. In-4. fig. *Valence*.. * 6 fr.

Mémoires de Henri de Campion, contenant des faits inconnus sur une partie du règne de Louis XIII, et les onze premières années de celui de Louis XIV. 1 vol. in-8. 1807 .... 5 fr.

Mémoires (Abrégé des) ou Journal du marquis de Dangeau, extrait du manuscrit original, contenant beaucoup de particularités et d'anecdotes sur Louis XIV, sa cour, etc., avec des notes et un abrégé de l'Histoire de la Régence, par madame de Genlis, 4 vol. *in*-8. 1817... * 21 fr.

Mémoires sur la Vie politique et privée du docteur Franklin, écrits par lui-même, et continués par M. Temple Franklin son petit-fils. 2 vol. in-8. avec portrait. 1818............* 12 fr.

A ces 2 volumes on peut joindre le volume de la Correspondance de Franklin. Ensemble 3 volumes in-8.* 18 fr.

Mémoires et Correspondances de Duplessis-Mornay, pour servir à l'Histoire de la Réformation et des Guerres civiles et religieuses en France, sous les règnes de Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII, depuis l'an 1571 jusqu'en 1623. Edition complète publiée sur les manuscrits originaux, et précédée des *Mémoires de madame de Mornay* sur la vie de son mari, écrits par elle-même pour l'instruction de son fils. 15 forts vol. in-8. avec le portrait de Mornay. Cet ouvrage se publie par livraisons de 2 vol. Les cinq premières livraisons formant les tomes 1 à 10 paraissent. Prix de chaque volume.......................... 7 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin superfin satiné; chaque volume............... 14 fr.

Philippe de Mornay est, sans contredit, un des plus beaux caractères de l'Histoire moderne. Il fut le ministre, le conseiller et l'ami de Henri IV, qu'il servit de sa plume et de son épée. Tout le monde se rappelle le portrait qu'en fait Voltaire dans *la Henriade*.

Mornay ayant eu part à tous les grands événemens qui ont marqué la fin du seizième et le commencement du dix-septième siècle, les papiers qu'il a disposés dans les dernières années de sa vie, pour servir à l'Histoire de son temps, contiennent une foule de documens du plus grand intérêt. Peu après sa mort, Daillé (son secrétaire) en publia deux volumes à la Forêt-sur-Sèvre, et plus tard deux volumes en Hollande, chez les Elzevir. Ces volumes sont peu connus en France, et difficiles à trouver. Daillé élagua beaucoup de pièces intéressantes, notamment des pièces qui pouvaient compromettre des hommes encore vivans. Aussi les Mémoires qu'il publia offrent une grande lacune qui va être remplie. Les manuscrits originaux de Duplessis-Mornay, qui furent religieusement conservés (on les soumettra à l'inspection des curieux), et confiés aux soins des éditeurs, leur permettent de publier la partie la plus essentielle de la correspondance et des travaux politiques de Duplessis. Dans cette collection, toutes les pièces importantes qui avaient été supprimées seront rétablies; la nouvelle édition comprendra plus du double de l'ancienne. On y trouvera, de plus, les observations de Duplessis-Mornay sur l'Histoire du président de Thou, observations dont tous les biographes avaient trop prématurément déploré la perte, et que nous avons eu le bonheur de retrouver écrits de sa propre main.

Les Mémoires de Mornay ne font point partie de l'ancienne Collection des *Mémoires sur l'Histoire de France*, ni de la nouvelle Collection récemment publiée par M. Petitot; ils forment à eux seuls un ouvrage important et complet, et prendront rang à côté des *Economies Royales de Sully*, dont ils feront le pendant nécessaire.

Mémoires de Charlotte Arbaleste sur la vie de Duplessis-Mornay son mari, publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe. 1 fort vol. in-8. 1824............ 7 fr. 50 c.

Ce volume est imprimé séparément de la Collection des *Mémoires de Duplessis-Mornay* dont il forme le tome premier.

Mémoires et Lettres du maréchal de Tessé, contenant des Anecdotes et des Faits historiques inconnus, sur une partie des règnes de Louis XIV et de Louis XV. 2 vol. in 8. 1806.... 9 fr.
— Sur pap. vel.. 18 fr.
Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI, depuis son mariage jusqu'à sa mort; ouvrage composé sur des pièces authentiques, fournies à l'auteur avant la Révolution, par plusieurs militaires et hommes d'état, et sur les pièces justificatives recueillies après le 10 août dans les cabinets de Louis XVI, à Versailles et au château des Tuileries, par J. L. Soulavie ainé. 6 vol. in-8. avec 7 tableaux, et 3 grandes planches gravées, représentant 114 portraits de personnages remarquables de ce règne. An x....... 30 fr. — Sur pap. vél........ 60 fr.
Mémoires sur les Fièvres de mauvais caractère du Levant et des Antilles, avec un aperçu du Sayd, et un Essai sur la topographie de Sainte-Lucie, par Puguet. In 8. *Lyon*, 1804. 4 fr.
Mémoire sur la réoccupation de Hambourg par les Français, par Aubert. In-8. 1825. * 2 fr. 50 c.
Mémoires de Frédéric, baron de Trenck. 3 vol. in-8. avec 10 gravures. 1789........... 15 fr.
Mémoires (nouveaux) sur la guerre de sept ans, par Retzow, officier général prussien. 2 forts vol. in-8. 1803, sur pap. vélin.. 24 fr.
Mémoire pour servir à l'Histoire du siége de Gibraltar. In-8. *Cadix*, 1783.......... 1 fr. 25 c.
Mémoires sur la dernière Guerre entre la France et l'Espagne, dans les Pyrénées occidentales, par le C. B**., avec une carte militaire. In-8. an x.................................. 4 fr.
Mémoire sur l'établissement des Ecoles de médecine-pratique, par Würtz. In-8. 1784. 1 fr. 20 c.
Mémoires sur la Respiration, par Spallanzani. In-8. 1813.......................... 3 fr. 60 c.
Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes, par Réaumur. 6 vol. in-4. fig. 1786....... 90 fr.
Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs, les Usages, etc. des Chinois, par les missionnaires de Pékin, tome XVI, suivis du Traité de la chronologie chinoise, par le père Gaubil. 2 parties en un vol. in-4. 1814.................................. 24 fr.
Mémoires sur la Minéralogie du Dauphiné, par Guettard. 2 vol. in-4. avec fig. 1779..... 30 fr.
Mémoires (nouvelle Collection de) sur différentes parties intéressantes des sciences et des arts. Ouvrage orné de 173 planches, par Guettard. 3 vol. in-4. 1786..................... 45 fr.
Memoirs of the Life of Artemi, of Wagarshapat, near mount rarat in Armenia; from the original Armenian written by himself. Vol. in-8. papier vélin, avec gravures. *London*, 1822 .... 15 fr.
Memorials of Columbus, or a Collection of authentic Documents of that celebrated Navigator, now first published from the original manuscripts by order of the Deenrions of Genoa. In-8. avec portrait, *fac simile*, etc., sur papier vélin. *Londres* et *Paris*, 1824............ 24 fr.
Merveilles (les) du corps humain, ou Notions familières d'Anatomie, à l'usage des enfans et des adolescens, par Jauffret. In-18.. 1 fr. 50 c.
Messiade, collection de vingt Estampes représentant les sujets de la Messiade, poëme epique de Klopstock, gravées par John d'après les dessins de Füger, avec leur description tirée de la Messiade, et publiée par M. de Meermann. 1 vol. in-fol. 1813................... * 75 fr.
Metastasio Opere, Edite dall' Abate Pezzana. Grand in-4. 12 vol. avec gravures; belle édition, en gros caractères, sur papier d'Hollande. *Paris*, 1780-82....................... 144 fr.
Mœurs (des) et de leur influence sur la prospérité des Empires, par Soulavie. In-8. *Paris*, 1784.. 1 fr. 50 c.
Mœurs et Costumes des Russes, représentés en 50 planches coloriées, accompagnées d'un texte explicatif; par A. C. Houbigant. 1 vol. in-fol., 1821................................ 36 fr.

Cette intéressante collection, exécutée d'une manière large et hardie, offre le rare mérite d'une grande exactitude dans la représentation du costume, et d'une vérité frappante dans la peinture du caractère national; un docteur russe ne voyait jamais ces dessins sans dire qu'il se croyait transporté dans sa patrie.

Monarchie (de la) prussienne sous Frédéric-le-Grand, par Mirabeau. 8 vol. in-8. et atlas, 1788.......... 48 fr. — Le même ouvrage en 4 vol. in-4. et atlas.................. 72 fr.
Monumens de la France, classés chronologiquement, etc., par M. Alex. de Laborde. 3 vol. grand in-fol. divisés en 36 livraisons. Prix de chaque livraison sur papier fin............... 18 fr.
— Sur papier vélin, avec la lettre..... * 30 fr. — Avant la lettre..................... 50 fr.
Il en paraît vingt-trois livraisons.

Monumens anciens et modernes de l'Indoustan, décrits sous le double rapport archéologique et pittoresque, etc.; par L. Langlès. Ouvrage complet, orné de trois cartes et de 144 planches. 2 vol. in-fol., 1821... 390 fr.
— *Idem*, sur papier vélin, fig. avec la lettre.. 624 fr.
— *Idem*, sur papier vélin grand-aigle, figures avant la lettre......................... 936 fr.
Monumens de la Grèce, ou Collection des chefs-d'œuvre d'Architecture, de Sculpture et de Peinture antiques, gravés d'après les meilleurs auteurs comparés entre eux, et accompagnés d'un texte historique, analytique et descriptif. Tome 1er, grand in-fol. avec 100 planches soigneusement gravées au trait. 1808.. 96 fr.
— Le même, les planches sur papier d'Hollande.. 144 fr.
— Le même, sur papier vélin et les planches au lavis à l'encre de la Chine............. 480 fr.

Monument de l'empereur Yu, ou la plus ancienne inscription de la Chine, suivie de 32 différentes formes des plus anciens caractères de ce vaste empire, avec des remarques par J. Hager. 1 vol. grand in-fol. pap. grand raisin vélin superfin double. (1802.)........................ 36 fr.

La Bibliothèque royale de France est le seul dépôt littéraire, en Europe, qui possède une copie fidèle de ce monument de la plus haute antiquité; elle la doit au zèle du Père Amyot, missionnaire en Chine. Dans l'édition que nous en publions, on a mis un soin scrupuleux à figurer les caractères dans leur forme et grandeur primitives.

Monumenti etruschi o di etrusco Nome, designati, incisi, illustrati e pubblicati dal Caval. Fr. Inghirami, fascicule 1 a 40, gr. in-4. *Florence.* Chaque livraison à 11 fr. 50 c...* 460 fr.

Musée des Protestans célèbres, ou Portraits et Notices biographiques et littéraires des personnages les plus éminens dans l'histoire de la réformation et du protestantisme; publié par G. Doin. In-8. Tomes 1, 2, 3, 4 et 5. *Paris*, 1821 à 1824........................ * 45 fr.

Cet ouvrage formera 6 à 7 forts vol. in-8., chacun divisé en 2 parties.

Muses (les) et le Génie de la Peinture, de la Sculpture et de l'Architecture. Collection d'Estampes au nombre de 27, dessinées par Angelica Kauffmann; avec l'explication des figures, et un coup d'œil sur les beaux-arts. 1 vol. grand in fol. 1789.............. 36 fr.

— Le même, avec figures imprimées en couleur, et retouchées au pinceau............ 72 fr.

Narrative of a Voyage round the world, in the Uranie and Physicienne corvettes, commanded by Captain Freycinet, during the years 1817, 1818, 1819 *et* 1820, *in a series of Letters by J. Arago; with* 26 *engravings.* Vol. in-4. *London*, 1823 .... 96 fr.

Notice abrégée des Sectes religieuses en Angleterre, par Vincent. In-8. 1822 ...... 1 fr. 50 c.

Notice sur la Vie de M. Necker, par M. de Staël-Holstein. 1 vol. in-8. avec portrait. 1821.. 5 fr.

— Sur papier vélin.. 10 fr.

Notice sur le caractère et les écrits de madame de Staël; par madame Necker de Saussure. 1 vol. in-8., avec le portrait de madame de Staël. 1820.......................... 5 fr.

— Papier vélin.. 10 fr.

— Le même ouvrage, format in-12, sans portrait.......................... 2 fr. 50 c.

Numismatique du Voyage d'Anacharsis, ou Médailles des beaux temps de la Grèce, par C. P. Landon, peintre du duc de Berry; accompagnées de Descriptions et d'un Essai sur la Science des Médailles, par T. M. Dumersan, employé au Cabinet des Médailles antiques du Cabinet du Roi. 2 vol. in-8. ornés de 90 pl. gravées au burin avec le plus grand soin. 1809....... 36 fr.

— Papier vélin.. 72 fr.

Cet ouvrage scientifique mérite, par l'érudition et les recherches dont l'auteur du texte a enrichi les descriptions des Médailles, et par l'exécution parfaite des planches gravées au burin, de trouver place à côté de l'Atlas du Voyage auquel l'éditeur, M. Landon, a eu l'intention de le rattacher.

Numismatique du Voyage du jeune Anacharsis, édition économique, par C. P. Landon, peintre. 1 vol. in-8. contenant 90 médailles. 1824. Prix.......................... 8 fr.

— Le même, in-18.. 5 fr.

Toutes les médailles données dans l'édition en 2 vol. in-8. se retrouvent dans celle-ci. Les planches ne diffèrent que par leur exécution. Les premières sont ombrées au burin, et d'un fini très précieux; celles-ci ne sont qu'au simple trait, mais rendues avec exactitude. Le texte, à l'exception de l'Essai sur la science des médailles, qui a été conservé en entier, n'est qu'un abrégé très succinct de celui de la première édition.

Observations sur la Phrænologie, ou la Connaissance de l'Homme moral et intellectuel, fondée sur les fonctions du système nerveux, par M. le D. Spurzheim. In-8. fig. 1818......... 6 fr.

Observations sur la Folie, ou sur les Dérangemens des Fonctions morales et intellectuelles de l'Homme, par M. le docteur Spurzheim. 1 vol. in-8. avec deux planches. 1818......... 5 fr.

Observations sur les Maladies qui proviennent d'une âcreté, d'une dégénérescence ou d'une corruption du sang et de la lymphe, avec l'indication des propriétés curatives, constatées par une longue expérience, d'un remède connu sous le nom de *Dépuratif général ou universel.* Seconde édition revue, corrigée et augmentée. Brochure petit in-8. 1816............ 60 c.

Observations sur les Troubadours, par l'éditeur des Fabliaux. Brochure in-8. 1781...... 1 fr.

Observations sur l'Unité religieuse, en réponse au Livre de M. de La Mennais, intitulé : *Essai sur l'Indifférence en matière de Religion, dans la partie qui attaque le protestantisme*, par J. L. S. Vincent, pasteur à Nismes. In-8. *Paris*, 1820.......................... 5 fr.

Observations sur la Voie d'autorité appliquée à la religion, par le pasteur Vincent. In-8. 1821.. 1 fr. 80 c.

Œuvre complet du Dominiquin, précédé d'une notice sur sa vie, réduit et gravé au trait, et publié par Landon. 3 livraisons formant 1 fort vol. grand in-4. (Ouvrage complet).... 75 fr.

— *Idem*, sur papier vélin, in-fol.. 150 fr.

Œuvre complet de Raphaël, précédé d'une notice sur sa vie, réduit et gravé au trait, et publié par Landon. 8 livraisons formant 4 vol. grand in-4. (Ouvrage complet)........... 200 fr.

— *Idem*, sur papier vélin, in-fol.. 400 fr.

Œuvre complet du Poussin, réduit et gravé au trait, et publié par Landon. 4 livraisons formant 2 vol. grand in-4. (Ouvrage complet).. 100 fr.

— *Idem*, sur papier vélin, in-fol. ... 200 fr.

OEuvre complet de Michel-Ange, précédé d'une notice sur sa vie, réduit et gravé au trait, et suivi d'un Choix de l'OEuvre de Baccio Bandinelli et de celui de Daniel de Volterre, avec leur portrait et un Abrégé de leur Vie, et publié par Landon. 2 livrais. formant un vol. grand in-4. (Ouvrage complet) ... 50 fr.

— *Idem*, sur papier vélin, in-fol. ... 100 fr.

OEuvre complet d'Eustache Lesueur, précédé d'une notice sur sa vie, réduit et gravé au trait, et publié par Landon. 2 livraisons, formant 1 vol. grand in-4. (Ouvrage complet) ... 50 fr.

— *Idem*, sur papier vélin, in-folio ... 100 fr.

OEuvre complet du Corrège, précédé d'une notice sur sa vie, réduit et gravé au trait, et publié par Landon. 2 vol. grand in-4 ... 50 fr.

— *Idem*, sur papier vélin, in-fol. ... 100 fr.

OEuvres choisis de Léonard de Vinci, du Titien, du Guide et de Paul Véronèse. 1 vol. gr. in-4. 1824 ... 25 fr.

— *Idem*, sur papier vélin in-folio ... 50 fr.

Réunir en un seul corps d'ouvrage tous les travaux du même maître dispersés dans une foule de cabinets et dans différens pays, en rendre la composition avec une fidélité scrupuleuse, les offrir en un format uniforme, gravés avec une grande pureté et pour un prix extrêmement modéré, tel est le plan que l'éditeur des Œuvres ci-dessus s'est proposé, et qu'il a rempli avec une louable persévérance. Quand on considère toute l'influence qu'exercent les beaux-arts sur les mœurs et les habitudes d'une nation, ainsi que sur ses produits industriels, on doit former le vœu que ce Recueil, si propre à en propager le goût, devienne, en quelque sorte, le manuel de tous les artistes, et soit placé dans toutes les bibliothèques.

Chaque Maître se vend séparément.

OEuvres d'Athénée, ou le Banquet des Savans; trad. du grec, tant sur les textes imprimés que sur plusieurs manuscrits, par Lefebvre de Villebrune. 5 vol. in-4. *Paris*, 1789 ... 60 fr.

— Les mêmes, sur grand papier d'Annonay ... 120 fr. — Sur grand papier vélin ... 150 fr.

OEuvres complètes de Claudien, avec le texte latin en regard. 2 vol. in-8. an VI ... 10 fr.

OEuvres de Valentin Jamerai-Duval, né simple berger d'un pauvre village en Lorraine, et mort bibliothécaire de l'empereur, contenant les Mémoires de sa Vie, et sa Correspondance galante et badine avec une dame de la cour de Russie. 2 vol. in-8. fig. 1784 ... 8 fr.

OEuvres (les) d'Euclide, trad. en français, par Peyrard. 1 vol. in-4 ... 50 fr.

OEuvres complètes de Frédéric II, roi de Prusse. 20 vol. in-8. sur beau papier, avec portrait, 1788, édition originale ... 60 fr.

— Sur grand papier vélin anglais. ... * ... 150 fr.

OEuvres posthumes de Frédéric II, roi de Prusse, en 15 vol in-8. et 1 vol. de supplément; ensemble 16 vol in-8. 1788 ... 45 fr.

OEuvres historiques de Frédéric II, roi de Prusse, détachées de la collection complète de ses OEuvres, contenant les *Mémoires de Brandebourg*, l'*Histoire de mon temps*, 1740 à 1745; l'*Histoire de la guerre de sept ans; Mémoires de 1763 à 1775*. 6 vol. in-8 ... 24 fr.

OEuvres d'Homère, trad. nouvelle, par Dugas Moutbel. 4 vol. in-8. 1813 à 1818 ... * 24 fr.

OEuvres de Louis XIV, contenant ses Mémoires politiques et militaires, ses instructions pour le Dauphin, son fils; ses agenda, notes et Lettres particulières; ses opuscules littéraires en vers et en prose, avec une collection de pièces intéressantes, inédites ou peu connues, et une notice sur sa personne et son règne, publiées par MM. Grouvelle et de Grimoard, 6 gros vol. in-8. avec portrait et 22 planches représentant le *fac simile* de l'écriture de Louis XIV, et de celle des principaux personnages du temps. 1806 ... 36 fr.

— Papier vélin ... 72 fr.

Cette collection des écrits originaux de Louis XIV a été imprimée, pour la plus grande partie, sur des manuscrits authentiques et inédits, dont les plus importans et les plus considérables avaient été remis en 1786, par le feu roi Louis XVI, à M. le général Grimoard. Ceux-ci ont été collationnés avec les minutes et fragmens autographes et autres qui existent à la Bibliothèque royale.

Les Œuvres de Louis XIV sont accompagnées de notices historiques, d'explications, de notes, de preuves choisies, classées et rédigées avec un soin digne du sujet.

OEuvres complètes de Louis de Saint-Simon, pour servir à l'Histoire des cours de Louis XIV, de la Régence du duc d'Orléans et de Louis XV, avec des notes, des explications et des additions, par l'abbé Soulavie. 13 vol. in-8. 1791, bon papier ... 39 fr.

— Le même, pap. commun ... 24 fr.

OEuvres mêlées du comte de Tilly. In-8. 1803 ... 4 fr.

OEuvres diverses de Lacretelle aîné (de l'Académie française); mélanges de philosophie et de littérature. 3 gros vol. in-8. an x ... 15 fr. — Sur papier vélin ... 30 fr.

OEuvres de Napoléon Bonaparte. 5 vol. in-8. 1821 ... 30 fr.

OEuvres complètes de Plutarque, trad. par Amyot, nouvelle édit. 25 vol. in-8. sur papier grand raisin fin, avec fig ... 225 fr.

OEuvres complètes de J.-J. Rousseau; édition publiée par Mercier, chez Poinçot, avec fig. 39 vol. in-8. dont 1 contient les planches de botanique enluminées ... * 200 fr.

OEuvres de P. P. Rubens et A. Van Dyck, gravés par Schelt et Boetius a Bolswerte, Luc Vosterman, Paul Pontius, etc., et publiés par Hodges. Grand in-fol. atlantique. 25 livraisons, contenant 96 planches et les portraits de Rubens et Van Dyck. 1804 à 1808.......... * 720 fr.
OEuvres complètes de M. Necker, contenant un grand nombre de morceaux inédits. Edition publiée par les soins de M. le baron de Staël, son petit-fils. 15 v. in-8. avec un beau portrait de M. Necker, gravé par Muller, 1821.. 90 fr.
— Sur papier vélin.. 180 fr.
Cette collection sert de pendant aux Œuvres complètes de madame de Staël

Œuvres complètes de madame la baronne de Staël, contenant un grand nombre de morceaux inédits et des additions importantes faites par l'auteur à quelques-uns des ouvrages qui ont paru de son vivant ; édition publiée par les soins de M. le baron de Staël, son fils, et ornée d'un beau portrait de madame de Staël, d'après Gérard. 17 vol. in-8. 1821........ 102 fr.
— La même Collection, en 17 vol. format in-12, avec portrait.................... 51 fr.
OEuvres inédites de madame de Staël, extraites de ses OEuvres complètes, et comprenant *Dix années d'Exil*, *Essais dramatiques*, *etc. etc.* 3 vol. in-8. 1821.................. 18 fr.
OEuvres d'Emanuel Swedenborg. Du Ciel et de ses merveilles, et de l'Enfer, d'après ce qui y a été entendu et vu. Traduit du latin, par J. P. Moët. 1 vol. in-8. 1819............ * 6 fr.
— La vraie Religion chrétienne, contenant la théologie universelle de la nouvelle Eglise, traduite par le même. 2 forts vol. in-8. 1819.. * 15 fr.
— Doctrine de la Vie pour la nouvelle Jérusalem, d'après les commandemens du Décalogue. In-8. 1821.. * 1 fr. 50 c.
— De la Nouvelle Jérusalem, et de sa Doctrine céleste. 1 vol. in-8. 1821........... * 3 fr.
— De la Sagesse angélique sur le divin Amour et sur la divine Sagesse. In-8. 1822 .. * 3 fr. 50 c.
— La Sagesse angélique sur la Divine Providence. 1 vol. in-8. 1823 ....* 5 fr.
— L'Apocalypse révélée. 2 vol. in-8 1823.. * 14 fr.
— Délices de la Sagesse sur l'Amour conjugal. 1 vol. in-8. 1824.............* 7 fr. 50 c.
— Du dernier Jugement et de la Babylone détruite. 1 vol. in-8. 1824.............* 2 fr.
— Des Terres dans notre monde solaire. 1 vol. in-8. 1824........................* 2 fr.

N. B. Il paraîtra successivement une traduction française, plus fidèle et plus conforme à l'original latin que celles qui ont été publiées jusqu'ici, de tous les ouvrages théologiques d'Em. Swedenborg. Cette traduction, faite par M. Moët, ancien sous-bibliothécaire du Roi à Versailles, est le fruit de vingt années de travaux. Les personnes qui désireront recevoir les volumes au fur et à mesure qu'ils paraîtront, sont invitées à se faire inscrire à la librairie Treuttel et Würtz.

OEuvres de Turgot, ministre d'état. 9 vol. in-8. 1809........................* 45 fr.
OEuvres de Ph. Wouwermans, gravé d'après ses meilleurs tableaux, par J. Moyreau, graveur du roi ; collection de 100 planches. Grand in-fol. oblong........................ 200 fr.
OEuvres d'Architecture de M. de Wiebeking, en français et en allemand; savoir :
——— Architecture hydraulique, théorique et pratique; *en allemand*, 3 forts vol. grand in-4. de texte, et 1 vol. très grand in-fol. atlant. *Munich*, 1811............ * 510 fr.
——— Traité sur la science de construire les ponts, etc., *en français*, 1 vol. in-4. 1810, 17 planches très grand in-fol. .... * 110 fr.
——— Architecture civile, *en allemand*, 2 vol. gr. in-4. et atlas in-folio atlantique cartonnés. *Munich*, 1821.. * 230 fr.
OEuvres de E. Q. Visconti. Musée Pio-Clémentin, traduit de l'italien par Sergent Marceau. 7 vol. in-8. avec grand nombre de gravures. *Milan*........................ 239 fr. 50 c.
Format in-4.. 473 fr.
— *Idem*, le Musée Chiaramonti, 1 vol. in-8...* 52 fr. — Le même format, in 4.......... 64 fr.
Ce volume forme aussi le tome huitième de l'ouvrage précédent.

Olbie, ou Essai sur les moyens de reformer les mœurs, par Say. In-8. An VIII.... 2 fr. 50 c.
Opuscules de Rollin. 2 vol. in-12. *Paris*, 1772.. 4 fr.
Organisation civile et religieuse des Israélites de France et du royaume d'Italie, décrétée le 17 mars 1808; suivie de la Collection des Actes de l'Assemblée des Israélites de France et du royaume d'Italie, et de celle des procès-verbaux et décisions du Grand-Sanhédrin. 1 fort vol. in-8. 1808.. 6 fr.
Palais (le) de Scaurus, ou description d'une maison romaine; fragmens d'un voyage fait à Rome vers la fin de la république, par Mérovée, prince des Suèves. Cadre ingénieux pour peindre les mœurs romaines, qui rappelle celui du *Voyage du jeune Anacharsis* pour la Grèce), par M. Mazois. Seconde édition. 1 vol. in-8. orné de 12 figures gravées par les premiers artistes. 1822, papier fin.. * 10
— Le même, sur papier vélin, format in-8.. * 15
— Sur papier vélin superfin, format in-8.. * 30
Panthéon chinois, ou Parallèle entre le culte religieux des Grecs et celui des Chinois; par M. Hager, 1 vol. in-4 papier grand-raisin vélin, avec gravure, 1806. 36
Papillons d'Europe, par Ernst. 28 livraisons formant 29 cahiers, contenant, outre le texte, 342 planches enluminées avec soin. Grand in-4. 1779 à 1793........................ 672

Paradis (le), poëme du Dante, traduit de l'italien, précédé d'une introduction et de la vie du poëte; suivi de notes explicatives pour chaque chant, et d'un catalogue de 80 éditions de la *Divine Comédie* de l'auteur. Par un Membre de la Société colombaire de Florence, etc. 1 vol. in-8. avec fig. 1811........ 6 fr. — Sur papier vélin........................ 12 fr.

Parthénéide (la), ou le Voyage aux Alpes. Idylle de M. Baggesen, traduite de l'allemand par M. Fauriel, avec des Réflexions sur ce poëme et sur la poésie lyrique en général. Très joli volume in-12. fig. 1810, pap. fin.... 5 fr. — Sur pap. vélin.......................... 6 fr.

Passions (des), de leur expression générale et particulière sous le rapport des beaux-arts, avec fig. d'après les célèbres artistes. Livraisons 1 à 4, grand in-8.............................. 28 fr.

Peintre Graveur (le). par Bartsch, tomes 1 à 21, in-8 fig. *Vienne*, 1802 à 1823.... * 220 fr.

Peintures de vases antiques, vulgairement appelés *Etrusques*, gravées par A. Clener, et accompagnées d'explications, par A. L. Millin. 2 vol. gr. in-fol. pl. noires.............. 450 fr.

— Les mêmes, avec planches coloriées au pinceau.. 1125 fr.

Pensées de Cicéron, latin, français et italien, par d'Olivet. In-8. *Paris*, 1799............ 3 fr.

Pensées, Maximes et Réflexions morales de madame Cottin, recueillies par A. Bernays. 1 vol. in-18. jolie édition sur papier vélin anglais. *Londres*, 1820.. 3 fr.

Petrarca, F. Rime, col Commento di C. Biagioli. 4 vol. in-8. 1821................. 56 fr.

Philosophie de la Nature, ou Traité de Morale pour le genre humain, tiré de la philosophie, et fondé sur la nature, par M. Delisle de Sales, 7e édition. 10 vol. in-8. fig. 1804....... 60 fr.

Plans et Dessins tirés de la belle Architecture, ou Représentations d'édifices exécutés ou projetés, en 115 planches en taille-douce, avec les explications nécessaires, par le docteur Stieglitz. 1 vol. in-fol. *Leipsic*, 1800.. 150 fr.

Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins, par G. Thouin. *Paris*, 1823, 1 vol. in-fol. avec planches en noir.. * 110 fr.

— Le même ouvrage, planches en couleur.. * 165 fr.

Plantes équinoxiales recueillies au Mexique, aux Andes de la Nouvelle-Grenade, et au Pérou, par MM. de Humboldt et Bonpland, pendant leur voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, avec leur description. 17 livraisons formant 2 vol. in-fol. avec 144 planches. (Ouvrage complet.).. 520 fr.

Plantes de la France, décrites et peintes d'après nature, par Jaume Saint-Hilaire. 54 livraisons, formant la première partie complète, grand in-8. avec planches en couleur......... 486 fr.

— Le même, format in-4. papier vélin... 864 fr.

— Du même ouvrage, la deuxième partie, grand in-8. .... 480 fr. et in-4. 900 fr.

Poëtes français, (les) depuis le douzième siècle jusqu'à Malherbe, avec une Notice historique et littéraire sur chaque poëte, 6 vol. in 8. *Paris*, 1824. (Ouvrage terminé.) ...... * 48 fr.

Ports et Côtes de France de Dunkerque au Hâvre, publiés par J.-F. Osterwald, format grand in-4. première livraison de 5 planches avec texte. (*Dunkerque* et *Gravelines*.) — En noir. * 10 fr.

— Les mêmes, en couleur.. * 20 fr.

Précis des événemens militaires, ou Essais historiques sur les campagnes de 1799 à 1814, avec cartes et plans; par M. le lieutenant-général comte Mathieu Dumas. — Campagne de 1799, nouvelle édition entièrement refondue. 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1817... 21 fr.

— Campagne de 1800. 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1816.................. 30 fr.

— Campagne de 1801. 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1817.................. 24 fr.

— Campagne de 1802. 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1819.................. 24 fr.

— Campagne de 1803 et 1804, 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1820........... 24 fr.

— Campagne de 1805. 4 vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1822.................. 48 fr.

— Campagne de 1806. 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong, 1824.................. 30 fr.

Un petit nombre d'exemplaires sur papier vélin, prix double.

Cet ouvrage, commencé en 1817, a reçu du public éclairé le plus favorable accueil. L'auteur, qui l'avait présenté comme une espèce de chronique raisonnée, et ainsi qu'il le disait lui-même dans son prospectus, *comme une indication de matériaux préparés pour ceux qui voudraient un jour écrire l'histoire*, paraît, d'après le jugement des meilleurs critiques, avoir tenu plus qu'il n'avait promis. C'est en effet une grande composition, un tableau général de tous les événemens politiques et militaires. Les campagnes successives ont servi à l'auteur de divisions chronologiques, mais il ne s'est pas borné à représenter la série des faits, il n'a pas non plus prétendu établir ni justifier ce qu'on a improprement appelé le nouveau système de guerre. Il a même évité les formes didactiques pour que le fond de l'ouvrage, c'est-à-dire la narration historique, remarquable par sa lucidité et son impartialité, pût convenir à tous les temps et à toutes les classes de lecteurs. On ne trouve dans le texte que les observations qui naissent du sujet, et qui servent de transitions naturelles pour enchaîner les événemens et les circonstances dont la diversité est le caractère distinctif de cette période la plus mémorable de l'histoire moderne. Les opinions particulières de l'auteur sont consignées dans des notes qu'il a écrites plus librement et consciencieusement.

Le style de cet ouvrage est correct, soutenu, et même oratoire à la manière des anciens.

Les pièces justificatives sont pour la plupart des documens originaux et authentiques, et qu'on ne trouverait dans aucun autre recueil.

Précis de l'Histoire d'Angleterre, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, par A. F. Théry professeur au Collége royal. 1 vol. in-8 1824.. 5 fr

Quoique cet ouvrage soit destiné surtout à la jeunesse, parce que c'est en elle surtout qu'il est utile d'exciter le

émotions généreuses, il peut être lu par tous les âges avec intérêt et avec fruit. L'auteur s'est proposé de ramener l'histoire à son premier et à son plus légitime objet. Il n'a point écrit son ouvrage en écrivain politique, mais en écrivain moral. Les faits qui n'auraient excité qu'une stérile curiosité n'embarrassent point ce *Précis*, où viennent se ranger, comme autant de leçons vivantes, tous les détails qui peuvent intéresser l'âme du lecteur. L'auteur a consulté les sources originales, persuadé que l'exactitude des faits ajoute à la puissance des leçons. Enfin, il a joint à son ouvrage un tableau synoptique des principaux faits de l'histoire d'Angleterre et de l'histoire de France.

Précis historique de la Révolution française; par J. P. Rabaut et Charles Lacretelle 6 vol. in-18. avec figures. Nouvelle édition .... 30 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin, avec figures avant la lettre et à l'eau forte........ 60 fr.

Ces six volumes sont : *Assemblée constituante*, par Rabaut, 1 vol. — *Assemblée législative*, par Lacretelle jeune, 2 vol. — *Convention nationale*, par le même, 2 vol. — *Directoire exécutif*, par le même, 2 vol. Chaque section se vend aussi séparément, à raison de 5 fr. le volume sur papier ordinaire.

Précis historique de la Révolution française, *Assemblée constituante*, par Rabaut. 1 vol. in-32. pap. ordin........ 1 fr. 50 c.

— Pap. vélin........ 3 fr.

Précis sur la défense relative au service de campagne, à l'usage de l'officier d'infanterie, par Fossé. In-18. an x........ 75 c.

Précis de Géographie moderne, par Fred. Lamp. 2 vol. in-12. 1821........ * 6 fr.

Précis du Système hiéroglyphique des anciens Égyptiens, ou Recherches sur les élémens premiers de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes, par M. Champollion le jeune. 2 vol. grand in-8. dont un de planches. *Paris*, 1824........ * 25 fr.

La découverte de l'Alphabet des hiéroglyphes phonétiques, publiée en 1822 par M. Champollion le jeune, sous le titre de *Lettre à M. Dacier*, et appliquée seulement aux monumens égyptiens, du temps des Ptolomée et des empereurs romains, fut accueillie dans l'Europe savante sans contradiction, et excita la plus vive espérance de pénétrer enfin complètement les mystères des écritures égyptiennes. Quelques savans, notamment en Angleterre, doutèrent toutefois que cet Alphabet, qu'ils jugeaient être dû à l'influence des Grecs en Égypte, fût applicable aux inscriptions hiéroglyphiques, antérieures à leur domination. Le nouvel ouvrage de M. Champollion le jeune tranche toutes les questions, lève toutes les difficultés, et nous présente enfin l'ensemble du système graphyque de l'ancienne Égypte. Après avoir examiné un nombre immense de monumens et de faits exposés et discutés dans les huit premiers chapitres de l'ouvrage, l'auteur déduit la théorie générale du système graphique égyptien, et l'expose dans un ordre très méthodique dans le chapitre neuvième et dernier. 26 planches jointes au texte, et un volume supplémentaire de planches, avec leur explication, renferment tous les exemples sur lesquels l'auteur s'est appuyé; de longues inscriptions hiéroglyphiques y sont analysées et traduites entièrement; 450 signes ou groupes les plus fréquens sur les monumens, y sont également analysés et traduits; enfin 10 planches présentent l'Alphabet harmonique des trois copies d'écritures égyptiennes, comparées ligne par ligne aux alphabets hébreu, grec et cophte. L'ouvrage sort des presses de l'Imprimerie royale.

Précis historique de la Vie de Martin Luther, trad. du latin de Melanchton, par Ch. Villers, avec portrait et des notes. In-12........ 1 fr. 20 c.

Preuves (des) et de l'autorité de la Révélation chrétienne, par Th. Chalmers; trad. de l'anglais par Vincent. In-8. 1810........ 4 fr.

Prières à l'usage du culte domestique, suivies des exercices de préparation à la sainte Cène, In-12. 1815........ * 75 c.

Principes de Médecine et de Chirurgie, par Vallars. In-8. *Lyon*, 1797........ 3 fr.

Principes de Philosophie morale et politique, traduits de l'anglais sur la 19e édition, de W. Paley, par J. L. S. Vincent. 2 vol. in-8. 1818........ 10 fr.

Procès instruit contre le général Moreau, Georges, Pichegru, et autres, prévenus de conspiration contre la personne du premier consul. 6 vol. in-8. avec un recueil de 50 portraits.... 36 fr.

Promenade d'un voyageur prussien en diverses parties de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, en 1813, 1814 et 1815, en forme de lettres, contenant des observations et des anecdotes sur la Prusse; la Suède, l'Autriche, la Hongrie, les Iles Ioniennes, l'Égypte, la Syrie, la Palestine, l'Ile de Chypre, l'île de Rhodes, la Morée, Athènes, la Calabre, Naples, le Tyrol, la Bavière, la Hollande et le Danemarck, par M. Bramsen. 2 vol. in-8. 1818........ 12 fr.

Promenades Alsaciennes, par M. P. M. ***, 1 vol. in-8. avec 6 planches et le portrait de M. le pasteur Oberlin. 1824........ * 6 fr.

Promenades philosophiques et religieuses aux environs du Mont-Blanc. Nouvelle édition, par C. F. Moulinié. In-12. *Genève*, 1820........ * 5 fr. 50 c.

Quarante-huit heures de garde au château des Tuileries, pendant les journées des 19 et 20 mars 1815; par un grenadier de la garde nationale (M. le comte Alex. de Laborde). gr. in-4. fig. avant la lettre........ 12 fr.

— *Idem*, avec texte en 5 langues, français, allemand et anglais. Épreuves à lettre blanche, dites avant la lettre........ 20 fr.

Rapports de l'air avec les êtres organisés, par Sénébier. 3 vol in-8. 1817........ 12 fr.

Recherches sur l'Art statuaire, considéré chez les Anciens et chez les Modernes, par M. Em. David; ouvrage couronné par l'Institut de France. 1 vol. in-8. 1805........ 6 fr.

Recherches sur l'église métropolitaine de Cambrai, par M. A. Leglay. 1 vol. in-4. avec 12 planches, 1825........ * 12 fr.

Recherches sur les coutumes, les mœurs, les usages religieux, civils et militaires des anciens peuples, d'après les auteurs célèbres et les monumens antiques; ouvrage mêlé de critiques et de préceptes utiles aux jeunes peintres, sculpteurs, architectes et autres artistes ou amateurs. Par J. Malliot, ancien directeur de l'Académie des Arts de Toulouse, etc. Publié par P. Martin, membre de la Commission des Monumens d'Egypte. 3 forts vol in-4. 1809, avec 296 planches gravées au trait, de l'imp. de Didot aîné .... 72 fr.

— Le même, sur papier vélin .... 150 fr.

Cet ouvrage a pour but de faciliter aux artistes l'étude des costumes et des mœurs des peuples de l'antiquité, et de leur épargner un temps précieux.

L'auteur, en consacrant à ce travail plus de trente années de sa vie, a voulu offrir un ouvrage élémentaire complet sur le costume des Anciens, et ne présenter que des exemples dont l'authenticité est prouvée par des monumens et par des auteurs célèbres, dont il a eu soin d'indiquer le nom à côté de chaque sujet.

Le premier volume contient, dans un très grand détail, le costume, les mœurs, les usages, etc. des Romains, d'après les médailles et plusieurs autres monumens antiques, en suivant les différens âges, depuis Romulus jusqu'aux derniers empereurs de Constantinople.

Le second volume renferme des détails du même genre sur plus de trois cents peuples ou villes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, notamment sur les Grecs, les Gaulois, les Etrusques et les Egyptiens, et de même sur les Chrétiens des premiers siècles de l'Eglise.

Le troisième volume, qui offre un grand intérêt, est exclusivement consacré aux costumes, mœurs et usages des Français, depuis le commencement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV. Les gravures sont toutes tirées des médailles et des monumens de chaque époque. Chaque volume se vend aussi séparément.

— Le même ouvrage, avec un texte en langue allemande. In-4 .... 72 fr.

Recherches sur les langues Tartares, ou Mémoires sur la Grammaire et la Littérature des Mantchous, des Mongols, des Ouigours et des Tibétains, par M. Abel-Remusat. In-4. tome 1er 1820 .... * 25 fr

Recherches asiatiques, ou Mémoires de la Société établie au Bengale pour faire des recherches sur l'histoire et les antiquités, les arts, etc. de l'Asie, traduites par A. Labeaume, revues et augmentées de notes par MM. Langlès, Cuvier, Delambre, Lamarck et Olivier. 2 forts vol grand in-4. 1805, avec figures .... 54 fr

Recherches sur les causes et les effets de la *Variolæ Vaccinæ*, par le docteur Jenner, trad. de l'anglais. In-8. *Lyon*, 1800 .... 75 c

Recherches sur la découverte de l'essence de Rose; par M. Langlès. Petit vol in-18. papier vélin. Imprimerie royale, 1804 .... 5 fr

Recherches et observations sur le Phosphore, et sur les effets extraordinaires de ce remède dans le traitement de différentes maladies internes, par Lobstein. In-8. 1815 .... * 2 fr. 50 c.

Recherches (nouvelles) sur l'origine et la destination des Pyramides d'Egypte, avec une Dissertation sur la fin du globe terrestre, par M. de Vimes. In-8. 1812 .... 2 fr. 50 c.

Recherches sur la population de l'Angleterre et de l'Irlande, par Eden. In-4. An x ... 1 fr. 50 c.

Recherches sur les principales nations établies en Sibérie et dans les pays adjacens, trad. du russe, par Stollenweek. 1 vol. in-8 .... 3 fr.

Recherches sur la force de l'Armée française depuis Henri IV jusqu'en 1806. 1 vol. in-8. 3 fr. 50 c.

— Le même, pap. vél .... 7 fr. 20 c

Recherches sur l'Homme au masque de fer, par Roux. In-8. An x .... 2 fr. 25 c.

Recherches sur les lois de l'imagination, par Bonstetten. 2 vol. in-8. 1807 .... 6 fr.

Recueil d'Architecture, représentant en 34 planches, palais, châteaux, hôtels, maisons de plaisance, églises, jardins à l'anglaise, etc. exécutées sur les dessins de M. d'Ixnard. 1 vol. in-fol. atlant. 1791 .... 24 fr.

Recueil des Costumes religieux et militaires de toutes les Nations, par F. C. Bar. Ouvrage publié en 56 livrais., formant 6 vol. in-fol. ornés de près de 800 sujets peints d'après nature. 1200 fr.

Recueil de Fragmens de Sculpture antique en terre cuite, par M. Seroux d'Agincourt (auteur de l'*Histoire de l'Art par les monumens*, etc.) 1 vol. grand in-4. avec 37 planches et le portrait de l'auteur. 1814 .... 24 fr

— *Idem*, sur pap. vél .... 36 fr.

Recueil de Cantiques à l'usage des chrétiens évangéliques, par MM. les pasteurs de l'Eglise de la confession d'Augsbourg, à Paris. In-12. 1819 .... * 2 fr.

— *Idem.* Les Airs pour chanter ces Cantiques. In-8 .... * 1 fr.

Recueil d'Histoires instructives et amusantes, suivies d'un choix d'Idylles de Gessner, en français et en allemand. In-8. An VI .... 2 fr. 50 c

Recueil des Mémoires et Observations pratiques sur l'Epizootie, par le docteur Barberet, avec des Notes de M. Bourgelat, Buniva et Revolat. In-8. *Lyon*, 1808 .... 2 fr.

Recueil d'observations astronomiques, d'opérations trigonométriques, et de mesures barométriques, faites pendant le voyage de MM. de Humboldt et Bonpland, aux régions équinoxiales du nouveau continent. 9 livraisons formant 2 vol in-4. avec deux planches. *Paris*, 1810. 192 fr.

— Le même ouvrage sur papier vélin .... 288 fr

Recueil de Poésies choisies pour l'instruction de la jeunesse, et particulièrement pour les jeunes demoiselles. In-12. *Lyon*, 1802 .... 2 fr. 50 c

Recueil de Traités conclus entre la République française et les différentes Puissances de l'Europe, depuis 1792 jusqu'à la paix générale. 4 vol. petit in-8. 1803........ * 21 fr.

Recueil des principaux Traités conclus par les puissances de l'Europe, tant entre elles qu'avec les Puissances et Etats dans d'autres parties du monde, depuis 1761 jusqu'à présent, par M. de Martens. Nouvelle édition. 16 vol. in-8., dont 9 de supplément. *Goettingue*, 1818... * 180 fr.

Recueil choisi des plus belles vues d'optique des palais, châteaux et maisons royales de Paris et des environs, dessinées d'après nature, et gravées par F. Rigaud, au nombre de 121 pièces. Grand in-fol. en noir........ 121 fr.

— Les mêmes, enluminées avec soin........ 480 fr.

Recueil de Peintures antiques, trouvées à Rome; imitées fidèlement d'après les dessins coloriés par Pietro Sante Bartoli et autres dessinateurs, et publié par Caylus, Mariette, Barthélemy et Rive. 3 vol. grand in-fol. avec 60 planches très-soigneusement peintes, et les doubles épreuves au trait. 1783 à 1787........ 1200 fr.

— Le même, sur papier d'Hollande, dont il n'a été tiré que six exemplaires........ 2400 fr.

Réflexion sur l'Art de la Peinture, par Armaud. *Paris*, 1808........ 2 fr. 50 c.

Réflexions sur l'évidence intrinsèque de la vérité du christianisme, trad. de l'anglais, d'Erskine, sur la 4e édition. in-12. 1822........ * 2 fr.

Relation de l'Egypte, par Abd-Allatif, médecin; traduite de l'arabe, et accompagnée de notes; suivie de plusieurs morceaux inédits, extraits de divers écrivains orientaux; par M. Silvestre de Sacy. 1 vol. in-4. 1810........ 24 fr.

— Le même, sur papier fin collé........ 36 fr. — Sur papier vélin........ 48 fr.

Relation historique et chirurgicale de l'Expédition de l'armée d'Orient en Egypte et en Syrie, par D. J. Larrey. In-8. 1803........ 5 fr. 50 c.

Relation des Evénemens politiques et militaires qui ont eu lieu à Naples en 1820 et 1821, par le général Pépé. In-8. *Paris*, 1822........ 2 fr. 50 c.

— Le même ouvrage en langue italienne........ 2 fr. 50 c.

Relation des Batailles et combats de la Guerre de sept ans, Campagnes de 1756 et 1757, par Gadow, officier saxon. 1 vol. in-4. et un cahier grand in-fol. contenant 10 plans détaillés des combats de Lowositz, Reichenberg, Prague, Kolin, Hastenbeck, Gros-Jaegerndorf, Moys, Rosbach, Breslau, Leuthen. 1781........ 48 fr.

Religions de l'antiquité, considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques; ouvrage traduit de l'allemand du docteur Creuzer, refondu en partie, complété et développé par J. D. Guigniant. *Première* livraison, formant 3 vol. in-8. dont un de pl. 1825. *30 fr.

— Le même, sur papier vélin........ *60 fr.

N. B. Les deux autres livraisons de l'ouvrage suivront à de courts intervalles.

Revue historique et chronologique des Evénemens mémorables de la guerre dans la Péninsule, depuis l'embarquement du Prince régent du Portugal pour le Brésil, et l'emprisonnement du roi d'Espagne en France, (en français et en anglais); avec une Esquisse du pays, du caractère et du costume en Portugal et en Espagne, prise pendant les campagnes de 1808 et 1809, par le D. G. Bradford. Ouvrage enrichi de 54 planches coloriées avec un grand soin, et représentant des Vues des principaux points de l'Espagne et du Portugal, et des scènes et costumes caractéristiques des deux pays. 1 vol. grand in-folio sur papier vélin superfin. *Londres*, 1813........ 264 fr.

Richesse minérale (de la). Considérations sur les Mines, Usines et Salines des différens états, présentées comparativement, 1°. sous le rapport des produits et de l'administration, dans une première division intitulée : *Division économique;* 2°. sous le rapport de l'état actuel de l'art des Mines et Usines, dans une seconde division intitulée : *Division technique;* par M. Héron de Villefosse. 3 vol in-4 de texte, et un Atlas in-fol. de 65 planches, intitulé : Atlas de la Richesse minérale, recueil de faits géognostiques et de faits industriels, constatant l'état actuel de l'art des Mines et Usines, par des exemples authentiques tirés de célèbres établissemens, et rendus sensibles à l'œil au moyen de la représentation géométrique des objets. Les 3 vol. in-4. et atlas in-fol. *Paris*, 1810 à 1819........ * 170 fr.

— Un très-petit nombre d'exemplaires sur papier vélin........ * 270 fr.

— Du même ouvrage les tomes 2 et 3 et atlas in-fol. publiés en 1819. Sur pap. ordin.. * 140 fr.

— Sur papier vélin........ * 220 fr.

Pour faire mieux apprécier l'utilité de cet ouvrage, nous transcrirons ici littéralement l'Extrait d'un Rapport fait par M. Cuvier à l'Académie royale des Sciences.

« M. Héron de Villefosse a rendu à l'art de l'Exploitation des Mines un bien grand service, par son ouvrage intitulé : « *De la Richesse minérale*. Le premier volume, qui avait pour objet l'administration des mines, imprimé dès 1810, « est connu et apprécié depuis long-temps. Le second, où il est traité de leur exploitation, a été présenté à l'Académie. « L'auteur y réunit à toutes les directions que donnent les sciences nombreuses d'où dérive la théorie, une immense « quantité de faits pratiques qu'il a recueillis dans ses voyages et dans l'exercice de ses fonctions, en sorte que les « préceptes y sont appuyés sur des exemples qui n'ont rien d'imaginaire, mais qui sont tous réalisés en quelques lieux. « Un magnifique atlas offre à l'œil tout ce que ces exemples ont de sensible; on y voit des cartes géologiques du Hartz « et de la Saxe, les pays les plus célèbres par l'ancienneté de leurs mines; des plans et des coupes de toutes les manières

« d'être du minéral dans le sein de la terre, ainsi que des voies que l'art a su ouvrir pour l'en retirer, et des mécanique de tous genres que l'on emploie à cet effet, et presque tous ces matériaux sont inédits et rassemblés sur les lieux pa l'auteur. On ne peut mettre en doute la grande utilité de cet ouvrage. »

Roses (les), par P. J. Redouté. Ouvrage divisé en 30 livraisons de 6 planches chaque, imprimées en couleur, avec texte sur papier vélin, in-fol. petit pap. Ouvrage terminé........... 750 fr.
— Sur grand papier vélin superfin.. 1500 fr.
Rudiment théorique et pratique de la langue latine, calqué sur Lhomond par Daotal. In-12. 1810.. 2 fr. 50 c.
Runakefli le Runic Rimstok, ou Calendrier Runique, avec l'explication des divers caractères, fêtes, etc., qui sont gravés sur les anciens bâtons, par Wolf. In-8. 1820..........* 4 fr.
Sacontala, ou l'Anneau fatal, drame traduit de la langue sanskrite, avec une explication du Système mythologique des Indiens. In-8. An XI................................ 4 fr.
Salfi (F.) *Discorso su la Storia dei Greci*. In-8. *Parigi*, 1817.......................... 2 fr.
Satire di Salvator Rosa, con notizie della sua vita, e con ritratto. Vol. in-8. sur papier vélin. *Londres* et *Paris*, 1825...* 10 fr.
Science de l'Histoire, développée par tableaux synoptiques, par Chantreau; tomes 1 et 2. In-4. 1803.. 39 fr.
Le tome premier contient la *Chronologie*, et le second la *Géographie* de l'Europe.
Séances des Écoles normales, recueillies par des Sténographes, et revues par les professeurs. Nouvelle édition. 13 vol. in-8. et un cahier de planches.......................... 48 fr.
Septennalité (la) du Parlement d'Angleterre, ou Journal des Discussions qui ont eu lieu dans les deux Chambres lors de cette proposition; suivi des Opinions de plusieurs publicistes anglais. In-8. 1824.. 4 fr.
Sermons prononcés à Strasbourg dans l'Église française de la Confession d'Augsbourg, par J. J. Goepp. 1 vol. in-8. 1809..* 5 fr.
Sermons de M. Zollicoffre, traduits de l'allemand. 2 vol. in-8. 1798.................. 8 fr.
Situation de la France et de l'Angleterre à la fin du dix-huitième siècle, par Fonvielle. 2 vol. in-8.. 6 fr.
Sutamilli, Découverte sur le Croup, ou Asthma syuanchicum acutum. 1 vol. in-4. *Moscou*, 1817..* 56 fr.
Système (nouv.) de Bibliographie alphabétique, seconde édit. divisée en trois parties, ornée d'un portrait de Toth. In-12. 1821......................................* 4 fr. 50 c.
Système mécanique des fonctions nerveuses, par Adamucci. 2 vol. in-8. 1806........... 9 fr.
Systèmes (des) d'Économie politique, de la valeur comparative de leurs doctrines, et de celle qui paraît la plus favorable aux progrès de la richesse. Seconde édition, avec de nombreuses additions relatives aux controverses récentes de MM. Malthus, Buchanan, Ricardo, sur les points les plus importans de l'économie politique; par M. Ganilh, (auteur de la *Théorie de l'Économie politique*, et de l'*Essai sur le revenu public*) 2 v. in-8. 1821............ 12 fr.
Tableau des États danois, par M. Catteau (auteur du Tableau de la Suède). 3 vol. in-8. avec une grande carte des possessions danoises. An X..................................... 15 fr.
— Papier vélin... 30 fr.
Tableau général de la Russie moderne, par V. C. 2 vol. in-8. avec deux cartes. An X...... 9 fr.
Tableau des Révolutions de l'Europe dans le moyen âge, jusqu'à l'an 1453, par M. Koch; ouvrage accompagné de 52 Tables généalogiques, de Tablettes chronologiques et d'une Table des matières raisonnée. 3 vol. in-8. 1790.. 8 fr.
Le Tableau des Révolutions de l'Europe, dont M. Koch a publié une édition en 4 vol. in-8. offre un tableau général de toute l'histoire moderne; celui que nous annonçons est spécialement consacré à l'histoire du moyen âge, et comprend une foule de détails (entre autres une suite de 220 pages aux périodes IV et V, depuis l'an 1074 jusqu'en 1453) qu'on chercherait vainement dans le nouvel ouvrage, auquel celui que nous annonçons sert de pendant nécessaire.
Tableaux historiques de la Révolution française, contenant les gravures de différentes scènes de la Révolution, depuis l'Assemblée des Notables jusqu'au 18 brumaire, avec un texte historique et les portraits des personnes les plus remarquables. 5 vol. in-fol. sur pap. vélin. 1804. 678 fr.
Tableau de Saint-Pétersbourg, ou Lettres sur la Russie, écrites en 1810, 1811 et 1812, par M. Muller. 1 fort vol. in 8. avec un plan de Pétersbourg..............................* 9 fr.
Tableau historique de la Guerre de la Révolution de France, depuis son commencement, en 1792, jusqu'à la fin de 1794, précédé d'une introduction générale, contenant l'exposé des moyens défensifs et offensifs sur les frontières du royaume, en 1792, et des recherches sur la force de l'armée française, depuis Henri IV jusqu'à la fin de 1806; accompagné d'un Atlas militaire, de 19 cartes et plans enluminés; par MM. de Grimoard et Servan. 3 vol. in 4. 1808... 60 fr.
— Le même, sur papier vélin... 120 fr.
Cet important ouvrage a pour auteurs deux généraux distingués, qui, par leur rang et leurs fonctions, ont été à même de puiser les matériaux dans les sources les plus authentiques.
Tableaux de la Suisse, ou Voyage pittoresque fait dans les treize Cantons du Corps helvétique; par MM. de Laborde et de Zurlauben. *Paris*, 1780 à 1786. Ouvrage complet; première édition

grand in-fol. 4 vol. pouvant se relier en 5, lorsque l'on veut que les planches, au nombre de 430, sous 277 numéros, soient interfoliées dans le texte.................. 600 fr.
— Seconde édit. 15 tomes formant 8 vol. in-4. de texte et 2 vol. grand in-fol. de planc. 450 fr.

La Suisse, riche des plus curieux phénomènes comme des plus beaux sites de la nature, a constamment attiré les voyageurs, et il n'en est aucun qui, après l'avoir parcourue, n'ait désiré de pouvoir, à l'aide des arts, retracer à son imagination les tableaux enchanteurs dont il avait joui, ou qui, de retour dans ses foyers, n'ait été jaloux de donner à sa famille et à ses compatriotes une idée de ses jouissances, en leur présentant des images fidèles de tant d'objets remarquables qui avaient fixé son attention ou charmé ses yeux.

Placée presque au centre de l'Europe, et considérée par les géographes comme la contrée la plus élevée de cette partie du monde, la Suisse est aussi la plus intéressante dans son développement intérieur. C'est du sommet des Alpes que jaillissent les sources du Rhin, du Rhône, du Tésin, de l'Aar, de la Reuss, de l'Inn et de l'Adda. Les lacs qui ornent, les chaînes de tous les ordres de montagues qui entrecoupent la Suisse, les eaux minérales qui sourdent de ses rochers, et les plantes salutaires qu'on y découvre, sont autant d'objets dignes de l'observation du physicien et du naturaliste.

L'histoire de ce pays, les mœurs et les usages de ses habitans, fournissent des tableaux et des traits infiniment intéressans. Les Suisses sont la seule nation républicaine et belliqueuse qui, contente de sa liberté, ait été toujours exempte de l'esprit de conquête.

Les Tableaux ou Voyages pittoresques de la Suisse, entrepris dans la vue de faire bien connaître tout ce que cet intéressant pays offre de curieux dans tous les genres, tant au physique qu'au moral, a été exécuté par le concours de plusieurs savans littérateurs et artistes recommandables. La description minéralogique est traitée avec beaucoup de soins et d'exactitude. Ce qui est relatif à l'histoire et aux institutions des cantons de la ligue, est en grande partie l'ouvrage de M. le général *Zurlauben de Zoug*, membre de l'ancienne Académie des Inscriptions, et homme d'état profondément versé dans la connaissance des annales civiles et militaires, de même que des antiquités de sa patrie. La topographie est calquée sur *Fæsi*, le plus exact et le plus complet des géographes indigènes de l'Helvétie. L'accueil favorable qui a été fait à cet ouvrage, dès son origine, a fait voir combien il était désiré; et le succès complet qu'il a obtenu doit faire présumer qu'il a rempli l'attente du public.

N. B. Il ne reste plus qu'un très-petit nombre d'exemplaires de la première édition. On pourra se procurer séparément les dernières livraisons et la table générale des matières, qui manquent dans beaucoup de bibliothèques.

Tableau (Analyse du) de la Transfiguration de Raphaël d'Urbin, trad. en anglais d'après la traduction française faite par M. Croze Magnan de l'original espagnol, de Ben. Pardo di Figneroa, avec les Remarques et Observations de Vasari, Mengs, Reynolds, Fuesli et autres artistes distingués qui ont écrit sur ce célèbre Tableau. Ouvrage enrichi de 17 têtes dessinées d'après le tableau original, et gravées de la même grandeur, à la manière au crayon par M. Gaubaud, ancien directeur de l'Académie de Marseille, et aujourd'hui premier peintre de S. A. R le prince d'Orange; avec le portrait de Raphaël et une gravure au trait du Tableau de la Transfiguration. 1 vol. grand in-fol. atlant. sur papier vélin. *Londres*, 1817. Ouvrage de la plus belle exécution.................. 200 fr.

Tables généalogiques des Maisons souveraines de l'Europe (*du Sud et de l'Ouest;* savoir, celles des empereurs d'Allemagne, des Maisons de France et de ses branches latérales, d'Espagne, de Portugal, de Savoie, de Naples, de la Grande-Bretagne, de Nassau-Orange, etc.), par M. Koch (auteur du Tableau des Révolutions de l'Europe.) Volume de 75 tables, très grand in-4. en caractères petit texte. 1782, cartonné.................. 40 fr.

Tables chronologiques de l'Histoire universelle, depuis 1700 jusqu'à la paix générale en 1802, par l'abbé Mann. In-4. 1804.................. 7 fr. 50 c.

Tablettes d'un Amateur des arts, contenant la gravure au trait de plusieurs des principaux ouvrages de peinture et de sculpture qui se trouvent en Allemagne, avec leur description. 5 cahiers in-8. *Berlin*.................. 10 fr.

Tablettes généalogiques des illustres maisons des ducs de Zaeringen, Margraves et grands-ducs de Bade, par M. le B. de Turkheim. In-8. *Darmstadt*, 1810.................. 4 fr. 50 c.

Testament (le Nouveau) de Notre Seigneur Jésus-Christ, traduit sur la Vulgate, par Le Maistre de Sacy. Edition stéréotype. 1 vol. grand in-8. caractère cicéro à deux colonnes. Imprimerie de Firmin Didot. 1816..................* 3 fr. 50 c.

Testament (le Nouveau) de Notre Seigneur Jésus Christ; traduction de D. Martin avec la citation des passages parallèles. Edition stéréotype d'Herhan, d'après son procédé perfectionné. 1 vol. grand in-8. de 348 pages à deux colonnes. 1820. Papier grand raisin.................. 2 fr. 50 c.
Sur papier grand raisin vélin.................. 5 fr.
— Le même ouvrage, format in-18. Edition stéréotype d'Herhan. Vol. de 792 pages. 2 fr. 25 c.
Sur papier vélin.................. 4 fr. 50 c.

Théorie de l'Economie politique, par M. Ganilh (auteur des *Systèmes d'Economie politique* et de l'*Essai sur le revenu public*.) Seconde édition, entièrement revue, corrigée et augmentée. 2 vol. in-8. *Paris*, 1822.................. 12 fr.

Théorie des Lois de la Nature, par Paucton. In-8. 1781.................. 5 fr.

Théorie du Galvanisme, par Pétitin. In-8.................. 75 c.

Traité des Arbitrages, par Ruelle. Deuxième édition. Vol. in-8. *Lyon*, 1793.................. 7 fr.

Traité des Assolemens, par Ch. Pictet. In-8. 1801.................. 4 fr.

Traité de Chronologie chinoise, composé par le père Gaubil, missionnaire à la Chine, et publié par M. Silvestre de Sacy. 1 vol. in-4. 1814.................. 15 fr.

Traité d'Astronomie théorique, par Schubert. 3 vol. in-4. *Saint-Pétersbourg*, 1822...* 45 fr.

Traité des Effets de la Musique sur le corps humain, par Roger. In-8. *Lyon*, 1805....... 4 fr.
Traité philosophique sur la Nature de l'âme et ses facultés, 1 vol. in-12. 1823......... 2 fr.
Traité sur l'Usage et les Effets des Vins dans les maladies dangereuses et mortelles, et sur la falsification de cette boisson, par Lœbenstein-Lœbel. In-8. 1817...........* 3 fr. 50. c.
Traité des Mines, à l'usage des Militaires, par Etienne. Grand in-4. fig. 1779.......... 10 fr.
Traité théorique et pratique des Opérations secondaires de la guerre, à l'usage des Officiers de toutes armes et de tous grades, par M. A. Lallemand, chef de bataillon au corps royal d'État Major; 2 vol. in-8. et un atlas gr. in-4. de 45 planches avec leur explication. 1825..... 48 fr.

Pour donner une idée du degré d'intérêt qu'offre cet ouvrage nouveau, nous nous bornerons à imprimer ici l'extrait d'une lettre adressée aux éditeurs par M. le général comte Mathieu Dumas, dont l'opinion fait autorité en pareille matière.

Je viens de faire une lecture très attentive du Traité des Opérations secondaires de la guerre, par le colonel Lallemand. Elle a confirmé l'opinion que j'avais conçue de cet excellent travail : je trouve que le plan en est bon et que l'auteur l'a bien rempli. Je ne balance pas à dire que c'est un livre *classique* qui manquait à l'enseignement militaire. Tous les chapitres s'enchaînent fort naturellement, et chacun, selon la matière, est traité *ex professo*. Je n'ai aperçu dans aucun de ces chapitres de principe erroné; les applications sont exactes et les exemples bien choisis. Enfin cet ouvrage, fruit d'une longue expérience et d'une immense lecture, servira beaucoup les progrès de la science; ce sera un véritable *Catéchisme* des opérations militaires que les officiers éclairés et éprouvés de tout grade s'empresseront d'accueillir.

Triomphe de l'Evangile. 4 gros vol. in-8. 1805.. 20 fr.
Univers (l'), narration épique, par Boiste. 2 vol in-8.................................. 12 fr.
Vade-mecum du Médecin, ou Précis de Médecine-pratique. 1 vol. in-12. An IV..... 2 fr. 50 c.
Vasari (G.) Vite de' più eccellenti Pittori e Scultori. 16 vol. in-8. *Milano*, 1807...... 114 fr.
Vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits pour la première fois, précédés d'un discours sur l'essence et la forme de la poésie chez les principaux peuples de la terre; par Fabre d'Olivet. 1 vol. in-8. 1813........ 6 fr. — Sur pap. vél......................... 12 fr.
Veuve (la) de Catane, par M. Cordier-Delaunay, grand in-8.......................... 2 fr. 50 c.
Viaggi in alcune Città del Lazio, che diconsi fundate dal re Saturno (publié par Mad. Dionigi). 1 vol. in-fol. oblong, avec beaucoup de gravures. *Roma*, 1809................... * 84 fr.
Vie de Saint-Bruno, peinte par Le Sueur, et gravée par Villerey. 1 vol. in-8. fig........ 30 fr.
Vie de Frédéric II, roi de Prusse, par J. Ch. Lavaux. 7 vol. in-12. avec portrait... 17 fr. 50 c.
— Le même ouvrage, en 7 vol. grand in-8.. 32 fr.
— Séparément, les tomes V, VI et VII, gr. in-8. 10 fr. 50 c. — Petit in-8. ou in-12. 7 fr. 50 c.
Vie de Laurent de Médicis, trad. de Will. Roscoë, par Fr. Thurot. 2 vol. in 8. An IV.... 10 fr.
Vies et OEuvres des Peintres les plus célèbres de toutes les écoles. Recueil classique, réduit et gravé au trait, et publié par Landon. Tomes I à XXV, grand in-4. (Ouvrage terminé.) 625 fr.
— Le même ouvrage, in-fol. pap. vél... 1250 fr.

Cette collection se compose des Œuvres suivants : *Dominiquin* et choix de l'*Albane*, 3 vol.; *Raphael*, 8 vol.; *Poussin*, 4 vol.; *Michel-Ange*, *Baccio Bandinelli* et *Daniel de Volterre*, 2 vol.; *Le Sueur* et Choix de *Jouvenet*, 2 vol.; *Corrège*, 2 vol.; *Léonard de Vinci*, *Titien*, *le Guide*, *P. Véronèse*, 1 vol., et peintres antiques, 3 vol. L'ouvrage de chaque maître se vend séparément.

Voyageurs (les trois), Essai philosophique, par M. Lemoine. 2 vol. in-8. 1819.......... 9 fr.
Voyage d'un Français en Angleterre pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays; par M. Simond. Seconde édit., revue, corrigée et augmentée. 2 vol. in-8. ornés de 15 planches et 13 vignettes. 1817... 21 fr.
Voyage en Grèce, de Xavier Scrofani Sicilien, fait en 1794 et 1795, avec une carte générale de la Grèce ancienne et moderne, et 10 tableaux de commerce. 3 vol. in-8. An IX....... 8 fr.
Voyage pittoresque autour du monde, fait sur le brick le *Rurik*, dans les années 1815 à 1818, dessinés par M. L. Choris, avec un texte descriptif et des notes, par MM. Cuvier, Gall, etc. In-fol. 22 livrais. de 5 pl color. chaque. Ouvrage complet, 1822................* 330 fr.
— *Idem*, les figures en noir...* 165 fr.
Voyage de Moscou à Vienne, par Kiow, Odessa, Constantinople, Bucharest et Hermanstadt, ou Lettres adressées à Jules Griffith, par le comte de La Garde. 1 vol. in-8. 1824, avec le portrait de l'auteur... 7 fr.

Ce Voyage, écrit avec beaucoup d'esprit, d'élégance et de grâce, est rempli de détails charmans, d'observations fines et judicieuses, d'anecdotes piquantes et peu connues. C'est l'ouvrage d'un homme du monde qui a voulu plaire et instruire en même temps : nulle part les mœurs ne sont observées et décrites avec plus de délicatesse et d'agrément.

Voyages à Peking, Manille, et l'île de France, faits dans l'intervalle des années 1784 à 1801, par M. de Guignes. 3 vol in-8. avec un atlas in-folio.... 48 fr. — Sur pap. vélin.... 96 fr.
Voyages de Mirza Abu Taleb Khan, en Asie, en Afrique et en Europe, pendant les années 1799 à 1803; écrits par lui-même. 2 vol. in-8. 1811.. 9 fr.
Voyage (relation du) à la recherche de Lapérouse, fait dans les années 1791 à 1794, par M. Labillardière. 2 vol. in-8. avec un atlas in-folio................................ 42 fr.
Voyage pittoresque de la France (Voyez *Description générale et particulière de la France*).
Voyage pittoresque de la Suisse (Voyez *Tableaux de la Suisse*)...........................
Voyage pittoresque de l'Oberland, ou Description des Vues prises dans l'Oberland, district du canton de Berne. 1 vol. gr. in-4. avec 15 pl. coloriées et une carte itinéraire, 1812..... 72 fr.

— *Idem*, avec les doubles planches coloriées et au trait.............................. 84 fr.

La partie du canton de Berne, qui est l'objet de cet ouvrage, est la plus riche en scènes gracieuses et pittoresques; c'est le point de la Suisse le plus fréquenté par les voyageurs : en effet, l'étranger qui ne peut faire un long séjour en Suisse, et parcourir plusieurs régions de la chaîne des Alpes, ne saurait mieux employer son temps qu'en visitant l'Oberland bernois. Les vues sont prises sur les bords et au midi du lac de Thoun, où la nature semble avoir déployé toute sa magnificence; elles sont exécutées par un artiste indigène, et coloriées avec beaucoup de soin et de fidélité. Le texte de l'ouvrage écrit avec un grand talent et une grande élévation d'idées, contient une foule de notices et de documens nouveaux; il ne peut qu'ajouter beaucoup aux jouissances de ceux qui iront visiter ce beau pays.

Voyage de MM. de Humboldt et Bonpland aux régions équinoxiales du nouveau continent. *Section de Botanique :* Plantes équinoxiales. 17 livraisons formant 2 vol. in-folio, avec 144 planches. (Ouvrage complet)... 520 fr.

— Le même ouvrage. *Section d'Astronomie :* Recueil d'observations astronomiques, d'opérations trigonométriques, et de mesures barométriques. 9 livraisons formant 2 vol. grand in-4. avec 2 planches. *Paris*, 1810. (Ouvrage complet)................................ 192 fr.
Sur papier vélin.. 288 fr.

Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie, enrichi d'estampes, cartes et plans, d'après les dessins de Cassas. 14 livraisons formant 1 vol. in-fol. Ouvrage terminé............ 210 fr.

— Le même, papier vélin.............. 350 fr. — Avant la lettre.......................... 450 fr.

Voyage en Suisse, fait dans les années 1817, 1818 et 1819; suivi d'un Essai historique sur les mœurs et les coutumes de l'Helvétie ancienne et moderne, etc.; par M. Simond (auteur du *Voyage d'un Français en Angleterre*). Seconde édition entièrement revue et augmentée d'une Table raisonnée des matières. 2 forts vol. in-8 *Paris*, 1824............................. 15 fr.

Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore, d'après les dessins de M. Melling, dessinateur et architecte de la sultane Hadidgé, sœur de Sélim III; 2 vol. gr. in-fol. dont un de texte et un de planches, au nombre de 52, dans les plus grandes dimensions, sur papier vélin double superfin. — Ouvrage entièrement terminé. Epreuves avec la lettre... 1,560 fr.

— Epreuves avant la lettre.. 2,340 fr.

Ce Voyage pittoresque que la nouveauté et l'intérêt du sujet, la beauté des dessins et la perfection de la gravure ont déjà placé au premier rang des plus curieuses et des plus belles productions du même genre, est dû à un artiste distingué qui a séjourné dix-huit ans à Constantinople.

Il a pour objet de faire connaître, par les yeux et par l'esprit, une contrée célèbre dans les annales du monde, et riche des plus merveilleux dons de la nature; de représenter avec une scrupuleuse fidélité, et dans une suite systématique de tableaux, les sites pittoresques de l'Hellespont, l'aspect incomparable de Constantinople, et les points de vue ravissans qu'offre de toutes parts le Bosphore; de peindre enfin une nation entière dans ses monumens publics et privés, dans son costume, dans ses travaux, dans ses cérémonies, dans ses fêtes, dans ses institutions diverses, dans ses moyens militaires et maritimes.

L'extrait suivant du Prospectus fera connaître les différens genres d'intérêt que réunit cet important ouvrage.

« Depuis que l'art de la gravure a donné naissance aux *Voyages Pittoresques*, il y a peu de contrées en Europe dont les sites principaux n'aient été explorés le crayon à la main, et reproduits dans des collections d'estampes accompagnées de descriptions. La capitale de l'empire Ottoman et ses magnifiques environs semblaient seuls, jusqu'à ce jour, avoir été oubliés de nos artistes. Et cependant, quel pays réunit à un plus haut degré toutes les conditions, tous les genres d'intérêt, qui constituent essentiellement le mérite d'un voyage pittoresque, que celui où tout est grand, riche et varié, dans les ouvrages de la nature; tout est nouveau, extraordinaire, dans ceux de l'homme, dans l'homme lui-même?

« On avait donc lieu d'être surpris qu'aucun des artistes qui visitaient *Constantinople et ses superbes environs*, n'eût encore tenté de nous en offrir le spectacle, dans une suite de vues prises sur les lieux. Mais l'étonnement cessait, lorsqu'on venait à réfléchir aux difficultés de l'exécution d'un pareil ouvrage. Les mœurs et les préjugés du Musulman, qui excitent si vivement notre curiosité, semblent opposer un obstacle invincible à l'étranger qui tenterait de la satisfaire. Naturellement méfiant, il porte à un tel point son aversion pour les arts d'Europe et pour ceux qui les cultivent, qu'un dessinateur lui paraît presque toujours un ennemi.

« M. Melling était venu très-jeune à Constantinople. L'attrayante nouveauté des objets l'avait frappé, et il employait ses crayons à les reproduire aussi fréquemment que les circonstances le lui permettaient. Heureusement la fortune sembla se plaire à favoriser ces travaux. Les Turcs, dont il avait gagné l'affection par une longue habitude, par sa facilité à parler leur langue, et par des manières analogues aux leurs, finirent par le voir sans peine se livrer au milieu d'eux à des occupations qui, s'il avait eu moins de titres à leur confiance, n'auraient pas manqué de leur donner de l'ombrage. Bientôt il fut appelé près de la sultane Hadidgé, sœur du Soltan Sélim III, pour diriger, comme architecte, les embellissemens de son palais. Son travail plut au sultan lui-même, qui le chargea peu après de construire dans sa maison de plaisance de Besebik-Tasch, un pavillon et une galerie. Dès lors l'emploi que l'on faisait de ses talens leva jusqu'au moindre obstacle qui aurait pu en contrarier l'exercice, et tout lui fut ouvert, jusqu'à l'intérieur même du Sérail. C'est de cette époque que, soumettant à un plan régulier des travaux si nombreux et si variés, il combina celui-ci de manière que tout ce que Constantinople et les rives du Bosphore offrent de sites pittoresques et d'objets intéressans se trouva distribué dans *quarante-huit* tableaux liés entre eux comme les parties d'un seul tout, et cependant présentant chacun une scène distincte et complète.

« Après dix-huit années de séjour, M. Melling quitta Constantinople et vint s'établir à Paris, espérant y trouver plus facilement qu'ailleurs les moyens de publier la magnifique collection de ses dessins. Son attente n'a point été trompée : des éditeurs ont osé se charger de cette immense entreprise, et ils y ont été déterminés par les suffrages unanimes des hommes les plus éclairés; de ceux surtout que leurs propres travaux rendaient les meilleurs juges dans une pareille matière. «Cette collection, leur écrivait M. le baron Vivant-Denon, joint au mérite de la plus belle exécution un caractère de vérité, qui sera justement apprécié par les voyageurs instruits que l'amour des sciences et des arts a conduits « dans cette contrée. » — « Les vues de Constantinople et du Bosphore, que m'a montrées M. Melling, leur mandait « M. le comte de Choiseul, m'ont surpris par leur exactitude, leur vérité; et je ne connais rien de mieux exécuté dans « ce genre. La collection des estampes précieuses que vous allez publier deviendra un supplément nécessaire de mon

« ouvrage, pour ceux qui desirent se faire une idée parfaite de la capitale de l'empire O[illegible] est en grande partie « sous mes yeux que M. Melling a travaillé : je l'ai vu acquérir son talent par une constante étude de la nature. »

« Dans l'exécution d'un ouvrage tel que le VOYAGE PITTORESQUE DE CONSTANTINOPLE ET DES RIVES DU BOSPHORE, la partie la plus importante sans doute, et celle qui présentait le plus de difficultés, était la gravure des *quarante-huit* dessins de M. Melling. La grandeur des planches paraissait démesurée; mais elle était une condition indispensable, qui résultait évidemment du caractère special de l'ouvrage. Le développement des vues dessinées par M. Melling, répondant à l'étendue des sites, à la grandeur, à la magnificence du spectacle qu'il avait sous les yeux, la moindre réduction, en diminuant la valeur des détails, aurait affaibli l'effet de l'ensemble; on s'est donc déterminé à conserver aux planches les vastes dimensions des dessins originaux, et l'exécution en fut confiée aux premiers artistes de la capitale.

« La rédaction du texte, destiné à accompagner les planches, et à faire connaître tous les lieux et tous les objets dont elles offrent une fidèle représentation, exigeait en même temps la coopération d'un écrivain distingué.

« M. Charles Lacretelle a bien voulu se charger de rédiger ce texte sur les notes de M. Melling, et sur des descriptions rédigées avec soin par un voyageur français, homme très instruit qui lui-même avait observé chaque site, chaque point de vue, chaque circonstance des tableaux de M. Melling, et qui souvent décrivait à ses côtés les objets que celui-ci dessinait; enfin sur un grand nombre de communications offertes par diverses personnes à qui leurs lumières, leur goût pour les arts, et l'expérience acquise par un long séjour à Constantinople, ont inspiré le désir et fourni les moyens de seconder le zèle des éditeurs. Le travail de ce judicieux historien correspondant à chacune des planches, forme sous sa plume élégante une suite de tableaux non moins intéressans que ceux auxquels ils sont destinés à servir d'explication.

« Une troisième partie du *Voyage pittoresque* a dû être, à cause de son importance et de sa nouveauté, l'objet de la plus sévère attention; c'est la partie topographique. Pour publier un plan de la ville de Constantinople et de ses faubourgs, tant en Asie qu'en Europe, et une carte topographique du Bosphore et de ses environs, qui, par la grandeur des dimensions et par l'authenticité de ses details, répondissent au reste de l'ouvrage, il fallait se livrer à un travail neuf, dont les élémens n'existaient encore que dans des dessins manuscrits. M. Barbier du Bocage a bien voulu se charger de cette tâche pénible, et il l'a remplie avec une supériorité égale à celle dont il a déjà fait preuve tant de fois dans la même carrière. Les deux magnifiques cartes qu'il a dressées pour ce *Voyage* ont été gravées par M. F. P. Michel: les descriptions qui les accompagnent garantissent leur fidélité, en indiquant les matériaux que l'auteur a employés pour les construire. On y a joint un plan indiquant, par la simple ouverture des angles qui y sont tracés, la direction et l'étendue de la plupart des vues dont se compose l'ouvrage. Il sert pour ainsi dire de lien à toutes les parties séparées de ce vaste ensemble.

« On a cru devoir placer en tête de l'ouvrage le portrait de Sélim III, très soigneusement gravé par M. Muller, parce que c'est sous son règne et par sa protection que M. Melling a exécuté la belle suite de ses dessins. Le chiffre impérial Ottoman, en or, orne le titre de l'ouvrage. Lorsqu'on s'efforçait de ne rien omettre de tout ce qui pouvait contribuer à la perfection du *Voyage pittoresque de Constantinople*, on n'a pu négliger de lui assurer l'avantage de la plus magnifique exécution typographique. Le papier vélin superfin double qu'on y a employé a été fabriqué exprès, et il porte dans sa pâte le titre de l'ouvrage: le texte a été imprimé par M. P. Didot, et c'est sans doute une des plus belles productions des presses de ce célèbre typographe. »

Ce magnifique ouvrage, aujourd'hui complet, a été publié en treize livraisons successives, dont la dernière renferme la partie topographique dressée et décrite par M. Barbié du Bocage, le frontispice et le portrait de Sélim III. Les personnes qui n'auraient pas la totalité de l'ouvrage, pourront, en pressant leurs demandes, se procurer séparément les dernières livraisons qui leur manquent.

Voyage dans la Haute-Egypte, au-dessus des Cataractes, avec des observations sur les diverses espèces de séné; par M. Nectoux. In-fol. avec 4 planches coloriées.............. * 16 fr.

Vues d'Egypte exécutées d'après les dessins originaux tirés du cabinet de M. Rob. Ainslie, et faits pendant son ambassade à Constantinople, par L. Mayer, avec une Relation historique de ce pays en français et en anglais. 1 vol. grand in-fol. pap. vel. avec 48 planches soigneusement coloriées. *Londres*, 1805.............................. 300 fr.

— Les mêmes épreuves avant la lettre, sur très-grand papier vélin, format atlant....... 600 fr.

Vues de la Palestine et de la Caramanie, d'après les dessins originaux de L. Mayer, avec une Relation historique de ce pays, etc., en français et en anglais. 1 vol. grand in-fol. avec 48 planches en couleur. *Londres*, 1804.............................. 300 fr.

— Le même ouvrage, épreuves avant la lettre, sur très-grand pap. vélin, format atlant. 600 fr.

Vues des Provinces ottomanes en Europe et en Asie, et de quelques îles de la Méditerranée, exécutées d'après les dessins originaux faits pour M. Rob. Ainslie, avec une Relation historique de ces pays, en anglais et en français, par L. Mayer. 4 parties formant 2 vol. grand in-fol. avec 72 planches coloriées. *Londres*, 1810.............................. 600 fr.

— Les mêmes, épreuves avant la lettre, sur très-grand pap. vél. double, format atlant. 1200 fr.

Vues (grandes) pittoresques des principaux sites et monumens de la Grèce et de la Sicile, et des sept collines de Rome, dessinées et gravées par Cassas et Bence, et accompagnées d'une explication des monumens, par Landon. 1 vol. in-fol. atlantique, 1813.............. 72 fr.

Weiss Kunig (der), Relation des faits et gestes de l'empereur Maximilien I, rédigée par l'empereur lui-même, et par le secrétaire impérial Marx Treitzsaurwein, *en vieux langage allemand*, avec 237 anciennes figures en bois, gravées dans le seizième siècle par H. Burgmaier. 1 gros vol. in fol. *Vienne*, 1775.............................. 36 fr.

— Sur papier fin.............................. 48 fr

Cet ouvrage fait pendant au fameux Teuerdank.

Ouvrages périodiques, qui se continueront exactement pour l'année 1825.

Journal général de la Littérature de France, ou Indicateur bibliographique et raisonné des livres nouveaux en tous genres, estampes, cartes géographiques, etc. qui paraissent en France

classés par ordre de matières. Grand in-8. — Année 1825. Un cahier par mois. Prix de la souscription pour l'année, franc de port.. 15 fr.
— la Collection des années 1799 à 1824 est de.................................. 390 fr.

Cet ouvrage périodique, qui a commencé en 1798, réunit dans un même cadre tous les travaux des écrivains français, et dresse, en quelque sorte, l'inventaire des richesses nationales, sous le rapport des talens et des lumières.

Il dit, sur chaque ouvrage, ce qui est nécessaire pour le faire connaître; fournit aux recherches des savans les plus promptes et les plus exactes indications; offre aux nations étrangères un aperçu de nos efforts et de nos progrès; il simplifiera pour l'avenir l'étude de la bibliographie, et prépare d'utiles et abondans matériaux à l'histoire litteraire de la France.

Journal général de la Littérature étrangère, ou Indicateur bibliographique et raisonné des livres nouveaux en tous genres, cartes géographiques, etc. qui paraissent dans les divers pays étrangers à la France, tous classés par ordre de matières. Grand in-8. — Année 1825. Un cahier par mois. Prix de la souscription pour l'année, franc de port .... 15 fr.
La collection des 24 premières années, dont six d'un cadre plus étendu............ 391 fr.

Ce journal, créé sur le même plan que le Journal général de la Littérature de France, est destiné, en quelque sorte, à lui servir de complément. Pendant que l'un nous offre un tableau complet des productions scientifiques et littéraires de notre propre patrie, l'autre nous fait connaître les productions intéressantes des nations étrangères dont les travaux sont presque perdus pour nous. Réunis, ces deux ouvrages forment une bibliographie générale de l'Europe; séparés, ils fournissent sur la bibliographie de chaque nation les renseignemens les plus satisfaisans.

Journal des Savans. — La publication de ce journal, qui avait été interrompue en 1792, a été reprise en 1816 par ordre du roi. Depuis le 1er septembre 1816, il paraît tous les mois un cahier de huit feuilles d'impression in-4. Le prix de l'abonnement pour l'année est de *36 fr. pour Paris, et de *40 fr. franc de port pour les départemens.

Les hommes de lettres nommés par Monseigneur le chancelier pour rédiger le Journal des Savans, sont MM. Dacier, Silvestre de Sacy, Gosselin, Cuvier, Daunou, Tessier, Quatremere de Quincy, Biot, Vanderbourg, Raynouard, Gay-Lussac, Raoul Rochette, de Chezy, Cousin, Letronne.

Annales des Mines, ou Recueil de Mémoires sur l'exploitation des Mines, et sur les sciences qui s'y rapportent; rédigées par le Conseil général des Mines. Prix de la souscription pour l'année 1825, composée de 6 cahiers. * 20 fr. pour Paris, et * 24 fr. pour les départemens.
Les années antérieures, depuis 1816 jusqu'en 1824............................* 104 fr.

Bulletin universel des Sciences et de l'Industrie, publié sous la direction de M. le baron de Férussac, et divisé en huit sections principales. — Année 1825. Un vol. in-8. de 39 feuilles par mois, lesquelles disposées par ordre de matière, forment 18 vol. par an; prix de l'année, franc de port, *132 fr. pour Paris; *156 fr. 50 c. pour les départemens; *181 fr. pour les pays étrangers.

Le Bulletin universel est une de ces entreprises qui appellent l'attention de tous les hommes éclairés. Offrant chaque mois, classés méthodiquement, tous les faits nouveaux qui concernent les sciences et l'industrie, et qui sont publiés dans les différentes parties du monde civilisé, elle a été considérée comme un besoin du siècle, et accueillie dans tous les pays avec un extrême intérêt.

Voici une idée de l'ensemble du Bulletin : un seul volume de 39 feuilles in-8., caractère petit romain, équivalant à plus de 54 feuilles des journaux ordinaires, présente chaque mois plus de 900 articles sur les principaux faits. Ces articles sont rédigés par le concours de plus de 200 savans choisis dans la capitale; ils recueillent la substance de tous les journaux qui se publient depuis la Nouvelle-Hollande jusqu'aux rives de l'Ohio, du nord au sud des deux Continens; ils annoncent ou bien analysent les ouvrages de tous les pays; ils indiquent les faits nombreux que fournit une correspondance très active avec les sociétés savantes et les hommes célèbres du monde. — Le Bulletin universel est destiné à mettre en rapport les savans et les hommes occupés dans toutes les contrées des diverses branches de l'industrie, et surtout de la librairie, à leur servir de lien de communication et de correspondance habituelle, à procurer entre toutes les nations un échange réciproque d'idées et de lumières, à signaler enfin aussitôt qu'ils sont connus, les ouvrages, les faits, les procédés, les machines et les découvertes.

Ce Recueil est divisé en huit sections. Cette division est basée sur les diverses espèces de goûts ou d'occupations qui partagent la grande partie de la société. Ainsi, Astronomes, Mécaniciens, Chimistes, Physiciens, Naturalistes, Médecins, Agriculteurs, hommes voués à l'industrie. Mathématiciens, Ingenieurs, Constructeurs, Géographes, Historiens, Archéologues, Philologues et Militaires, tous y puiseront de l'instruction.

Les huit sections du Bulletin universel paraissent aussi sous les titres spéciaux ci-après. On peut s'abonner pour chacune séparément :

Bulletin des Sciences mathématiques, physiques et chimiques, — Un cahier in-8. de 4 feuilles par mois; prix de souscription pour l'année, franc de port, *15 fr. pour Paris; *17 fr. 50 c. pour les départemens; * 20 fr. pour les pays étrangers.

Bulletin des Sciences naturelles et de géologie. — Un cahier in-8. de 7 feuilles par mois; prix de l'année, franc de port, * 26 fr. pour Paris; * 30 fr. 50 c. pour les départemens; *35 fr. pour les pays étrangers.

Bulletin des Sciences médicales, etc. — Un cahier in-8. de 6 feuilles par mois; prix de l'année, franc de port, * 22 fr. pour Paris; *25 fr. 50 c. pour les départemens; * 29 fr. pour les pays étrangers.

Bulletin des Sciences agricoles, économiques, etc. — Un cahier in-8. de 4 feuilles par mois; prix de l'année, franc de port, *15 fr. pour Paris; *17 fr. 50 c. pour les départemens; * 20 fr. pour les pays étrangers.

Bulletin des Sciences technologiques. — Un cahier in-8. de 4 feuilles, et une planche par mois; prix de l'année, franc de port, *18 fr. pour Paris; * 21 fr. pour les départemeemens; * 24 fr. pour les pays étrangers.

Bulletin des Sciences géographiques, Economie publique, Voyages. — Un cahier in-8. de 6 feuilles par mois; prix de l'année, franc de port, * 22 fr. pour Paris; *25 fr. 50 c. pour les départemens; *29 fr. pour les pays étrangers.

Bulletin des Sciences historiques, Antiquités, Philologie. — Un cahier in-8. de 5 feuilles par mois; prix de l'année, franc de port, *18 fr. pour Paris, *21 fr. pour les départemens; * 24 fr. pour les pays étrangers.

Bulletin des Sciences militaires. — Un cahier in-8. de 3 feuilles par mois; prix de l'année, franc de port, * 12 fr. pour Paris; *14 fr. pour les départemens; *16 fr. pour les pays étrangers.

N. B. Les souscriptions pour le Bulletin universel, dans son ensemble comme pour chacune des huit sections spéciales, ne sont reçues que pour l'année entière.

Livres latins et grecs.

Amoribus (de) Paucharitis et Zoroæ, poëma eroticou. 1 vol. in-8.................... 4 fr.
Auctores classici, latini et græci, editiones Bipontinæ (Voyez-en la notice et les prix page 55 du présent Catalogue).
Carmina Homerica. Ilias et Odyssea in pristinam formam redacta; cum Notis et Prolegomenis Payne, Knight. 1 vol. petit in-4, sur papier vélin. *Londres*, 1820.......... * 55 fr. 75 c.
Codex Civilis, è patrio in latinum sermonem translatus.............................. 5 fr.
Corpus Juris civilis academicum, auct. Ch. H. Freiesleben. 2 vol. in-4. 1789...........* 18 fr.
De Candolle. Prodromus Systematis universalis Regni vegetabilis, seu Enumeratio methodica ordinum, specierumque plantarum huc usque cognitarum. In-8. *Vol. primum.* 1824.. 18 fr.

Le nombre immense des végétaux connus aujourd'hui (nombre qui s'élève à plus de 50,000, tandis que les ouvrages les plus complets publiés jusqu'ici n'en comptent guère au-delà de 20,000) et le besoin absolu que les botanistes sentent chaque jour davantage d'une énumération complète des végétaux connus, faite d'après les principes de la méthode naturelle, dont ils apprécient de plus en plus l'utilité et l'importance, a décidé M. de Candolle à interrompre momentanément la publication de son *Sytema*, pour donner, sous la forme la plus abrégée possible, un *Prodromus*, qui fera connaître l'état actuel de la science botanique, et présentera 1°. les caractères des classes et des familles naturelles réduits à leurs termes les plus simples, 2°. les caractères abrégés des genres avec l'indication de l'auteur qui l'a établi, et une description ou une figure où les détails du genre sont représentés; 3°. quant aux espèces, on y trouvera, pour chacune d'elles, son nom, l'indication de l'auteur dont la nomenclature est adoptée, la phrase caractéristique, le signe qui indique la durée, la patrie, etc., etc. Tous ces objets sont resserrés de telle sorte que chaque article d'espèce ne contient que trois à quatre lignes. On a donné un soin particulier à classer les espèces dans les genres de la manière la plus propre à faire voir les degrés reels des affinités réciproques des plantes.

Le premier volume du *Prodromus*, qui vient de paraître, contient l'énumération des cinquante-quatre familles composant actuellement la classe des Thalamiflores, et forme déjà un tout complet. Toutes les mesures sont prises pour que la publication des volumes suivans éprouve le moins de retard possible.

De Candolle. Regni vegetabilis Systema naturale; sive Ordines, Genera et Species Plantarum secundùm methodi naturalis normas digestarum et descriptarum. *Volumen primum:* sistens Prolegomena et Ordines quinque nempe: Ranunculaceas, Dilleniaceas, Magnoliaceas, Anonaceas, et Menispermeas. In-8. de 568 pages, 1818.................................. 12 fr.
— Idem, *volumen secundum*, sistens ordines sex, nempe Barberidas, Podophylleas, Nymphæaceas, Papaveraceas, Fumariaceas et Cruciferas. In-8. de 750 pages 1821......... 15 fr.
De Lessert. Icones Selectæ Plantarum quas in Systemate universali ex Herbariis Parisiensibus, presertim ex Lessertiano, descripsit A. P. de Candolle. Vol. I et II. *Cum* 200 *tabulis æn.* Grand-in-4............................ * 70 fr. — Sur papier vélin........... * 100 fr.
— Le même ouvrage, grand in folio, sur papier vélin superfin.................... * 140 fr.

Cet ouvrage est consacré à figurer un grand nombre de plantes nouvelles, décrites dans le grand ouvrage de M. de Candolle, intitulé: *Regni vegetabilis Systema naturale.*

Delaroche (F.) Eryngiorum nec non generis novi Alepideæ Historia. vol. in-fol. avec 32 planches, 1808... 36 fr.
Facciolati, (J) totius latinitatis Lexicon, opera et studio Æg. Forcellini. 4 vol. in-fol. *Patavii*, 1805.. * 120 fr.
— Appendix ad totius latinitatis Lexicon. In-fol. *Patavii*, 1816, avec portrait....... * 10 fr.
Halebi historia (selecta ex), e Codice arabico bibliotecæ regiæ Parisiensis edidit, latine vertit et aduotationibus illustravit G. W. Freytag. Vol. in 8. de l'imprimerie royale. 1819. 12 fr.
— Sur grand papier vélin.. 24 fr.
Hermanni, Prof Arg., Tabula Affinitatum animalium, per totum Animale regnum in tribus foliis exposita, uberiore nunc commentario historiam naturalem animalium augente illustrata, 4. Argent. 1785.. 7 fr. 50 c.
— *Tabula ipsa scorzim, sine commentario*.. 2 fr.
Herodoti Historiarum libri IX græcè, cum novâ vers. latinâ var. lect. ex XV Codd. Paris. cura Boissonnadii nuper collatis et emend. et locuplet. Wesselingii et Walckenarii aliorumque adnotat. et suas adjecit, cum indice Joh. Schweighaeuser. 6 tom. en 12 volumes. In-8. 1816, br.. 82 fr.
— *Idem*, sur papier vélin grand-raisin, cartonné à la Bradel....................... 156 fr.

Un seul exemplaire sur Vélin de la plus belle qualité.

Lexicon Herodoteum, quo et styli Herodotei universa ratio enucleate explicatur, et quam plurimi musarum loci ex professo illustrantur; passim etiam partim græca lectio, partim versio latina quas offert Argentoratensis editio vel vindicatur vel emendatur; instruxit Joh. Schweighæuser, Academiæ regiæ Inscrip., etc. 2 vol. in-8. à deux colou. 1824.. 20 fr.
— Le même ouvrage sur grand papier vélin.. 35 fr.

Ce nouveau travail de M. Joh. Schweighæuser est disposé de manière à servir non seulement pour l'edition grecque d'Hérodote en 6 vol. in-8. qu'il a publiée en 1816, mais encore pour toutes les éditions grecques de cet historien, publiées jusqu'à ce jour.

Horatii Carmina, editio Oberlini. 1 vol. grand-in-4. sur papier vélin anglais........... 48 fr.
Imitatione (de) Christi, libri quatuor. 1 vol. petit in-folio, papier vélin, avec le tableau du Sauveur, gravé par Klauber, d'après Stella. Didot jeune (très belle édition)......... 48 fr.

Justiniani institutiones, cum notis Loccameri. in-12 .... 2 fr.
Kramp de Vi vitali arteriarum diatribe. In-8. 1787 .... 1 fr. 20 c.
Latreille (P. A.) Genera Crustaceorum et Insectorum secundum ordinem naturalem in familias dispositas, iconibus exemplisque plurimis explicata. 4 tom. in-8. *Parisiis* et *Argentorati*, 1806 à 1807 .... 45 fr.
— *Idem*, sur papier vélin, fig. coloriées .... 90 fr.
Lichtenberger (Jo. Fr.) Initia typographica. Opus celeberr. Schœpflini Vindicias typographicas elucubrans, nec non earum continuationem offerens. In-4. 1811 .... 8 fr.
— *Ejusdem libri Appendix, de Indulgentiarum litteris a. 1454 impressis*. In-4. .... 60 c.
Lydi (J. L.) De Ostentis quæ supersunt, una cum fragmento libri de mensibus ejusdem Lydi, etc. gr. et lat. vertit C. B. Hase. 1 vol. gr. in-8. *Paris*, 1823 .... 20 fr.
Lorenz (Joh. Mich. Prof. Argent.) Historiæ Gallo-Francicæ civilis et sacræ summa. 4 vol. in-8. 1790 .... 15 fr.

Cet ouvrage, fruit de quarante années de recherches, offre, en forme de table et par ordre chronologique, la réunion de tous les faits remarquables de l'histoire de France, avec l'indication scrupuleuse des sources où l'auteur a puisé. C'est une bibliothèque immense en abrégé, egalement precieuse pour l'étude de l'histoire et pour les recherches qui y ont rapport.

Nalus, Carmen sanscritum e Mahâbhârato. Edidit, latine vertit, et adnotationibus illustravit Francisc. Bopp; vol. in 8. *Londres*, 1819 .... 28 fr. 50 c.
Nestler (C. G.) Monographia de Potentilla præmissis nonnullis observationibus circa familiam Rosacearum, cum tabulis æneis XII. In-4. 1816 .... * 6 fr.
Newtonii (Is. Eq. Aur.) Philosophiæ naturalis Principia mathematica, perpetuis commentariis illustrata communi studio PP. Lesueur et Jacquier. Editio nova, summa cura recensita. 4 vol. in 8. cum fig. *Glasguæ*, *Londini* et *Parisiis*, 1822 .... * 112 fr.
ΝΙΚΗΤΑΣ ΕΥΓΕΝΙΑΝΟΣ, etc. Nicetæ Eugeniani narrationem amatoriam et Constantini Manassis fragmenta, curante J. Fr. Boissonade. 2 vol in-12. 1819 .... * 15 fr.
Oppiani Poëma de Venatione, ad manuscriptos eod. emend. et annot. auxit Belin de Ballu; græce et latine. 1 vol. in 8. 1786 .... 6 fr.
— *Idem*, grand in-4 .... 12 fr.
Ovidii Nasonis tristium libri V ex Ponto libri IV et 1 bis. Lectionis varietatem eruditorum conjecturas et clavem adjecit J. J. Oberlinus. Petit in-8. *Argentor*. 1778 .... 5 fr.
Persoon. Icones pictæ specierum rariorum Fungorum in synopsi methodica descriptorum. 4 fasciculi. In-4. fig. colur. 1803 .... 36 fr.
— *Idem*, papier vélin .... 48 fr.
Pindaricorum carminum fragmenta, curavit J. G. Schneider. In-4. *Argentor*. 1776 .. 2 fr. 25 c.
Ploucquet (G. G. de) Litteratura Medica digesta, sive Repertorium Medicinæ practicæ, Chirurgiæ atque Rei obstetriciæ. 4 vol. grand. in-4. *Tubingæ*, 1809 .... * 112 fr.
— *Idem*, Supplem. I In-4. maj. *Tubingæ*, 1814 .... * 16 fr.
Sanctio pragmatica, Germanorum illustrata, ed. Ch. G. Koch. Gr. in 4. fig. 1789 .... 12 fr.
Schœpflini (J. D.) Vindiciæ typographicæ. In-4. avec planches, 1770 .... 5 fr. 60 c.
Schumlanski (D. A.) de structura renum, ed. G. C. Würtz. In-8. fig. 1788 .... 1 fr. 80 c.
Schweighæuser, (J.) Lexicon Herodot. (*Voyez Herodot.*)
Sœmmering (S. T.) de Corporis humani fabrica. 6 vol. in-8. *Francofurti*, 1794 à 1801 .. * 36 fr.
Sophoclis Tragœdiæ VII, græce, cum versione latina et notis criticis cur. Brunck. 2 vol. in-4. grand papier. *Argent*. 1786 : belle édition (épuisée et très rare) .... 120 fr.
— *Idem*, édition format in-8. 4 vol. grand papier (épuisée et fort rare) .... 96 fr.
— *Idem*, tomes 3 et 4 de l'édition in 8. contenant les anciennes Scholies, celles de Triclinius, et celles recueillies dans les anciens grammairiens, les Fragmenta, le Lexicon Sophocleum, et la Table. Ces deux volumes, pouvant servir à toute autre édition de Sophocle, se vendent aussi séparément, savoir :
Sur pap. sans colle. 12 fr. — Sur gr. pap. de France. — 18 fr. — Sur pap. d'Annonay. 30 fr.
Spielmann (Jac. Reinh.) Institutiones Materiæ medicæ; editio revisa. In-8. 1784 .... 6 fr.
— Pharmacopœa generalis. 1 gros vol. in-4. 1783, avec le portrait de l'auteur gravé par Guérin. Sur bon papier .... 15 fr.
Terentii Afri Comœdiæ VI ad fidem optim. cod. recensuit Brunck. 1 vol. grand in-4. sur papier vélin anglais, 1797 .... 42 fr.
— *Idem*, un seul exemplaire sur *Peau de Vélin*.
Tyrtæi Carmina, græce, cum vers. latina, itemque metrica italica, Lud. Lamberti ejusque annotat. Gr. in-8. 1801 .... 1 fr. 50 c.
Usteri Delectus Opusculorum botanicorum 2 vol. in-8. maj. c. fig. 1793 .... 12 fr.
Vibius Sequester de fluminibus, fontibus, lacubus, nemoribus, paludibus, montibus, gentibus, quorum apud poetas mentio fit. Lectionis varietatem et integras doctorum commentationes adjecit et suas Jer. Jac Oberlinus. Vol. in-8. *Argentorati*, 1778 .... 6 fr.

Virgilii Maronis Bucolica, Georgica et Æneis, ed. Brunck. 1 vol. gr. in-4. sur papier vél anglais, 1789.. 42 f

— Du même ouvrage, un seul exemplaire sur *Peau de Vélin.*

Winslow (J. B-) Expositio anatomica structuræ Corporis humani. 4 vol. in-8. fig. 1753.. 10 f

Würtz (Georg. Christ.) Conamen Mappæ generalis Medicamentorum simplicium, secundum af nitates virium naturalium, nova methodo geographica dispositorum; juncta mappa eleg. æ incisa. In-4. 1778............ 4 fr. 50 c. — Sur papier bien collé............ 6 f

Cartes géographiques et Gravures.

Arrowsmith Map of the World...........	6 feuilles...........	Cartes originales anglaises.	.... 36 f
——— Map of Europe..............	4 feuilles...........		.... 24 f
——— Map of Asia................	4 feuilles...........		.... 24 f
——— Map of Africa..............	4 feuilles...........		.... 24 f
——— Map of America.............	4 feuilles...........		.... 24 f
——— Map of India...............	6 feuilles...........		.... 54 f

Cary's new Map of England and Wales. 1 vol. grand in-4. de 79 cartes............. 60 f

Carte de l'Espagne et du Portugal, d'après Lopez, en 6 feuilles.................... 12

Carte des Environs de Paris, dressée par Donnet, gravée par Michel. In-4. 1824.. 1 fr. 50

Carte du Royaume de France par départemens, d'après le Traité de paix de 1814, avec division des anciennes provinces et les grandes routes. Une feuille............ 1 fr. 50

Carte de l'Empire français et du Royaume d'Italie, rédigée par Picquet, et dressée par Lap Une grande feuille. 1808.. 5

Atlas (nouvel) de la Suisse, par Weiss, en 16 grandes feuilles..................... 72

Parties intéressantes de la Suisse, glaciers, *idem*.. 6

Cartes du cours du Rhin de Bâle à Spire, en 3 petites feuilles......................... 1 fr. 50

Carte des environs de Munich, réduite sur celle faite par ordre de l'Electeur, 1 feuille... 1

Carte du Théâtre de la Guerre, comprenant la Prusse, la Pologne, une grande partie de Russie, de la Turquie européenne et asiatique, jusqu'à la mer Caspienne, par Bonne.. 5

Carte de la Russie d'Europe, avec l'empire d'Autriche, la Suède, le Danemarck et la Norwèg la Perse et le grand duché de Varsovie, etc. etc. par Lapie, gravée par Tardieu 3 feuill grand-aigle, papier fort.. 18

Carte générale de l'empire de Russie, par Poirson. 2 feuilles, 1807................. 6

Carte générale des Etats danois, par le même, 1 feuille................................ 4

Carte de Gibraltar; savoir : de la ville et du promontoire, du détroit, de la baie, et deux vue 5 feuilles, en noir......... 6 fr. — Enluminée.. 9

Carte générale de la Grèce, ancienne et moderne, avec les dénominations anciennes et nouvelle 1 feuille.. 3

Carte générale d'Afrique, dressée par Lapie, 1 feuille................................... 5

Carte de l'Indostan, gravée d'après Rennel, par Tardieu, 4 grandes feuilles........... 18

Plan (petit) de la ville de Paris, avec l'indication de ses princip. monumens, 1 feuille. 1 fr. 50

Plan de Saint-Pétersbourg, d'après le plan original russe de l'Académie impériale, gravé p P. A. F. Tardieu. 1 feuille grand-aigle... 6

* * *

Aquatinta (l') lithographique, ou manière de reproduire les dessins faits au pinceau; procé de Al. Senefelder et comp. Gr. in-4. avec planches. 1824............................. 10

Arabesques (nouv. collection d') propres à la décoration des appartemens, dessinés à Ro par Lavallée-Poussin, et gravés par Guyot, avec une explication des 40 planches qui la co posent, par Lenoir, 1 vol. gr. in-4.. 25

C'est ici les différens Jeux des petits Polissons de Paris; collection de 6 planches gravées burin (par Saint-Aubin).. 6

Collection de 196 Estampes de la plus belle exécution, représentant des sujets d'histoire d'A gleterre; gravées en taille-douce par les artistes les plus distingués du pays, etc. 1 vol. in-f grand format (*texte en Anglais.*) 1812. sur papier vélin........................... 720

Collection de 16 Gravures représentant les principaux événemens de la révolution français soigneusement exécutées au burin d'après Duplessis Bertaux, par M Couché fils; format in- 1824........... 8 fr. — La même, avant la lettre et avec les eaux fortes........ 16

Collection de Portraits de MM. les Députés de l'Assemblée nationale constituante, en 216 pla ches. 2 vol. gr. in-4.. 75

Collection de Portraits des grands hommes, femmes illustres, et sujets mémorable de la Franc gravés au lavis, et imprimés en couleurs, par Blin. 48 livraisons avec explication. In-4. 584

Collection de 24 Vues coloriées, représentant des lieux célèbres dans l'Histoire sainte, tels q Jérusalem, Sion, Béthléem, Bethsaïde, Fontaine de Siloam, Sépulcres des rois des Inde

des Juges d'Israël, Tombeau d'Absalon, Béthanie, etc. etc. (*en anglais*), de la collection de Rob. Ainslie, avec des Notes sur chaque Vue. gr. in-4. *Londres*, pap. vel. très-fort.... 88 fr.

Collection de 1008 planches d'Oiseaux enluminées, pour servir à l'intelligence de l'Histoire naturelle des Oiseaux, par Buffon, format gr. in-fol.......................... 1008 fr.

— La même Collection, format grand in-4...................................... 756 fr.

Jupiter et Léda, gravée d'après Paul Véronèse, par Saint-Aubin......................... 3 fr.

Les Gens, ou les Commissionaires ultramontains, au service de qui veut les payer : petite collection de 7 planches, dessinées par Saint-Aubin, et gravées au burin par Tilliard.... 6 fr.

Œuvre de Ph. Wouvermans, gravé d'après ses meilleurs tableaux, par J. Moyreau, graveur du roi. Collection de 100 planches grand in-folio.......................... 200 fr.

Œuvres de P. P. Rubens et Van Dyck, gravés par Schelt et Boetius à Bolwerte, Luc Vosterman, Paul Pantius, etc. etc., publiés par Hodges. Gr. in-fol, atlantique. 25 livraisons contenant 96 planches, et les Portraits de Rubens et Van Dyck, 1804 à 1808.......... * 720 fr.

Portefeuille lithographique, ou Recueil de sujets dessinés et imprimés sur planches lithographiques de la nouvelle invention de M. A. Senefelder. in-fol. 12 feuilles, 1823...... 5 fr.

Portrait de S. M. l'empereur Alexandre Ier, gravé par Alex. Tardieu.................. 12 fr.

— *Idem*, avant la lettre.. 16 fr.

— de madame Bricquet, auteur du Dictionnaire des femmes célèbres. In-8........ 1 fr.

— De Calvin, gravé au pointillé.. 50 c.

— de J. Delille, gravé à Londres par Young, d'après Lemonnier. Gr. in-4......... 5 fr.

— de mad. Dudeffand, gravé par Forshell. In-8.................................. 2 fr.

— de V. J. Duval, bibliothéc. de S. M. l'empereur d'Autriche, in-8.............. 1 fr.

— de Frédéric II, roi de Prusse, gravé au burin par Huot. Format in-8............ 1 fr.

— de M. le comte de Lagarde, par Carbonnier, in-8............................. 1 fr.

— de Louis XIV, gravé par Al. Tardieu. Format in-8............................ 2 fr.

— de Luther, gravé au pointillé par Augrand.................................... 50 c.

— de lady Morgan, peint par Scheffer, gravé par Mécou. In-8............ 1 fr. 50 c.

— de M. Necker, gravé par M. Müller, in-8...................................... 2 fr.

— de M. le professeur J. Schweighæuser, gravé par Thomson. In-8................ 2 fr.

— de Sieyes, gravé au burin par Huot. Format in-8............................. 1 fr.

— de mad. la baronne de Staël, gravé par M. Müller, in-8...................... 2 fr.

— de Fr. baron de Trenck, gravé au burin par Huot. Format in-8................. 1 fr.

— de J. R. Spielmann, doct. et prof. à Strasbourg, gravé par Guérin. Form. in-4... 2 fr.

— du duc de Wellington, représenté comme il parut à Saint-Paul le jour des publiques actions de grâce; peint par Lawrence, peintre ordinaire du Roi, et gravé au burin par W. Browley. Grande planche in-fol. d'une très belle exécution, dédiée au prince Régent, et publiée à Londres en 1818.. 126 fr.

Recueil choisi des plus belles vues d'optique des Palais et Maisons royales de Paris et des environs, dessinées d'après nature, et gravées par F. Rigaud, au nombre de 121 pièces (ouvrage exécuté avant la révolution, pendant laquelle une partie des monumens représentés a été détruite) : grand in-folio oblong, fig. noires.................................. 121 fr.

— Les mêmes, enluminées avec soin... 480 fr.

Recueil des costumes religieux et militaires de toutes les nations, par F. C. Bar, ouvrage publié en 56 livraisons formant 6 vol. in-fol. orné de près de 800 sujets peints d'après nature. 1200 fr.

Vies et OEuvres des peintres les plus célèbres de toutes les Écoles. Recueil classique, réduit et gravé au trait et publié par Landon. 25 vol. in-4. ouvrage terminé................ 625 fr.

— Les mêmes, 25 vol. in-fol. papier vélin...................................... 1250 fr.

La Vie de chaque maître se vend aussi séparément. Prix : 25 fr. et 50 fr. par volume.

Vues pittoresques (au nombre de six) des glaciers de la Savoie et de la Suisse, exécutés à Londres, au bistre. Grand in-folio impérial.. 150 fr.

AUTEURS CLASSIQUES LATINS ET GRECS,

Composant la Collection dite *de Deux-Ponts*, d'un format uniforme grai in-8., et qui se trouvent chez TREUTTEL et WÜRTZ, à Paris, à Strasbou et à Londres.

NOTICE SUR CETTE COLLECTION.

L'ÉPOQUE de l'invention de l'Imprimerie fut celle de la renaissance des lettres. génie conservateur du bon goût porta d'abord l'attention des imprimeurs sur l auteurs classiques de l'ancienne Rome. Les ouvrages sublimes des Cicéron, des Vi gile, des Horace et des autres grands écrivains de l'antiquité sortirent de leurs presse et furent rendus à la société, même à la classe la moins fortunée du peuple. Cependa ces premières éditions furent en quelque manière informes. On se contenta de copi littéralement les manuscrits, transcrits pour la plupart par des moines ignorans q souvent en avaient altéré le texte original; on en imita même le grand format, inco mode pour l'usage de nos lecteurs. Nonobstant toutes les imperfections inhérente ces premières éditions, elles eurent un plein succès; les nombreuses réimpressio qui en furent faites et qui se succédèrent avec une étonnante rapidité, en sont preuve. L'admiration qu'excita l'art de l'imprimerie, dont jusque-là on n'avait aucune idée, et qui parut tenir du prodige, contribua beaucoup à ces succès.

Ce ne fut qu'après que la multiplicité de ces copies eut satisfait la première curi sité, qu'on commença à les soumettre à une saine critique. On s'appliqua à collationn les manuscrits, à déchiffrer les passages inintelligibles et les abréviations; on corrig les phrases défigurées par l'ineptie des scribes, on donna des soins particuliers à ponctuation, en cherchant par ces divers moyens à rétablir la pureté du texte d auteurs classiques. Le quinzième siècle se distingua d'une manière éclatante dans genre de critique. Les Aldes, les Juntes et d'autres après eux, fournirent une qua tité d'éditions également recommandables sous ce rapport. Alde Manuce, hom instruit et zélé pour la gloire de son pays, eut même l'idée de publier une su d'auteurs latins d'un format uniforme et commode (in-8.), et lui et ses héritiers poussèrent assez loin. Ces éditions, par leur correction et par la critique savar du texte, font encore de nos jours l'ornement des bibliothèques.

La collection que nous annonçons ici, et qui est connue depuis long-temps sous titre de *Collection des Auteurs classiques des Deux Ponts*, est la plus riche qui paru jusqu'à ce jour, et formera, avec quelques volumes qui seront successivem publiés, une bibliothèque complète des auteurs classiques, d'un format uniforn Elle est unique sous ce dernier rapport, et réunit à la netteté de l'impression et à bonne qualité de papier, l'avantage d'une correction très soignée du texte et de ponctuation, ce qui la rend digne d'une place dans toutes les bibliothèques; en ont son prix modique la met à la portée de toutes les fortunes, et la rend surtout reco mandable pour l'usage des écoles, des lycées et des autres établissemens d'instructi publique.

Les éditions modernes les plus recherchées et les plus estimées par les critiques, c servi de base à la Collection des Deux-Ponts; mais on ne s'est pas astreint à les cop servilement; on les a soigneusement comparées avec les anciennes éditions ou avec manuscrits conservés dans les dépôts publics, en profitant de même des lumières c commentateurs; les éditions de Deux-Ponts en ont acquis un nouveau mérite.

A la tête de chaque auteur se trouve une Notice sur sa vie et ses ouvrages; plus, catalogue raisonné des différentes éditions qui en ont été publiées; et enfin la liste c traductions qui en ont paru dans diverses langues vivantes. Les historiens sont acco pagnés de tables des matières pour faciliter les recherches, et quelques-uns même tables de mots et de phrases.

Tel est en général le plan qu'on a cru devoir suivre en publiant la Collection c auteurs classiques des Deux-Ponts; cependant les éditeurs ne se sont pas toujo bornés à donner le simple texte des auteurs; leurs éditions de *Tacite*, de *Térence*, *Salluste* et des *Epîtres de Sénèque*, sont enrichies de notes savantes; enfin, ils c réuni tous les commentaires dans celles de *Végèce* et de *Varron de Lingua latin*

ur remplir une des lacunes qui se trouvent même dans la Collection *cum notis riorum.*

Quant aux auteurs grecs, on sait que les éditions qui font partie de la Collection sont ites enrichies de notes, de variantes et de commentaires par des éditeurs très-distin-és, parmi lesquels on se borne à citer MM. Buhle, Heyne, Brunck, Schweighæu-, etc., ce qui les place au rang des meilleures éditions qu'on possède de ces auteurs.

La Collection des auteurs latins et grecs, publiée d'abord aux Deux-Ponts, puis ntinuée et en partie réimprimée à Strasbourg, se compose déjà comme suit :

Auteurs latins.

N. B. Les auteurs marqués d'un * ne se vendent plus séparément.)

		Papier sans colle.	Papier collé.
Ammianus Marcellinus	2 vol...	4 fr.	5 fr.
Apuleius	2 vol...	3 fr. 60 c.	4 fr. 50 c.
Magni *Ausonii* Opera	1 vol...	2 r.	2 fr. 50 c.
Jul. *Cæsar.* Editio secunda	2 vol...	7 fr.	7 fr.
tullus, Tibullus, Propertius, cum Galli fragmentis et Pervigilio Veneris. Editio secunda	1 vol...	2 fr. 50 c.	3 fr.
Corn. *Celsi* de Medicina libri. Nova editio, ex rec. et cum notis Leon. Targae	2 vol...	14 fr. 40 c.	14 fr. 40 c.
Tullii *Ciceronis* Opera, cum Indicibus locupletissimis et Clave latinitatis	13 vol...	40 fr.	50 fr.
l. *Claudiani* Opera	1 vol...	2 fr. 50 c.	2 fr. 50 c.
Curtius Rufus. Editio secunda	2 vol...	4 fr. 50 c.	4 fr. 50 c.
Valerii *Flacci* Argonauticon libri	1 vol...	2 fr.	2 fr. 50 c.
Ann. *Florus*, et L. Ampelius	1 vol...	4 fr. 40 c.	5 fr.
x. Julii *Frontini* Opera	1 vol...	1 fr. 80 c.	2 fr. 25 c.
ul. *Gellius*	2 vol...	4 fr.	5 fr.
). *Horatius* Flaccus. Editio secunda	1 vol...	2 fr. 75 c.	3 fr. 25 c.
stini Historiæ Philippicæ. Editio secunda	1 vol...	4 fr.	4 fr.
Cœlii *Lactantii* Firmiani Opera	2 vol...	4 fr. 50 c.	5 fr. 50 c.
T. *Livii* Historiarum libri, cum integris Jo. Freinshemii Supplementis	13 vol...	34 fr.	40 fr.
Annæi *Lucani* Pharsalia. Editio secunda	1 vol...	4 fr. 25 c.	4 fr. 75 c.
Lucretii Cari de rerum natura libri sex. Edit. sec.	1 vol...	5 fr.	5 fr. 75 c.
r. Theodosii *Macrobii* Opera	2 vol...	4 fr. 50 c.	5 fr. 50 c.
M. Valerius *Martialis*	2 vol...	3 fr. 75 c.	4 fr. 50 c.
mp. *Melæ* de situ orbis libri III, cum not. liter. et Indice copiosissimo. Accedunt Sexti Rufi Avieni Descriptio orbis terræ et ora maritima : Prisciani Periegesis : Rutilii Itinerarium et Vibius Sequester.	1 vol...	6 fr. 50 c.	7 fr. 50 c.
Cornelius *Nepos.* Editio secunda	1 vol...	2 fr.	2 fr. 50 c.
Ovidii Nasonis Opera. Editio secunda	3 vol...	20 fr.	23 fr.
A. *Persii* Flacci et Dec. Jun. *Juvenalis* Satiræ. Accedunt C. Lucilii fragmenta	1 vol...	2 fr. 25 c.	2 fr. 75 c.
tronii Arbitri Satyricon. Accedunt veterum Poëtarum Catalecta	1 vol...	1 fr. 80 c.	2 fr. 25 c.
hædri Fabulæ. Accedunt Publii Syri Sententiæ, Aviani et Anonymi veteris Fabulæ	1 vol...	4 fr. 80 c.	4 fr. 80 c.
Accii *Plauti* Comœdiæ, novissime recognitæ et emend. a Rich. Franc. Phil. Brunck	3 vol...	20 fr.	20 fr.
C. *Plinii* Secundi Historiæ naturalis libri	5 vol...	12 fr. 50 c.	12 fr. 50 c.
Plinii Secundi Epistolæ et Panegyricus. Accedunt alii Panegyrici veteres	2 vol...	4 fr. 25 c.	5 fr. 25 c.
M. Fab. *Quintiliani* Opera	4 vol...	8 fr. 60 c.	10 fr. 50 c.
Crispi *Sallustii* Opera. Editio tertia	1 vol...	4 fr. 50 c.	5 fr. 25 c.
atth. Casimiri *Sarbievii* Carmina	1 vol...	4 fr. 50 c.	4 fr. 50 c.
riptores historiæ Augustæ minores	2 vol...	4 fr.	5 fr.
riptores Rei rusticæ veteres Latini, Cato, Varro, Columella, Palladius, quibus accedit Vegetius de			

		Papier sans colle.	Papier collé
Mulomedicina et Gargilii Martialis fragmentum, cum Lexico rustico	4 vol...	10 fr. 50 c.	12 fr. 50 c
M. Annæi *Senecæ* Rhetoris Opera. Editio nova	1 vol...	6 fr. 50 c.	6 fr. 50 c
L. Annæi *Senecæ* Philosophi Opera. Editio nova	5 vol...	32 fr. 50 c.	52 fr. 50 c
* L. Annæi *Senecæ* Epistolæ morales, ad fidem veterum librorum in his trium Mss. Argentoratensium, recognovit, emendavit, notisque criticis illustravit Joh. Schweighæuser	2 vol...	15 fr.	15 fr.
L. Annæi *Senecæ* Tragœdiæ	1 vol...	2 fr. 25 c.	2 fr. 75 c
* C. *Silii* Italici Punicorum libri	1 vol...	2 fr. 25 c.	2 fr. 75 c
C. Jul. *Solini* Polyhistor	1 vol...	1 fr. 80 c.	2 fr. 25 c
P. Papinii *Statii* Opera	1 vol...	2 fr. 75 c.	3 fr. 25 c
C. *Suetonius* Tranquillus. Editio secunda	1 vol...	4 fr.	4 fr.
* C. Corn. *Taciti* Opera. Editio secunda	4 vol...	13 fr.	13 fr.
* Publii *Terentii* Comœdiæ, Notis et Indicibus illustratæ	2 vol...	4 fr. 25 c.	5 fr. 25 c
Valerii Maximi dictorum factorumque memorabilium libri novem. Accedunt Julii Obsequentis quæ supersunt ex libro de Prodigiis	2 vol...	7 fr. 50 c.	7 fr. 50 c
M. Ter. *Varronis* de Lingua latina Libri qui supersunt, cum ejusdem Fragmentis. Accedunt notæ Antonii Augustini, Adr. Turnebi, Jos. Scaligeri, et Auson. Popmæ	2 vol...	5 fr.	6 fr.
Fl. *Vegetius* Renatus de Re militari, cum Notis variorum et indicibus	1 vol...	5 fr.	5 fr.
Velleius Paterculus	1 vol...	6 fr. 50 c.	6 fr. 50 c
Sex. Aurelius *Victor*, Sex. Rufus, Eutropius, Messala Corvinus	1 vol...	2 fr. 25 c.	2 fr. 75 c
P. *Virgilii* Maronis Opera. Editio secunda	2 vol...	10 fr. 50 c.	11 fr. 50 c
M. *Vitruvii* Pollionis de Architectura libri x. Accedit Anonymi Scriptoris veteris Architecturæ Compendium, cum indicibus	1 vol...	6 fr.	6 fr.
Johannis Schweighæuseri Opuscula Academica	2 vol...	7 fr.	7 fr.
Prix de la Collection	115 vol...	395 fr. 30 c.	439 fr. 20 c

Auteurs grecs.

		Papier collé.	Papier fin.
ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΗΣ, Aristotelis Opera omnia, Græce, ad optimorum exemplarium fidem recensuit, annotationem criticam, librorum argumenta, et novam versionem latinam adjecit Jo. Theoph. Buhle	vol. 1 à 5..	40 fr.	60 fr.
ΑΘΗΝΑΙΟΣ, Athenæi Deipnosophistarum libri quindecim. Ex optimis Codicibus manuscriptis Bibliothecæ Imperialis Parisinæ nunc primum collatis emendavit, et nova versione latina, Animadversionibus Is. Casauboni aliorumque doctorum virorum et suis, commodisque Indicibus illustravit Joh. Schweighæuser	14 vol...	126 fr.	
ΔΙΟΔΩΡΟΣ, Diodori Siculi Bibliothecæ historicæ libri qui supersunt, e recensione Petri Wesselingii, cum interpretatione latina Laur. Rhodomani atque annotationibus variorum integris Indicibusque locupletissimis. Nova editio, cum commentationibus Ill. Chr. Gottl. Heynii et cum argumentis disputationibusque Jer. Nic. Eyringii	vol. 1 à 10.	70 fr.	120 fr.
— Vol. xi. Indices complectens		10 fr.	13 fr.
ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ, Luciani Opera quæ exstant, omnia, Gr. et Lat. ad editionem Tib. Hemsterhusii et J. Fred. Reitzii accurate expressi, cum varietate lectionis et annotat	10 vol...	70 fr.	100 fr.

		Papier sans colle.	Papier collé.
ΠΛΑΤΩΝ, Platonis Philosophi Opera............	12 vol...	*épuisé.*	
Scriptores erotici græci : Achilles Tatius, Heliodorus, Longus et Xenophon Ephesius. Textum recognovit, selectamque lectionis varietatem adjecit Chr. Guil. Mitscherlich. 3 vol. IV partes............	3 vol...	24 fr.	
ΚΟΙΝΤΟΥ ΤΑ ΜΕΘ ΟΜΗΡΟΝ. Quinti Smyrnæi Posthomericorum libri XIV. Nunc primum ad librorum Mss. fidem recensuit, restituit et supplevit Th. Christ. Tychsen. Accesserunt observationes Chr. Gottl. Heynii.	1 vol...	8 fr.	.... 15 fr.
ΘΟΥΚΥΔΙΔΗΣ, Thucydidis de bello Peloponnesiaco libri octo, Græce et Latine, ad edit. J. Wasse et C. A. Dukeri accurate expressi, cum varietate lectionis et annotationibus....................	6 vol...	(*épuisé.*)	

ΗΡΟΔΟΤΟΥ. Herodoti Historiarum libri IX, Græce, cum nova versione latina : varias lectiones, ex quinque Codd. Mss. Parisiensibus, cura Boissonnadii nuper collatis, emendatas et locupletatas, Wesselingii et Valckenarii aliorumque adnotationes et suas adjecit, cum indice Joh. Schweighæuser, prof. Arg. 12 vol. gr. in-8. *sur bon pap. collé.* 1816. 82 fr.

— *Idem, sur papier vélin grand raisin*, cartonné à la Bradel.................... 156 fr.

— *Idem*, un seul exemplaire sur belle peau de vélin, orné du portrait de l'éditeur en dessin, fait et gravé aux soins du bibliographe Dibdin à Londres.

M. Schweighæuser, très-avantageusement connu par ses éditions d'*Appien*, de *Polybe*, des monumens de la Philosophie d'*Épictète*, d'*Athénée*, des Epîtres de *Sénèque*, etc. etc., en se chargeant de donner une nouvelle edition complète, et d'un format portatif, d'*Hérodote*, que Cicéron appelle *le père de l'Histoire*, a utilisé tous les matériaux recueillis par Wesseling, dont l'édition a été prise pour base de la sienne ; en outre, il a eu à sa disposition une collation exacte de cinq manuscrits de la Bibliothèque du Roi, dont Wesseling n'avait pu se procurer que des extraits fort imparfaits, et un excellent manuscrit sur vélin du dixième siècle, appartenant à M. le baron de Schellersheim, dont aucun des éditeurs ou commentateurs *d'Hérodote* n'avait eu connaissance.

Cette réunion de moyens nouveaux l'a mis en état de fixer beaucoup de leçons douteuses, d'introduire dans le texte un grand nombre de corrections certaines, et d'éclaircir le sens de beaucoup de passages qui avaient offert des difficultés insurmontables aux éditeurs et aux traducteurs précédens.

Son édition d'*Hérodote* forme six tomes grand in-8. très-forts, chacun divisé en deux parties pour la commodité des lecteurs.

Les premières parties des quatre premiers volumes contiennent le texte grec, soigneusement revu et corrigé, avec les variantes les plus essentielles qui ont paru nécessaires pour rétablir le véritable sens de l'historien, souvent méconnu par les précédens éditeurs ; et une traduction latine toute nouvelle et très-exacte.

La seconde partie de chacun de ces volumes contient les diverses variantes, avec une courte discussion critique et la justification des leçons reçues dans le texte. La table des matières (*Index rerum et verborum*), revue, corrigée et augmentée en plusieurs endroits, se trouve à la fin du quatrième volume.

Les tomes cinq et six contiennent les notes de Wesseling et de Valckenaer, auxquelles l'éditeur a joint les siennes propres.

Lexicon Herodoteum, quo et styli Herodotei universa ratio enucleate explicatur, et quam plurimi musarum loci ex professo illustrantur; passim etiam partim græca lectio, partim versio latina quas offert Argentoratensis editio vel vindicatur vel emendatur; instruxit Joh. Schweighæuser, Academiæ regiæ Inscript., etc., etc. 2 vol. in-8. à deux colonnes.......... 20 fr.

— Le même ouvrage, sur grand papier vélin.................................... 35 fr.

Ce nouveau travail de M. Joh. Schweighæuser est disposé de manière à servir non seulement pour l'édition grecque d'Hérodote en 6 vol. in-8. qu'il a publiée en 1816, mais encore pour toutes les autres éditions grecques de cet historien publiées jusqu'à ce jour.

COLLECTION DES AUTEURS CLASSIQUES ITALIENS, PUBLIÉE A MILAN, format uniforme, in-8.

Et qui se trouvent chez TREUTTEL et WÜRTZ, à Paris et à Strasbourg.

(*N. B.* Les auteurs marqués d'une * ne se vendent plus séparément.)

*Alamanni, Luigi, *la Coltivazione :* et Rocellai *le Api.* (*De la collection le* numero 55.)	1 vol.	6 fr. 60 c.
Alberti, Leon Battista, *Trattato della Pittura, Scultura, etc.*... (n. 44.)	1 vol.	5 fr. 50 c.
Anguillara, Gio, Andrea, *le Metamorfosi, etc.* .... (n. 75, 78, 79.)	3 vol.	18 fr.
Ariosto (*G. L.*) l'*Orlando furioso.* In-8..	5 vol.	32 fr. 50 c.
Baldinucci, Filippo, *Arte dell' Intagliare in rame. — Vocabolario dell' arte del Disegno, etc.*.......................... (n. 146, 173, 177.)	14 vol.	97 fr. 30 c.
Bartolommeo da S. Concordio, *Volgarizzamento degli Ammaestramenti degli Antichi*...................................... (n. 148.)	1 vol.	6 fr.
Bembo, Pietro, *Opere.* (n. 143, 147, 174, 179, 180, 181, 187, 188, 190, 196, 197, 200.)	12 vol.	70 fr.
Bentivoglio, cardinale, *Opere storiche*... (n. 102, 105, 106, 107, 111.)	5 vol.	35 fr.
Berni, Francesco, l'*Orlando innamorato, le Rime burlesche.* (n. 99, 100, 101, 104, 108.)	5 vol.	25 fr. 50 c.
* Bibliografia degli autori componenti la grande collezione de' classizi italiani. 1814. In-8..	1 vol.	5 fr.
Boccaccio, Mess. Giovanni, *il Decamerone* et *la Vita di Dante.* (n. 15, 20, 28, 31.)	4 vol.	28 fr.
Borghini, Raffaello, *il Riposo*..................... (n. 115, 118, 124.)	3 vol.	13 fr.
Borghini, Vincenzo, *Discorsi*................ (n. 154, 157, 175, 178.)	4 vol.	29 fr. 50 c.
Bracciolini, Francesco, *lo Scherno delli Dei*................ (n. 40.)	1 vol.	5 fr. 80 c.
Buommattei, Benedetto, *Due libri della Lingua Toscana*.. (n. 127, 134.)	2 vol.	13 fr. 50 c.
Caro, Annibale, *le Lettere*......... (n. 109, 113, 117, 121, 123, 126.)	8 vol.	48 fr.
Casa, (Monsig. Gio. della), *Opere*................ n. 87, 89, 91, 103.)	4 vol.	20 fr. 20 c.
*Castiglione, Baldassare, *il Cortigiano*.................... (n. 23, 24.)	2 vol.	8 fr. 75 c.
Cavalcanti, Bartolommeo, *degli ottimi Regimenti delle Repubbliche.* (n. 59.)	1 vol.	4 fr.
* Cellini, Benvenuto, *la Vita*, etc............................ (n. 85.)	3 vol.	22 fr. 50 c.
Chiabrera, Gabriello, *Rime* etc................. (n. 128, 132, 136.)	3 vol.	17 fr.
* Cinonio, Marcantonio Mambelli, *Osservazioni della Lingua Italiana.* (n. 171, 194.)	4 vol.	26 fr. 50 c.
Costanzo, (Angelo di), *Storia del Regno di Napoli*..... (n. 80, 81, 82.)	3 vol.	17 fr. 30 c.
Crescenzi, Pietro di, *dell' Agricoltura*................ (n. 73, 74, 76.)	3 vol.	17 fr. 50 c.
Dante Alighieri, *la Divina commedia* .... (o. 33, 56, 97.)	3 vol.	19 fr. 60 c.
Dati, Carlo, *Vite de' Pittori antichi*......................... (n. 86.)	1 vol.	5 fr.
Davanzati, Bernardo, *Scisma d' Inghilterra*, ed *altre Operette*... (n. 129.)	1 vol.	5 fr.
*Davila, Arrigo Caterino, *Storia di Francia*.... (n. 112, 114, 116, 119, 122, 125.)	6 vol.	38 fr.
Erizzo, Sebastiano, *le sei Giornate*......................... (n. 63.)	1 vol.	6 fr.
Fiorentino, Ser Giovanni, *il Pecorone*.................... (n. 47, 48.)	2 vol.	9 fr. 40 c.
* Firenzuola, Agnolo, *Opere complete*............. (n. 2, 4, 6, 8, 9.)	5 vol.	21 fr.
Fortiguerra (Nic.) *il Ricciardetto di Nic. Carteromaco* tratto da un nuovo Mss. colle varianti etc. 1813 In-8	3 vol.	17 fr. 50 c.
Galileo, Galilei, *Opere varie.* (n. 150, 172, 183, 192, 198, 205, 212, 213, 214.)	13 vol.	101 fr.
Gelli, Gio' Battista *Opere* .... (o. 49, 70, 130)	3 vol.	12 fr. 50 c.
Guarini, Gio. Battista, *il Pastor fido*...................... (n. 133.)	1 vol.	7 fr. 50 c.
* Guicciardini, Francesco, *Storia d' Italia.* (n. 11, 13, 16, 19, 22, 26, 29, 30, 34, 35.)	10 vol.	47 fr. 50 c.
Lippi, Lorenzo, *il Malmantile*............................. (n. 120.)	1 vol.	8 fr. 30 c.
Lucrezio (Tito) Caro. *Della natura delle cose libri sei*, tradotti da Alessandro Marchetti. 1813. In-8..	1 vol.	7 fr. 50 c.
Macchiavelli, Nicolò, *Opere.* (n. 45, 46, 50, 57, 60, 64, 66, 67, 71, 72.)	10 vol.	60 fr.
Maffei, *Storia delle Indie*, tradotta dal Serdonati...... (n. 95, 96, 98.)	3 vol.	22 fr. 30 c.
Magalotti, Lorenzo, *Opere* .... (n. 84, 94.)	2 vol.	11 fr. 60 c.
Menzini, Bened., *Satire*.................................. (o. 135.)	1 vol.	7 fr.

Molza, Franc. Maria, *Opere*.. (n. 149.) 1 vol. 7 fr. 10
*Pandolfini, Angelo, *Trattato del Governo della Famiglia*........ (n. 10.) 1 vol. 4 fr.
Passavanti, Jacopo, *Specchio di Penitenza*............. (n. 139, 142.) 2 vol. 11 fr.
Petrarca, M. Francesco, *le Rime*........................... (n. 61, 62.) 2 vol. 11 fr. 50
Poliziano, Angelo, *le Stanze et l'Orfeo*..................... (n. 141.) 1 vol. 4 fr. 60
Pulci, Lodovico, *il Morgante maggiore*................ (n. 85, 88, 92.) 3 vol. 15 fr.
Raccolta de' migliori *Lirici*................................ (n. 145.) 1 vol. 5 fr. 10
——— *Satirici*.. (n. 151.) 1 vol. 7 fr. 25
——— di *Novelle*.................................... (n. 36, 41, 195.) 3 vol. 18 fr.
——— d'*Orazioni, e Lettere de' migliori Prosatori*. (n. 155, 161, 166.) 3 vol. 21 fr.
——— di *Pastorali e Rusticali*............................. (n. 138.) 1 vol. 7 fr. 50
*——— di Didascalici; cioè *Baldi la Nautica*. *Fracastoro la Sifilide*, tradotta dal Benini con annotazioni. *Spolverini la coltivazione del Riso* colle varianti. 1813. In-8.. 1 vol. 6 fr. 60
Redi, Francesco, *Opere varie*. (n. 168, 176, 199, 202, 205, 206 208, 209.) 9 vol. 58 fr.
Sacchetti, M. Francesco, *Novelle*................... (n. 52, 54, 58.) 3 vol. 16 fr. 20
Salviati, Lionardo, *Avvertimenti della Lingua*, *Dialogo dell' Amicizia*, etc. (n. 164, 182, 184, 186, etc. 191.) 5 vol. 29 fr. 60
Sanazzaro, Jacopo, l'*Arcadia*.................................. (n. 95.) 1 vol. 4 fr. 50
Segni, Bernardo, *Storie Fiorentine*.................. (n. 68, 69, 77.) 3 vol. 17 fr.
*Tasso, Torquato, *Opere*........................... (n. 39, 51, 53, 65.) 4 vol. 22 fr. 10
Tassoni, Alessandro, *la Secchia rapita*........................ (n. 90.) 1 vol. 6 fr.
Teatro scelto d'ogni secolo. (n. 152, 156, 158, 160, 162, 163, 165, 167, 170.) 10 vol. 60 fr.
Valvasone, Erasmo di, *la Caccia*, poema.......................... (n. 137.) 1 vol. 4 fr.
Varchi, Bened., *la Storia* et *l'Ercolano*.... (n. 21, 25, 27, 32, 37, 38, 42.) 7 vol. 37 fr.
Vasari, Giorgio, *Vite de' più eccellenti Pittori e Scultori*.... (n. 131, 135, 140, 144, 159, 169, 185, 189, 195, 201, 204, 207.) 16 vol. 114 fr.
Vettori, Pietro, *Coltivazione degli Ulivi* et Soderini, Gio. Vettorio, *Coltivazione delle viti*.. (n. 110.) 1 vol. 7 fr.
*Villani, Giovanni, *Storie Fiorentine*....... (n. 1, 3, 5, 7, 12, 14, 17, 18.) 8 vol. 37 fr. 15
Vinci, Leonardo da, *Trattato della Pittura*, etc. avec 60 grav... (n. 43.) 1 vol. 19 fr. 50

Prix de la Collection des 250 volumes publiés.......................... 1527 fr. 70

Autres ouvrages en langue italienne.

Alfieri, *Tragedie*. 6 vol. in-18. *Avignon*, 1818.................................... 15 f
Ariosto, *L. Orlando Furioso*. 8 vol. in-18. 1816.. 16 f
Bentivoglio, *Lettere con note di Biagioli*. 2e édition, in-12. 1819................ 4 fr. 50.
Boccaccio, *G. il Decamerone*. 5 vol. in-18. *Firenze*, 1820.............................. 10 f
Boccaccio, *Novelle Scelte*, in-18. *Firenze*, 1820.................................. 1 fr. 50
Casti Gli Animali parlanti poema epico in venti sei Canti, *di Giambattista Casti*. 3 vol. gr. in-sur papier vélin superfin. Édition originale... * 39 f
Costantini, *Nuova scelta di prose italiane*. 2 vol. in-12. 1823, Impr. de Didot aîné...... 6 f
— *Morale poetica italiana*. Vol. in-12. *London*, 1821.................................. 4 fr. 20
Dante Alighieri, *la Divina Commedia*, 3 vol. in-18. *Avignon*, 1816...................... 9 f
Metastasio Opere, *edite dall' abbate Pezzana*. 12 vol. gr. in-4. avec fig. Belle édition en gr caratères, sur papier d'Hollande. *Paris*, 1780 et 1782.............................. 144 f
Metastasio, *Opere*, 7 vol. in-18. *Avignon*, 1819.. 15 f
Satyre di Salvator Rosa, *con notizie delle sua vita e con ritratto*. In-8. sur pap. vél. *Londres*, *Paris*, 1824.. * 10 f
Soave, *Fr. Novelle morali*, 2 vol. in-18. 1825... 4 f
Tasso, *la Gerusalemme liberata et Aminta*, 5 vol. in-18. 1816.......................... 6 f

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, N° 9.





